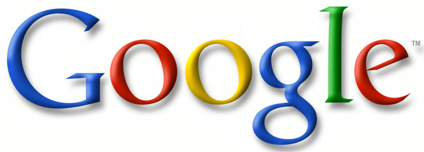

Google





JUGEMENS DES SAVANS SUR LES AUTEURS qui ont traité de la Rhétorique,

AVEC UN PRÉCIS DE LA DOCTRINE DE CES AUTEURS.

TOME SECOND

CONTENANT

CE QUI S'EST DIT DE PLUS curieux sur l'éloquence, tant sacrée que profane, depuis Quintilien jusqu'au milieu du dix-septiéme siécle.

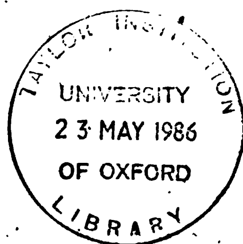
Par M. GIBERT, ancien Recteur de l'Université de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique au Collége de Mazarin.



A PARIS,
Chez ETIENNE GANEAU, ruë S. Jacques, vis-à-vis la Fontaine Saint Severin, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



TABLE

DES NOMS DES AUTEURS contenus dans ce second Volume.

Fin de la Table des Auteurs.

Fautes à corriger.

Page 7, ligne 11, *on ajoûte*, liſez *on y voit*. Pag. 24, ligne 17, *met*, liſez *mettoit*. Pag. 142, ligne derniere des notes, *rationis*, liſez *orationis*. Pag. 143, lign, 3. *Thélogie*, liſez *Théologie*. Pag. 363, lign. 4. *d'éloquence*, liſez *de l'Eloquence*.

On donnera inceſſamment un troiſiéme Volume, qui contiendra le reſte des Auteurs qui ont traité de la Rhétorique depuis le milieu du dix-ſeptiéme ſiécle juſqu'à preſent.

LES



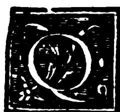
LES MAÎTRES D'ELOQUENCE.

****

M. F. QUINTILIEN,

Né la seconde année de l'Empereur Claude l'an de Jesus-Christ 42. mort sous l'Empire d'Adrien, ayant vû onze Empereurs.*

* *M. Dodwel.* Annales Quintilianæi. *imprimez à Oxfort, en* 1698. p. 82. n. 4. & p. 85. n. 5.



QUINTILIEN étoit de Calagurris (1) en Espagne. On prétend, avec assez peu de vraisemblance, qu'il fut

(1) *Cette ville est sur l'Ebre, & se nomme Calahorra. On dit que Quintilien en étoit, parce qu'il est appellé* Calagurritanus, *surnom qu'il peut avoir eu à cause du sejour qu'il avoit fait dans cette ville; quoi qu'il fût né à Rome.*

QUINTILIEN.

amené à Rome par Galba (2). Il est certain qu'il enseigna la Rhétorique sur ce grand théâtre avec beaucoup de réputation pendant vingt ans ; à commencer un mois ou deux avant l'an de J. Christ 69. Il fut même le premier qui l'y enseigna publiquement & aux gages de l'Etat, de quoi il eut l'obligation à Galba, selon Mr. Dodwel *; ou à Domitien, selon la Chronique d'Eusébe ; ou à Vespasien, si ce que dit Suetone est vrai, *Que ce Prince fut le premier qui assigna des pensions aux Rhéteurs sur le Thrésor public.* Il ne se borna pas à enseigner les regles ; il produisit son éloquence au Bar-

Annal. Quintil. p. 98. n. 12.

* Ib. p. 94. n. 10.

Euseb. Chron. p. 164.

In Vespas.

(2) C'est la Chronique d'Eusébe qui le dit p. 162. Et cela peut souffrir explication. Quintilien étoit à Rome fort jeune, & y fréquenta l'Orateur Domitius Afer : il le vit mourir ; c'est lui-même qui nous l'apprend l. 5. c. 7. p. 267, & l. 10. c. 1. p. 460. Cette mort arriva l'an de J. Christ 58. Que si l'on veut suivre les conjectures de Mr. Dodwel, Quintilien alla en Espagne à la suite de Galba, l'an de J. Christ 61. & aprés y avoir enseigné la Rhétorique, & exercé la profession d'Avocat, il revint à Rome avec lui à la fin de l'an de Jesus-Christ 68. *Mr. Dodvvel. Annal. Quintilia. p. 74. n. 4. & p. 92. n. 9.*

reau (3), & il y passoit pour si bon avocat, qu'on écrivoit ses plaidoyez. Quelques-uns ont cru qu'il fut Consul, parce qu'il obtint les marques du Consulat. Il est plus certain qu'il fut Précepteur des petits-fils de la sœur de Domitien. On ne sait point certainement s'il êtoit fils ou petit-fils de l'Orateur dont Sénéque le Pere a dit quelque chose, & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs *dont la réputation meurt avec eux* (4). Il eut deux fils, dont un Sénateur adopta l'aîné, qui mourut dans le tems qu'ùn Préteur, beaufrere du Sénateur, lui destinoit sa fille en mariage. Il eut aussi une fille qui fut mariée à un Sénateur. Pline le jeune son disciple, voulut aider à la doter (5); & pour cela il lui fit présent d'une somme considerable, à cause que le Pere n'avoit pas assez de bien, pour lui donner de quoi se soûtenir

QUINTILIEN.

Auson. Gratiar. Action. ad Gratian. p. 712. Annal. Quint. Dodv. p. 147. Obrecht. inter testimonia veterum de Quintil. p. 3.

(3) *C'est le sens des deux vers de Martial,* Quintiliane, vagæ moderator summe juventæ, Gloria Romanæ, Quintiliane, togæ. *l. 2. Epigram.*

(4) Quorum fama cum ipsis extincta est. *Seneca contr. l. 5. in Praf.*

(5) Tanquam parens alter nostræ puellæ confero quinquaginta millia nummûm. Plin. l. Epist. 6. Epist. 36.

Quintilien.

avec dignité dans la maiſon de ſon mari. Jugeons delà, qu'il n'avoit pas encore alors les grandes richeſſes que Juvenal a tant vantées. Il faut qu'il les ait acquiſes dans la ſuite; ou, s'il les avoit, quelques grandes qu'elles fuſſent, elles n'étoient pas ſuffiſantes pour équiper d'une maniere convenable la femme d'un Sénateur (6). Ce Poëte ſemble inſinuer qu'elles ne furent pas tant un effet du merite, que du bonheur; non que Quintilien ne meritât une ſi bonne fortune; mais parce que bien des gens qui avoient autant de merite, ne furent pas pour cela auſſi riches que lui. On peut fonder cette penſée ſur la maniere honorable dont Juvenal en parle toûjours, & croire par conſéquent, que ce n'eſt point pour lui faire peine, mais plûtôt pour lui faire honneur, qu'il oppoſe ſa dignité de Conſulaire

Sat. 7. v. 188. ad 198.

Sat. 3. & 9.

(6) C'eſt la maniere dont Mr. Bayle, dans ſon dictionnaire, concilie Pline & Juvenal. Quelques-uns doutent que notre Quintilien ſoit celui dont parle le Poëte; & neanmoins il eſt clair qu'il parle d'un maître de Rhétorique, & qu'il n'y en a point d'autre dans ce temps-là, de cette profeſſion, que celui dont eſt queſtion.

à sa premiere profession. Mr. Dodwel,* dont je raporte le systême, croit que c'est l'Empereur Adrien qui l'honora de cette dignité l'an de Jesus-Christ 118. Ce qui ne paroît pas être sans difficulté.

* Ubi suprà p. 146. n. 34.

Quoi qu'il en soit, Quintilien est un des Maîtres du premier ordre, au jugement de ceux qui savent ce que c'est que Rhétorique. On ne peut lui refuser cet éloge, quand on considére la solidité & l'étenduë de ses préceptes dans ses Institutions Oratoires, la noblesse avec laquelle il les y traite, enfin la beauté des sentimens qui lui font toûjours préférer la pureté des mœurs à la pureté du langage. Voilà le fondement de ce qu'on dit, Que cet Auteur est un de ceux qui nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité; Que la République des lettres eût extrémement perdu, si ses Oeuvres fussent péries; Que c'est un Auteur excellent; Qu'il paroît trés honnête homme dans son Ouvrage, & que l'on y trouve beaucoup de mœurs. Ajoûtons, Qu'il ne le composa qu'aprés avoir quitté la profession, environ l'an de Jesus-Christ 92, qu'il employa un peu plus

Le P. Rapin Réflex. sur l'Eloq. n. 1.

Mr. Bayle dans son Dict. artic. de Quintil.

Voyez les éloges qu'a ramassez Mr. Obrecht au commencement de son édition de Quintilien.

QUINTILIEN.

de deux ans à le faire, & qu'il mît ensuite plus d'un an à le polir. C'est peu de temps certainement, & pour la longueur & pour la perfection de l'Ouvrage.

Annal. Quintil. p. 112. n. 19. &c.

Quint. Instit. Orat. in Proœm.

Son dessein est de conduire l'Orateur au plus haut degré de perfection, & il veut y arriver par l'assemblage de toutes les vertus & de toutes les belles connoissances, jointes à une éloquence qui s'étende généralement sur tout. Il y a du grand dans cette idée; mais il la gâte lorsqu'il permet à son Orateur de mentir, du moins, quand il s'agit de l'utilité publique. D'un autre côté il demande trop, lorsqu'il veut que son Orateur soit *Musicien*, *Géometre*, *Astronome*. Aristote a parlé sur cela avec plus de justesse. Un Auditoire ne sera jamais susceptible des raisonnemens subtils des Arts & des Sciences. Ce qu'il y a de vrai néanmoins, est que la methode geométrique peut avoir lieu, en certains cas, dans une matiere Oratoire.

Ib. l. 2. c. 17. & l. 12. c. 1.

Ib. l. 1. c. 10.

L'Auteur a renfermé sa Rhétorique en douze livres. La premiere éducation de l'Orateur fait la matiere du premier. Le second explique les notions de l'Art Oratoire & la maniere

de s'y préparer. On trouve ensuite tous les préceptes de l'Invention & de la Disposition en cinq livres. Ceux de l'Elocution, de la Memoire & de la Prononciation sont dans les quatre livres suivans. Le dernier donne l'idée de l'Orateur & montre quel doit être son caractére, quelle conduite il doit garder lorsqu'il se charge d'une cause ou qu'il s'en instruit, ou qu'il la plaide. On ajoûte en quel tems il doit quitter la plaidoirie, & quelles doivent être ses occupations dans sa retraite.

QUINTILIEN.

En tout cela Quintilien s'exprime d'une maniere propre non-seulement à instruire, mais à donner du goût pour l'éloquence, à la nourrir & à la fortifier. C'est-pourquoi Loüis Vivés qui donne le pas à Aristote sur Quintilien pour l'ordre & pour la méthode, le donne aussi à Quintilien sur Aristote pour la beauté & la richesse de l'expression. L'Auteur Anonyme y trouve une fécondité surprenante; & Cassiodore * l'admire d'autant plus, qu'aprés avoir lû les beaux Ouvrages de Ciceron, Quintilien satisfait encore pleinement & d'une maniere qui lui est propre.

Id. in Procem.

De tradend. Discip. p. 494.

Bibliog. hist. Polit. Philol. Cur. p. 36.

* Rhetores Latini in Cassiod. p. 339. 340.

Il est aisé d'en faire l'experience; on n'a qu'à lire son premier livre, où

QUINTILIEN.

il prend l'Orateur, pour ainsi dire, au berceau, & presque au sortir du sein de la mere, pour ne le plus perdre de vûë jusqu'à ce qu'il l'ait conduit par des chemins sûrs à l'Eloquence la plus parfaite. C'est la chose du monde, en apparence, la plus petite qu'il y traite; *l'Education des enfans*; ou pour parler comme lui, *l'Enfance de nos études* (4). Mais comme c'est le fondement de tout, il la rend aussi aimable en son espece, que l'enfance elle-même. C'est l'éloge que l'Abbé Cassagnes a donné à Quintilien, lorsqu'il dit que *les Institutions Oratoires* de ce grand homme sont *élégamment écrites*, & *qu'il y fait naître des fleurs parmi les épines mêmes de la Grammaire.*

Préf. sur les Oeuv. de Balz. p. 22.

Personne avant Quintilien, parmi ceux qui avoient écrit de la Rhétorique, n'avoit traité de l'Education des * enfans, soit que ce sujet leur parût de peu de consequence, ou étranger à leur Art; ou peu favorable pour faire briller leurs talens. Aucune de ces raisons ne rebutte notre Auteur;

(4) Sua etiam studiis infantia est. Quintil. l. 1. c. 1.

* On dit pourtant que Pline l'ancien avoit fait la même chose.

il deſcend dans un détail ſurprenant ſur l'Education en général, & ſur les études tant particulieres que publiques; il préfére celles-ci aux premieres, ſi l'on n'eſt pas en état de les joindre enſemble; il préfére auſſi les études avancées aux études tardives; & il n'omet rien de ce qui peut regarder non ſeulement les maîtres, mais les parens & les nourrices.

QUINTILIEN.

Quint. Inſtit. Orat. L. 1. c. 2. &c.

Ib. l. 1. c. 1.

A l'égard des études tardives, je trouve deux grands hommes, illuſtres par leur naiſſance, par leurs vertus, par leur ſavoir & par leurs emplois, qui ſont entr'eux d'un ſentiment bien different ſur cet article. Ce qui m'oblige de le remarquer, c'eſt que l'un d'eux, en diſant ſur cela ſon avis, juge en même temps de Quintilien.

Mr. le premier Préſident de Lamoignon qui avoit étudié tard, n'approuvoit point *les études tardives* : il y avoit remarqué des inconveniens qu'il voulut éviter en faiſant étudier de bonne heure Meſſieurs ſes fils, Monſieur le Préſident de Lamoignon & Monſieur de Baville. Tout le monde ſait que le ſuccés a ſurpaſſé non ſeulement ſes eſperances, mais les deſirs

QUINTILIEN.

du Peré le plus passionné pour l'avancement de ses enfans.

Page. 5. D'un autre côté, je lis dans les Memoires de la vie de Mr. de Thou, traduits depuis peu en François, que ce grand Magistrat *avoit aussi étudié tard ; & qu'il n'approuvoit point la précipitation de ceux qui font instruire leurs enfans à peine agez de cinq ans. Il s'étonnoit que l'illustre Quintilien, par un conseil moins utile que loüable, eût tant recommandé aux enfans d'étudier de bonne heure, lui qui perdit un fils d'une grande esperance pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude. Perte heureuse pour la posterité*, disent les Memoires, *puisqu'elle lui fournit l'occasion d'écrire avec tant d'éloquence les livres qu'il nous a laissez de l'Education des enfans, & où il se plaint amerement de la perte du sien.*

Jacques Auguste.

Il y a deux ou trois erreurs de fait dans ces paroles des Memoires, l'une est dans le texte même, les autres ne sont que dans la Traduction, soit qu'elles soient, aprés cela, de l'Auteur de la Traduction, soit qu'elles soient de celui qui l'a fait imprimer à l'insçû de l'Auteur. En effet Quintilien n'a jamais dit *qu'il ait perdu un de ses fils pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude ;*

comme le dit le Latin même des Memoires. Cet Auteur dit encore moins, ce que le François lui fait dire, que *cette perte lui ait fourni l'occasion d'écrire son Ouvrage*, ou que cet Ouvrage *soient des livres touchant l'Education des enfans*. QUINTILIEN.

Au contraire c'étoit entre autres pour son fils aisné qu'il écrivoit, & quand il l'eut perdu, il eut la pensée de brûler ce qu'il avoit fait. De sorte que cette perte ne produisit que les plaintes qu'il fait sur son malheur & qui servent de préface à son sixiéme livre. On peut voir le Latin de Mr. de Thou (5) & Quintilien. Mais laissons à part les faits qui sont étrangers

(5) Narrabat Thuanus... se non probare illorum vehemens desideriũ qui votorum nimii pueros vix quinquennes ad eas [litteras] animum appellere jubent, & mirari Quintilianũ grande Romanæ togæ decus qui docendi impotens, discendi infantibus laudabiliori quàm feliciori consilio necessitatem imposuit, etiam filio raræ spei in exemplum posito, quem præcipitatis studiis exhaustum mœstissimus parens extulit, jactura posteris sanè felici, cujus occasione nobis, edidit admirabile specimen illud eloquentiæ quo eum in 6. Institutionum volumine insolabiliter luxit. Thuan. de vitâ suâ l. 1. p. 4. 5.

QUINTILIEN.

à mon ſujet, & venons à ce qu'il faut penſer touchant *les études tardives.* Si toutes choſes êtoient egales pour les deux ſentimens, je n'aurois garde de prendre parti entre deux perſonnes auſſi reſpectables dans la République des Lettres, que les deux Magiſtrats qui font ici la difficulté. Mais Mr. le premier Préſident de Lamoignon n'eſt pas ſeul de ſon avis : il a Quintilien pour lui, il a l'experience ; on doit préſumer que Quintilien l'avoit auſſi. Cela fait, ce me ſemble, pancher la balance pour les études avancées.

Quoi qu'il en ſoit, on peut aſſurer que Quintilien retire deux avantages de ſon travail ; l'un eſt la gloire d'avoir rendu au Public un trés-grand ſervice en traitant une matiere ſi importante ; l'autre eſt la gloire de s'y être ſurpaſſé lui-même, en traitant cette matiere plus noblement en quelque ſorte, qu'aucun autre point de ſa doctrine, & néanmoins, ſans ſortir du caractére de ſon ſujet.

Cette matiere ainſi traitée a fait dire à Politien (5), qu'à la verité il ne pré-

(5) Ejus Oratorias Inſtitutiones Rhetoricis Ciceronis libris pleniores uberioreſque eſſe exiſtimo. Angel. Polit. Præf. in M. F. Quintil.

fére pas Quintilien à Ciceron, mais que sa maniere pourtant de former l'Orateur est plus complette, puisqu'il ne se contente pas de donner la derniere perfection à l'Eloquence, mais qu'il reprend les choses dès leur premiere origine. Et ce qui releve encore le merite de notre Auteur, c'est la moderation qu'il recommande dans les études qui font l'occupation de la jeunesse. Car au milieu de plusieurs observations de Grammaire, & en nous faisant remarquer que Ciceron n'a pas cru indigne de lui, de s'instruire parfaitement de cet Art; que Cesar avoit fait plus d'un Livre sur les Analogies de sa Langue, & Messala sur les mots & sur les lettres, il avoüe néanmoins *qu'autre chose est de parler une langue en habile homme, autre chose de la parler en bon Grammairien* (6); à quoi il ajoûte qu'il y a bien des minuties & sur l'Histoire & sur la Fable, qu'il sied bien à un Grammairien d'ignorer.

QUINTILIEN.

Ibid. c. 8.

Il marque de même avec autant d'agrément que d'habileté les exercices de la Rhétorique, le temps de les commencer, la maniere de s'y pren-

(6) Aliud est latinè, aliud grammaticè loqui. l. 1. c. 8.

QUINTILIEN.

dre, les maîtres dont il faut faire choix. Il distingue les exercices utiles de ceux qui sont pernicieux. Dans l'énumeration & la peinture des premiers, on voit l'image de ce qui se pratique & s'observe tous les jours dans les Ecoles de Rhétorique. Mais un exercice qui n'est guéres en usage parmi nous, qui étoit fort à la mode autrefois, & dont le nom est trés-équivoque, c'est la DECLAMATION, laquelle, au jugement de Quintilien, faisoit de son temps beaucoup de tort à l'Eloquence, aprés avoir été un des moyens les plus sûrs d'y parvenir.

La Déclamation dans son origine, comme je l'ai remarqué en parlant de Sénéque le Rhéteur, consistoit à composer des plaidoyez ou d'autres discours pour les prononcer en public dans les Ecoles, & jusques là cet exercice, selon notre Auteur, n'avoit rien que de trés-utile. Mais au lieu qu'il n'auroit fallu s'y proposer que des sujets veritables, ou imitez d'aprés le vrai, & ne les traiter que d'une maniere raisonnable, on s'avisa d'imaginer des sujets extravagans, & de les traiter d'une maniere également extravagante. Ce ne furent plus que des discours qui

rouloient sur les malefices imaginaires de quelques magiciens, sur les réponses étonnantes de quelques Oracles, sur la cruauté inoüie de quelque Tyran, ou de quelque marâtre ; en un mot sur quelque matiere qui pût conduire à l'enflure & à des pensées monstrueuses. Il n'est pas difficile de concevoir que c'êtoit là une source féconde de fausse éloquence ; parceque, à force de faire des discours de mauvais sens, il est impossible qu'on ne rompe avec le sens commun (7), & qu'on ne s'accoûtume à le heurter.

QUINTILIEN.

Petrone parle des Déclamations comme Quintilien ; on pourroit croire qu'ils se sont copiez l'un l'autre, ou qu'ils ont écrit de concert, tant ils sont conformes sur ce point ! Les Déclama-
» teurs, dit-il, ne sont-ils point trans-
» portez de fureur, lorsqu'ils s'écrient,
» *J'ai reçû les blessures que vous voyez...*
» *j'ai perdu cet œil... Donnez-moi un*
» *guide*... Ces manieres, continuë-
» t-il, ne menent point à l'Eloquence.
» C'est travailler sur des matieres trop
» outrées, & le style dont on les traite
» est trop enflé. Cependant on passe de

Petron. Sat. initio.

(7) Perversè dicere homines perversè dicendo facillimè consequi. Cic. 1. de Orat.

QUINTILIEN.

» là au barreau. Et qu'en arrive-t-il ? » on s'y trouve aussi étourdi, que si on y » tomboit des nuës, ou qu'on fût dans » un nouveau monde. Faut il s'en éton- » ner ? Au lieu de faire travailler les » jeunes gens sur des choses d'usage, » & sur des sujets qui soient vrais, on » veut qu'ils parlent de *Pirates* qui » se montrent sur le rivage avec des » chaînes ; de *Tyrans* qui ordonnent à » des enfans d'égorger leurs propres » peres ; de *réponses* d'Oracles qui con- » sultez dans un tems de peste, or- » donnent d'immoler un certain nom- » bre de jeunes filles. On leur deman- » de sur ces sujets des expressions en- » flées, une vaine cadence, des pensées » tirées de loin, quelques mignardi- » ses (8) & quelque chose de volup- » tueux dans le tour.... Messieurs les » Rhéteurs, c'est vous qui avez cor- » rompu l'éloquence, & énervé la » force du discours. Ce n'étoit pas » ainsi que les Sophocles, les Démos- » thénes & les Platons s'exerçoient au- » trefois pour devenir grands Ora- » teurs.

(8) Mellitos verborum globulos, & omnia dicta factaque quasi papavere & sesamo sparsa. Petron. ibid.

C'eſt de là qu'eſt venuë la haine des gens de bon goût contre *les Déclamations* & contre *les Déclamateurs*. C'eſt de là qu'il eſt arrivé que ſous ces termes on a deſigné une éloquence *mépriſable* & des Orateurs frivoles. Mais auſſi eſt-ce de là que ſont venuës pareillement d'autres eſpeces de Déclamations de quelques perſonnes, qui confondent le bon avec le mauvais, & les exercices raiſonnables de l'Art avec l'abus qu'on en peut faire. Quintilien & Petrone ne confondent pas ces deux choſes. Le Traducteur de Petrone ſemble les avoir confonduës. Il remarque que cet Auteur fait voir la fauſſe éloquence des Pedans de ſon temps : & il ajoûte que c'eſt encore le portrait de ceux de notre ſiécle. Pour la juſteſſe de ſa note, il auroit fallu prouver qu'il y a aujourd'hui des exercices ſemblables à ceux que Quintilien & Petrone ont condamnez : Sinon, il reſte à juger lequel des deux a montré plus de ſageſſe, ou de Quintilien qui a fait un chapitre exprés pour rendre reſpectables aux jeunes gens leurs Maîtres de Rhétorique ; ou du Traducteur qui croit ſe donner du relief en n'inſpirant pour eux que du

QUINTILIEN.

Préf. de la Trad. de Petrone.

L. Inſt. 2. c. 9.

QUINTILIEN.

mépris par une fausse accusation.

Qu'on ne s'y trompe pas. La Déclamation prise en mauvais sens se glisse souvent, sans qu'on y pense, dans le style même de ceux qui ne songent à rien moins qu'à enseigner la Rhétorique, ou à l'apprendre de ceux qui l'enseignent. Il n'en faut point d'autres preuves que ces paroles de la Préface sur les Ouvrages de Balzac. *Ceux qui se connoissent en éloquence*, dit l'Auteur, *demeurent d'accord que notre Siécle panche du côté de la Déclamation, & j'avoüe que M. de Balzac y est quelquefois tombé.* On peut bien assûrer que ce ne sont pas les Maîtres que cet Auteur a voulu marquer par *son siécle*, mais les Ecrivains, les Prédicateurs célébres, & les autres Orateurs de son temps; afin que chacun songe plûtôt à se garantir de ce vice, qu'à en accuser les autres.

L'Abbé Cassagnes. Préf. sur les Oeuv. de Balz. p. 32. à la fin.

Quoi qu'il en soit, Quintilien a deux avantages sur Petrone. Premierement il est fort éloigné des infamies abominables de cet Auteur : il n'eust eu garde de composer un livre si dangereux, ni même d'en faciliter la lecture, comme a fait le Traducteur : il auroit mieux aimé répandre dans le

monde la fausse éloquence, que la corruption des mœurs. On peut voir sur cela entre autres choses, ce qu'il dit des vers d'Afranius (9). C'est la condamnation de Petrone. Secondement il est aussi fort éloigné du style de Declamateur ; au lieu que Petrone [pour ne pas parler de son Traducteur] en tient quelquefois, même dans ce qu'il dit de plus beau. Ce qui confirme la réflexion que je viens de faire, qui est, que tout le monde, si on n'y prend garde, peut tomber dans ce defaut.

QUINTILIEN.

Voyez le 6. T. des Jug. des Sav. de M. Baill. p. 380. & suivantes.

Il s'ensuit qu'au jugement de Quintilien, deux choses sont necessaires, outre le genie, pour devenir Orateur, l'étude de l'Art & le soin de s'y exercer sous un bon Maître. C'est pourquoi il répond à ceux qui ne sont pas de son avis. Que disent-ils ? Les uns allé-guent que l'usage vaut mieux que toutes les regles. Il est vrai, replique Quintilien ; parce que l'usage nous apprend entre autres choses à bien connoître & à garder les bienseances, la

(9) Utinamque non inquinasset argumenta fœdis puerorum amoribus, mores suos fassus. Quintil. l. 10. Inst. c. 1. in 8. p. 462. in fol. p. 158. Voi. Ann. Quint. p. 169.

QUINTILIEN.

premiere de toutes les regles : mais il soutient qu'on réüssit encore mieux dans l'usage, lorsqu'avant que d'y venir, on s'est instruit des préceptes. Les autres opposent qu'un homme qui n'a jamais étudié l'Art, paroît quelquefois plus éloquent que celui qui a eu soin de s'en instruire : Et il répond, que certaines choses, (*par exemple*, le fer & le bois) paroissent plus fortes, lorsqu'elles sont brutes, qu'aprés qu'on les a polies ; & néanmoins, qu'il vaut encore mieux les polir. Il en est de même de l'Eloquence.

Instit. Orat. l. 2. c. 15. & l. 12. c. 1.

Si ces réponses sont solides, il n'en est pas de même de ce qu'il dit, que *la fin de l'Orateur consiste, non dans la persuasion, mais dans la bonté du discours, & que sans la probité il n'y a point de veritable éloquence.* Il se trompe dans ces deux points au jugement de Vossius ; à l'égard du premier, il y confond l'ouvrage ou les moyens avec la fin ; pour le second, Caton l'avoit avancé comme un Oracle ; mais la vertu & l'éloquence sont deux choses trop différentes pour prétendre qu'elles soient inséparables. Loüis Vivés a pitié de Quintilien, à ce qu'il dit, dans les mouvemens qu'il se don-

Voss. de Nat. & Constit. Rhét. Item Instit. Orat. T. 1. p. 2.

Lud. Vivés T. 1. de Trad. Discip. p. 394.

QUINTILIEN.

ne pour établir ſon opinion. Cependant tout ce que dit Quintilien eſt curieux, & il n'eſt tombé dans l'erreur, que par un principe loüable. Il aimoit la vertu, & il vouloit que l'Orateur fût honnête homme.



Au reſte ſa methode eſt par tout également claire, agréable, & aiſée, excepté en quelques endroits, entre autres ſur la maniere de connoître & d'établir l'état d'une cauſe. Il raporte ſur cela les vûës des autres ; & il ſemble le devoir faire, parcequ'on l'avoit prié d'en porter ſon jugement. Il ſait plaire dans tout ce qu'il en dit ; mais il avoüe qu'il s'y eſt trop étendu (10), & je crois qu'il a raiſon. Ce n'eſt pas tout. Il eſt trés-obſcur en général ſur cet article ; c'eſt le jugement d'un habile homme, qui s'eſt contenté de faire un Commentaire ſur le troiſiéme livre, où cette matiere eſt traitée, comme le plus difficile de tout l'Ouvrage. Cette obſcurité commence au chapitre ſixiéme, & ſi nous en croyons le Com-

Ant. Pin. Pontod. Præf. Comment. in Quint.

(10) Quæ de his erant à ſcriptoribus artium tradita, verboſiùs etiam quàm neceſſe erat expoſuimus. Quintil. l. 3. c. 11. ad calcem ; & anteà c. 6. ſed hæc quoque ne modum excesſerint vereor.

QUINTILIEN.

mentateur, outre qu'il y a quelque chose à changer dans la distribution des chapitres, on y trouve tant de difficulté, tant de confusion, qu'on peut croire que Quintilien se contredit lui-même, ou que peu de gens sont capables de l'entendre. Que dis-je? il le traite de Protée, & assûre qu'il vous échappe, lorsque vous vous imaginez le tenir, & qu'enfin il est incompréhensible. Mais ce qui est encore pis, il dit en un autre endroit que *lorsque Quintilien veut réfuter le sentiment de quelqu'un, il lui arrive de prendre à gauche* (11). Tant il est difficile de trouver un Auteur qui soit sans tache!

Cela n'empêche pas le Commentateur de reconnoître qu'il n'y a point de Maître qui ait expliqué les préceptes avec plus d'exactitude que Quintilien, ni avec plus d'ornement. C'est, selon lui, ce qui les fait lire par les personnes du plus grand merite, lesquelles croyent employer utilement leurs soins & leurs peines à bien entrer dans son sens, & devoir juger de leur

(11) Transversus agi videtur, cùm aliorum sententias suis locis movere contendit. Ant. Pin. Pontod. Comment. in c. 2. l. 3.

avancement par le progrés qu'ils font dans la connoissance de sa doctrine. Il y en a même qui estiment que Quintilien seul suffit pour devenir Orateur, & qu'on n'a que faire de chercher d'autres préceptes, lorsqu'on le posséde. Le même Commentateur ajoûte que le style de cet Auteur a des charmes qui attachent & rappellent le Lecteur, que les beautez y sont grandes & fréquentes, qu'il s'accommode à la portée des Commençans, & qu'il a de quoi satisfaire les plus habiles. Pour ce qui est des difficultez que je viens de toucher, on peut ne point s'en embarasser. L'état d'une cause, comme Quintilien le dit ensuite lui même, est ce qui fait le procès, ou la question principale. Il appelle ainsi, non pas celle qui se présente la premiere; elle peut n'être qu'un incident : mais celle qui fait le nœud de l'affaire, & à laquelle il faut s'attacher. Voilà ce que tout le monde est capable de concevoir.

QUINTILIEN.

Instit. Orat. l. 3. ad calcem.

Le quatriéme Livre ne roule que sur l'Exorde, la Narration, les Digressions, la Proposition & la Division, & l'on n'y trouve sur tout cela que les regles ordinaires. Il parle en cet endroit de la Digression, parce-

QUINTILIEN.

qu'il y avoit des personnes qui prétendoient qu'il en falloit toûjours quelqu'une aprés l'exposition du fait, ce qu'il réfute avec raison. Il reconnoît que la Narration n'est proprement qu'une proposition étenduë ; de sorte qu'on peut s'étonner qu'il n'ait pas suivi Aristote, qui range la Narration sous la Proposition ; mais cela ne change rien aux regles. Ce qu'il y a de plus surprenant, est, qu'il reconnoisse combien il importe, que dans l'exposition du fait *les mœurs soient bien exprimées*, & qu'il témoigne pourtant ailleurs tant de mépris pour la doctrine d'Aristote touchant l'expression des mœurs. Il donne même à ce Philosophe une autre vûë que celle qu'il a, quoiqu'il soit impossible de ne la pas voir, comme je l'ai remarqué en parlant d'Aristote, & c'est sur quoi Vossius, & Paul Beni n'hésitent pas à le condamner.

Instit Orat. l. 5. c. 10.

Voss. Inst. Orat. T. 1. p. 309. in 4°. Paul. Beni. T. 2. p. 153. ed. 1573.

A cela prés le style & les manieres de Quintilien ont toûjours cet air noble, ce caractére d'un sens droit, ces agrémens qui lui sont si naturels. Et même au moment qu'il se met à travailler cette partie de son Ouvrage dont je parle presentement, de nouveaux motifs, & trés-puissans l'avoient

engagé

engagé à le perfectionner. L'Empereur Domitien lui avoit confié l'éducation des petits fils de sa sœur, & il ne négligea rien pour répondre à cet honneur. *On le blâme*, dit Mr. Bayle, *d'avoir loüé l'Empereur Domitien ; Et quoiqu'il ne l'ait fait qu'en passant & d'une maniere trés-fine, on ne lui pardonne pas cette faute qui paroît sans doute trés-grande à quiconque a lû l'histoire de cet Empereur.* M. Bayle ne pousse-t'il pas trop loin la sévérité, de n'approuver pas que dans le cas dont il s'agit, un honnête homme donne quelques loüanges à un méchant Prince, comme s'il étoit impossible que ce Prince fût loüable par quelque endroit? D'autre côté, est-ce le loüer *d'une maniere trés-fine*, que de le traiter de *Dieu*, & de lui adresser des vœux comme à la Divinité la plus favorable que les savans puissent invoquer ? Le droit sens, joint à une veritable délicatesse, & la probité exigeoient, ce me semble, que Quintilien ne donnât point dans cet excés de flaterie, quelque commun qu'il fût dans ce siécle. M. Dodwel met dans son jour cette faute de Quintilien & la condamne. (12).

QUINTILIEN.

M. Bayle. Dict. Art. de Quint. où il nous renvoie au l. 10. c. 1. ajoûtons l. 4. dans la Préf.

On peut voir Suetone sur Domitien.

Annales Quint. p. 174. n. 46.

(12) Nequidem ho- | minis nomine dignū

QUINTILIEN.

Le cinquiéme Livre est un des plus longs, & l'Auteur n'y parle que de la preuve, parce qu'il s'y étend fort sur les lieux de Rhétorique. Il dit qu'il avoit appris dans les Livres d'un Maître habile, *que pour trouver ce qu'il faut dire, l'Orateur avant toutes choses doit s'instruire à fond de sa cause & se la rendre trés-familiere.* Il soûtient que ce principe est général pour toutes sortes de preuves, pour les repliques, pour les *altercations*, pour l'arrangement & pour l'ordre, pour l'Elocution, pour tout ce qui est du ministere de l'Orateur. Il ajoûte fort au

C'étoit Domitius Afer.

Inst. Orat. l. c. 5.

divinis laudibus extollit. *Quo neque præsentius aliud*, inquit, *neque studiis magis propitium numen est.* Morum *sanctissimum Censorem* appellat, cujus in nepotem flagitia, dum studium morum profiteretur, irridet Juvenalis. *Quis*, inquit, *caneret bella meliùs, quàm qui sic gerit*, Cùm ne bella quidem ab eo rectè gesta comperum esset, post emptam pacem, emptosque de quibus triumphari posset captivos, post proditas machinas, fictasque Decebali nomine deditionis litteras. Virtutum nescio quem fulgorem in eo deprædicat quâ laus ejus Poëtica perstringeretur, quem tamen novit à sævitiâ, avaritiâ, infamissimum, Ann. Quintil. Ex Quint. l. 4. præf. & l. 10. c. 1. p. 461. in 8.

long & en termes bien clairs, que par l'usage des lieux de Rhétorique on ne trouve rien que de commun ou de trivial, que rien n'est plus servile, & n'épuise plus inutilement tout ce que l'on a de force & de génie que d'entrer dans ce labyrinthe de lieux. Il est naturel de conclure que la methode de trouver par là les argumens est une trés-mauvaise methode. Quintilien auroit dû l'ômettre tout à fait, loin de la faire revenir encore sur les rangs pour expliquer l'art des railleries, & de gâter ainsi, en quelque façon, mille bonnes choses qu'il dit d'ailleurs sur la moderation & les bienseances qu'il y faut garder.

QUINTILIEN.

Ib. l. 6. c. 3. & 4. p. 282. 283. in 8.

On doit faire plus de cas d'un avis qu'il donne, *qu'il est aussi important de démêler les propositions que nous devons avancer pour le bien d'une cause, que de savoir trouver les argumens, & qu'on a un grand avantage pour cette seconde partie, lorsqu'on possede la premiere, laquelle est un don de la Nature, plutôt qu'un effet de l'Art : Et cependant l'experience la perfectionne.*

Avoüons néanmoins qu'une bonne vûë porta Quintilien à s'étendre sur les sources des argumens :

QUINTILIEN.

Il voyoit que de son temps on négligeoit l'usage des preuves, pour ne donner que dans de vaines expressions & dans de pompeux amas de paroles. C'étoit ôter la force au discours, & ne lui laisser qu'une beauté effeminée; ce n'étoit point imiter la sagesse des Peintres & des Sculpteurs, lesquels, quand ils veulent representer un bel homme, choisissent pour modéle quelque Guerrier, ou quelque Athléte, & ne doutent nullement que la vraye beauté ne s'y rencontre avec la force.

L. 6. c. 1.

Aprés la Preuve & la Réfutation, notre Auteur passe à la Péroraison & & en même temps aux passions, parce qu'elles dominent dans cette partie. Ses afflictions domestiques lui fournissent une occasion naturelle d'entrer en matiere. Il venoit de perdre le seul fils qui lui restoit, aprés avoir perdu auparavant sa femme qui n'avoit que dix-neuf ans, & son autre fils, qui étoit le cadet agé de cinq ans. Ses plaintes sur tant de malheurs sont tendres & touchantes; mais elles ne sont pas un modéle de patience & de fermeté. Elles ne sont même, selon le P. Bouhours, ni aussi naturelles, ni aussi raisonnables que celles d'Evandre sur la

Man. de bien pens. p. 21.

mort de ſon fils dans l'Eneïde. Que dit-il ſur cette partie du diſcours ? Il remarque expreſſément que preſque tous ceux qui avoient parlé de l'Art Oratoire, & nommément *preſque tous les Philoſophes* qui en avoient donné des regles, ne faiſoient conſiſter la Péroraiſon, que dans la Récapitulation, & il ajoûte qu'on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître que les Paſſions y ſont neceſſaires. N'auroit-il pas dû marquer qu'Ariſtote le reconnoît, & que loin de reduire la Péroraiſon à la Récapitulation, il y joint avec les *Paſſions*, non ſeulement *l'Amplification*, mais encore *l'Eloge* & *l'Invective* ? Si le ſilence de Quintilien à cet égard eſt ſurprenant, voici un trait qui l'eſt encore davantage. Tout ce que ce grand Homme enſeigne d'ailleurs ſur les Paſſions, il nous le donne comme *une choſe qu'il tenoit de ſes Maîtres* : mais lorſqu'il nous apprend que *le grand Art de toucher les autres eſt d'être touché ſoi-même*, il nous donne cet avis comme *un myſtére, qu'il n'a lû nulle part, qu'il n'a appris de perſonne, & qui n'eſt venu à ſa connoiſſance que par ſa propre experience, dans laquelle il n'a eu d'au-*

QUINTILIEN.

tre guide que la nature (13). Qui ne sera surpris de l'entendre ainsi parler d'un précepte qui se trouve assez au long, non seulement dans l'Art Poëtique d'Horace, mais encore dans Ciceron, où il est appuyé des mêmes raisons que Quintilien en donne, de sorte que ce Rhéteur semble n'avoir fait que les copier ?

Ann. Quintilien. p. 165. n. 42.

Il paroît très-honnête homme par ses Ouvrages, je l'ai déjà remarqué. Mr. Dodwel prouve qu'il l'étoit, & consacre à le prouver un grand article de son Livre. Quintilien, dit-il, étoit d'une vie irreprochable. Il avoit tant de candeur, ajoûte-t'il, tant de modestie, qu'il étoit homme à reconnoître ses erreurs, & à les retracter. *Je ne saurois mentir*, dit Quintilien lui-même (14), *ni dissimuler ma pensée, quand même il s'y agiroit de ma gloire*, parce que je ne puis la préferer à l'utilité des jeu-

(13) Sed mihi in animo est, quæ latent penitus, ipsa hujus loci penetralia; quæ quidem non aliquo tradente, sed experimento meo, ac natura ipsa duce accepi. l. Inst. Orat. 6. c. 2. in 8. p. 276. M. P. fol. 94. verso.

(14) Non sustineo esse conscius mihi dissimulanti in eo præsertim opere, quod ad bonorum juvenum aliquam utilitatem componimus, &c.

nes gens pour qui j'écris. S'agit-il ailleurs de proposer quelques nouvelles découvertes ? il les propose avec modestie. Va-t'il traiter de l'arrangement des mots, il rend justice à Ciceron qui avoit traité cette matiere avec soin. D'où vient donc que sur les Passions il n'a pas fait la même chose ? Je voudrois que Mr. Dodwel eût touché cette difficulté, & voir comment il s'y seroit pris pour la résoudre. Mais il rapporte ce que dit Quintilien, & l'admire comme un effet des réflexions & de l'experience de ce Rhéteur, sans remarquer que Ciceron & Horace l'avoient déja dit. Au défaut de sa décision en voici une. Un petit Commentaire sur Quintilien, sans nom d'Auteur ; mais qui est de Turnebe, décide sans hésiter, *qu'il y a de l'impudence dans cette dissimulation de Quintilien* (15). Je n'ose porter un jugement si rigoureux. Mais que ce soit ou defaut de memoire dans un homme qui en avoit beaucoup, ou quelque autre

QUINTILIEN.

Ann. Quint. p. 176. n. 47.

In libros Quintil. 12. Commentarii valdè succincti & elegantes. Parisiis apud Th. Richardum sub Bibliis aureis. anno. 1556.

(15) Ista omnia libro secundo de Oratore reperiuntur.... Idem dixerat Horatius. Igitur impudenter hunc locum Fabius dissimulavit. Comment. in Quint. fol. 86. verso ad calcem.

QUINTILIEN.

foiblesse, dans un Auteur qui paroît d'ailleurs si vertueux, je le plains sur cet article, persuadé qu'avec le talent qu'il avoit de bien dire, il eût pû faire quelque chose de beau tant sur les Passions que sur les Mœurs, en suivant les principes d'Aristote. Quel ornement, sur-tout cette derniere partie, n'auroit-elle pas fait dans son Ouvrage, si elle y eût eté traitée d'une maniere qui répondît en même tems & à l'idée que nous avons d'ailleurs de sa vertu, & à celle que nous avons de sa capacité? Mais au contraire il ne dit que trés peu de chose sur les unes & sur les autres, & il le dit d'une maniere moins instructive & moins methodique, que n'est celle, je ne dis pas d'Aristote, mais même de Vossius, qui a suivi ce Philosophe.

Le P. Rap. Comp de Cic. & de Dom. p. 7.

Il n'en est pas de même des autres parties de Rhétorique. A peu de choses prés, tout y est bon, tout y est excellent, les préceptes, les réflexions & la maniere dont il traite les uns & les autres. Je ne rapporterai point ses préceptes. Ce sont ceux des premiers Maîtres qui l'avoient precedé. C'est pourquoi le P. Rapin a quelque raison de dire que *Quintilien n'a traité de la*

Rhétorique que sur le projet qu'en a donné Aristote. Que si ce Pere dit ailleurs, que ce Rhéteur *a suivi tout une autre route*, il s'explique, & sa pensée est fondée sur ce que Quintilien *a pris son Orateur dès le berceau pour le conduire par degrez jusqu'au bout de sa carriere*, ce qu'Aristote n'avoit point fait. A l'égard de ses réflexions, je n'en rapporterai qu'une; Ce n'est point, dit-il, *par le travail d'autrui, mais par le nôtre que nous devenons Orateurs* (16). C'est-à-dire, qu'il faut veiller, suer, pâlir sur les livres, composer, se faire soi-même une methode, se tracer des chemins, mediter sur les préceptes, & néanmoins se souvenir qu'il faut donner encore plus à l'esprit, au bon sens, & à l'usage, qu'aux préceptes & aux regles. Pour ce qui est de la maniere dont Quintilien traite les choses, c'est peu d'entendre les éloges qu'on lui donne, il faut le lire. Et cependant rien n'est si magnifique que ces éloges.

Le Critique Anonyme ne fait point difficulté de dire, qu'à la verité après l'Orateur Romain, il sembloit

QUINTILIEN.

Préf. de ses Réf. sur l'Eloq. p. 8.

Bibliog. hist. Polit. Philol. Cur. p. 36. L'Auteur de ce l. est Becterus.

(16) Nemo speret disertum, Quintil. alieno labore se fore.

QUINTILIEN.

qu'il n'y avoit plus rien à faire sur la Rhétorique, & néanmoins que Quintilien n'a pas laissé de se faire admirer par son éloquence, par sa profondeur, par les détails plus grands où il entre, enfin parce qu'il a plus de douceur & plus de charmes que Ciceron. L'Anonyme n'est pas seul de son sentiment, puisque le P. Maséne trouve Quintilien si grand & si riche, qu'il paroît, dit-il, en quelque chose, pouvoir s'égaler à Ciceron & en d'autres le surpasser. Laurent Valle se contente de faire aller de pair ces deux grands Maîtres. Loüis Vivés approuve son sentiment, & il se fonde sur la beauté & la justesse de la diction de Quintilien. Laurent Valle ajoûte qu'il faut bien sçavoir cet Auteur pour entendre Ciceron, & même pour devenir Orateur. D'autres disent qu'on ne peut du moins sans cela, juger du style ou de l'éloquence de personne. Selon quelques-uns il seroit à souhaiter que tous ceux qui font des livres, ne les composassent qu'après avoir lû cet Auteur avec beaucoup d'attention, & M. Bayle est fâché, à ce qu'il dit, de n'avoir sçû que trop tard l'importance de cette conduite.

Masen. Palæstra styl. Rom. p. 4.

Laur. Valla l. 1. Antidot. in Pog. & Voss. de Nat. Rhet. p. 87.

Lud. Vivés de tradend. Discip. p. 482.

Ubi suprà.

Morhof. l. 6. c. 1. n. 9.

M. Bayl. dans son Dict. art. de Quint.

Nous avons vû, en parlant d'Aristote, l'estime que Vossius faisoit de Quintilien. Quelque chose qu'il y trouve à redire, il reconnoît que c'est un Auteur d'un grand poids & d'une grande consideration, ami du bon sens, d'un excellent goût, & d'une érudition fort étenduë. Mais il ne convient pas de ce que dit un Critique, que Quintilien est préferable à tous les Maîtres, parce qu'on y trouve tout ce qu'il y a de beau dans l'éloquence Romaine. On peut convenir, sans crainte de se tromper, qu'il est grand amateur de la pureté du style, & fort zélé pour y rapeller les hommes de son temps, qui s'en écartoient. Le P. Soare trouve l'Ouvrage de nôtre Auteur écrit avec soin & jugement, mais si long & si obscur, qu'il faut avoir, selon lui, un grand sens & un esprit mûr pour le comprendre; ce qui lui fait croire qu'il est trop fort pour ceux qui commencent.

QUINTILIEN.

Voss. de Nat. Rhet. p. 88.

Gasp. Barthius. Advers. l. XXXI. c. 5.

Rodoph. Goelen. Præf. Probl. grammatic. l. 5.

Rhet. de Soar. epist. ad lect.

Il y a d'autres Critiques au contraire qui le trouvent trés-clair & trés-poli, sans affectation, d'une beauté mâle & naturelle, & ils sont fâchez qu'une Rhétorique si utile ne soit point dans les mains, ou pour mieux dire, dans l'esprit de tous les jeunes gens.

Janus Gebhard. Crepund. l. 1. c. 5.

QUINTILIEN.

Quoi que tous ces jugemens paroiſſent ſe contredire, on peut aiſément les concilier. Il y a des endroits où Quintilien eſt trés-clair, il y en a où il eſt obſcur, & il y en a auſſi où il eſt trop long. Pour ce qui eſt de cette beauté mâle & naturelle qu'on lui donne, c'eſt un caractére qui y regne par tout. C'eſt à quoi revient le jugement du Pere Cauſſin, quand il dit entre autres choſes, qu'on ne voit rien qui reſſente le jeune homme dans le ſtyle de Quintilien, qu'il n'y a rien de bas, qu'il garde par tout une juſte moderation dans ſon Ouvrage, que la gravité ne nuit point aux ornemens; comme les ornemens n'y nuiſent pas non plus à la gravité.

Eloq. Sac. & Prof. p. 171.

A ce jugement du Pere Cauſſin joignons celui de l'Abbé de Pure, qui dans la préface de ſa Traduction de Quintilien, pour s'excuſer d'avoir entrepris une choſe ſi difficile, dit qu'il s'eſt laiſſé ſurprendre aux beautez de ſon Original; que les épines mêmes lui ont paru y être chargées de fleurs; que dans les difficultez les plus ſombres il y a apperçu un jour aimable & de précieux brillans, où la ſechereſſe & la ſévérité des maximes n'a rien

p. 1. 2.

ôté de l'élegance & des agrémens ; & où les richesses & les graces de l'Art n'ont rien perdu de leur justesse parmi la sterilité des préceptes, & la varieté de l'abondance. Je rapporte ces paroles de l'Abbé de Pure sans me rendre responsable de l'obscurité qu'on y peut trouver.

A l'égard de l'utilité que la jeunesse peut tirer de notre Auteur, Muret nous apprend que de son temps, c'est-à-dire lorsqu'il étoit jeune, on expliquoit dans les classes les Institutions Oratoires de Quintilien, & qu'un homme ne passoit point pour un bon Maître, s'il ne le faisoit lire avec application à ses Ecoliers. Mais il avoüe que les choses n'étoient plus sur ce pied là dans le tems qu'il écrivoit, » parce qu'au lieu de *ces vieux arbres*, » dit-il, qui étoient venerables par leur » ancienneté, on a vû naître de *mé-* » *chants Rameaux* auprès desquels on » s'amuse. [C'est ainsi qu'il traite Ra- » mus & quelques autres Auteurs] » Les jeunes gens, continuë-t'il, s'arrê- » tent à quelques méchans abregez de » Rhétorique, où il n'y a ni Art ni » raison, & abandonnent les sources » fécondes des prémiers Maîtres. De-

QUINTI-LIEN.

» puis ce temps-là tout est perdu, » comme nous l'avons pû voir, & il » n'y a d'autre moyen de rétablir les » choses, que de rapeller l'ancienne » pratique. Tel est le sentiment de Muret. Cependant Quintilien lui-même prononce, que sur l'Invention & sur la disposition, il ne faut point tant de préceptes aux enfans. *Ils n'ont besoin*, dit-il, *que d'un petit nombre des plus utiles & des plus aisez; Le tout est de les choisir.* Sur ce principe comment concevoir qu'une Rhétorique en douze Livres n'est point trop longue pour eux? Il faut donc leur mettre entre les mains des Rhétoriques abregées, & néanmoins leur faire voir les plus beaux endroits de Quintilien: à moins qu'on ne dise avec Camerarius, que ces grands détails où entre notre Auteur, peuvent exercer & le discernement des Maîtres & l'industrie des écoliers; ce qui pourtant n'empêche pas que ce Commentateur n'y trouve quelques excès, comme on peut voir par ses paroles (17).

(17) De præceptis quid attinet dicere, quæ sunt summæ bonitatis, nisi fortasse nimium alicubi subtilia & tenuia, quod sæculi fuerit, neque tamen nocuerit, sive

Mais parmi les témoignages que différens Auteurs ont rendus à Quintilien, celui de Pierre Galland est en même temps un des plus longs & des plus glorieux, quoiqu'il ne soit pas des mieux entendus, & que l'Auteur n'y paroisse pas assez d'accord avec lui-même. En premier lieu il fait plus de cas des Auteurs Latins que des Auteurs Grecs qui ont écrit de la Rhétorique. Les Grecs lui paroissent entrer trop dans le détail, & n'écrire que que pour faire parade de leur esprit; au lieu que, selon lui, dans les Livres de Quintilien & de Ciceron, il n'y a rien de superflu, rien d'embarrassé, rien qui ne convienne à l'Art dont ils traitent, & qui ne soit de leur sujet. Je ne conçois point la justesse de la censure qu'il fait des Grecs, ni comment on pouroit prouver que les principaux d'entre eux n'ont écrit que pour faire parade de leur esprit. C'est de quoi on ne peut accuser ni Aristote ni Longin; ni Hermogéne, ni enfin Démétrius ou Denys d'Halycarnasse. A dire

QUINTILIEN.

Petrus Gallandus dans son Ep. Dedic. sur Quintil. p. 1.

versatis in litteris, sive primum has discentibus, cum ista ex quisitio illorum judicium, horum studium exercere posse videatur. Camer. in Quint.

QUINTILIEN.

vrai, dans un ou deux de ces Auteurs il y a quelque détail qui peut passer pour superflu, ou quelque chose d'embarassé : mais ne peut-on montrer qu'il y a aussi quelque chose de semblable dans Ciceron & dans Quintilien ; & le montrer même par leurs propres principes ? Je crois l'avoir assez fait sentir dans ce que j'ai dit de l'un & de l'autre.

En second lieu, le Critique dont je parle, nous dit que si l'élevation de Ciceron & sa dignité d'homme Consulaire l'ont empêché de descendre dans le détail des préceptes qu'on donne communément, il n'y a rien à désirer dans Quintilien, ni pour les mœurs ni pour les autres qualitez utiles aux Maîtres & aux disciples. Supposons que dans ces *détails* où il reconnoît que Quintilien est entré, il n'y ait rien de trop ; n'y a-t-il rien à désirer touchant *les mœurs*, je ne dis pas des *Maîtres & des disciples*, mais *de l'Orateur dans ses discours*, sur lesquelles nous avons vû qu'il s'écarte si fort de la justice & de la raison, en s'écartant de la doctrine d'Aristote ?

Pierre Galland continuë & donne à Quintilien des éloges qu'on ne peut

lui contester, si l'on excepte ce qu'il dit, *que cet Auteur n'a rien ômis, & qu'il n'y a rien de trop diffus dans sa doctrine.* Il faut l'entendre. Quintilien » est selon lui un fond riche de précep- » tes, une vive source où l'on trouve « tout. Et il ne faut point pardonner « à certains Maîtres, vrais singes, c'est « à-dire, mauvais imitateurs de Cice- « ron, qui trouvent Quintilien trop « diffus & sans ordre dans sa do- « ctrine. S'ils l'examinoient sérieuse- « ment, ils y découvriroient autant « d'Art que d'éloquence, & verroient « que son ouvrage est un trés-bel édi- « fice, trés-bien commencé & trés- « bien conduit. De sorte qu'ils chan- « geroient de sentiment, & ils avoüe- « roient qu'on ne peut même rien con- « cevoir de plus parfait. Car parmi « ceux qui ont écrit de cet Art, les « uns en ont négligé les fondemens, « les autres en ont exprés embarassé « les préceptes, les autres en ont par- « lé d'une maniere si séche, qu'ils font « perdre l'envie de devenir Orateur, « loin de la faire naître ou de la for- « tifier. D'autres enfin sans rien dire « des mœurs, des vertus & des de- « voirs de l'Orateur, se sont arrêtez «

QUINTILIEN.

QUINTILIEN.

» à la bagatelle, & à ce qui ne regarde
» que la Langue. Au lieu que Quin-
» tilien commence à former l'Orateur
» dès sa jeunesse, & l'instruit sur tout
» ce qui précede l'Art, sur toutes les
» parties qui lui sont necessaires,
» sur toutes les perfections qu'il doit
» avoir, & même sur ce qu'il doit fai-
» re lorsqu'il ne fait plus la profes-
» sion d'Orateur. Il traite plus au long
» ce que Ciceron avoit trop abregé; il
» éclaircit ce qui pouvoit être obscur;
» enfin il répand par tout, à pleines
» mains, ce qui peut rendre ses pré-
» ceptes, ou aimables, ou merveil-
» leux aux jeunes gens. Et qu'on ne di-
» se point qu'il n'a pas cette harmo-
» nie de discours qui se fait sentir dans
» Ciceron; puisque pour avoir des
» nombres differens, il ne laisse pas
» d'être & éloquent & nombreux;
» comme tant d'autres bons Auteurs
» qui ne ressemblent point à Ciceron.
» Enfin le Critique est persuadé qu'il
» faut en Rhétorique joindre ensem-
» ble ces deux grands Maîtres, com-
» me on joint en Medecine Galien &
» Hippocrate; & il soutient toujours
» que ceux qui trouvent Quintilien
» trop diffus ou peu méthodique, ne

» savent pas assez Ciceron, & qu'ils » manquent de retenuë.

Quintilien.

Mais en demeurant d'accord de tout le merite de cet Auteur, je ne sai comment on peut ainsi soutenir, qu'il n'est point trop long, lorsqu'il avoüe lui-même qu'il s'est trop étendu en quelques endroits, & lorsque par ses propres principes on peut montrer comme j'ai fait, qu'il est encore trop diffus en d'autres. La retenuë nous oblige-t-elle à nous aveugler? Je ne sai pas non plus comment on peut dire que quiconque le trouve trop diffus, ne sait pas assez Ciceron; comme si un homme qui sait Ciceron, ne devoit pas trouver trop diffus un traité quatre fois plus long que la Rhétorique de cet Orateur! C'est ainsi que je n'entends pas bien le jugement de Laurent-Valle. Personne, dit-il, ne peut bien entendre Quintilien, s'il ne possède Ciceron; ni bien suivre les préceptes de Ciceron, s'il ne suit ceux de Quintilien; & depuis ce Rhéteur personne n'a été, ni ne sauroit être éloquent, s'il ne s'est formé, ou ne se forme absolument sur ses préceptes. Pour moi, j'avoüe qu'on ne peut nier que les ouvrages de Quintilien ne

L. 1. Antidot. in Poggium.

QUINTILIEN.

ſoient excellens : mais comment peut-on parler ainſi que fait Laurent-Valle, s'il y a eu des Orateurs avant que ce Rhéteur eût écrit, & ſi les ouvrages ſur leſquels ils s'ètoient formez, ne ſont point peris depuis ? Ce qu'il a fait empêche-t-il qu'on ne retire de ces livres les avantages qu'on en tiroit ?

Quint. Inſtit. Orat. 8. in Proœm.

Contentons-nous de dire que ce grand Maître nous fournit de grandes lumieres, ce qui eſt particulierement vrai lorſqu'il s'agit de l'Elocution. Elle dépend plus de l'Art ſelon lui, que les autres parties de la Rhétorique, elle eſt plus importante, & en même temps plus difficile. Il nous avertit cependant que les préceptes & tous nos ſoins doivent aboutir à une expreſſion naturelle, que la peine qu'on s'y donne ne doit pas être infinie, &, s'il falloit qu'elle le fût, qu'il vaudroit mieux renoncer à l'Eloquence, que de ſe rendre malheureux. Une choſe la peut abreger. C'eſt d'apprendre la Langue, de lire beaucoup & de bien lire, enfin de compoſer d'abord avec ſoin. On parvient par ce moyen à n'uſer que de termes propres, à être clair, élégant, orné, harmonieux.

Ib. c. 1.

Les termes propres, leur arrange-

ment naturel, la justesse de la construction, la juste longueur des phrases produisent la netteté du style & la clarté. A l'égard de l'ornement, il est impossible d'exprimer l'excellence de ce qu'en dit Quintilien, soit qu'il en fasse sentir les avantages & sur-tout la force, qui rend le discours semblable aux armes des bons soldats, lesquelles sont aussi belles que bonnes; soit qu'il en découvre la nature qui rend le beau inséparable de l'utile; soit qu'il en montre le danger, qui fait craindre avec raison, qu'au lieu d'une beauté mâle & virile, on ne coure après une beauté frivole & effeminée; ou que sous prétexte de condamner celle-ci, on ne condamne celle-là. Il n'oublie rien ni sur les divers usages des ornemens, selon qu'il s'agit ou d'un Panégyrique, ou d'un autre genre de cause; ni sur le choix des mots, selon qu'ils sont plus honnêtes, plus nobles, plus sonores, plus usitez, plus propres, plus expressifs. C'est là qu'il parle des images, des peintures vives, des Descriptions, & il donne pour y réüssir une belle méthode. *Jettons les yeux sur la Nature*, dit-il, (18) *suivons la*

QUINTILIEN.

(18) Hujus summæ, judicio quidem meo

QUINTILIEN.

Toute l'Eloquence roule sur les actions des hommes. Chacun se consulte soi-même sur ce qu'il entend, & s'il y reconnoît ce qu'il sent, il s'y livre. A l'égard de ce qu'il dit, que *l'affectation consiste toute dans l'Elocution*, le Pere Bouhours le refute & avec raison ; au lieu qu'il le suit dans ce qu'il dit de la fausse Eloquence.

L. 8. c. 3.

Ubi sup. p. 331.

Ib. p. 392. &c.

Quintilien rapelle aussi à cet article *l'Amplification*, dont il distingue quatre especes. La premiere consiste à montrer la grandeur d'une chose par les divers dégrez de bonté ou de malice qu'on y découvre ; La seconde, à faire concevoir cette grandeur par comparaison d'une chose à une autre ; La troisiéme à en faire juger par quelque signe qui l'accompagne ; & la quatriéme à ramasser les principales circonstances. Mais il faut observer qu'outre que l'Amplification appartient plûtôt à l'Invention qu'à l'Elocution, cet Auteur ne parle pas d'un genre d'Amplification, où la force

virtutis facillima est via : naturam intueri. Hanc sequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ est. Ad se refert quisque quæ audit, & id facillimè accipiunt animi quod agnoscunt. Quintil.

de l'Orateur paroît encore davantage, & qui consiste à faire plus sur un sujet, qu'on ne peut vous en demander. C'est-à-dire, à y développer les choses, ou qui sont hors de la question, mais qui y servent; ou qui en font partie, mais que vous touchez une seconde fois avec plus de force qu'auparavant. Quintilien semble avoir désigné cette derniere maniere d'amplifier, mais c'est sans l'expliquer. A quoi j'ajoûte qu'il auroit dû, comme Aristote, compter l'Amplification parmi les parties de la Peroraison, au lieu qu'il n'y reconnoît que les Passions & la Récapitulation.

QUINTILIEN.

P. 8. c. 8. ad calcem.

Mais d'ailleurs on lui a l'obligation de ce que, sans être trop long, il a suffisamment traité des pensées spirituelles & des sentences, dont l'usage moderé & bien entendu ne peut être qu'utile à la cause, & aussi agréable au Juge que glorieux à l'Orateur. Un des endroits où Quintilien est le plus diffus, c'est sur les figures. Il en distingue jusqu'à *cent*. Il parle de toutes en particulier, & employe plus de trente-six pages à expliquer une matiere, que Ciceron a traitée deux fois, & qu'il a toute renfermée chaque fois en une page. Cependant il remarque

QUINTILIEN. lui-même que le nombre des figures n'est pas si grand qu'on s'imagine, que la multitude des noms inventez pour les désigner ne prouve pas qu'il y en ait tant, & qu'on prend bien des choses pour des figures, qui n'en sont pas. Ne pourroit-on pas ajoûter qu'à quelque nombre qu'on les fixe, il suffit encore d'en connoître les principales, de peur qu'on ne donne dans le défaut de ceux, lesquels, comme il dit, assujétissent leurs pensées aux figures; au lieu d'asservir les figures à leurs pensées?

L. 9. c. 1. 38.

Cressolius. l. 3. p. 464.

N'oublions pas, à ce propos, la réponse d'un Orateur, vantée par Quintilien même, & après lui, par le P. Cressol. On lui demandoit ce que c'étoit *qu'une figure* *, & en même temps, ce que c'étoit *qu'une pensée* *. *De bonne foi*, dit-il, *Je n'en sai rien. Tout ce que je puis vous dire*, ajoûta-t-il, *est que si ce sont de bonnes choses, vous trouverez, dans mes discours, des exemples de l'une & de l'autre.* Il y a dans cette réponse du vrai & du grand. Celui qui la fit avoit un genie superieur; il avoit de grands talens. Il les mettoit tous en usage, lorsqu'il composoit; il songeoit à dire ce que le temps, le lieu & la cause pouvoient

* σχῆμα.
* νόημα.

QUINTILIEN.

pouvoient exiger de lui, & content d'avoir réüssi, il ne s'embarassoit aucunement des termes de l'Art. Il avoit raison & on peut faire comme lui, pourvû qu'on ne donne pas trop d'étenduë à sa pensée; car s'il étendoit son indifférence à d'autres choses qu'aux figures, il faudroit, pour avoir droit de l'imiter, avoir autant de genie qu'il en avoit.

Sur l'arrangement des paroles, & par conséquent sur les nombres du discours, Quintilien fait profession de suivre Ciceron; & lorsqu'il est d'un autre avis, outre qu'il parle de ce grand homme avec respect, il ne prétend ôter à personne la liberté de suivre qui on voudra. En quoi M. Dodwel loüe beaucoup la modestie de Quintilien. Mais M. Charpentier trouve ce Rhéteur d'une très-grande incertitude dans tout ce qu'il dit de l'Oraison, jusqu'à croire que *Quintilien fait entendre qu'on peut fort bien réüssir sans rien faire de tout ce qu'il enseigne.* C'est pousser la chose un peu loin. On ne risque rien de s'en tenir aux termes de notre Auteur, tels que Mr Charpentier lui-même les a remarquez. Il nous montre ce qu'il y a de

Ann. Quint. p. 168. n. 43.

Trait. de l'Excell. de la Langue Franc. T. 1. p. 507.

QUINTILIEN.

meilleur dans l'arrangement des paroles, non pour exclure absolument ce qu'il y a de moins parfait, car il faut varier ; mais pour nous porter à employer plus souvent l'un que l'autre. Une chose dont je conviens, c'est qu'il y a beaucoup d'obscurité dans Quintilien sur cet article.

Au reste j'ai déja observé que les préceptes qu'on donne touchant les nombres pour le Grec ou pour le Latin, ne conviennent point tout à fait à notre Langue ; parce que son harmonie ne dépend pas toûjours des mêmes principes. Mais de quoi l'on peut profiter dans toutes les Langues, c'est la lecture des bons Auteurs. C'est pour nous y aider que Quintilien donne son jugement sur un très-grand nombre d'Orateurs, de Poëtes, d'Historiens & de Philosophes. C'est là qu'il fait un parallele de Démosthéné & de Ciceron. Il les trouve égaux en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, la force du raisonnement. Si vous demandez quelle peut être la cause de cette égalité, un Auteur vous dira pour raison, que, sur tout cela, la Nature est une dans tous les hommes. Est-il bien seur de son principe?

L. 10. c. 1.

Aut. de la Préf. sur les Oeuvr. posth. de M. de Maucroix, p. 19.

il donne lieu d'en douter. Car Quintilien trouve d'ailleurs les deux Orateurs differens, non seulement dans leurs styles, mais aussi dans l'Art d'employer deux passions puissantes, la raillerie & la commiseration. Que dit sur cela l'Auteur, qui vient d'alléguer que *la Nature est une*? Il allégue ici, *que les genies sont differens*, & il se contredit. Car cette difference de genie est une preuve que la Nature n'est point une, mais qu'elle varie. Elle varie en effet, parce qu'elle est féconde; Et elle est féconde non seulement en ce qui regarde le style & les passions, mais aussi en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, & la force du raisonnement. Un seul exemple suffit pour mettre cette verité dans son jour. Eschine & Démosthéne dans leur fameuse contestation traitant les mêmes faits, chacun les range à sa maniere, sur-tout Démosthéne (19), lequel, malgré son

QUINTILIEN.

(19) Quam prudenter distribuit Demosthenes περὶ στεφάνου, in longa & multiplici causa, omnes partes, suo quodam usus consilio; cùm iisdem de rebus accusator Æschines longè alium ordinem instituisset! Philip. Melancht. Element. Rhet. l. I. c. 25. p. 288.

QUINTI-LIEN.

Adversaire, se fait un ordre très-different.

Quoi qu'il en soit, il y a des Ecrivains célébres qui font cas des jugemens de Quintilien sur les Auteurs, & qui regardent son dixiéme Livre, comme un bon Livre de Critique. Ceux qui en jugent ainsi, ne sont pas du goût de Barthius *, qui n'estime que mediocrement ces décisions de Quintilien. Quand même tout le monde les estimeroit, il y a toujours quelque chose de fâcheux, c'est que, comme je l'ai remarqué * ailleurs, on l'accuse d'avoir pris ces jugemens de Denys d'Halicarnasse & de l'avoir dissimulé, objection dont M. Dodwel ne dit rien dans le Chapitre où il parle & de la *candeur & de la modestie de notre Auteur.* L'idée désavantageuse que cette dissimulation fait concevoir de ce grand Maître, n'est pas détruite par l'éloge qu'on lui donne *, *Que le jugement qu'il porte sur les qualitez des Auteurs, est plein de sincerité & de candeur, & qu'il en a fort bien marqué les vertus & les talens.* Pour remplir les devoirs de la candeur, il devoit dire les sources où il avoit puisé ses lumieres; mais c'est sur quoi on trouve qu'il n'est pas exact,

* Barth. Adversar. l. 48. c. 19. p. 1275. vid. Not. in Quintil. , 661.

* T. 1. p. 120 & 121.

* And. Schott. T. 2. Bibl. Hisp. p. 203. & M. Baillet T. 2. prem. part. c. 54.

quelque honnête homme qu'il soit d'ailleurs.

QUINTILIEN.

Il est plus exact à donner de bons avis sur la maniere de s'y prendre, quand il s'agit de composer un discours ; à marquer comment il faut se proposer un bon modéle, & tâcher de l'égaler ou de le surpasser ; à dire le temps & la peine qu'on y doit mettre, comment il faut polir ou perfectionner ce qu'on a fait, comment on acquiert la facilité de parler sur le champ, comment on garde les bienséances. Il s'étend plus que Ciceron sur cette importante matiere, & rien n'est plus beau ni plus utile que tout ce qu'il en dit. M. de Maucroix a traduit ce qui regarde la maniere de composer. On peut voir sa Traduction parmi ses Oeuvres posthumes, qui ont pour titre *Traductions diverses*.

L. Inst. Orat. 10. c. 2. & 3.

Elles se vendent chez Estienne.

Mais à quoi servent tous les préceptes de Quintilien sur la Memoire, sinon à rendre cette partie plus difficile ? Et à moins que de prononcer quelque discours devant des gens capables de juger de la Déclamation, à moins que d'entendre des personnes qui déclament bien, comment pratiquer ce qu'il dit touchant l'Action de

QUINTILIEN.

l'Orateur ? comment s'y exercer ? A dire vrai ces deux chapitres ne sont guéres bons à lire, que parce que c'est Quintilien qui les a faits. Il n'y a rien d'utile dans le premier, & peu de choses dans le second. . . . . .

Melch. Jun. Meth. Eloq. Comp. c. 5.

Junius qui a marqué les Livres de Quintilien qu'il estime le plus à cause de leur utilité, ne dit rien du douziéme, & l'Auteur dit que c'est celui qui lui a le plus couté, parceque jusques là il avoit toujours eu des guides, & qu'il cesse ici d'en avoir. Il y parle non seulement de la perfection du style ; Ciceron en avoit parlé ; mais des devoirs de l'Orateur dans sa profession, & de ses mœurs dans la conduite de la vie. Il veut que l'Orateur soit parfaitement instruit de la Morale, d'autant plus que l'Eloquence roule presque toute sur les actions de la vie. Mais il avertit expressément (20), qu'il ne veut pas pour cela que l'Orateur soit Philosophe de profession. Sa raison est qu'il n'y a rien de plus contraire à l'E-

Quint. inst. Orat. l. 12. c. 2.

(20) Hæc exhortatio mea non eò pertinet ut esse Oratorem Philosophum velim, quando non alia vitæ secta longiùs à civilibus officiis atque ab omni munere Oratoris recessit. Quintil. ibid.

loquence. Et, si l'Eloquence se formoit autrefois dans les Ecoles des Philosophes, c'est que, selon Quintilien (21), & à son avis selon Ciceron aussi, on donnoit dans ces Ecoles, avec une Morale d'usage & non pas de speculation, les préceptes de la Rhétorique. QUINTILIEN.

C'est ici que Quintilien décide que l'Orateur ne doit point se hazarder trop tôt à plaider, ni différer trop long temps. Il doit selon lui commencer par quelque cause favorable, & n'en prendre jamais de mauvaise. Il doit plaider en homme sage, & non pas en homme vain. Il doit songer à la gloire qui dure, & non à celle qui passe & s'évanoüit avec le bruit des applaudissemens. Il faut songer par conséquent à dire non pas ce qui brille, mais ce qui est important à la cause, & ne point plaider par interêt, quoi qu'on ne doive pas refuser de ses cliens des témoignages de reconnoissance, puisqu'il n'y en a point de plus juste. Mais il ne faut point de convention entre la partie & l'Avocat, parce

(21) Testatur Cicero dicendi facultatem ex intimis sapientiæ fontibus fluere, ideòque aliquando præceptores eosdem fuisse morum atque dicendi. Idem. Ibid.

QUINTILIEN.

que ne défendant que d'honnêtes gens, il ne doit point craindre d'ingratitude. En tout cas, il vaut mieux s'exposer à n'être point recompensé, que de mettre à prix un secours qui ne se peut payer.

Telles doivent être les mœurs de l'Orateur ; quelle sera son éloquence ? Car il y en a bien des espéces. Celle des Asiatiques, celle des Attiques, celle des Rhodiens. Il y a de même un style sublime, un style simple, & un style qui tient le milieu : ou bien par une autre division, il y a un style magnifique, un style dépoüillé d'ornemens, lequel n'est fait que pour instruire, & un style rempli d'esprit, qui vise principalement à plaire.

Le goût des Attiques est le meilleur, & il renferme tous les styles. L'Orateur les cultive tous pour s'en servir dans l'occasion. Et comme il ne peut pas toute sa vie avoir la même force, il songe enfin à la retraite & n'attend pas pour cela l'extrémité : mais lorsqu'il s'est retiré, pour ne pas s'abandonner à l'oisiveté, il écrit l'Histoire, il donne ses avis aux parties, il forme de jeunes Avocats, comme Ciceron en forma plusieurs.

Celius, Hirtius, Pansa, Dolabella.

On voit le jugement que nous devons faire de Quintilien. C'est d'abord un fond inépuisable de bon sens, ajoûtons même de probité & de droiture, sur-tout parcequ'il ne veut point qu'on se charge de mauvaises causes, ni qu'on en défende aucune par de mauvais artifices. Mais exceptons de cet éloge & ces défauts de candeur que j'ai remarquez, & les loüanges serviles dont il a comblé Domitien, peut-être par necessité, mais toûjours contre sa conscience, comme l'a observé M. Dodwel, qui convient qu'on ne peut guéres le défendre sur cet article. Aprés cela on trouve en le lisant, que la beauté de ses expressions y semble par tout disputer le prix à la beauté des pensées, que le nombre de ses grandes & solides réfléxions égale presque celui de ses termes, & que la noblesse de ses sentimens ne céde en rien à l'étenduë de ses connoissances. Il parle de tant de choses differentes, il les fait venir si à propos, soit pour égayer, soit pour orner, soit pour aggrandir sa matiere, que vous diriez que toute la Nature n'est faite que pour lui, & qu'elle lui obéït. Ses premiers Livres donnent d'admirables

Annal. Quintil. pag. 171. n. 45.

Ibid. p. 174. n. 46.

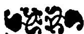
QUINTILIEN.

instructions pour l'éducation de la jeunesse ; le corps de son Ouvrage fournit de grandes lumieres pour les études les plus avancées ; ses derniers livres sont un riche repertoire de magnifiques harangues sur l'éloquence du Palais. Si dans ses préceptes il y a quelque chose d'inutile pour une Rhétorique, il n'y a rien d'inutile pour les amateurs de l'éloquence, ils peuvent faire usage de tout, & mettre tout à profit. Quand même les choses qu'il dit en certains endroits ne leur serviroient de rien, soit à cause qu'elles ne sont pas exactement vrayes, soit pour quelque autre raison ; la maniere de les dire leur sera toûjours trés-utile. On y respire par tout avec un air de noblesse, l'amour de la vertu & du vrai merite, un respect sincére pour les grands hommes, l'application au travail, le goût de l'éloquence solide, & un juste discernement de la fausse.

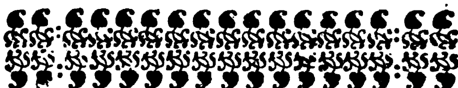
Je n'ai rien dit d'un sentiment particulier de cet Auteur, & je ne puis le passer sous silence. Il croit, qu'il ne doit point y avoir de différence de style entre un ouvrage fait seulement pour être lû, & un autre fait pour être prononcé. Il s'écarte en cela de l'opi-

nion, ſinon de tous, du moins de la plûpart des plus grands Maîtres. Sa raiſon eſt aſſez ſpécieuſe, c'eſt que Ciceron & Démoſthéne, ſelon lui, n'ont pas mis de différence entre ce qu'ils ont prononcé & ce qu'ils ont écrit. Car, ou ce qu'ils ont dit valoit mieux, & ils ont dû le laiſſer à la poſterité : ou ce qu'ils ont écrit eſt meilleur, & ils auroient dû le prononcer. Cet argument néanmoins ne me paroît pas concluant. Suppoſons qu'en effet ces deux Orateurs nous ayent laiſſé leurs harangues, telles qu'ils les ont prononcées ; ils n'y ont rien changé, parceque ſuivant leur premiere deſtination, c'eſt ainſi qu'elles ont dû être. Suppoſons maintenant qu'ils les ayent retouchées pour les donner au Public ; ce qu'ils ont prononcé valoit mieux pour être prononcé ; & ce qu'ils ont laiſſé, valoit mieux pour être lû. QUINTILIEN.

Une nouvelle Edition de Quinrilien m'oblige à lui donner un nouvel article ; c'eſt le ſuivant, qu'il faut regarder comme une ſuite des jugemens qu'on a portez de cet Auteur.



QUINTILIEN de M. Rollin.



M. F. QUINTILIANI INSTITUTIONUM ORATORIARUM LIBRI DUODECIM

AD USUM SCHOLARUM ACCOMMODATI, &c.

C'est-à-dire, *Douze Livres des Institutions de l'Orateur de Quintilien, à l'usage des Ecoles, avec des Notes, &c. Par M. Rollin, ancien Recteur de l'Université, membre de l'Academie Royale des Medailles & des Inscriptions, & Professeur d'Eloquence au College Royal*

TOus les Journaux ont parlé avantageusement de cette Edition de Quintilien.

Du Lundi 21. Janvier 1715.

Celui de Paris * marque d'abord les idées differentes que M. Rollin, dans sa Préface, donne d'Aristote, de Ciceron & de Quintilien : Idées, par lesquelles il fait entendre que ce dernier,

ſans avoir la ſechereſſe du premier, a ſuivi un ordre clair, naturel & ſenſible ; que ſes regles ſont enchaînées les unes aux autres, & tendent toutes au même but ; qu'il a ſoin d'égayer ſa matiere, parceque, pour exciter les jeunes gens à l'étude, il faut leur rendre les préceptes agréables.

A ces idées, on ajoûte celle des principaux avantages qu'on peut tirer de la lecture de Quintilien, ſur-tout, pour ſe garantir du mauvais goût & des faux brillans dans l'éloquence tant du Barreau que de la Chaire.

On dit de plus que ce grand Maître n'eſt pas moins propre à former l'honnête homme que l'Orateur : qu'il ſe peint lui-même dans ſon ouvrage, de telle ſorte qu'en admirant ſon eſprit, on ne peut s'empêcher d'aimer ſon cœur.

Pour ce qui eſt de la nouvelle Edition, on nous donne à connoître en quoi conſiſte le travail de l'Auteur. Ce ſont des ſommaires, des diſtributions par ſections ; des Citations de paſſages ; des corrections par conjectures ou ſur des manuſcrits ; des Notes tirées de Turnebe & d'autres Savans, ou fournies par l'Auteur ; enfin des re-

QUINTILIEN de M. Rollin.

tranchemens considerables, dont le Journal parle en ces termes.

» M. Rollin nous avertit qu'il a re-» tranché les endroits qui lui ont paru » obscurs & peu utiles, ce qui va en-» viron à la quatriéme partie de l'Ou-» vrage. Les Savans s'en formalise-» ront : mais M. Rollin s'est plus mis » en peine de ce qui pouvoit être » avantageux aux jeunes gens & aux » Magistrats qui veulent se délasser » par la lecture de Quintilien, que de » l'approbation des Savans.

Ainsi parle le Journal de Paris. Celui » de Trévoux s'en étoit déjà expliqué » * à peu prés de même. La lecture de » Quintilien, disent les Auteurs de ce » Journal, seroit utile à ceux qui étu-» dient la Rhétorique dans les Clas-» ses ; & encore plus aux personnes, » qui ayant negligé cette étude dans » leur bas âge, sont obligées par » leurs emplois de s'y adonner dans » un âge plus avancé. M. Rollin con-» vaincu de cette verité, a cru qu'il » falloit leur faciliter la lecture de cet » excellent Rhéteur. Il en a retran-» ché tout ce qui n'est plus d'usage, » tout ce qui rebutteroit par les diffi-» cultez inutiles. L'ouvrage n'a rien

* Decembre 1714. p. 2191.

perdu du bel ordre que Quinti- « lien y garde, on sent qu'on n'en a « ôté que le superflu, & l'on y trou- « ve tout ce qui peut regler l'éloquen- « ce, & former le goût. Comme « Quintilien ne s'est pas borné à ces « deux objets; qu'il a eu en vûë l'é- « ducation entiere de la jeunesse, leur « cœur & leur esprit; qu'il n'a pas né- « gligé les Maîtres en instruisant les « disciples; c'est pour cela que son nou- « vel Editeur a eu soin de ne rien retran- « cher de ce qui peut servir à des fins « si excellentes. La Préface de Mr. « Rollin est généralement estimée. «

QUINTILIEN de M. Rollin.

C'est ainsi que les Auteurs des Memoires de Trevoux ont parlé du travail de Mr. Rollin. Voyons ce qu'en a dit encore le Journal Litteraire de la Haye *, quoiqu'il revienne assez à ce qu'en a dit celui de Paris.

* T. 6. 1. part. p. 232.

M. Rollin, disent les Auteurs de « ce Journal, nous a donné une nou- « velle Edition des Institutions de l'O- « rateur de Quintilien. Il y a mis une « Préface fort instructive, sur l'utilité « de ce livre préférablement à tous les « autres de cette nature, tant pour les « regles d'une bonne Rhétorique, que « pour former l'honnête homme. Cha- «

QUINTILIEN de M. Rollin.

» que chapitre de cette nouvelle Edition est précedé d'un sommaire, & partagé en sections; & on trouve marqué à la marge, les endroits d'où Quintilien a tiré les passages qu'il cite, & ceux de Ciceron, où il donne les mêmes préceptes que Quintilien. Il y a quantité de notes, courtes, mais instructives. Elles sont tirées de Turnebe & de quelques autres Savans; & où ces guides lui ont manqué, Mr. Rollin en a mis de sa façon. Il avoüe pourtant que malgré ses soins, il y a encore dans le texte plusieurs passages obscurs, sur lesquels il faudroit consulter les anciens manuscrits, ce qu'il n'a pû faire, à cause de ses autres occupations. Il a corrigé divers passages qui n'étoient pas intelligibles; & il espere qu'on trouvera ses conjectures assez heureuses: mais pour les endroits qu'il a trouvez trop obscurs & inutiles, il les a retranchez de son Edition. De cette maniere il a retranché environ la quatriéme partie de l'ouvrage, s'étant plus mis en peine, dit-il, de ce qui peut être utile aux jeunes gens & aux Magistrats qui veulent lire son li-

vre, que de l'approbation des Savans.«

QUINTILIEN de M. Rollin.

Après ces éloges, contenus dans tous les Journaux, il importe peu de quel ſentiment je ſois ; & je puis avoir ſur le Quintilien en queſtion, des idées qui me ſoient propres, ſans que l'ouvrage en ſoit moins bon, ou moins eſtimé. N'a-t-on pas vû, que malgré les ſentimens particuliers de Brutus touchant l'Orateur de Ciceron, le grand nombre ne laiſſa pas d'admirer ce traité comme un chef-d'œuvre ? Nous l'admirons encore aujourd'hui, nous obſervons même, que la diverſité d'avis ſur ce point ne refroidit pour le Critique, ni l'eſtime, ni l'amitié de l'Auteur. J'eſpere qu'il en ſera de même de Mr. Rollin & de moi. Il ſera mon Ciceron, & je ſerai ſon Brutus. Il a écrit pour le Public, j'écris dans la même vûë ; & la parfaite conſideration que j'ai pour lui ne doit pas me faire diſſimuler mes penſées ſur une choſe qui lui eſt ſi chere, c'eſt l'utilité de ceux qui s'appliquent à l'étude de l'éloquence. En quoi ſuis-je d'un autre avis que ce Profeſſeur ? le voici.

Voyez la 1. part. de cet Orat. pag. 352. &c.

Les choſes qu'il a retranchées de Quintilien, je voudrois pour les per-

QUINTILIEN de M. Rollin.

ſonnes avancées, qu'il ſe fût contenté de les imprimer en d'autres caractéres ; parceque ces perſonnes doivent être bien-aiſes d'avoir Quintilien entier. Je voudrois auſſi pour les jeunes gens, que Mr. Rollin, prenant ce parti, eût pouſſé cette diverſité de caractéres bien plus loin, qu'il n'a pouſſé les retranchemens qu'il a faits ; parceque le reſte eſt encore trop long de beaucoup, pour ceux qui commencent.

Comment n'a-t'il pas ſenti qu'une Rhétorique eſt trop longue, quand on ne peut la parcourir toute entiere qu'en deux ans ? Il conſeille * aux jeunes gens d'être deux ans en Rhétorique. Le conſeil eſt des plus utiles pour ceux qui veulent faire uſage de la parole. Suppoſons qu'on le ſuive autant qu'il faudroit ; la ſeconde année, le Profeſſeur refuſera-t-il de recevoir de nouveaux écoliers ? il n'y a point d'apparence. S'il en reçoit, il leur fera lire, ſans doute, la premiere partie de la Rhétorique, & il faudra qu'il explique la ſeconde aux anciens. Le voilà donc dans la neceſſité de la parcourir toute entiere en un an, ce qui eſt impoſſible. Car on ne dira pas, je crois, qu'il doit la faire

* Préf. p. 48.

commencer aux nouveaux, par la fin; puisque c'est ce qu'il y a de plus difficile. Certainement une seconde année de Rhétorique n'est utile qu'en tant qu'elle donne moyen de repasser les mêmes principes que l'on a vûs, d'en observer la pratique dans de nouvelles piéces d'éloquence qu'on emprunte des plus grands Maîtres, & de continuer d'en faire usage sur de nouvelles matieres. La juste proportion qui se trouve entre les écoliers de l'une & de l'autre année, est avantageuse aux uns & aux autres. Les anciens voyent commencer les nouveaux, & sont en garde contre leurs progrès pour avoir toûjours l'avantage; les nouveaux sont attentifs au succès de leurs anciens, & tâchent de les égaler, s'ils ne peuvent les surpasser. Mais pour cela, il leur faut les mêmes préceptes, & il faut que le recueil de ces préceptes soit si court, que les uns le voyent, & les autres le repassent tout entier en une année.

Il n'y a rien de plus certain que cette pensée d'Horace (1), *soyez court*

(1) Quidquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta percipiant animi dociles, teneantque fideles. Horat. Ep. ad Pis.

QUINTILIEN de M. Rollin.

dans tous vos préceptes. M. Rollin convient de cette verité (2). En vain se fait-on un monstre de la secheresse des régles, comme capable de produire une pareille secheresse dans l'Orateur. Quelque secheresse qu'il y ait dans un précepte de Rhétorique (je dis la même chose des régles de Poëtique) il ne peut manquer, s'il est bon, de produire l'abondance dans un bon esprit, sur une bonne matiere; comme le grain qu'on jette dans un bon fond; au lieu que le meilleur esprit, dans un jeune homme, est accablé par l'étenduë des grands traitez de Rhétorique, si on n'a pas soin, avant toutes choses, de lui donner des idées nettes & succintes de cet Art. C'est vouloir faire comme un laboureur qui pour rendre son champ plus fertile, y semeroit toute une recolte abondante.

Ce que je dis n'est pas une opinion qui me soit particuliere; c'est la doctrine de Ciceron, c'est celle de tous les Maîtres, & sur-tout, de Quintilien. Rien n'est plus fréquent dans ce sage Auteur, que les exhortations qu'il

(2) Multa incipientibus breviùs, ac simpliciùs tradi convenit. Mr. Roll. Pref. pag. 42.

fait aux Maîtres, *de choisir parmi ses préceptes, de ne les pas proposer tous, d'écarter ce qu'il y a d'étranger, de les abbreger* (3). Il y a encore un bon tiers *de choses étrangeres à l'Art* (4) dans ce que Mr. Rollin nous propose, & ce qu'il y a d'essentiel, est aussi traité d'une maniere trop diffuse pour des personnes qui commencent, & à qui, selon Ciceron, il faut presenter des idées claires & précises, toutes faciles à recevoir & à retenir, pour imiter la sage conduite des Nourrices qui donnent à manger à leurs enfans (5).

QUINTILIEN de M. Rollin.

(3) *M. Rollin l'a remarqué lui même.* Pluribus enim locis admonet Fabius non esse tot præceptis obruendos juvenes, ne difficultate institutionis tam longæ atque perplexæ deterreantur. Pref. p. 42.

(4) *Il y en a cinq livres entiers, de l'aveu de Mr. Rollin.* Poterunt in schola omitti plura, præclara quidem illa, *sed quæ ad Rhetoricam propriè non pertinent* eáque privâtis lectionibus reservari. Tales sunt quibusdam exceptis, *primi duo libri*, & *postremi* tres: nec pauca ejusmodi *in reliquis occurrent, quæ facilè prudentes Magistri observabunt* *Præf. p.* 48. 49.

(5) Ego, si quem planè rudem institui ad dicendum velim, his tradam... qui omnes particulas, atque omnia minima mansa, ut nutrices infantibus, pueris in os inserant. Cic. 2. de Or. n. 162.

QUINTILIEN de M. Rollin.

Pour entrer dans l'eſprit de Ciceron & de Quintilien, il faut faire de ces grands Auteurs, ce qu'en ont fait le P. Soare Jeſuite, Voſſius, & pluſieurs autres qui ont également connu & la doctrine des premiers Maîtres, & la portée des jeunes gens. Ils ont refondu les Auteurs Originaux ; ils ont fait des Rhétoriques ſur leurs principes. Il faut les imiter, ſi on veut ſe rendre utile ; & ſi on ne le fait, il arrive aux diſciples de l'éloquence, quand on leur propoſe ces longs traitez, ce que Mr. Rollin même dit arriver au peuple, quand il aſſiſte à des ſermons trop ſublimes, ils n'en retiennent rien (6).

Ce que je dis, eſt auſſi vrai de Quintilien, que d'Ariſtote, ou de Ciceron. On peut comparer ce que dit Mr. Rollin des difficultez qui ſe rencontrent dans tous ces Auteurs ; on trouvera qu'à s'en tenir à ſes termes *, le Rhéteur Romain eſt encore plus difficile que le Rhéteur Grec ; & d'ailleurs, je ne ſerois pas en peine de prouver que certaines choſes conſiderables qu'il dit à l'avantage du premier **, ne con-

* Voyez les diff. d'Ariſt. p. 1. & 2. celles de Quint. p. 41.

** p. 4.

(6). Non cogitant concionatores . . . plerosque audientium in rebus divinis infantes eſſe. Préf. p. 21. 22.

viennent qu'au ſecond. C'eſt Ariſtote en effet, & non Quintilien, en qui l'on trouve *cet ordre, cette ſuite, cette exactitude à ne point ſortir de ſon ſujet; à propoſer ce qu'il va traiter; à vous avertir du chemin qu'il vous a fait faire, & de celui qui vous reſte, ſans jamais vous écarter.* Pour la difficulté du Grec *, les traductions l'ont toute levée; & ſi malgré la brieveté d'Ariſtote, il y a encore quelques inutilitez dans ſon ouvrage, il eſt plus aiſé de les retrancher, & de mettre le reſte à la portée des commençans, que d'y mettre Quintilien.

QUINTILIEN de M. Rollin.

* p. 2.



Mr. Rollin trouve (7) Ciceron beaucoup plus propre aux jeunes gens qu'Ariſtote; s'il parle des Partitions oratoires, il a raiſon. C'eſt une Rhétorique toute faite, telle qu'il la faut dans les Claſſes, aux exemples près, qui y manquent: & cet ouvrage eſt une nouvelle preuve que je tire de Ciceron pour établir ma penſée, ſur la nature des traitez qui conviennent à une Claſſe de Rhétorique. L'Orateur Romain inſtruit lui-même ſon fils

(7) Magis obvius, & , ut ità dicam, tractabilis & tenellæ ætati longè accommodatior Tullius p. 2.

QINTILIEN deM. Rollin.

dans cet écrit, comme il faut instruire un jeune homme. Encore est-il à propos de remarquer que son fils n'étoit point novice dans l'Art, ce qui conclut plus puissamment pour mon opinion. Ce qu'il y a de fâcheux, à mon sens, est que Mr. Rollin parle non pas des Partitions oratoires, mais des trois livres de l'Orateur, & je ne conçois pas comment il a pû dire que cet ouvrage est plus à la portée des jeunes gens, que la Rhétorique d'Aristote. Je ne veux, pour prouver le contraire, que ce qu'il en dit lui-même. A quoi on peut ajoûter ce que j'en ai dit d'après les plus fameux Critiques dans mon premier Volume.

p. 3.

Sur les 3. Liv. de l'Orateur.

J'ai vû aussi avec peine en cet endroit l'expression Latine, pleine de mépris, dont il se sert (8) pour dire *une Classe de Rhétorique, un Maître qui l'enseigne, ou la profession même.* Cela convient-il à un homme qui l'a faite avec tant de gloire, à un homme qui nous donne les ouvrages d'un grand Maître, tout seul capable de la faire respecter, parcequ'il l'a honorée en même temps qu'il s'y est acquis

p. 29.

(8) Non ille, ut è vili Rhetorum officinâ tetricus dicendi magister. p. 2.

acquis beaucoup d'honneur, à un homme enfin qui s'attache ensuite, avec ce Maître, à rendre & la profession & les Professeurs aimables & même respectables aux jeunes gens pour l'utilité publique ?

QUINTILIEN de M. Rollin.

Deux choses me font encore de la peine dans le Quintilien en question, l'une est que les retranchemens qu'on y a faits, ayent paru necessaires, non seulement pour les commençans, mais pour des personnes respectables, pour des Magistrats, pour lesquels il me semble qu'il n'y a rien de trop fort en matiere de regles. Car, outre les idées qu'ils en ont prises dans leurs premieres études, ils ont de plus l'experience des grandes causes ; ce qui les met bien au dessus & des écoliers & des Maîtres mêmes ; de sorte qu'il faut présumer qu'ils sont à portée de ce qu'il y a de plus difficile. Qui sait s'ils n'entendent pas, par le moïen de la pratique, ce qui paroît obscur à un Maître qui n'a que la Theorie ? Ce ne sont pas les difficultez qui arrêtent ces Messieurs dans la lecture de Quintilien ; c'est la longueur de l'ouvrage, qui les rebutte, à cause de leurs grandes occupations. Et c'est pour cela même que

QUINTILIEN de M. Rollin.

M. Rollin ne l'a pas assez abregé, s'il falloit l'abreger.

La seconde chose qui me déplaît, c'est la maniere dont l'Auteur de l'Edition s'exprime pour caractériser l'éloquence, ou le style de Ciceron ; il ne s'exprimeroit point autrement pour donner l'idée d'un faux Orateur, ou d'un Orateur mediocre ; il lui donne *de petites fleurs* (9) dans un ouvrage où l'on peut dire *que tout est majestueux* ; en quoi il n'a pas pris garde qu'il fait comme celui qui disoit que *Mr. de Turenne étoit un joli homme.*

Je pourrois ajoûter que ce qu'il dit sur l'éloquence de la chaire, n'est pas assez démêlé, de sorte qu'il paroît approcher de ce qu'en a dit Mr. du Bois, qui fut refuté par Mr. Arnaud. Mais comme cela nous meneroit trop loin, je me contente de remarquer qu'il n'a point autant profité du Commentaire de Turnebe, qu'il le pouvoit & qu'il le devoit.

P. 20. 21. 22. &c.

Voilà comment je suis le Brutus de Mr. Rollin ; & je serai ravi qu'il soit toûjours mon Ciceron.

(9) Tullianæ elegantiæ flosculis p. 4. *termes dont il se sert p. 17. & 20. pour marquer la fausse éloquence.*

Rutilius.

RUTILIUS LUPUS,

Contemporain de Quintilien, mais qui mourut avant lui.

IL n'eſt pas poſſible, quand on voyage long temps, qu'on ne rencontre de mauvais Pays. Parmi les belles contrées que l'on voit, on trouve des Landes & des Bruyeres qu'il faut traverſer. Il en eſt de même dans le compte que j'ai à rendre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique. Nous en avons vû parmi les Grecs, qu'on peut comparer à des terres fort ingrates. Il y en a de même parmi les Latins. Nous nous arrêterons ſur chacun le moins qu'il ſera poſſible.

Avec Quintilien dont j'ai parlé, nous avons encore quelques anciens Rhéteurs Latins qu'on a compris dans le recueil* de Mr. Pithou, & qui ſont au nombre de quinze. Le Bibliographe anonyme les appelle *les petits Rhéteurs*. C'eſt aſſez dire; & ce n'eſt pas ſans fondement qu'il en juge ainſi. Cette qualité leur convient, ou pour

* Latini Rhetores imprimez en 1599. Bibliog. hiſt. Polit. Cur. P. 37.

Rutilius. la petitesse de leurs ouvrages, ou pour le peu d'estime qu'ils meritent, ou pour ces deux raisons ensemble.

Le premier des quinze est Rutilius Lupus, qui fut contemporain de Quintilien & qui mourut avant lui. Quintilien (1) le place parmi les Auteurs de son temps, mais qui n'êtoient plus lorsqu'il entreprit de composer ses Institutions Oratoires. Cette raison qui pouvoit me déterminer à mettre Rutilius à la tête de ce volume, m'oblige du moins à lui donner la seconde place; mais après lui, je parlerai tout de suite des autres Rhéteurs qui sont dans le même recueil, pour faire à l'égard de ces Auteurs Latins, ce que j'ai fait à l'égard des Grecs qu'Alde a pris soin de recueillir.

(1) Scripsit de eâdem materiâ non pauca Cornificius...accuratè verò ... & ætatis nostræ Virginius, Plinius (*senior ille qui, ut memorat ejus nepos, ab incunabulis Oratorem informavit*) Rutilius. Sunt & hodiè clari ejusdem operis Autores ... sed parco nominibus viventium. Quintil. Instit. l. 3. c. 1. ad calc.

Rutilius êtoit donc mort. Virginius l'êtoit aussi, & parce qu'on croit qu'il mourut sous Trajan, on veut conclure que c'est sous cet Empereur que Quintilien écrivit.

Rutilius.

L'ouvrage de Rutilius est divisé en deux Livres, & dans chaque Livre il est parlé de vingt figures, soit de pensée, soit de diction, & rien de plus. L'Auteur n'use ni d'exorde, avant que d'entrer en matiere ; ni de division, pour partager son sujet; ni de conclusion ou de peroraison, pour prendre congé des Lecteurs. Seroit-ce qu'il eût cru que pour se faire lire, il suffisoit de donner l'idée & des exemples de la *Prosapodose*, de *la Paradiastole*, de *l'Alléose*, de *la Brachyepie*, & de trente-six autres semblables figures ? Pour moi, je doute qu'on me pardonnât, si je les rapportois toutes. Je conviens que sous ces noms il nous fait remarquer certaines beautez dans le discours ; mais il y a sujet de rire, ce me semble, qu'un homme se soit avisé de faire consister la Rhétorique dans ces merveilleux mystéres, dont la connoissance ne sert de rien, ni pour l'invention, ni pour l'arrangement, ni même pour l'élocution. Cependant le Pere Caussin fait profession de copier cet Auteur, & cela, pour donner du prix à l'ouvrage qu'il a lui-même composé, & dont je parlerai en son lieu vers la fin de cet Ouvrage.

Cauff. de Eloq. sac. & prof. l. 7.

Rutilius.

Au reste ceux qui lisent aujourd'hui Rutilius Lupus, en sont quittes à bon marché, de n'y trouver que l'explication de quarantes figures. Il en avoit expliqué bien d'autres, si nous en croyons Quintilien, qui ne le cite guéres que pour les figures, & pour marquer son abondance sur cet article. Il y a apparence qu'il en avoit fait plus de deux Livres ; ou s'il avoit réduit en un les quatre volumes qu'un Rhéteur de son temps nommé Gorgias, avoit composé sur cette matiere, comme Quintilien (1) le remarque, il falloit qu'il l'eût fait bien gros. Mais si quelqu'un par hazard regrette ce qui s'en est perdu ; il peut pour se dédommager, avoir recours au Pere Caussin, puisqu'au lieu de quarante figures, ce Pere en compte jusqu'à deux cens, & qu'il ajoûte aux figures qu'on trouve dans Rutilius Lupus, celles qu'on trouve encore dans Aquila Romanus, autre admirateur de l'explication des

Instit. Orat. l. 9. c. 2.

(1) Multa alia & idem Rutilius Gorgiam secutus, non illum Leontinum, sed alium sui temporis, cujus quatuor libros in unum suum transtulit, & Celsus videlicet Rutilio accedens, posuerunt Schemata. Quintil. Instit. Orat. l. 9. c. 2. ad calc.

figures, qui va venir sur les rangs. Rutilius.

N'empêchons pas néanmoins qu'on ne croye que Rutilius avoit fait quelque chose de mieux que ce qui nous reste de lui, qui n'est qu'un Ouvrage fort imparfait (3). On peut fonder cette opinion sur ce que dit Quintilien, que cet Auteur *avoit écrit de la Rhétorique avec soin* (4). Mais il faudra reconnoître en même temps, que son Ouvrage ne parut point assez exact à Quintilien pour l'empêcher de composer ses Institutions Oratoires. Si ces Auteurs n'avoient rien omis, dit Quintilien (5), ils m'auroient épargné bien de la peine.

(3) Videtur mutilus Rutilii liber, ad nos pervenisse. Auct. Comment. Succinct. in 12. Quint. lib. p. 119.

(4) Accuratè verò Rutilius. l. 3. c. 1.

(5) Qui si omnia complexi forent, consuluissent labori meo. Quintil. ibid.



Aquila Romanus.

AQUILA ROMANUS,

Que quelques-uns croyent avoir été encore vivant dans le temps que Quintilien écrivoit.

CE que dit Quintilien, *que dans le temps qu'il écrivoit, il y avoit encore des Auteurs célébres qui avoient fait des Traitez de Rhétorique*, les uns veulent l'entendre de Tacite à cause qu'on lui attribue le Dialogue sur les Orateurs; les autres l'entendent de Pline l'ancien qui avoit fait un traité pour former un Orateur à le prendre dès sa naissance & le conduire jusqu'à la perfection, comme a fait Quintilien; enfin il y en a qui l'entendent d'Aquila.

Quoi qu'il en soit, Aquila est le second Rhéteur dans le recueil de Mr. Pithou. Il ne traite aussi que des figures de pensée & de diction: mais il n'entre pas si brusquement en matiere. Quelqu'un lui avoit demandé un traité de Rhétorique, & comme il n'avoit pas le temps de le faire, en attendant,

dit-il, qu'il le puiſſe, il envoye à ſon ami les noms & des exemples des figures. Ne pourroit-on pas dire en admirant ſon Ouvrage, Aquila Romanus.

Rare & fameux effort d'un eſprit ſans pareil ! *

* Vers de M. Deſpr. Epit. au Roi

Pourquoi non? puiſqu'il fait voir, à ce qu'il prétend, que ce ſont les figures qui diſtinguent l'Orateur. Cependant en pareil cas, ce que je voudrois dire à un homme qui me conſulteroit, ce ſeroit, de ſonger à ne rien dire que de bons ſens, & pour cela, de ſe bien inſtruire des choſes dont il veut parler; de faire attention aux mouvemens dont la matiere paroît ſuſceptible, & de ſe revêtir lui-même des ſentimens qui conviennent à ſon ſujet; de ſoûtenir par ſon diſcours le caractére d'honnête homme, & de garder les bienſéances par rapport à toutes les circonſtances. Cela ſeul, ſans autre explication, emporteroit avec ſoi les figures, & donneroit à un homme une idée plus juſte & plus ſolide de ce qu'il auroit demandé.

Aquila Romanus a cru à propos de prendre une autre route. C'eſt pour-

Aquila Romanus.

quoi, aprés le petit préambule dont je viens de parler, il entre en matiere; & conformément au dessein qu'il s'est proposé, il nous explique parmi les figures de pensée ou de diction, *la Prodiorthose, la Leptologie, l'Antisagose, la Palinlogie, la Symploce*, & autres merveilles de cette nature, qui font toute sa Rhétorique. Il faut avoüer qu'il y a des Maîtres de Rhétorique qui sont plus longs que cet Auteur sur les figures; mais ils paroissent moins ennuyeux, parceque du moins ils traitent encore d'autres points de doctrine; au lieu qu'Aquila Romanus ne parle d'autre chose non plus que Rutilius Lupus.

JULIUS RUFINIANUS,

Postérieur à Aquila Romanus, & même à Alexandre le Rhéteur qui vivoit du temps de Marc Aurele.

VOici un troisiéme Auteur qui est encore dans le goût des deux précedens; c'est Julius Rufinianus qui parle d'Aquila comme d'un homme

qui n'avoit pas tiré tout le secours qu'il pouvoit d'Alexandre le Rhéteur surnommé Numenius. Sur ce pied là, il faut que cet Alexandre ne soit pas celui dont j'ai parlé dans mon premier volume, & qui vivoit du temps d'Antonin & de Marc Aurele ; ou Aquila Romanus n'est pas si ancien que Quintilien ; ou il y a quelque méprise dans la remarque de Rufinianus. Quoi qu'il en soit, il avoit observé qu'Aquila Romanus n'avoit pas parlé de toutes les figures qu'il avoit trouvées dans le recueil qu'Alexandre avoit fait, & sur cela il a cru devoir y suppléer. Ainsi non seulement il explique ce que c'est que le *Chleüasme*, le *Diasyrme*, l'*Exuténique*, l'*Aganaktese*, & je ne sai combien d'autres choses également curieuses ; mais il établit encore qu'il y a des figures par tous *les cas*, par tous *les nombres*, par toutes *les personnes*, par tous *les genres*, & par toutes *les propositions*. Le voilà donc aux termes de la Comedie*, *Savant* en Rhétorique *par tous les cas & modes imaginables, per omnes modos & casus.*

Julius Rufinianus

* Moliere, dans le Mariage forcé. T. 3. p. 17. & 26.

Curius Fortunatianus.

CURIUS FORTUNATIANUS,

Plus ancien que Caſſiodore qui vivoit au cinquiéme ſiécle.

IL n'en eſt pas de Curius Fortunatianus comme des trois dont nous venons de parler. Cet Auteur a fait une Rhétorique en forme, qu'il a diviſée en trois Livres, & qui eſt auſſi longue toute ſeule, que les trois précedentes enſemble, leſquelles ne contiennent chacune que douze feüillets *in quarto*. Il l'a intitulée *Rhétorique à l'uſage des Claſſes*. C'eſt ſans doute pour cela qu'elle eſt par demandes & par réponſes, comme les Partitions de Ciceron. Le titre donne la qualité de *Juriſconſulte* à l'Auteur; mais on l'a corrigé à la main dans l'Exemplaire que j'ai vû, & à la place on a mis la qualité de *Rhéteur*, ſur la foi des anciens Manuſcrits de la Bibliothéque du Roi.

Ce Rhéteur donne des préceptes ſur tous les points dont les Maîtres de

Rhétorique ont coûtume de parler, & il paroît avoir profité de ce que Ciceron traite dans ses Partitions, & de ce qu'Hermogéne a dit sur la maniere de développer les questions d'une cause. Il n'y a que les mœurs & les passions dont il n'a point donné de préceptes. Au reste c'est un ouvrage instructif & methodique. Si l'on cherche les agrémens dans les préceptes, on n'en trouvera point dans cet Auteur. Son style est didactique & sec, & par conséquent peu propre à donner par lui-même le goût de l'éloquence. Une chose justifie l'Auteur, c'est qu'il n'a travaillé que pour l'usage des Classes, où la beauté des Auteurs qu'on fait lire à la jeunesse, supplée à la secheresse des préceptes qu'on lui dicte.

Curius Fortunatianus.

Cassiodore trouve cet Ecrivain exact & subtil, digne d'être lû par ceux qui n'aiment pas les Livres si longs ; Il ajoûte que Fortunatianus détaille assez bien sa matiere, & qu'il en touche les points necessaires, sans trop s'étendre, & sans trop grossir son ouvrage. Je laisse aux Lecteurs à décider, si parmi les jugemens qu'on a portez de notre Auteur, on doit admettre les trois

Curius Fortunatianus.

vers (1), qui ſont à la tête de ſon Livre après le titre, & qui diſent que pour avoir grande vogue dans la profeſſion d'Avocat, il faut bien ſavoir les préceptes qu'il nous donne.

(1) Quiſquis Rhetorico feſtinat tramite doctus
Ad cauſas legeſque trahi, benè perlegat artis
Hoc opus, & notum faciet per compita callem.

MARIUS VICTORINUS,

Qui vivoit au milieu du quatrième ſiécle.

LE Rhéteur qui ſe préſente, êtoit un Profeſſeur de Rhétorique qui fleuriſſoit à Rome, l'an de J. Chriſt 360. Il fut Précepteur de D. Hubon, & ſe convertit à la foi dans ſa vieilleſſe. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce qui le regarde, parceque ſon Ouvrage qui occupe plus du tiers du recueil de Mr. Pithou, n'eſt qu'un Commentaire ſur les Livres de l'invention de Ciceron, & que par cette raiſon il n'entre point dans mon deſſein.

Sulpicius Victor.

SULPICIUS VICTOR.

A Juger de l'Ouvrage de ce Rhéteur par le titre, c'eſt quelque choſe de comparable à Quintilien, ou du moins à Voſſius; puiſqu'il l'a intitulé *les Inſtitutions Oratoires :* mais ſi on en juge par la lecture, c'eſt moins que rien.

Cependant il fait profeſſion d'avoir redigé ce qu'il avoit appris de ſes Maîtres, & d'avoir ſuivi la doctrine de Zenon. Il declare en même temps qu'il n'a pas gardé le même ordre, qu'il a retranché des choſes inutiles, & qu'il en a ſuppléé de neceſſaires. Au reſte il avertit ſon gendre, nommé M. Silon, que c'eſt pour lui qu'il a écrit, & non pour le Public.

Il borne les matieres de l'Orateur, comme avoit fait Ariſtote, & il paſſe trés-legerement ſur la diviſion des cauſes, encore plus ſur la diſpoſition, l'élocution, l'arrangement des mots & les bienſéances. Tout cela (excepté la diviſion des cauſes) n'occupe qu'une page. Il reconnoît que la pro-

Sulpicius Victor.

nonciation ne fait point une partie de l'Art, quoiqu'elle soit une grande partie de l'Orateur. Il ne s'arrête pas beaucoup non plus sur toutes les parties du discours ; il s'étend un peu davantage sur la Peroraison que sur les autres ; il en donne la vraye idée, & il en marque tous les usages, ou tous les devoirs. Enfin il est plus long sur les questions de fait, sur celles de droit, & sur celles de nom. Il s'étend de même sur la maniere d'y trouver les points qu'il faut traiter, ou les raisons sur lesquelles il en faut juger.

On n'a pas mal fait de conserver ces morceaux de Rhétorique tout imparfaits qu'ils sont. Car dans un Livre où il s'agit de faire le portrait de tous les Maîtres d'éloquence, ceux qui ressemblent à Sulpicius Victor, sont les ombres du tableau.

EMPORIUS.

Nous avons trois Ouvrages d'Emporius. Le premier a pour titre, *de l'Ethopée & du Lieu commun* ; le second, *du Genre demonstratif*, & le troisiéme, *du deliberatif*. Ce n'est pas

qu'il ne reconnoisse *le genre judiciaire*; mais il n'en a pas voulu parler. Emporius.

Le style de cet Auteur est vif & nerveux ; & selon toutes les apparences, c'êtoit un homme qui savoit. Il fait beaucoup de cas de la matiere de son premier Livre, non qu'elle occupe seule tout l'Orateur ; mais elle exerce le style, & sert de préparation à tout le reste ; parceque le point capital de l'éloquence est de parler soi-même, & de faire parler les autres, chacun dans son caractére. C'est le but & l'idée de *l'Ethopée*.

L'Auteur comprend sous ce mot non seulement l'expression des mœurs, mais encore celle des passions ; & il prétend que mal à propos on distingue l'une de l'autre, quelque différence qu'il y ait entre les passions & les mœurs. Il se fonde sur ce que, dans la passion même, un homme exprime son caractére. Ainsi, lorsqu'Achille gémit, il le fait comme Achille le doit faire. Ainsi Mezence adresse des prieres à Enée ; Turnus lui en adresse pareillement ; mais elles sont les unes & les autres dans le caractére du Heros qui les fait. Il ne faut pas s'én étonner : car la passion qui les fait agir,

Emporius. eſt une diſpoſition paſſagére, qui n'efface point la diſpoſition naturelle, ou le caractére des mœurs.

Emporius ne donne que deux préceptes ſur cet article : l'un eſt pour commencer, l'autre eſt pour traiter ſon ſujet. A l'égard du commencement, il veut qu'on le tire ou des perſonnes, ou des circonſtances. Pour la maniere de traiter ſon ſujét, il remarque avec beaucoup de raiſon, qu'une expreſſion de mœurs ou de paſſion commence toûjours par les choſes les plus préſentes, pour aller de là à celles qui ſont paſſées, ou à celles, qui doivent arriver.

Sous l'idée *des Lieux communs* cet Auteur comprend les grandes réfléxions que l'Orateur fait ſur les actions heroïques des hommes illuſtres, ou ſur les crimes affreux des ſcélerats. Il avertit d'y éviter les phraſes uſées ; il veut qu'on en trouve de propres, de nouvelles, qui ſoient courtes, vives & agréables. Il fait voir que c'eſt un grand agrément de peindre l'air des perſonnes, leur ſuite, leurs Partiſans, leurs emplois, leurs occupations ; de mettre au jour leurs deſſeins, de décrire leurs actions, d'en marquer

les évenemens, lesquels sont d'autant plus de plaisir, qu'ils sont plus nouveaux, ou moins attendus. Tout cela peut avoir lieu dans le genre démonstratif. Emporius.

Une chose peut faire peine dans l'Ouvrage de notre Rhéteur. C'est que pour donner les especes du style, il dit qu'il y en a trois, qui sont l'Asiatique, le Rhodien & l'Attique, & que c'est par là que nous donnons à chaque discours le caractére qui lui convient à cause du sujet qu'on y traite. Mais ou il se trompe, ou il ne prend pas ces termes dans l'usage ordinaire. Le style Asiatique ne peut passer pour un style qui soit absolument bon, non plus que le Rhodien. Il n'y a que le style Attique qui soit tel, & qui se divise en trois especes, le grand, le simple, & le mediocre.

Dans les préceptes qu'Emporius nous donne sur le genre démonstatif, il y en a qui sont fort-bons, quoique communs; & il y a aussi des idées particulieres, comme quand il ne veut pas qu'on dise que l'éloge d'une chose est dans le genre démonstrarif, lorsqu'on ne peut que la loüer, & non pas la blâmer; telle par exemple, qu'est la

Emporius. vertu. Faiſoit-il réfléxion, lorſqu'il donnoit cet exemple, que Carneade avoit fait le blâme de la Juſtice ? Il remarque peut-être avec plus de fondement, que les paſſions peuvent avoir lieu dans le blâme, & non pas dans la loüange. Car ſi dans un éloge vous excitez la compaſſion pour celui que vous loüez, cela eſt inutile & étranger : Mais ſi en blâmant quelqu'un vous plaignez ceux qui lui ont donné le jour, ou qui l'ont élevé, c'eſt un moyen de le rendre plus odieux. *Il paroît que ſur cela il y a quelque diſtinction à faire entre les paſſions.* Au reſte Emporius n'aime ni la loüange ni le blâme qui ſont fondez ſur la naiſſance ou ſur le nom des perſonnes, s'il n'y a quelque choſe de rare ou de peu commun.

Enfin ce qu'il dit du genre déliberatif eſt de bon ſens, mais on le trouve par tout. Il nous renvoye aux Livres des Offices de Ciceron pour apprendre ce qui peut faire le ſujet des déliberations ; & ce conſeil ne ſauroit être que trés-utile. Il obſerve que dans cette ſorte de diſcours, il ne faut ni exorde ni narration, ou que dans l'un & dans l'autre il faut être court. Il

croit que dans tout ſujet de délibera- Emporius.
tion, il y a cinq dégrez à traiter, ce qu'il *y a de général*, ce qu'il *y a de propre* dans le fait, ce qu'il *y a de perſonnel*, la *nature du conſeil* que nous donnons, & *l'évenement que nous tâchons de prévoir*. Il fait l'application de tout cela ſur l'affaire de Lucrece, violée par Tarquin, laquelle délibére ſi elle doit ſe tuer. C'eſt ainſi que pour nous mettre en état de pratiquer ſes préceptes ſur le blâme & ſur la loüange, il en fait l'application ſur la conduite de Céſar. Donnons du jour à ce qu'il dit ſur le premier exemple, afin qu'on juge de ce qu'il peut dire ſur le ſecond.

Lucrece déshonorée par Tarquin, délibere ſi elle doit ſe tuer. Tout eſt particulariſé dans cette queſtion, le fait, les perſonnes, & le projet. On la reduit à une queſtion générale en ces termes : Une Dame reſpectable doit-elle, pour un affront inſigne, dont elle ne peut avoir raiſon, ſe porter contre elle-même aux dernieres extremitez ? Ou, ſi elle ne doit jamais ſe livrer au déſeſpoir ? C'eſt par cette queſtion générale qu'il faut d'abord commencer, & on la traite en peu de mots.

Emporius. Après cela, on vient au fait, & l'on examine s'il faut ceder à la douleur d'avoir perdu ce qu'on avoit de plus cher, c'est-à-dire son honneur, que notre ennemi n'a attaqué que par envie, & parceque c'êtoit un avantage qu'il ne trouvoit point en sa femme: Ou bien, si dans cet affront même, il convient de prendre le parti de se consoler, parceque pour être chaste & irreprochable, c'est assez que la conscience n'ait rien à nous reprocher, que nous n'ayions point consenti, en un mot qu'on nous ait forcé.

Du fait on passe à la personne, & on agite, si une Dame Romaine, telle que Lucrece, fille d'un tel pere, laquelle a toûjours témoigné un courage viril, malgré son sexe, & dont on a toûjours reconnu l'extrême sagesse, doit se désesperer, parceque le fils du Roi l'a violée; ou bien, si cette sagesse même & cette vertu qui l'a distinguée des autres, exige qu'elle montre ici de la fermeté & de la grandeur d'ame, en souffrant patiemment une insulte à laquelle sa volonté n'a point eu de part, & qu'on ne peut attribuer qu'à la fureur de celui qui l'a offensée?

Il s'agit ensuite du projet; car les

esprits étant ou irritez ou appaisez par tout ce qui a précedé, on est en état de voir s'il n'y a point d'autre remede ou d'autre consolation, que de se tuer. Emporius.

En cet endroit, si on lui conseilloit d'éxécuter son dessein, on auroit encore à lui dire en général, que la mort est un bien, ou du-moins qu'elle n'a rien de mauvais; qu'il ne faut vivre qu'autant qu'on le peut avec honneur; que c'est par cette maxime que beaucoup de femmes genereuses ont terminé leurs jours pour prévenir une infamie, ou pour la finir; qu'il n'y a aucun lieu de craindre que Lucrece manque de courage en cette occasion, aprés en avoir toûjours tant montré. Il faut même lui peindre le genre de mort qu'elle a choisi, comme quelque chose de magnanime; & lui representer qu'on ne regardera jamais la blessure qu'elle se fera, comme un coup qu'on pût attendre d'une femme: mais que le poignard que les Romains verront teint de son sang, sera éternellement l'objet de leur admiration.

Que si on veut la détourner d'un dessein aussi tragique, que celui de se tuer; on lui represente, que dans cette injure, quelque grande qu'elle soit,

Emporius. sur-tout par rapport à elle, il y a néanmoins d'autres remedes; que la mort est le plus grand de tous les maux; qu'elle fait horreur à la nature; que les Dieux mêmes défendent de se la procurer; qu'une femme doit moins se la procurer qu'un homme; qu'elle n'est point faite pour manier des armes; qu'elle ne doit point s'en servir; d'autant plus qu'il est à craindre qu'elle ne puisse pas resister à la douleur de la blessure qu'elle se fera: Car elle aura d'autant moins la force de mourir, qu'elle saura en elle-même, n'avoir pas merité la mort; ce qu'on peut établir sur ce principe, que la constance en pareil cas, est plus difficile pour une femme vertueuse, que pour une autre, qui est en faute, parceque celle-ci s'obstine à mourir par les remords de sa conscience.

Il reste, aprés tout cela, à faire des conjectures sur les suites. Car il y a, d'un côté, à examiner, si une femme de si grande naissance & d'une si haute vertu, venant à se tuer pour un tel affront, le Public animé d'indignation, entreprendra de la vanger, & comment? Si le Peuple Romain se portera à chasser les Rois; & si, par ce moyen,

Lucrece aura en même temps la gloire & d'avoir fait venger son injure, & d'avoir par occasion, procuré la liberté de sa Patrie. Emporius.

D'autre côté, il y a aussi à examiner si elle ne donnera point occasion, par sa mort, à de mauvais soupçons & à de mauvaises interpretations, à dire enfin qu'elle se sentoit coupable, parceque la calomnie se déchaîne plus aisément contre les morts : il y a par conséquent à considerer, s'il ne vaut pas mieux qu'elle vive ; & si en continuant à vivre, elle ne sera pas plus en état d'animer son pere, & son mari, à quelque vengeance éclatante, par ses discours, par ses larmes, par sa présence.

L'Auteur dont est question veut qu'on parcoure ainsi toutes ces choses dans l'hypothese délibérative, & il observe que c'est le moyen (quelque mauvais dessein qu'ait l'Auditeur) de l'en détourner sans l'irriter, & sans perdre sa bienveillance, chose si necessaire dans cette hypothese. Quoi qu'il en soit, je crois que le détail qu'on vient de voir, peut être de quelque utilité.

Aurelius Augustinus.

AURELIUS AUGUSTINUS.

AU nom que je mets à la tête de cet article, on peut juger que c'est de Saint Augustin dont il s'agit. En effet on lui attribue la petite Rhétorique dont j'ai à parler. Mais pour peu qu'on connoisse le style du Saint, il est aisé de voir que l'Ouvrage n'est pas de lui. C'est trés-peu de chose que cette Rhétorique. L'Auteur y donne l'idée commune de l'Art Oratoire, & la division ordinaire des causes, aprés quoi il se borne à expliquer les régles de l'Exorde, & ne va pas plus loin. Ainsi je n'y ai rien vû qui meritât d'être rapporté, sinon qu'on y tient pour certain ce principe que j'ai marqué ailleurs, *Que l'Orateur ne se mêle de persuader que ce qui appartient au sens commun, & non ce qui est du ressort des Sciences ou des Arts :* Et on prend soin de bien faire concevoir que les choses de sens commun sont celles dont tout le monde se pique de juger, même sans avoir étudié, & sur lesquelles on auroit honte d'avoüer son ignorance. Par exemple, qu'on demande, dit-il, ce que pese telle cho-

se, ou combien elle a de pieds en longueur, on ne rougit pas de l'ignorer; mais qu'on demande si une chose est juste ou non, on se flâte, même sans étude, d'en pouvoir juger. Quoiqu'on puisse penser des exemples que l'Auteur dont est question, donne de ce qu'il dit, il est constant que le principe qu'il regarde comme certain, est en effet, selon Aristote & Ciceron, le premier fondement de la Rhétorique. Je n'ajoûte plus qu'un mot, qui est que cet Auteur fait profession de suivre en tout Hermagore, & qu'il se dit disciple de Démocrate. Pour ce qui est de Saint Augustin à qui on attribue son Ouvrage, j'aurai à parler de lui à cause de son quatriéme Livre *de Doctrinâ Christianâ* où il donne les régles pour les Orateurs Sacrez, c'est-à-dire, pour les Prédicateurs, & j'en parlerai en effet aussitôt que j'aurai achevé ce qui regarde les petits Rhéteurs.

Aurelius Augustinus.

JULIUS SEVERIANUS.

LE préambule & le titre même de ce qui nous reste de Severianus, donnent une juste idée de son Ouvra-

Julius Severianus

ge. Ce n'eſt qu'un précis des préceptes de Rhétorique, qu'il a tirez des Ouvrages des autres. Si les Maîtres dont il a profité, les ont donnez plus au long, c'eſt qu'ils ont ſongé à s'immortaliſer, au lieu que lui ne ſonge qu'à ſoulager les diſciples de l'éloquence, dont rien ne retarde plus les progrès, ſelon lui, que la multitude des préceptes. Il y a du vrai dans ſa penſée, & je ſuis perſuadé qu'un bon abregé de Rhétorique eſt une choſe trés-utile. Mais ſi en cela je ſuis de ſon avis, je ne le ſuis pas moins en ce qu'il ajoûte, que ſon abregé n'eſt bon que pour ceux qui ſont déja bien inſtruits des préceptes de l'Art, ſurtout de ceux que Ciceron nous a laiſſez; d'où il s'enſuit que ſelon lui-même, il n'a rendu aucun ſervice à ceux qui veulent s'inſtruire de l'Art Oratoire, & c'eſt pourtant ce qu'il s'étoit propoſé. Ainſi ſon Livre n'eſt tout au plus qu'un Memoire pour ceux qui ſont déjà inſtruits, & s'il en faut dire ma penſée, ſon abrégé ne ſauroit jamais être d'un grand uſage.

Deux choſes m'y paroiſſent remarquables. L'une eſt qu'il veut que l'Orateur ſache le droit, & néanmoins

qu'il ne le ſache point trop, de peur que cette étude ne gâte ſon ſtyle. Il ſeroit à ſouhaitter qu'ayant ainſi jugé de ce genre de connnoiſſance, il ſe fût auſſi expliqué touchant la Philoſophie. La ſeconde choſe à remarquer, eſt, qu'il regarde avec Emporius le ſtyle *Aſiatique* comme un ſtyle à imiter, auſſi bien que le ſtyle Attique, ce qui paroît contraire à la penſée des premiers Maîtres.

RUFFIN.

A L'égard de Ruffin, il a fait deux pages de vers ſur les nombres qui font l'harmonie de la Proſe. Il y a joint quelques extraits de ce que Ciceron & d'autres ont dit ſur la même matiere. Il vaut beaucoup mieux lire ce que Ciceron a dit dans ſon Orateur, ou ce qu'en a dit Quintilien dans ſes Inſtitutions Oratoires, aprés leſquels je ne vois rien qui approche de ce qu'en a écrit Strébée de Rheims.

PRISCIEN,

Qui vivoit au cinquiéme ſiécle.

SOn Ouvrage eſt un Livre préciſément de la nature de celui d'Aph-

Aurele Cassiodore.

thone ; & il n'y a rien de particulier à dire de lui, sinon que quelquefois il parle un Latin fort barbare ; au lieu que le Grec d'Aphthone est estimé.

AURELE CASSIODORE,

Sénateur illustre qui mourut l'an 562, âgé de plus de cent ans.

CAssiodore étoit Secretaire d'Etat de Theodoric Roi d'Italie. Il mérita tous les honneurs de la République, & exerça seul la dignité de Consul l'an 514. Le mauvais état des affaires, sous le regne de Vitige, le porta à quitter le monde. Il se retira dans un Monastere qu'il avoit fait bâtir à l'extrêmité de la Calabre. Il composa un assez grand nombre de Livres, & entr'autres, un *Abrégé de Rhétorique.* Dans cet Ouvrage l'Auteur a soin de remarquer qu'encore qu'on dise ordinairement que l'Orateur doit instruire, plaire & toucher, il n'est pourtant pas également obligé de faire tous les trois. Il lui paroît que le plaisir que procure l'Orateur est une chose de surérogation, qu'on ne doit pas toûjours attendre, & qui ne dépend pas toûjours de lui, au lieu que personne

ne souffriroit un Orateur qui n'instruiroit pas. (1).

Aurele Cassiodore.

Il prétend qu'il vaut mieux qu'il y ait du superflu dans la narration, que s'il y manquoit quelque chose de necessaire ; parceque le superflu peut tout au plus ennuyer, & que le défaut du necessaire pourroit même être nuisible à la cause.

Je ne dirai rien de plus sur cet Ouvrage, sinon que, comme le titre le dit, c'est en effet un abrégé de Rhétorique, dans lequel l'Auteur touche à la verité tous les points dont on parle ordinairement dans les traitez de l'Art, mais il les touche d'une maniere trop succincte, & qui n'est pas suffisante.

Aprés cet abrégé, il y a encore dans le Recueil des Rhéteurs Latins environ trois pages de remarques, tirées non de cette petite Rhétorique, mais d'autres Ouvrages de l'Auteur ; elles ne contiennent rien qui soit digne de consideration que les jugemens qu'il y porte de Ciceron, de Quintilien & de Fortunatianus, & c'est de quoi il n'est pas question à present.

Cassiodore avoit beaucoup de sa-

(1) Nam quis feret Oratorem, nisi docuerit. Cassiod.

Bede.

voir & en même temps beaucoup de vertu. C'eſt l'idée que nous en donne le Pere Petau toutes les fois qu'il en parle.

Ration. Temp. T. 2. p. 233. 251.

BEDE,

Voyez Moreri art. de Bede.

Dit le Vénérable, Anglois de Nation, de l'Ordre des Benedictins, né en 673. mort en 733. ou 734. quoique le Cardinal Baronius s'efforce de prouver que ce ſaint homme écrivoit encore en 776.

NOus apprenons de Bede lui même, la raiſon qui lui fit compoſer ſon Livre ſur les figures que l'on rencontre dans le ſtyle de l'Ecriture Sainte. Son deſſein a été de montrer que mal à propos les Grecs ſe vantent d'être les premiers qui ont inventé ces ornemens du diſcours, puiſque l'Ecriture qui eſt avant tous leurs Ouvrages, en eſt toute remplie, & qu'elle a ſur les Livres des Grecs non ſeulement l'avantage d'être d'une plus grande autorité, ou d'être plus utile ; mais encore d'avoir la premiere préſenté

Bede.

l'éloquence aux hommes. C'est pour cela que cet Auteur propose les noms, les définitions & les exemples de toutes sortes de figures, tirez des Auteurs profanes, après quoi il en rapporte d'autres exemples de l'Ecriture. C'est la nature de tout son petit Ouvrage, sur lequel je ne ferai que cette observation, qu'afin que sa Critique contre les Grecs porte coup, il faut qu'ils se soient vantez, non pas d'être les premiers qui ont remarqué les figures, mais qui les ont inventées, & il est difficile à croire qu'ils s'en soient vantez; puisqu'il est visible que ce ne sont pas les préceptes qui ont produit l'éloquence, mais que c'est l'éloquence qui a produit les préceptes. Il faut néanmoins avoüer que la vanité des anciens Rhéteurs étoit fort grande; & comme ils convenoient que le génie ou la nature faisoit le Poëte, aussi prétendoient-ils soûtenir que c'étoit l'Art qui faisoit les Orateurs; ce qui pourroit appuyer l'opinion de Bede.

ISIDORE.

LE Livre de Rhétorique d'Isidore (car c'est le titre de l'Ouvrage)

Isidore.

n'est rien moins que ce que promet ce titre. Ce ne sont que trois pages in 4°. qui ne disent rien que de trés-commun, & ne touchent pas la centiéme partie des choses qu'il faut traiter dans une Rhétorique. Cependant il ne faudroit pas perdre ce qu'il dit, si on ne le trouvoit point ailleurs.

ALCUIN ou ALBIN,

Qui vivoit au huitiéme siécle, & mourut au commencement du neuviéme, l'an 804.

COmme quelquefois on dit *la Rhétorique Royale d'Aristote*, en parlant de celle qui paroît faite pour Alexandre : on pourroit dire de même *la Rhétorique Royale d'Alcuin*, puisqu'il la fit pour Charlemagne, & que c'est même un dialogue entre ce Prince déja Roi, & ce maître habile, qui étoit venu d'Angleterre vers la fin du huitiéme siécle, aprés l'an 770.

M. Bayl. sur Alc. dans son Dict.

Sa grande réputation l'avoit devancé en France. Charlemagne charmé de trouver en lui un Orateur, un Poëte, un Philosophe, un Mathémati-

Alcuin ou Albin.

cien, un Théologien, enfin un homme consommé en toute sorte de Litterature, l'arrêta dans sa Cour.* Alcuin devint comme le Compagnon, & même le Précepteur de ce grand Monarque. Il le fut aussi de Loüis & de Pepin, fils de ce Prince, qui le combla de bienfaits. On l'appelloit ordinairement *le Secretaire des Arts liberaux*, à cause de ses connoissances. On l'appelloit encore *l'Homme universel*, parce qu'il étoit habile en tout. Il ne l'étoit pas moins dans les affaires que dans les sciences. Le Roi le consultoit fort souvent. Que dis-je ? il fut Conseiller ordinaire de ce Prince, & son Ambassadeur à Rome. C'est lui qui persuada à Charlemagne de fonder *la nouvelle Athéne*, c'est-à-dire, selon l'opinion commune, *l'Université de Paris*, l'un des plus beaux & plus solides ornemens du Royaume. Et c'est de-là qu'elle paroît florissante dés le milieu, ou vers la fin du 9e. siécle (1). Duchesne qui croit que ce furent les Ecoles de la Ville de Tours, lui donne pourtant la gloire d'avoir fait refleurir les

* Vers l'an 792. ou 793. Duchesne Préf. sur Alc. p. 4.

Ibid.

Duchesne Ibid. p. 8. & Epist. nuncupat. ad Gabriel. Varium.

Ibid.

(1) Par une lettre du Pape Nicolas Premier vers l'an 860. ou de Marin Premier vers l'an 882.

Alcuin ou Albin.

lettres en France, & d'avoir rétabli les Ecoles ruinées.* Un ancien Poëte Allemand, dit dans des vers qu'on a citez, sans le nommer, dans un abregé de l'Histoire de l'Université, qu'Alcuin fit refleurir les Arts à Paris (2). Il êtoit Anglois de nation; divers Auteurs néanmoins le font Ecossois. Nous apprenons de lui-même qu'il fut élevé à York. Bien des gens le font disciple du vénérable Bede. On montre * par ses écrits qu'il fut élevé & instruit par Egbert Archevêque d'York. Quoi qu'il en soit, c'êtoit un fond inépuisable de doctrine, un esprit infini, une pénétration merveilleuse, une douceur charmante, & une facilité admirable à parler de toutes les sciences, & à s'exprimer en toutes les Langues savantes. Il a enrichi l'Eglise de ses Ecrits; il en a fait sur l'Ecriture & sur les Arts liberaux; il en a fait d'historiques. On a tout recueilli en un volume *in-folio*, qui fut imprimé il y a près de cent ans.

Voy. Hist. de l'Univ. du Boul. T. 1. ad fin.

* Duchesne. Ibid. p. 2.

A l'égard de sa Rhétorique, on voit

And. Duchesne les fit imprimer en 617.

(2) Quid non Alcuino, facunda Lutetia, debes? instaurare bonas ibi qui feliciter artes Barbariemque procul solus depellere cœpit.

dans cet Ouvrage un Prince régnant qui descend en quelque façon du thrône pour devenir écolier, & qui ne dédaigne pas de s'instruire de l'Art oratoire, persuadé à ce qu'il dit, qu'ayant occasion d'en faire usage tous les jours, ce seroit une honte de l'ignorer. C'est lui d'abord qui interroge son maître; il souffre ensuite que son maître l'interroge, parce que, selon lui, on instruit un homme en l'interrogeant comme il faut, & que l'interrogation n'est pas moins fondée sur le bon sens, que la réponse. C'est un bel exemple pour faire refleurir les beaux Arts! Monsieur le Garde des Sceaux Duvair n'auroit pas mis en ce tems-là, parmi les causes de la chute de l'éloquence, le mépris que les Rois & les Princes faisoient de la Rhétorique.

Alcuin ou Albin.

M. Duvair dans son Tr. de l'Eloq. Fr. imprimée en 1614.

Au reste, il n'y a rien de particulier dans l'Ouvrage dont est question, que ce que je viens de remarquer, excepté qu'à la fin du Livre, le Prince & son Maître s'entretiennent sur les vertus morales, & ne rougissent ni l'un ni l'autre, de raisonner sur des choses si utiles & si necessaires. Ils n'en disent pourtant rien que de commun, non plus que de la Rhétorique. Peut-

Alcuin ou Albin.

être n'est-ce point sans raison ; puisque le caractére du Prince auroit paru moins vrai-semblable, si on lui eût fait dire des choses plus recherchées. Cette simplicité n'empêche pas que l'ouvrage ne soit bon, comme le sont plusieurs autres, dont je parlerai dans la suite, & qui sont écrits en style familier. Charlemagne paroît dans ce livre approuver la doctrine de son Maître. On peut donc compter son suffrage parmi les jugemens des savans, puisqu'il étoit veritablement habile. Mais, sans vouloir contredire le jugement avantageux qu'un si grand Prince a fait de la Rhétorique d'Alcuin, j'aurois voulu qu'un ouvrage où l'on fait parler un Roi, eût été plus achevé & plus poli. J'avoüe néanmoins que quant à la substance des régles, il y en a autant dans ce petit Livre, qu'un Prince en devroit savoir, pourvû qu'il les entendît bien, & qu'il voulût joindre quelqu'usage aux préceptes.



Aurelius Cornelius Celſus.

AURELIUS CORNELIUS CELSUS,

Plus ancien que Quintilien, ou du moins ſon Contemporain.

JE ne ſai pourquoi, dans le Recueil des Rhéteurs dont je viens de parler, on n'a pas mis Cornelius Celſus, auſſi ancien qu'aucun d'eux, puiſque Quintilien en a parlé auſſi bien que de Lupus. On devoit d'autant plus l'y mettre avec les autres, ſi on en avoit connoiſſance, que ſon Ouvrage eſt dans le même caractére. C'eſt un abregé de Rhétorique, composé par l'Auteur, non pour inſtruire des perſonnes qui ne ſauroient rien, mais pour ſervir de memoire à un homme déja inſtruit. (1).

Il veut donc qu'on ait parfaitement étudié l'Art, perſuadé que ſans cela l'Orateur ne fera jamais rien de

(1) Memento nihil ante tibi eſſe compendia relegenda, quam ingenium tuum multa de Tulliana arte ſubegeris. Celſ.

Aurelius Cornelius Celsus.

grand (2). Il ne veut point qu'on étudie si fort le droit, parce qu'il croit que cette étude desseche le style (3). Il conseille de lire & d'entendre les Orateurs, de composer, de parler. Il décide qu'ailleurs on cherche la verité; au lieu que dans l'éloquence on se contente du vrai-semblable, ou pour mieux dire, on n'y vise qu'à la victoire, & pour confirmer sa pensée, son Commentateur * remarque après Ciceron (4), qu'il n'auroit rien manqué à la gloire des Gracques, de Saturninus, de Carbon & de plusieurs autres, s'ils avoient été aussi honnêtes gens, qu'ils étoient grands Orateurs. Ne peut-on pas assûrer qu'en cela Celsus ne considére point tant la vraye nature de l'éloquence, que l'abus que les hommes en font?

* Sixtus à Popma Phiysius, qui le fit imprimer à Cologne en 1569.

Quoi qu'il en soit, cet Auteur ne reconnoît d'Orateurs Attiques, que ceux

(2) Sine præceptis nihil subtile, nihil magnificum cogitari potest, Id.

(3) Si se multum juris scientiæ dederit, plurimum de cultu orationis amittet. Id.

(4) Utinam in Tiberio Graccho Caioque Carbone talis mens ad Remp. bene gerendam fuisset, quale ingenium ad benedicendum fuit. Sed fuit uterque summus Orator, &c. Cic. in Bruto.

qui ſont extrêmement concis ; ni d'Orateurs Aſiatiques que ceux qui ſont fort diffus. Il ajoûte que les Romains tenoient un juſte milieu : mais que l'Orateur habile accommode ſon ſtyle au genie de ſes Auditeurs. On peut juger de ſon principe par ceux que nous avons rapportez, en parlant des premiers maîtres.

Aurelius Cornelius Celſus.

Celſus ne dit rien de l'Exorde ; ce qu'il dit de la Narration eſt commun. Il veut que dans la diviſion on ſuive ou l'ordre des temps, ou la difference des matieres. Il recommande de réduire toûjours une cauſe à peu de chefs, & abandonne le nombre des preuves à la prudence de l'Orateur, ſelon le beſoin de la cauſe (5) ; mais il conſeille de bien prendre garde à ce qui nous eſt favorable, & à ce qui eſt contre nous, afin de s'attacher à l'un, & de toucher l'autre avec adreſſe. Pour la réfutation, il eſt à propos, ſelon lui, de groſſir, s'il eſt poſſible, les prétentions de l'adverſaire, pour les rendre ou ridicules ou inſupportables, & ſurtout tâcher de le prendre en contradiction. Il traite la maniere d'établir la

(5) Nec quiſquam æſtimet argumentis numerum eſſe præfinitum. Celſ.

Aurelius Cornelius Celſus.

queſtion, parcequ'il faut l'avoir toûjours preſente à l'eſprit, ſi nous voulons nous tenir dans de juſtes bornes. Surquoi ſon Commentateur cite un avis impottant de Pline, qui nous dit (6) que le premier devoir d'un Ecrivain eſt de bien lire le titre de ſon ouvrage, & de ſe demander de temps en temps ce qu'il a entrepris, *pour mettre en fait qu'il n'eſt point long*, s'il ne ſort pas de ſa matiere, & qu'il commence à l'être, s'il s'en éloigne. Voyez-vous, dit-il, combien de vers Homere & Virgile ont employez, l'un à chanter la colére d'Achile, l'autre à chanter les armes d'Enée ? ils ne ſont longs ni l'un ni l'autre, parcequ'ils éxécutent leurs deſſeins. Je ne dois point oublier de dire que le Commentateur qui a procuré l'édition de Celſus, eſtime plus ce petit abrégé que

(6) Primum ego officium ſcriptoris exiſtimo, ut titulum ſuum legat, atque identidem interroget ſe quid cæperit ſcribere: ſciatque, ſi materiæ immoratur, non eſſe longum: longiſſimum, ſi aliquid acceſſit, atque trahit. Vides quot verſibus Homerus, quot Virgilius arma, hic Æneæ, Achillis ille deſcribat: brevis tamen uterque; quia facit quod inſtituit. Plin. Novoc. ad Apollinar. l. 5.

tout autre, parce qu'il renferme & ce que Celsus lui-même & ce que les autres avoient écrit plus au long. Mais il y a un peu de passion dans ce jugement.

SAINT AUGUSTIN,

Mort l'an de Jesus-Christ 430, âgé d'environ 84. ans.

IL ne s'agit point ici d'une petite Rhétorique qui se trouve parmi les Ouvrages de S. Augustin, & qu'on croit avec raison n'être pas de lui, comme je l'ai déjà dit, * à cause de la différence du style, & parceque c'est un écrit qui ne répond pas à l'habileté de ce Pere de l'Eglise. On la trouve aussi dans le Recueil des Rhéteurs Latins : c'est la raison pourquoi j'en ai parlé ci-devant, lorsqu'il a été question des Auteurs qui composent ce recueil. Mais il s'agit de ce que S. Augustin a véritablement écrit de l'Art oratoire dans son quatriéme livre de la Doctrine Chrêtienne.

Tom. 1. in Append.

* Ci-devant p. 98.

Son dessein est d'instruire les Prédicateurs sur la maniere dont ils doivent parler aux peuples, après les avoir in-

De inveniendo priùs, de proferendo posteà disseremus. De Doct. Christ. l. 4. n. 1.

S. Augustin

ſtruits dans les trois livres précédens ſur la maniere d'étudier & l'Ecriture, & les veritez qu'ils doivent prêcher. C'eſt ce qui a fait dire que ce Saint a compris en quatre livres, tout ce qui regarde l'éloquence ſacrée, & qu'il y a montré à ceux qui veulent traiter ce grand ſujet, la methode qu'ils doivent ſuivre s'ils veulent réüſſir, & ne pas égarer leurs diſciples.

P. Galeſin. Protonot. Apoſtolic. Epiſt. Nuncupat. ad Card. Carol. Borrhom. in Rhet. Eccleſ. Aug. Valerii Epiſc. Veron. p. 6.

Il poſe * d'abord comme une choſe certaine qu'il convient à un Prédicateur de ſe ſervir de la Rhétorique. *Car*, dit-il, *puiſque cet Art peut être employé à perſuader la verité & la fauſſeté, ſeroit-il juſte que le menſonge s'en ſervant pour combattre la verité, la verité ne s'en ſervît pas pour ſe défendre contre le menſonge?*

* Ubi ſuprà n. 3.

Ibid. n. 6.

Il décrit après cela le devoir d'un Orateur Chrétien, & lui preſcrit préciſément ce que preſcrivent les Rhéteurs, c'eſt-à-dire, *d'employer des exordes, des narrations, des preuves, des mouvemens*, & par conſequent tout ce qui ſert à intereſſer ou à exciter les Auditeurs, *les prieres, les reproches, les exhortations, les menaces*; en un mot il donne aux Prédicateurs les régles de Ciceron & d'Ariſtote, & il eſt

S. Augustin

non seulement le (1) premier, mais le seul des anciens Auteurs de nôtre Religion, qui leur ait montré qu'ils ne doivent point chercher d'autres routes dans l'éloquence de la chaire. C'est ainsi que s'est expliqué un Auteur du seiziéme siécle, en donnant au public *la Rhétorique Ecclésiastique* d'Augustin Valerio, Evêque de Verone, toute conforme aux principes de nôtre Saint. Mais le même Auteur remarque qu'il y avoit alors des modernes (2), d'un merite assez médiocre, & pour ainsi dire, *du second ordre*, lesquels, loin d'imiter S. Augustin, croyoient au contraire se signaler en contredisant les Anciens. Qu'en arrivoit-il? Premierement, ils n'avoient pas eux-mê-

(1) Quâ viâ & ratione omnis Ecclesiasticæ doctrinæ supellex posset ad Rhetoricam dicendi præceptionem & usum accommodari, id è veteribus unus S. Augustinus ostendit solùm, prætereà nemo.

(2) Sunt quidam præterea recentes, veluti minorum gentium scriptores, quibus ostentandi ingenii sui causa hoc maximè propositum fuit veterum institutis adversari. In illis..., eloquentiæ formam fuco puerili illitam, non naturalem; tum opus de oratoriâ doctrinâ vario certamine implicitum, repugnandi studio susceptum, difficillimum cernemus. P. Gales. ubi sup. p. 2. 3.

S. Augustin mes, à ce qu'il dit, cette éloquence naturelle dont ils combattoient les préceptes ; En second lieu, ce qu'ils ont dit de l'Art de parler, se trouve embarrassé de contestations inutiles ; on n'y voit que difficultez, que ténébres, qu'esprit de contradiction, défauts que nous trouverons en quelques Auteurs dans la suite de ce volume. Je n'ai garde d'en accuser l'Abbé Cassagnes. Il a pourtant quelque chose sur cet article qui n'est pas juste, & qu'il est bon de rapporter pour mieux expliquer la doctrine de S. Augustin.

* Préf. sur les œuvres de Baiz. p. 36.

» Il y a, si on l'en croit, * entre le » Prédicateur & l'Avocat, certaines » differences qu'il est trés-difficile » d'expliquer, parcequ'elles n'ont » point de rapport à l'ordre qu'on a » établi dans les regles de l'Art. Il ajoûte » que certainement l'Eloquence » Chrétienne est un nouveau monde » dans la Rhétorique, & que comme » la découverte des Indes Occidenta» les a augmenté la Géographie, il est » persuadé que si les Anciens reve» noient au monde, & qu'ils fussent » éclairez du Christianisme, ils feroient » un genre particulier de la Prédica» tion. On ne sait, selon lui, auquel

des trois la rapporter, & les deux « fameux novateurs, Vivés & Ramus, « qui condamnent la division reçûe, « parcequ'elle ne comprend pas les « discours de consolation, auroient « bien plus de raison de la trouver im- « parfaite à l'égard de ces discours qui « se font sur les préceptes & sur les « mysteres de la Religion. Il croit con- « firmer sa pensée, parcequ'il est visi- « ble à ce qu'il dit, que si nous en ex- « ceptons la loüange des Saints, l'Orai- « son Ecclésiastique n'a que faire au- « jourd'hui, ni du démonstratif, ni du « judiciaire, ni du déliberatif ; puis- « qu'à proprement parler, les sermons « ne sont ni des éloges, ni des plai- « doyez, ni des déliberations. Tout ce « que nous pouvons faire dans ce dé- « faut de l'Art, c'est de considerer à « quel genre la Prédication peut avoir « le plus de rapport, & c'est celui du « Barreau, selon lui, parceque le dé- « monstratif n'est pas assez grave, & « que le déliberatif n'est pas assez ani- « mé. Tel est le sentiment de l'Abbé Cassagnes.

S. Augustin

Mais quelle idée a-t-on du démonstratif, pour ne le pas croire assez grave ; ou du déliberatif, pour ne le pas

S. Augustin

croire assez animé ; ou enfin de la Prédication, pour dire qu'elle n'a point de rapport aux régles de l'Art, & que si les anciens revenoient au monde, ils en feroient un genre de cause particulier ? Le Prédicateur a-t-il autre chose à faire, lorsqu'il traite les mysteres ou les préceptes de la Religion, que ce qu'on doit faire dans tous les discours oratoires, comme l'enseigne S. Augustin, qui est *d'instruire*, de *plaire*, & de *toucher ?* La matiere ordinaire du Prédicateur est une *Thêse générale :* Comment pourroit-on en faire *un genre de cause*, puisqu'un genre de cause est un cas particulier ? Supposons que Ciceron revînt au monde, & qu'il fût éclairé des lumieres de la Religion ; on croit qu'il feroit un nouveau genre de Rhétorique pour le Prédicateur ! on se trompe. S. Paul & l'expérience nous apprennent l'usage de la Prédication.

Il s'y agit d'instruire le Peuple, d'exhorter, de détourner, de faire des reproches, d'intimider, de soûtenir, de donner de la honte, d'affliger, de blâmer le vice, de loüer la vertu. Or que dit Ciceron de l'éloquence dont il a donné des préceptes? L'Abbé Cassagnes ne pouvoit l'ignorer après la traduction

tion qu'il a faite des trois Livres de l'Orateur. Il n'appartient qu'à l'Orateur, dit Ciceron, de dire avec dignité ses sentimens sur les matieres les plus importantes ; c'est à lui à faire sortir tout un peuple de son indolence en l'animant, ou à le retenir quand il s'emporte. Y a-t-il quelqu'un qui ait ou plus de feu pour porter les hommes à la vertu, ou plus de force pour les détourner du vice ? Qui peut répandre plus d'amertume ou plus d'aigreur dans un discours, lorsqu'il faut décrier les méchans ; ou y semer plus d'ornement & plus d'éclat, quand il s'agit de loüer les gens de bien ? Qui est en état de mieux déconcerter la méchanceté des hommes par l'invective ou l'accusation ; ou de consoler avec plus de douceur & de bonté ceux qui sont accablez par l'infortune ? On voit la doctrine de Ciceron ; il faut voir celle de Saint Paul, & ce qu'il demande aux Prédicateurs. Il veut *qu'ils soient capables d'exhorter selon la saine doctrine*, & *de convaincre ceux qui s'y opposent* ; *de reprendre fortement* ; *d'exhorter avec une pleine autorité, ou avec douceur.*

S. Augustin

2. De Orat. n. 35.

Tit. 1. 9.

Ibid. v. 13.

Tit. 2. v. 15.

2. ad Timoth. c. 2. v. 24.

S. Augustin. Ce que l'Apotre dit à Tite, il le dit à Timothée. Il lui dit que c'est à quoi sert l'Ecriture, *qu'elle est utile pour instruire, pour reprendre & pour corriger*, & il le montre par son exemple. C'est donc s'alambiquer l'esprit, que de se figurer qu'il y a une Rhétorique pour le Prédicateur, autre que celle qui est toute trouvée pour les Orateurs ordinaires. Souvenons-nous une bonne fois, qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas même, dire tout sur l'éloquence, & que quelques choses qu'on puisse dire, il faudra toûjours que l'Orateur en supplée par sa prudence. Le tout est de lui donner de bons préceptes généraux. Revenons à Saint Augustin.

Ibid. c. 4. v. 2.

Ubi sup. n. 8.

Ce Saint Docteur reconnoît qu'il y a des Prédicateurs qui parlent *sagement*, c'est-à-dire, qui ne disent rien que de vrai & de bon, & il ajoûte qu'il y en a d'autres qui parlent aussi *éloquemment*. Il conseille aux premiers de se servir beaucoup des paroles de l'Ecriture : mais il enseigne que les seconds sont préférables, parcequ'ils profitent d'avantage à leurs Auditeurs. Les uns & les autres nous présentent un remede salutaire, qu'il est à propos

de prendre, lors même qu'il est amer: mais il est plus avantageux, selon le Saint, d'y joindre l'utile à l'agréable, pour le faire rechercher plus ardemment (5). S. Augustin.

Une chose peut paroître surprenante. Saint Augustin entreprend de former l'Orateur sacré par les regles des anciens, & néanmoins il déclare qu'il n'entreprend pas de rebattre les préceptes qu'il avoit enseignez dans les Ecoles (6). Une de ses raisons est, que c'est là l'étude des jeunes gens qui n'ont rien de plus serieux à faire, & qui d'ailleurs ont de l'esprit pour les apprendre facilement; sur quoi il rapporte le sentiment de Ciceron, qui dit que *si on ne les apprend en peu de temps, on ne les apprend jamais.* Une autre raison est, qu'on peut pratiquer les régles de l'éloquence sans les avoir apprises, puisque ceux mêmes qui les ont étudiées, les pratiquent souvent sans y penser; ce qui fait voir, dit-il, que ce n'est pas afin d'être éloquens N. 2. 4. N. 4.

(5) Sumenda sunt & amara salubria: sed salubri suavitate, vel suavi salubritate quid melius? Ibid. n. 8.

(6) Rhetorica... quæ in scholis sæcularibus & didici & docui... à me non expectentur. Ib. n. 2.

S. Augustin qu'ils les pratiquent ; mais qu'ils les pratiquent parcequ'ils sont éloquens. Au lieu donc de faire une étude particuliere des préceptes de Rhétorique, il
N. 8. conseille au Prédicateur qui veut parler *sagement* & *éloquemment*, de lire plutôt de beaux discours ; d'écouter les personnes éloquentes, de s'appliquer à les imiter. Car si les enfans apprennent à parler, parcequ'ils entendent ceux qui leur parlent ; pourquoi, dit saint Augustin, un Prédicateur ne deviendroit-il pas éloquent, s'il a soin de lire ou d'écouter des discours qui le sont ? Ce n'est pas qu'il croye inutiles les préceptes qu'on donne aux enfans ; mais il estime qu'il faut
N. 2. les apprendre de jeunesse.

Pourquoi donc fait-il esperer des préceptes à des personnes capables de prêcher, si les préceptes ne conviennent qu'à la jeunesse ? Il s'explique. Il renvoye aux enfans les régles les plus communes de l'Art, & qui regardent les figures de pensées, celles de mots, les tropes, les periodes, l'égalité ou l'inégalité des membres du discours, & autres ornemens de diction. Il ne leur renvoye pas de même certains préceptes plus importans & plus diffi-

ciles, qui regardent ou les differens devoirs de l'Orateur, ou la diversité des styles. Au contraire; il s'attache à les expliquer, à en montrer la necessité, à en donner des exemples. Et quoique, sur cela même, il n'entre pas dans tous les détails possibles; on ne laisse pas de dire qu'il traite cette matiere à fond, & qu'il en donne de fort belles régles. C'est à quoi il faut prendre garde, pour ne pas appliquer à toute la Rhétorique, ce qu'il ne dit que de la partie de cet Art, qui est la plus aisée.

S. Augustin

Réflex. sur l'Eloqu. imprimées chez Josse en 1700. p. 125.

Il passe ensuite à montrer que l'éloquence telle que nous la concevons, n'a pas manqué aux Auteurs Canoniques, & que ce qu'ils ne tenoient point de l'Art, le Saint-Esprit le leur a donné; parcequ'encore que leur sagesse ne recherchât point cet avantage, cet avantage pourtant n'abandonnoit point leur sagesse (7). Cette éloquence en eux ne paroît pas tant que dans les Orateurs ordinaires, par deux raisons:

(7) Neque enim hæc humanâ industriâ composita, sed divinâ mente sunt fusa & sapienter & eloquenter, non intentâ in eloquentiam sapientiâ, sed à sapientiâ non recedente eloquentiâ, n. 21.

S. Augustin premierement, c'est qu'ils ne se sont pas mis en peine de la rendre sensible (8); en second lieu, c'est qu'ils en ont encore une autre, qui se fait beaucoup plus sentir, dont nous dirons bien-tôt quelque chose. Celle néanmoins dont je parle maintenant, brille si fort en une infinité d'endroits, que ceux mêmes qui sont ensevelis dans un profond sommeil, s'en apperçoivent (9). C'est cette éloquence que les ennemis de S. Paul trouvoient dans ses Epîtres, lorsqu'ils en sentoient le poids & la force. Et si cet Apôtre laisse dire d'ailleurs qu'il n'avoit point le talent de la parole, c'est, non pas un aveu que cela fût vrai, mais une modération qui lui fait négliger un reproche, lequel pour avoir peut-être quelque fondement sur sa difficulté de parler, ou sur sa modestie, n'en avoit néanmoins aucun dans le caractere de ses lettres.

L. 4. de doct. Christ. n. 15. ex 2. ad Corinth. 11. 6.

Ibid. ex 2. ad Corinth. c. 10. v. 10.

Ib. n. 9. 10. 12.

Mais les Auteurs Canoniques ont encore une autre éloquence, plus grande même que la premiere, quoi-

(8) Istâ nostrâ eloquentiâ ita usi sunt per alteram suam, ut nec deesset nec emineret. n. 10. Non quia non habent, sed quia non ostentant. n. 14.

(9) Et qui stertit, advertit. n. 12.

que sous quelque apparence de bassesse. Elle est toute surnaturelle & divine, aussi-bien qu'obscure & mysterieuse, & elle leur est tellement propre, qu'elle ne conviendroit point à d'autres(10). Après avoir parlé de l'éloquence de ces Auteurs sacrez, après en avoir rapporté plusieurs exemples de l'Ecriture, S. Augustin parle de celle qui convient aux Prédicateurs. S, Augustin

Il montre en quoi elle consiste, & il ne propose rien de médiocre, ni rien de confus, mais distinctement ce que Ciceron a donné pour le véritable caractére du parfait Orateur, qui est *d'instruire, de plaire, & de toucher* (11), dont le premier est regardé comme le fondement des deux autres ; le second comme un assaisonnement qui retient l'auditeur, & le troisiéme comme le moyen de vaincre & de triompher. Pour instruire, il faut selon le Saint Docteur, beaucoup d'ordre dans le discours, & beaucoup de netteté dans le style. Il marque donc à ce propos, le Ubi sup. n.

(10) Nec ipsos decet alia, nec alios ipsa. n. 9.

(11) Oratoris est docere, delectare, movere. Primum est necessitatis, alterum suavitatis, tertium victoriæ. Cic. in orat.

S. Augustin soin qu'on doit avoir de la clarté, & décide qu'elle doit quelquefois faire négliger la beauté même & la pureté du langage.

Quant à la seconde partie de l'Orateur, qui est de plaire, c'est l'effet des agrémens dont le discours est susceptible. Mais ils ne conviennent pas tous
Ibid. n. 31. au Ministre de l'Evangile : il n'y a que ceux qui sont graves, majestueux ; en un mot ceux qui ont de la dignité.

A l'égard du moyen de vaincre & de triompher, S. Augustin remarque
N. 36. expressément qu'il consiste dans les mouvemens & dans les passions. Il conseille par conséquent de les employer, il en donne des exemples dans
N. 53. les Livres saints, & nous apprend comment il s'en étoit servi lui même avec succès. Ce qui montre la fausse délicatesse de ceux qui en condamnent l'usage, & ne voyent pas dans leurs vaines subtilitez, qu'ils condamnent les plus grands hommes, & Dieu même qui les a fait parler.

La conclusion est, que l'Orateur Chrétien doit s'exprimer de maniere que l'on comprenne ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre ; & qu'on se

ſende à ce qu'il veut perſuader (12). Il en vient à bout, lorſqu'il employe à propos les differents ſtyles que l'on diſtingue dans le diſcours. C'eſt ſur cela que le Saint donne ſes préceptes. Mais on l'arrête. *Pourquoi*, lui dit-on, *donner des régles aux Prédicateurs, puiſque c'eſt le Saint Eſprit qui doit les conduire ?* Il répond que c'eſt par la même raiſon, que, dans nos prieres, nous expoſons à Dieu nos beſoins, quoiqu'il les connoiſſe. C'eſt-à-dire que le ſecours de Dieu n'exclut point l'action de la Créature. S. Auguſtin N. 30.

Dans les principes de Ciceron, on varie le ſtyle ſelon la dignité de la matiere : mais dans la Prédication tout eſt grand ; juſqu'à un verre d'eau froide donné à un pauvre par charité ; & néanmoins il ne faut pas y employer le même ſtyle. *Il n'y a rien de petit*, dit Saint Auguſtin, *dans les choſes dont le Prédicateur doit parler ; il ne doit pas néanmoins toujours parler des grandes choſes d'un ſtyle ſublime. Il doit uſer du ſtyle ſimple, lorſqu'il enſeigne ; du mediocre, quand il loüe ou qu'il blâme ; du ſublime, quand il s'agit de faire* N. 35.

(12) Ut audiatur intelligenter, libenter, obedienter. Ib. n. 30.

S. Augustin *pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui y sentent de l'éloignement. Car il leur faut des paroles qui les enlevent*, ou les remuent fortement pour les soûmettre à l'Evangile. Ainsi le

N. 61. simple, selon le Saint, consiste à employer des termes propres à faire comprendre ce qu'on enseigne; le médiocre, à employer des expressions brillantes; le sublime à en employer de fortes & de vehementes. Et quoiqu'on puisse allier, dans ce dernier, la beauté avec la force, comme on les concilie, par exemple, dans les armes d'un soldat; il est pourtant vrai de dire que l'une est différente de l'autre. Sur cela viennent en foule des passages tant de l'Ecriture que des Peres, choisis avec beaucoup de discernement, pour expliquer cette varieté de style, si nécessaire au Prédicateur. Au milieu de tant de préceptes, ce qui semble briller d'avantage, ce sont ces

N. 56. excellentes reflexions; *Que chaque style a en sa maniere, la vertu d'éclairer l'esprit, celle de lui plaire, & même celle de le faire obéir; Que l'on souffre plûtôt la*

N. 51. *longueur dans le style simple, que dans*

N. 53. *le sublime; Qu'on ne doit pas croire qu'un*

discours soit d'un genre sublime, parce que l'Auditeur y fait des exclamations; L'agréable & le fin du style simple, les ornemens du style mediocre peuvent avoir cet effet: au lieu que le sublime saisit tellement, qu'ôtant l'usage de la voix, il ne laisse que le pouvoir de pleurer. Et c'est ce que Saint Augustin dit lui être arrivé à Césarée de Mauritanie. S. Augustin

Cette idée n'est point particuliere à Saint Augustin. On la trouve dans des Auteurs plus anciens. *Comptez*, dit un homme sage, dans Aulu-Gelle, *que l'Auditeur n'est point touché, tant qu'il applaudit à un discours. L'Orateur est un Medecin. Met-il la main où est le mal? touche-t'il aux blessures de l'ame? la honte, l'étonnement, le repentir, le silence de ceux qui l'écoutent, en sont la veritable preuve; s'ils s'évaporent en loüanges & en acclamations, tout le discours n'a fait que flatter l'oreille, il n'a point pénetré jusqu'au cœur.* C'est un Philosophe qui parle ainsi, & qui demande ce caractére dans un discours moral, qui attaque le vice, ou qui recommande la vertu. A combien plus forte raison doit-on le demander dans les discours d'un Orateur Chrétien, qui ne doit avoir en vûë que le salut des ames.

A. G 5. c. 1.

S. Augustin

Mais quoique tous ces grands effets ſemblent ne dépendre que du diſcours, qui met la verité dans un beau jour, qui la fait écouter avec plaiſir, qui la rend touchante (13), Saint Auguſtin remarque pourtant que la bonne vie donne plus de poids à ce qu'on dit, que la plus grande Eloquence. Il ajoûte que ceux qui vivent mal ne laiſſent pas d'être utiles à leurs Auditeurs, quand ils prêchent ſagement & éloquemment ; mais qu'ils ſe nuiſent à eux-mêmes, ſans doute parcequ'ils font ce qu'ils condamnent.

Une choſe que je puis dire, eſt qu'outre le poids que la bonne vie donne au diſcours, (ce qui ne fait rien à l'éloquence conſiderée en elle-même) il eſt conſtant que le diſcours même tire de la dipoſition du cœur une force merveilleuſe ; parceque la vertu inſpire du courage à l'Orateur, qu'elle lui éleve l'ame, qu'elle lui fournit de grands ſentimens, & même de grandes penſées. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages de Saint Auguſtin pour s'en convaincre.

On peut juger que ce Saint exigeant

(13) Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat, n. 16.

du Prédicateur la pratique des vertus, lui recommande* de s'adresser souvent à Dieu par la priere. Mais à quoi on ne s'attendoit pas, il ne croit point qu'un honnête homme soit blâmable pour prendre & pour prononcer les sermons d'un autre plus habile que lui. *Il n'est point*, dit-il, *voleur ou plagiaire pour cela; puisqu'on ne peut donner ce nom qu'à ceux qui prennent ce qui n'est point à eux. Or, quand un homme est religieux observateur de la parole de Dieu, cette parole lui appartient par tout où il la trouve.*

S. Augustin

* N. 63.

N. 62.

Voilà à mon sens, la veritable Rhétorique du Prédicateur. Je ne m'arrête point à observer quelque différence qu'il y a entre les principes du Saint sur le sublime, & ceux de Longin ou d'Hermogéne, persuadé que si cela fait quelque chose à l'exactitude de la doctrine, il ne fait rien à l'usage qu'en doivent faire ceux que le Saint a voulu instruire. A quoi je crois qu'il faut faire attention, c'est qu'il ne leur permet point de rien mépriser de ce qui entre dans l'Eloquence que les grands Maîtres ont enseignée, quoiqu'il les dispense d'en apprendre les préceptes les plus communs, s'ils

S. Augustin

ne les ont appris de jeunesse. Le Saint Docteur leur montre cette Eloquence dans les Auteurs sacrez, quoiqu'ils n'ayent point songé à s'en servir, non plus que les premiers Orateurs qui ont été avant les régles. Il leur découvre encore dans ces Auteurs une autre Eloquence, mais qui ne convient qu'à eux, en sorte que de prétendre les imiter, ce seroit pecher contre une des principales régles de l'Art, qui veut que *le discours convienne à celui qui parle*. On peut imiter ce qu'ils ont de semblable à l'Eloquence artificielle, mais il ne faut pas s'attendre à l'avoir comme eux par infusion, non plus que leurs lumieres; il faut les acquerir; ce qui n'empêche pas qu'on ne les demande à Dieu. Enfin Saint Augustin fait connoître à ses Lecteurs que malgré la difference des matieres saintes & des matieres profanes, l'Art n'a point d'autres préceptes à donner pour les unes que pour les autres; ce qui est un excellent éloge de la doctrine des anciens Maîtres sur l'Art Oratoire.

Il s'est fait divers Ouvrages dans ces derniers temps, qui ont quelque rapport à celui dont je viens de par-

ler. Dans les uns la doctrine de Saint Augustin a été attaquée, ou par hazard, ou à dessein : dans les autres elle a été justifiée & défenduë. De la premiere espece il y a d'un côté la Préface de Mr. du Bois de l'Academie Françoise sur sa Traduction des sermons de Saint Augustin ; de l'autre côté il y a quelque chose des Ouvrages du P. Lamy Benedictin, qui voulut relever le sentiment de Mr. du Bois foudroyé par un fameux Docteur de Sorbonne. De la seconde espece il y a les Réfléxions de ce Docteur sur l'Eloquence, dont je me suis beaucoup servi dans cet article ; il y a quelques lettres de Monsieur l'Evêque de Soissons au P. Lamy ; il y a encore deux Ouvrages que j'ai faits aussi par occasion contre ce Pere. Il suffit, je crois, d'avoir désigné ici tous ces Ouvrages pour en parler en leur lieu.

S. Augustin

Imprimées chez Josse par les soins du P. Bouhours. en 1700.

Imprimées dans le même Volume.

Traité de la verit. Eloq. chez David.

Reflex sur la Rhétor. chez Thiboust.



George de Trébizonde.

GEORGE de TRÉBIZONDE,

Né en Candie, mort en 1486.

Jug. des sc. T. 2. part. 2. pag. 80. c. 3. 310. & T. 3. p. 347. c. 813.

MOnsieur Baillet qui parle de George de Trébizonde en deux endroits, parmi les Grammairiens & parmi les Traducteurs Latins, rapporte sur les Traductions de cet Auteur, & sur son humeur, des témoignages qui lui sont fort désavantageux. Il ne me convient point de les réfuter, parceque je les suppose justes ; ni même de les rapporter, excepté quelques lignes, parcequ'il n'y a que cela qui regarde sa Rhétorique, dont il est ici question, & sur laquelle je ne dois pas laisser d'exposer les jugemens qu'on en a faits, encore qu'ils ne conviennent pas avec ce qu'on dit de ses Traductions.

Prol. in Phot. & apud Morh. T. 2. l. 5.

En effet sa Rhétorique est un Ouvrage dont André Schoth fait beaucoup de cas. Peu s'en faut que, sur cet article, il ne le préfére à tous les Modernes. Il nous assure qu'elle fut admirée de tous les Savans.

Il y a lieu de croire qu'une chose contribua à lui attirer cette approbation générale, c'est l'état où étoit

alors non seulement l'Eloquence, mais encore la Rhétorique. L'Auteur * nous apprend lui-même que la premiere étoit entierement abandonnée; & à l'égard de la seconde, il dit que les Maîtres qui l'enseignoient ne dictoient pour tous préceptes que des Livres remplis d'extravagances, au lieu des bons Originaux Grecs ou Latins.

George de Trébizonde.

* Trapez. p. 1.2.

Cependant il ne faut point s'imaginer que cet Ouvrage n'ait dû sa gloire qu'aux défauts qui se trouvoient dans les autres de même espéce. Les Critiques le jugeoient trés-estimable par lui-même. Quelle merveille, dit Mr. Morhof, qu'il fût si fort « estimé, ou que Thrithéme l'eût trou- « vé si beau ? puisque c'est un compo- « sé de ce qu'il y a de meilleur dans « Aristote & dans Hermogéne, & que « par l'un l'Auteur y supplée ce qui « manque à l'autre ?

Morthof. T.2.l.6.p.250. n. 9.

Cela revient a peu prés, à l'idée que George de Trébizonde donne lui-même de sa Rhétorique, lorsqu'il fait profession de ne rien dire que ce qu'il a traduit des Grecs. Je dis *à peu près*; parcequ'il fait encore profession de suivre Ciceron, & de tirer les préceptes qu'il donne, non seulement des

Trepez p.232.

Id. p.239

George de Trébizonde. Livres de Rhétorique de cet Orateur, mais encore des réfléxions qu'il a faites sur ses Harangues, à propos de quoi je puis dire qu'il fait fort bien l'analyse de la harangue pour Milon.

Pour ce qui est des Rhéteurs Grecs, il paroît sans comparaison suivre bien plus Hermogéne, qu'Aristote. Il ne fait fort souvent que le traduire & il ne s'en cache pas, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Il fait quelque changement dans l'ordre des matieres, mais il garde le fond de la doctrine. Son meilleur Livre est le troisiéme où il explique fort bien toutes les manieres de raisonner qui conviennent à l'Orateur. Il estime particulierement la methode d'Hermogéne, pour profiter de la richesse d'un sujet ou pour en cacher la sterilité. Il ne doute point que ce ne soit par là, qu'ont brillé les anciens Orateurs, dont l'Eloquence, dit il, se conserve dans leurs Livres depuis tant de siécles, malgré les révolutions des Empires, & des Etats où ils ont fleuri. Ils avoient l'Art de découvrir tout ce qu'il y avoit à dire sur un sujet, soit pour ne choisir que ce qu'il y avoit de plus beau &

Id. p. 78. 232.

Trapez. L. 3. p. 2. ob. &c.

George de Trébizonde.

de plus fort, soit pour profiter de tout & ne rien ometttre, renfermant tout néanmoins en peu de mots avec une brieveté merveilleuse : ou bien, si la matiere fournissoit peu, ils savoient traiter ce peu avec tant d'Art, l'amplifier, & le tourner si bien, qu'en le présentant sous diversesf aces, ils sembloient dire diverses choses, ou alléguer diverses preuves, lorsqu'ils n'en alléguoient qu'une.

Il est vrai que cet Auteur n'égale point les Originaux qu'il s'est proposé : mais il en approche. Ses préceptes sont bons & solides, fondez sur la raison & sur l'experience. Son style est clair, net, & assez concis. Ainsi je ne conçois pas qu'on ait voulu parler de sa Rhétorique, lorsqu'on a dit qu'il na pû retenir son babil, & si j'avoüe que c'est de cet Ouvrage même, qu'un autre Critique a parlé, lorsqu'il a porté un jugement semblable du Trapezontin, je ne conviens pas de même que le jugement soit juste.

M. Huet. d. Clar. Interp. l. 2. p 180. M. Baill. T. 3. p. 149. Lud. Vives. de Trad. Disc. p. 482.

Car outre que le Trapezontin est modeste & sans affectation, il ne donne des exemples qu'à propos, & il les donne d'une juste longueur. Il imite si bien Hermogéne, il explique si bien

George de Trébizonde.

Ciceron, comme ce Rhéteur a expliqué Démosthéne, qu'on pourroit l'appeller sans difficulté l'Hermogéne Latin ou Ciceronien.

Paul. Jov. Elog. 25.

Ce n'est pas l'idée assurément qu'en donne Paul Jove, lorsqu'il dit que *dans les commencemens on avoit pris le Trapezontin pour un habile homme, même quand on vit ce qu'il avoit traduit d'Aristote, d'Eusébe & d'Hermogéne ;* Mais il me semble que c'est l'idée qu'en donne la lecture de son Ouvrage. Et comme on ne peut disconvenir, selon Mr. Baillet, que *cét Auteur n'ait eu du savoir*, je crois que s'il a sû quelque chose, c'est sur-tout la Rhétorique en général, & les principes d'Hermogéne.

Jug. des sc. T. 2. p. 80.

Trap. Préf. du 5. L. p. 454.

Trap. p. 338.

Il estime aussi beaucoup Aristote, de sorte qu'on ne peut croire qu'il ait eû ce Philosophe en vûë dans la censure qu'il porte contre ceux qui en traitant des passions par rapport à la Rhétorique, descendent dans un trop grand détail. Il prétend qu'il faut être ignorant en cet Art, pour s'arrêter à chercher *le nombre* & *la nature* des passions, comme si cela étoit d'un grand usage à l'Orateur. Cette censure ne peut tomber que sur ceux qui deman-

devoient sur ces deux points une exactitude Physique ou Métaphysique. Aristote ne la demande point ; loin de la demander, il déclare par-tout qu'elle ne convient point à la Rhétorique. En effet sans qu'on nous définisse une passion, seulement à l'entendre nommer, nous sentons ce que c'est ; & si on nous dit le moyen de la faire naître ou de la réprimer, nous concevons parfaitement le précepte, & sommes en état d'en venir à l'usage & à la pratique.

George de Trébizonde.

Aux jugemens que j'ai rapportez sur cet Auteur, je crois devoir ajoûter le témoignage que lui rend une Epigramme manuscrite que j'ai trouvée à la tête de l'exemplaire que j'ai lû.

Elle est de Math. Parma. 1491.

Qui cupis eloquii penetralia noscere sacri
Arpinumque tuâ fingere voce virum:
Nos docet Archigraphus solers Trapezuntius artem:
Hoc Duce, Rarem ; nempè Disertus eris.

C'est-à-dire, voulez-vous connoître les mystéres de l'Eloquence, & devenir un autre Ciceron ? C'est l'Art que nous enseigne un des plus grands Maîtres, le Trapezoutin. Suivez ses

George de Trébizonde.

préceptes, & vous serez éloquent. En Voilà assez pour faire connoître cet Auteur, & il n'est pas necessaire d'entrer dans le détail d'une doctrine que nous avons déja vûe en parlant d'Aristote & d'Hermogéne. Je remarquerai seulement qu'entreprenant de traiter les divers caractéres du discours selon les principes du dernier, il croit que la chose est plus difficile pour lui, qu'elle ne l'avoit été pour l'ancien Rhéteur, parcequ'il se voit le premier qui ait traité cette matiere en Latin; au lieu qu'avant Hermogéne, beaucoup d'autres l'avoient traitée en Grec. A cela j'ajoûte sa pensée sur la Philosophie. Il la regarde comme la mere des beaux Arts, de maniere néanmoins que quand on la traite sans Eloquence, elle n'est propre qu'à énerver le talent de la parole & à desseicher l'esprit (1). J'en dirois autant de celle qu'on traite éloquemment, si c'est d'une Eloquence puerile, affectée & mal entendue.

(1) Philosophia quidé quâ omnes liberales artes continentur, si dicendi suavitate privata sit, omnem rationis gravitatem infringit atque concidit; totumque ingenii succum asperitate imbibit nimiâ.

Antoine Lulle.

ANTOINE LULLE DE MAJORQUE,

Professeur de Thélogie à Dole, vers la fin du quinziéme siécle.

ON reconnoît d'abord au nom *d'Antoine*, que ce n'est point ici *Raymond Lulle*, fameux par sa méthode impertinente, où il a prétendu donner l'Art de parler de tout sur le champ, & qu'on à fort bien défini *l'Art de parler sans jugement de ce qu'on ne sait point*. Celui dont est question, étoit pourtant de Majorque aussi bien que l'autre ; & vivoit du temps de Rodolphe Agricola, d'Erasme, de Strébée, de Sturmius & de Ramus. Il fait mention de Raymond Lulle, qu'il regarde ou comme son parent ou du moins comme son compatriote, & il le qualifie même de Saint. Antoine enseignoit les lettres saintes à Dole, d'où la peste l'ayant obligé de sortir, il se retira à la campagne avec l'Evêque de Bezançon, qui le sollicita d'achever dans cette retraite & dans le loisir qu'elle lui procuroit, ce

Divus Raymundus noster... Lullius. Pag. 275. 276.

Ant. Lull. in Proœm.

Antoine Lulle.

qu'il avoit commencé depuis long-temps sur l'Art Oratoire. C'est l'occasion, comme il le raconte lui-même, qui lui fit mettre son Ouvrage en êtat de paroître, & il l'a intitulé *sept Livres touchant le Discours.*

A ce titre l'Auteur ou le Libraire a ajoûté *qu'on explique dans ces Livres non seulement tout Hermogéne, mais presque généralement tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de la Rhétorique.* C'est le jugement qu'en a porté Mr. Morhof, soit qu'il s'en soit formé cette idée en le lisant, soit qu'il s'en soit rapporté à l'inscription du Frontispice. Ce qui feroit croire qu'il l'avoit lû, c'est qu'il dit encore, que cet Ouvrage est écrit avec beaucoup de soin, & que Vossius s'en est beaucoup servi dans la composition de ses Institutions, quoiqu'il l'ait souvent réfuté.

Morhof. T. 1. L. 6. p. 146. n. 10.

Si je n'avois vû ce Traité, j'aurois cru, sur la maniere dont en parle Mr. Morhof, que c'êtoit un Recueil des préceptes de tous les Maîtres, semblable à celui qu'Aristote, comme j'ai dit, avoit composé. J'ai reconnu à la lecture, que c'est proprement la Rhétorique d'Hermogéne avec quelques

Dans ma Préf. p. 9.

autres

autres préceptes, tirez principalement d'Ariſtote & de Ciceron. Pour ce qui eſt de Quintilien & de Longin, il n'a eû garde d'en prendre beaucoup de choſe, puiſqu'il n'en fait pas grand cas. Il trouve que le premier donne à connoître les défauts qui peuvent ſe trouver dans un diſcours, & qu'à l'égard des beautez de l'Eloquence, il a plûtôt eu intention de faire voir qu'il les connoiſſoit, que de nous les apprendre, ou de nous en montrer le chemin (1). Et quoiqu'il faſſe plus de cas de Ciceron, quoi qu'il reconnoiſſe que ce grand homme a étudié l'Art toute ſa vie & qu'il le ſavoit fort bien, il croit néanmoins qu'il l'a encore mieux pratiqué, qu'il ne l'a enſeigné : ſoit que dans ſes diſcours, la force de génie conduiſiſt cet Orateur à quelque choſe de plus parfait que ce qu'il dit dans ſes préceptes ; ſoit que dans ſes préceptes, il ſe ſoit laiſſé aller à admirer des choſes qu'il ne pratiquoit point dans ſes Harangues. En un mot, on nous dit que ſes *Ouvrages ſur la Rhétorique ſont plus longs qu'-*

Antoine Lulle.

Ant. Lull. in Proœm. p. 13. 105.

(1) Vitia quæ in dicendo committi poſſunt, notavit ; nec virtutes præcipere aut docere, ſed noſſe videri voluit.

Antoine Lulle.

ils ne sont utiles. Il n'en faut pas d'avantage pour faire concevoir qu'on n'a garde de trouver dans cet Ecrivain tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de l'Art Oratoire, comme le dit Mr. Morhof.

Ant. Lull. p. 13. 106.

Id. p. 8. 9. 46.

Le premier Livre apprend à fixer les questions avec les principes qui les font naître, & contient une dissertation sur les diverses mœurs des hommes selon les âges, les Pays, ou les conditions. Le second explique la maniere de prouver ou d'établir ce qu'on avance sur une question. L'Auteur y a joint la maniere de faire connoître les mœurs avec les préceptes qui regardent le genre déliberatif, & le démonstratif. Le judiciaire fait la matiere du troisiéme Livre. C'est là qu'il détaille toutes les parties du discours. L'Elocution & ses ornemens occupent tout le quatriéme, excepté qu'il traite de l'arrangement des mots & de l'harmonie, dans le cinquiéme. Il employe le sixiéme à expliquer les idées ou les différens caractéres du discours, & le septiéme à parler des bienséances, d'où il prend occasion de marquer ce qui convient aux Orateurs, aux Philosophes, aux Historiens & aux Poëtes.

Id p. 140. Designatione, notatione, signis &c.

Id. p. 157.

L. 2. p. 173. ad 178.

Ib. p. 178. ad fin. lib.

L. 3. p. 186.

Il n'y a personne qui ne reconnoisse là l'esprit & la méthode d'Hermogéne. Aussi l'Auteur fait-il profession de le suivre, de l'imiter, de l'admirer, enfin de ne s'en écarter qu'en peu de chose & malgré lui. De telle sorte qu'on peut asseurer que quiconque connoît l'un, connoît aussi parfaitement l'autre sur tous les points que je viens de toucher. On trouve de même dans l'un & dans l'autre l'Art de polir & de fortifier les raisonnemens. A la doctrine d'Hermogéne, il joint celle d'Aristote, touchant les passions & les mœurs ; & quoiqu'il soit un peu trop court sur les premieres, & trop étendu sur les secondes il est pourtant vrai de dire qu'il entend trés-bien les unes & les autres. Il est aussi parfaitement au fait dans ce qu'il dit sur le genre déliberatif & sur le démonstratif. Il reconnoît (2) trés-sensément qu'on ne peut entreprendre de donner des régles de la Memoire & de la Prononciation, qu'on ne dise *bien des choses également superflues & puériles*. Il n'hésite point à dire que la connoissance de la Nature qui donnoit tant d'avan-

Antoine Lulle.

Ant. Lull. p. 424.

Ant. Lull. pag. 229.

Ant. Lull. p. 254. Id. p. 85.

Id. p. 17.

(2) Utriusque tractatio multa admittit tam supervacua quàm etiam puerilia.

Antoine Lulle.

tagé à Periclés dans ſes diſcours, n'étoit que *la ſcience des mœurs*, laquelle le mettoit en état d'accommoder ce qu'il diſoit au caractére de ceux à qui il avoit à faire (3). Il inculque un avis important, qui eſt *que pour être en état d'étaler de grandes veritez avec pompe & avec force, dans l'occaſion, il faut avoir lû toutes ſortes d'Auteurs, s'être fait de grands principes, avoir pris la peine de les traiter & de les mettre par écrit, enfin en avoir retenu l'eſprit & même les termes.* Il exhorte à le faire par l'exemple des grands hommes, qui ont ſuivi cette méthode, ſans quoi ils ne ſeroient jamais parvenus à un ſi haut point de gloire. Je laiſſe d'excellentes choſes qu'il dit contre tout ce qui eſt affecté, ou contre la longueur des préceptes, ou ſur la neceſſité (quand on a du génie pour l'Eloquence) d'en venir inceſſamment à l'uſage qui vaut mieux que toutes les régles. Et en tout cela, on ne peut nier qu'il ne paroiſſe homme non ſeulement qui ſait, mais qui a du goût,

Id. pag. 17.

Id. pag. 168.

Id. p. 265.

(3) Mentis ac dementiæ rationes conſiderans, Virtutes propinabat per orationem, ſicuti Medici alimenta præſcribunt. Id. pag. 85.

qui a pris de la peine dans ce qu'il a fait & qui a puisé dans de bonnes sources. Antoine Lulle.

Ce qui semble un peu démentir cette idée que nous avons de son goût, ce sont ses longueurs dans ses préceptes sur l'Exorde, sur la Narration, & presque généralement sur tout, excepté sur quelques points de doctrine que j'ai marquez ci-devant. Il paroît particulierement que sur le chapitre des figures (22), il est aussi long, ou peu s'en faut, que Vossius, ou que le Pere Caussin. Je ne conçois point comment il n'a point évité ce défaut, aprés avoir remarqué, à ce qu'il prétend, que Ciceron est trop long; que dis-je? aprés avoir senti lui-même que des préceptes aussi diffus que les siens sont plus propres pour la spéculation que pour l'usage, & qu'il n'en faut pas tant aux personnes qui ont de la disposition pour l'Eloquence.

L. 3. p. 186. B. 4. Id. p. 260. & 261.

Mais ce qui à mon sens, dément encore plus ce bon goût que je lui trouve d'ailleurs; & ce que je n'aurois jamais cru si je ne l'avois vû de mes yeux; c'est qu'il a cru, que pour expliquer les principes des questions Oratoires, il falloit qu'il traitât des *Universaux* & des *Catégories d'Aristote*,

Id. p. 22. &c. 34. 35. &c.

Antoine Lulle.

des *Oppositions*, des *Equipollences*, & des *Conversions* des propositions ; de la *nature*, des *especes*, des *figures* & des *modes* des *syllogismes* ; des *régles communes* à toutes les figures, de *celles qui sont propres* à chacunes, & des vers inventez pour désigner tous les modes des Syllogismes. Et ce qui met le comble à tout cela, c'est qu'il a crû devoir donner, dans une Rhétorique, les quatre régles d'Arithmetique, & même quelques régles d'Algébre.

Barbara, Celarent, Darii &c.

Id. p. 40. 46. 149. 150.

Aprés des traits de cette nature, dignes de son Parent ou de son Compatriotte Raymond Lulle (j'entends pour l'usage qu'il en fait, & non pour la substance des choses,) je ne crois pas devoir m'arrêter au jugement qu'il fait de Longin, d'autant plus qu'il n'est pas possible qu'il y ait des personnes qui soient de son avis. Il dit en un endroit que *cet Auteur s'est imaginé avoir trouvé l'Art du sublime* ; Il dit ailleurs que tous les préceptes de ce fameux Critique sur cette matiere, regardent toute l'Eloquence, & non le sublime seulement ; même (4) *qu'il en donne quelques préceptes, qui sont*

(4) Exigua quædam & puerilia. Id p. 432.

petits & puériles ; & que la maniere dont il l'a défini ne vaut rien ; Lon- « gin, dit Antoine Lulle, définit le su- « blime *ce qui plaît toûjours* & par *tou-* « *tes ses parties*, comme si les Bucoli- « ques de Virgile, les Offices de Ci- « ceron & les Ouvrages de Platon n'a- « voient pas l'avantage de plaire de « cette sorte. Mais ce Critique trou- « ve Platon réprehensible, je laisse à « d'autres le soin d'examiner s'il a « raison. Ainsi parle l'Auteur dont est question. Il est aisé de lui répondre que Longin n'a pas défini le sublime par l'avantage seulement *de plaire*, mais par celui de nous *élever l'ame*, ce qui ne convient ni à toutes les Bucoliques de Virgile, ni à tous les Offices de Ciceron. Pour ce qui est de Platon, ce n'est pas Longin seul qui l'a trouvé réprehensible ; mais Denys d'Halicarnasse & plusieurs autres qui l'ont repris trés-justement, puisqu'il ne faut que le lire pour y découvrir en quelques endroits le style fleuri & badin dont on l'accuse, sans parler de choses de plus grande consequence, & trés contraires aux bonnes mœurs. Mais comme Antoine Lulle trouve mauvais que Longin ait censuré Pla-

Antoine Lulle.

Antoine Lulle.

ton en quelque chose, c'est une marque qu'il juge ce Philosophe irrépréhensible. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il trouve *jolie la comparaison* que ce Philosophe a faite de l'Eloquence *avec l'Art d'assaisonner les viandes*. Je remarquerai néanmoins qu'il n'est point lui-même, en cela, du goût de Platon, puisque ce Philosophe compare avec l'Art d'assaisonner les viandes, non pas *l'éloquence en général*, ou celle qui présente la verité & la vertu aux Auditeurs de la maniere la plus persuasive, mais une *Eloquence scélerate*, qui ne songe qu'*à flatter les hommes dans leurs passions*. En sorte qu'il ne passeroit point que cette comparaison soit jolie dans l'étenduë qu'Antoine Lulle lui donne. Deux choses peuvent encore nuire à l'idée avantageuse qu'on a d'ailleurs de cet Auteur. La premiere sont les applaudissemens qu'il se donne à lui-même sur ce qu'il dit des tropes, des figures de Rhétorique & de celles de Grammaire. Il croit (5) en parler *d'une maniere qui montre qu'il est ami des Muses & d'Apollon*. Comme si c'étoit une

(5) Non infenso, arbitror, Apolline & Musis. L. 4.

matiere bien difficile. La seconde est l'asseurance qu'il dit avoir que son Livre, tel qu'il est, sera utile au Public, & le mépris qu'il marque pour ceux qui y trouveront à redire. Ce ne pourront être, à ce qu'il croit, *que de petits Grammairiens*, & quelques *demi-Savans*. Pour lui, il connoît certainement l'utilité qui en doit revenir au Public.

Antoine Lulle.

18. Id. p. 13.

Je finis cet article en remarquant qu'il y a encore de cet Auteur un Livre touchant les exercices qui conviennent à ceux qui commencent. C'est un Ouvrage de la nature de celui d'Aphtone, & qui pour cette raison a aussi le même titre. C'est-à-dire que ce sont des préceptes sur quelques parties du discours, sur lesquelles il veut qu'on fasse d'abord travailler les jeunes gens. Il fait grand cas de cette sorte d'exercices ; Il croit que c'est un des moyens les plus seurs, pour acquerir le talent de parler de tout sur le champ. Cette idée revient à celle que le Pere Menestrier a eû du petit Livre d'Aphtone. Il semble, à entendre ces deux Auteurs, que les Progymnasmes soient autre choseque des préceptes extraits des Rhétoriques

Progymnasmata Rhetorica.

Pag. 74.

Antoine Lulle.

ordinaires. Quoi qu'il en soit, une chose choque l'esprit du Lecteur dés l'entrée du Livre de Lulle. C'est qu'aprés avoir donné ses vûës sur l'Exorde, il passe de là à la Péroraison, & il ne fait point réfléxion que pour s'exercer sur la Péroraison, il faut necessairement avoir fait un discours, & qu'il soit question d'y mettre une conclusion laquelle doit être une suite naturelle de tout ce qu'on a dit auparavant. Il est vrai que l'Exorde doit aussi être tiré du fond de la cause ; cependant il ne présupose pas si absolument un discours déjà achevé. Il suffit qu'on ait une idée générale du sujet, pour composer l'Exorde.

Pour les jugemens qu'on a portez de cet Ouvrage, je me contente de remarquer qu'on y voit une Epigramme à la louange de l'Auteur par un Medecin de ses amis nommé Jean Maritot, qui le compare ou le préfére *aux Jardins des Pheaques*, au *miel du Mont Hymette*, aux *parfums de Saba*, & à *toutes les fleurs de la Gréce*. Ce sont certainement des hyperboles poëtiques qu'on aura de la peine à concilier avec le mélange de bien & de mal qui se trouve dans son Ouvrage.

Hermolaus Barbarus.

HERMOLAUS BARBARUS,

Noble Venitien, né en 1454. mort en 1493.

CEt Auteur fit de si grands progrès dans les études, qu'il fit des Livres à l'âge de dix-huit ans. Les Emplois publics dont il fut chargé de bonne heure, ne l'empêcherent pas de cultiver avec ardeur les belles Letres. Il fut envoyé par les Venitiens à l'Empereur Frideric, & à Maximilien son fils, Roi des Romains ; & cette députation, loin d'arrêter sa plume, lui fournit de quoi soûtenir le personnage d'Auteur ; puisqu'il publia la harangue qu'il récita devant ces deux Princes, non pas telle qu'il l'avoit prononcée ; mais, comme il le déclare lui-même, telle qu'il l'avoit préparée. Il y changea, en la prononçant, sur l'avis que les courtisans lui donnérent, d'être court. L'avis fut donné à propos, parceque l'étude des belles lettres fleurissoit alors en Italie, & que les Ambassadeurs de ce païs-là se plaisoient à faire de longues harangues, parées de tous les ornemens de la Rhétorique. Il

Voyez M. Bayle dans son Dict. T. 1. p. 470. & suiv.

A Bruges en 1486.

Herm. Barb. Epist. ad Carondelet. inter Ep. Politiani 45. l. 12.

Hermolaüs Barbarus.

fallut même reduire à une les deux harangues qu'Hermolaüs & son Collégue avoient préparées; & comme il fallut faire l'abregé & la réduction en une heure & demie, on peut juger de la présence d'esprit d'Hermolaüs, qui surmonta heureusement toutes ces difficultez. Il fit encore d'autres Ouvrages très-considérables, soit dans la suite, soit dans le même tems. Il avoit dessein de traduire toutes les œuvres d'Aristote, & il dit dans l'une de ses Epitres dédicatoires, que l'éxécution de ce dessein êtoit déja fort avancé. Ce qu'il a fait sur Pline, est ce qui lui a donné plus de réputation. Il corrigea dans cet Auteur plus de cinq mille passages, & par occasion il en rétablit trois cens dans Pomponius Mela. Il n'a pas manqué de Censeurs à l'égard de ce beau travail, non plus qu'à l'égard de ses autres Livres. On a prétendu que sur Pline, il a trop lâché la bride à ses conjectures, & à sa memoire, à l'occasion dequoi Pintianus le poussa très-rudement. Ceux qui, comme le Pere Hardoüin, lui pardonnent les défauts de sa memoire, ne lui pardonnent pas ses coups de témérité, & disent fort librement qu'il se mêla de corriger

M. Bayle ubi supra, p. 471.

Dans la Préf. de son Pompon. Mela apud Gesnerum Bibl. f. 317. vo.

Præfat. in Plin. in usum Delphini.

plusieurs choses qui n'étoient point fautes, mais qui passoient son intelligence : qu'il est vrai que dans plusieurs éditions de Pline on a eu de grands égards pour les corrections d'Hermolaüs, puisqu'on les a fourrées dans le texte ; mais il est vrai aussi qu'on a dit que ce prétendu Medecin de Pline lui avoit fait plus de playes qu'il ne lui en avoit guéri. M. Bayle qui rapporte les paroles latines du Pere Hardoüin, ajoûte qu'il ne laisse pas d'être persuadé que le travail d'Hermolaüs sur l'Histoire naturelle de Pline, est digne d'admiration, vû le grand nombre d'Auteurs qu'il lui falut consulter, & le peu de tems dont il eut besoin. L'Auteur dit lui-même que vingt mois lui suffirent pour cela : il rompoit la glace aux autres ; il trouvoit Pline dans un très-mauvais état, & semblable à une terre qui a été long-tems inculte, & comme il dit, à un logis pestiferé, ou infesté des Lutins. Volaterran a voulu dire que c'étoit une occupation peu convenable au caractére d'Hermolaüs, à cause que le Pape Innocent VIII. l'avoit nommé au Patriarchat d'Aquilée. Sa pensée, dit M. Bayle, a été condamnée très-justement, tant

Hermolaüs Barbarus.

M. Bayle ubi sup. p. 471. 6.

In Epilogo Operis p. 429. Edit. Basil. 1534.

L. 21. p. 777.

Hermolaüs Barbarus.

parce qu'Hermolaüs s'étoit engagé dans ce travail avant que d'être homme d'Eglise, que parcequ'il seroit à souhaiter que plusieurs Prélats fissent de semblables fautes. Vossius ajoûte que Pline ne faisoit pas négliger au Patriarche les fonctions Episcopales : & M. Bayle aime mieux dire que les Vénitiens n'ayant pas voulu qu'il acceptât cette dignité, il ne déroboit rien à ses fonctions Patriarchales.

Ubi sup. p. 472.

Pour ce qui est de ses autres Livres qu'on a aussi censurez, sa version de Themistius, célébre Paraphraste d'Aristote, n'est point fidele, au jugement de Vossius ; & si l'on s'en rapporte à François de Escobar, Hermolaüs dans sa version de la Rhétorique d'Aristote, a témoigné qu'il n'entendoit pas assez le Grec. Outre cette version, il composa encore cinq Livres de Rhétorique, & ces deux Ouvrages ainsi que plusieurs autres du même Auteur n'ont vû le jour qu'après sa mort ; & par les soins de Daniel Barbarus son petit neveu.

Voss. de Philosophia. p. 8.

Apud and. Schott. Bibl. Hisp. p. 333.

On trouve le Grec d'Aristote, & la version d'Hermolaüs imprimez en 1551. avec un ample Commentaire de Martin Borrhaüs : on ne voit point cet-

tainement si c'est le Commentateur ou l'Imprimeur qui a voulu mettre ensemble ces deux Ouvrages, il est très probable que c'est le Commentateur ; quoi qu'il en soit, cet assemblage me fait croire qu'on estimoit la version d'Hermolaüs encore soixante ans après sa mort ; & cette version en elle même, jointe à l'estime qu'on en faisoit, me laisse dans un préjugé favorable pour sa Rhétorique en cinq Livres, que je n'ai pas vûë. Ajoûtons, par occasion, que Wolfius bon Juge en cette matiere faisoit cas de l'Ouvrage de Borrhaüs, comme il paroît par une piece de Vers qu'il composa à sa loüange, & qu'on a imprimée à la tête de son Commentaire. Ce que je ne remarque qu'afin que le jugement avantageux qu'on a porté de Borrhaüs, fasse honneur en même temps à Hermolaüs Barbarus. Hermolaüs Barbarus.



Erasme.

ECCLESIASTES,

SIVE

CONCIONATOR EVANGELICUS,

PER

DESIDERIUM ERASMUM
Roterodamum.

C'est-à-dire, *le Prédicateur, ou l'Orateur Evangelique, par Erasme 1535.*

ERasme dit que ce ne fut pas sans peine qu'il se porta à composer son Traité *du Prédicateur*, quoique, sur une promesse peu serieuse qu'il en avoit donnée, on le sollicitât serieusement de toutes parts d'éxécuter sa parole. Outre les difficultez de l'Ouvrage, il craignoit l'envie. Les disputes avec les Novateurs êtoient en leur force : il y avoit souvent de l'abus dans les instructions qu'on faisoit au peuple : on les couvroit du voile de la Réligion, & c'êtoit s'expôser que d'y trouver à redire. Quelque danger qu'il y eut à toucher une corde si délicate;

l'Auteur néanmoins travailla à ses recueils, lesquels d'abord l'occupérent fort long-temps ; & lorsqu'il voulut enfin faire choix de ce qu'il avoit amassé de meilleur, le ranger, lui donner la forme ; alors il fut souvent interrompu dans son travail, soit à cause de l'étenduë & de la varieté de la matiere, soit à cause de ses indispositions ou de ses affaires. Et voilà à quoi il faut attribuer, selon lui, les défauts de liaisons, les redites, le peu d'ordre, ajoûtons les longueurs qu'on rencontre quelquefois dans un ouvrage qui sembloit ne rien souffrir que d'achevé. Erasme.

Il s'y agit d'un ministére qui convient par excellence au Fils de Dieu, parcequ'il est la parole du Pere, mais que le Diable usurpe quelquefois, parcequ'il est son ennemi. C'est par cette raison, entr'autres, que la Prédication est la source, ou du salut, ou de la perte des hommes. Celui qui s'en acquitte dignement, conduit les Fidéles à leur terme ; celui qui en abuse, les jette dans le précipice : & sans en abuser jusqu'à ce point, on peut en diminuer beaucoup le fruit, ou faute de bien savoir ce qu'il faut prêcher, ou faute

Erasme.

de le bien dire. Au fond, quel Art, quelle prudence ne faut-il point à un homme qui parle du respect dû aux Magistrats, de l'observance des Loix, de l'amour de la paix, de l'aversion qu'on doit avoir pour la guerre, de la fuite des plaisirs, de l'union dans les familles, de l'obéïssance des enfans, de la sainteté du mariage, de l'amitié mutuelle, des devoirs des parens, de la bonne foi dans le commerce, de la fidelité des serviteurs ou des ouvriers, de l'humanité des maîtres, en un mot de la charité qui comprend tous les devoirs de la vie ?

Telle est la fin du Prédicateur, & par consequent, tel est, en quelque façon, l'objet de celui qui lui donne des regles. Erasme à divisé les siennes en quatre Livres. * Le premier montre l'excellence & la difficulté du ministére, la pureté & le courage necessaire au Prédicateur, le fruit qu'il peut faire, la récompense qu'il en retire. Au milieu de ces leçons, on en trouve pour tous les Ecclésiastiques, & même pour tous les fidéles ; * on y en trouve pour les Evêques qui étoient originairement les seuls ministres de la parole ; on y

* Epist. Nuncupat. p. 2. d'une Edit. d'Anvers in octa. de 1535.

* p. 76.

Erasme.

trouve pour les Rois * & pour tous les Princes. Veulent-ils connoître leurs devoirs ? l'Auteur les montre clairement exprimez dans l'Ecriture. Veulent-ils les remplir ? ils n'ont qu'à faire ce qu'il dit. La lettre & la figure des livres saints, les faits & les maximes n'y tendent qu'à les instruire. Tout n'y respire que l'union, la charité, la gloire de Dieu, le salut des ames, la science des Ecritures. Et si ce sont des choses qu'on a rebattuës cent fois, il faut, dit-il, les rebattre encore, puisqu'on les néglige, ou qu'on les oublie.

*Pag. 82.

On devine donc aisément ce qu'il demande au Prédicateur. En effet, comme c'est un principe certain que la parole a deux sources, l'esprit & le cœur ; afin qu'elles concourent à la prédication, d'un côté l'Orateur à besoin de science, de lumieres, de jugement, de prudence, de discernement : d'autre côté il a besoin d'une grande droiture, d'un grand courage, d'un grand zele ; sans parler, & de l'autorité que tout cela lui procure, laquelle doit être jointe à une grande modestie; & de l'amour de son état, ce qui suppose un extrême éloignement des affaires du monde. Par ces principes il

A p.7.ad 21.

Erasme. exclut du ministére les enfans, c'est-à-dire ceux qui sont trop jeunes ; les esprits volages ; ceux qui se répandent dans le monde, les ignorans, les gens qui croyent qu'il n'y a rien de si aisé que d'expliquer au peuple la Loi de Dieu ou les mystéres, ou qui s'imaginent qu'il ne faut, pour remplir cet emploi, qu'un peu de hardiesse, pour ne pas dire d'impudence ; enfin & à plus forte raison, ceux dont la vie n'est point édifiante ; puisque la parole du cœur est la premiere vertu du ministére, sans laquelle il n'a ni le zéle, ni la fermeté necessaire, ni la vraye science du salut.

On sent la beauté de cette doctrine, Keckerman. & néanmoins un habile Auteur Allemant l'a omise dans sa Rhétorique sacrée. Sa raison est, que c'est là un point de Morale, & non pas une partie de l'Art Oratoire. Ne doutons pas que ce ne soit par le même endroit que le Pere Gody trouvoit trop longs tous les Traitez qu'il avoit vûs touchant l'éloquence de la chaire. A retrancher cette partie de l'Ouvrage dont nous parlons, on l'abregeroit de plus du quart. On le pourroit d'autant plus, qu'on n'écrit point pour des enfans, quand

Erafme.

on écrit pour les Orateurs Evangeliques. Il faut leur ſuppoſer déja de l'âge, de la vertu, de l'étude. Et quand même on voudroit élever un Prédicateur à le prendre dès ſa premiere jeuneſſe, ce ſeroit encore aſſez de lui recommander en un mot l'amour de l'Ecriture Sainte, pour puiſer tout enſemble dans cette ſource & la Foi, & la Morale de l'Evangile.

C'eſt pour faciliter cette étude, que l'Auteur dans ſon quatriéme Livre, propoſe fort au long au Prédicateur une méthode qu'on peut ſuivre. Elle conſiſte à ranger tout ce qu'on lit ſous certains chefs, afin de le retrouver plus aiſément au beſoin. Si nous ſuppoſons un eſprit tout neuf, ce grand détail eſt aſſez bon pour l'inſtruire ; autrement il ne fait qu'allonger les préceptes. On peut dire même qu'il n'appartient point à l'Art & que l'Auteur auroit pu le retrancher, comme ont fait tant d'autres Maîtres qui ont parlé de l'éloquence de la chaire. Il y a lieu néanmoins d'excuſer Eraſme ſur ce qu'il voyoit alors beaucoup de gens ignorans & préſomptueux, à qui ce détail donnoit à connoître combien ils étoient éloignez de ce degré de

Erasme. science & de perfection, où ils doivent être; Outre qu'il faut toûjours se souvenir qu'il ne nous presente pas son Ouvrage comme achevé, mais comme un amas des materiaux qui devoient servir à le faire.

L. 2. p. 134. Une raison encore a porté peut-être cet Auteur à traiter d'une maniere si diffuse, ce qu'il traite dans son premier & dans son quatriéme Livre. C'est que, selon lui, quand un homme a reçû de Dieu les avantages & les qualitez dont il parle dans le premier, il n'a plus grand besoin de longs discours sur les régles de l'Art. Cette situation d'esprit & de cœur lui fournit sans qu'il y pense, non seulement les pensées & l'expression; mais encore tous les tons de voix aussi bien que tous les gestes : & cela, par ce grand principe; Que *l'interieur de l'homme se produit, & se manifeste dans son exterieur.*

Ib. p. 135. Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que l'Art soit inutile, dans le sentiment d'Erasme : Au contraire il veut que l'Orateur sacré ait eu soin dès sa jeunesse, non pas d'en épuiser la connoissance, mais du moins de s'en instruire, aussi bien que de la Logique;

parceque l'étude de ces deux Arts, & le ſoin qu'on prend de s'y exercer, donne une facilité & pour la parole, & pour le raiſonnement, que la Grace perfectionne, & ne dédaigne pas de faire ſervir aux deſſeins du Saint Eſprit. Il ſe trouve d'heureux génies qui n'ont pas beſoin des régles, mais ils ſont rares. Ils ſeroient même plus ſeurs dans ce qu'ils font, & le feroient plus aiſément, s'ils avoient étudié les préceptes; non que l'Orateur y faſſe attention dans le temps de la compoſition; mais il agit par l'habitude qu'il a acquiſe lorſqu'il y penſoit. Le diſcours eſt un édifice; quand on commence à le bâtir, il faut des eſtayes, quoiqu'on les ôte, lorſqu'il eſt bâti. Ce que j'explique par cette comparaiſon, Denys d'Halicarnaſſe l'explique par une autre. Il l'emprunte de ceux qui apprennent à écrire, ou à tracer les lettres: ils ne ſongent plus aux préceptes du Maître Ecrivain, lorſqu'ils ſe ſont fait une habitude de les ſuivre. Mais la comparaiſon d'Eraſme n'eſt ni moins belle ni moins propre. *Un jeune homme*, dit-il, *qui commence à peindre, prend les proportions au compas; a-t'il travaillé quelque temps?*

Eraſme.

Ib. p. 156.

Erasme. *il ne les prend plus qu'à la vûë. Il y a plus. Car ce qu'il veut quelquefois donner pour grand, il le fait paroître tel quoiqu'il le peigne en racourci ; & sur un même plan il montre aux yeux & des enfoncemens & des saillies. Ce sont les mystéres de son Art, qui, sans tromperie, peut ne pas donner les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'elles paroissent ; & il est bon de remarquer qu'elles paroissent bien différentes selon la maniere dont on les regarde, d'en haut ou d'en bas, de loin ou de prés, de côté, de front, ou par derriere.* C'est, à mon avis, une image toute naïve de l'Eloquence (1).

(1) Id accidit in Rhetoricâ quod & in picturâ. Qui exercentur ad Artem pingendi, circino explorant membrorũ symmetrias. Verùm ubi jam præceptis & usu collegerint habitum, meliùs absque circino pingunt, quod majoris sit artificii efficere, ut membra quædam minora videantur, quàm revera sint, rursùs quædam subsidere aut prominere videantur, quæ nec subsidunt, nec prominent. Hoc enim agit artificis prudentia, ut res exprimat non quales sunt, sed quales apparent intuentibus. apparent autem diversa specie è propinquo aut è longinquo, ex alto aut ex imo, à latere tergóve aut à fronte contemplantibus. Ib. pag. 137.

Avertissons

Avertiſſons néanmoins qu'Eraſme veut que ſon Orateur ſoit tout-à-fait ſobre dans l'étude des deux Arts qu'il lui propoſe, qui ſont la Rhétorique pour la beauté du diſcours, & la Dialectique pour la juſteſſe du raiſonnement. Il penſe de même des autres Arts, ou ſi l'on veut, des autres études, telles, par exemple, que le Droit Canon, dans lequel le nombre des Auteurs & de leurs Livres, la diverſité de leurs opinions, la confuſion des matieres découragent les plus hardis. Il en eſt de même, ſelon lui, des Rhéteurs; le nombre, tant en Grec qu'en Latin, en eſt infini; parceque chacun a voulu être Auteur de quelque choſe; & ce qui eſt encore pis, & cauſe plus d'embarras, il y en a qui renverſent l'ordre ou changent les noms des choſes, pour paroître avoir inventé: ce qui a été, ſelon notre Auteur, la paſſion dominante de Quintilien (2). Eraſme.

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici, peut n'être regardé que comme un préambule aux préceptes que l'Auteur veut donner à l'Orateur Evangelique. Si on veut ſavoir à quoi ſe re-

(2) Quod inſigniter ſtudio fuit Quintiliano. Ib. p. 143.

Erasme. duisent ces préceptes, il lui prescrit premierement l'étude de la Grammaire; en second lieu, celle des Langues qui ont rapport à son ministére, & particulierement de la Langue du Païs. Le Prédicateur, selon lui, doit l'apprendre à fond, & pour cela, il faut qu'il soit élevé parmi des gens qui parlent bien, qu'il assiste aux discours publics, qu'il entende les sermons. Ce n'est pas assez. Il y doit faire ses remarques, & les écrire; voir si l'Exorde étoit bien pris; si la division étoit convenable & amenée; si les difficultez y étoient bien éclaircies; si les passions y étoient bien touchées; si les passages de l'Ecriture y étoient bien expliquez; s'il y avoit dans le discours des pensées curieuses & solides; ou enfin, s'il y avoit quelque chose à reprendre. Que si un jeune homme n'est point encore en état de faire lui-même ces observations, il faut l'y aider, pourvû néanmoins qu'on ne lui inspire ni la licence de la censure, ni le mépris des personnes, qui pour manquer en quelque chose, ne laissent pas d'être d'ailleurs très-respectables.

p. 140. & 145.

Ces avis sont utiles: mais, outre

Erasme.

l'avantage qu'on peut en tirer en les pratiquant, ils servent en même tems à nous découvrir le point de vûë de l'Auteur, & la juste idée qu'il faut se faire de son Ouvrage. Je crois voir, sans qu'il le dise, qu'il l'a composé sur le modéle de Quintilien, & qu'il a voulu faire pour l'Eloquence de la Chaire, ce que cet ancien Rhéteur avoit exécuté pour celle du Barreau. Il a soin des mœurs, comme lui; il prend comme lui, l'Orateur en quelque façon dès le berceau; il regle, comme lui, & sa conduite & ses études; il est de même fort diffus; il marque, à son exemple, les bons Livres qu'on doit lire avec plus de soin; Peut-être enfin a-t-il eû, aussi bien que lui, cette ambition qu'il y reprend, de paroître Auteur de ses régles. Car il a profité des meilleurs Maîtres; il donne leurs préceptes; il les donne fort au long; & néanmoins il cite peu les Auteurs où il a puisé.

Cependant il faut reconnoître que sur les préceptes communs que nous ont laissé les Payens, il donne des exemples que les Payens ne pouvoient pas lui fournir. Ajoûtons qu'il ne se vante pas de donner des régles nou-

Erasme. velles: il ne dit point que les préceptes des Anciens ne soient que pour le Barreau, ou même qu'ils ne servent guéres; il a laissé cette vanité, & en même temps cette injustice, à des Auteurs de notre siécle.

P. 145. &c. Une preuve qu'il n'est point dans cet égarement, ce sont les Livres qu'il conseille d'étudier. Outre les Peres de l'Eglise, Démosthéne & Ciceron sont ses Heros pour la Diction; Aristote l'est aussi pour la méthode; Platon pour l'Art de s'insinuer dans les cœurs & pour l'adresse à mettre une verité dans son jour. Il fait le même honneur à Tite-Live tant pour la sagesse & l'éloquence qu'on voit par-tout dans ses Harangues, dans ses conseils ou dans ses avis, que pour les mœurs oratoires dont j'ai parlé si souvent, & qui font pareillement un des beaux caractéres de Virgile. Il donne le même rang à Tacite pour les sentences, à Senéque pour le sel à rendre le vice ridicule, enfin à Plutarque pour la Morale, qui est si belle dans cet Auteur que Saint Basile, selon lui, & S. Chrysostome en ont tiré de grands avantages.

Quelque avancez que nous soyions

dans notre Auteur, nous n'avons proprement rien vû encore de Rhétorique. Nous y avons appris à vivre, à étudier, à parler, & il s'agit de l'Art de persuader les veritez Evangeliques. C'est sur quoi il avoüe que Saint Augustin a écrit ; mais il prétend deux choses : l'une, que ce Pere de l'Eglise n'a pas tout dit ; & l'autre, que quand même il auroit tout dit, les changemens de temps lui laissent encore la liberté de traiter la même matiere, quoiqu'il ne soit pas en état de le faire d'une maniere si polie. Erasme. P. 149.

Il ne se soucie point que l'on convienne qu'il y a un Art de prêcher, pourvu qu'on avoüe qu'on peut en donner des régles. Il paroît même incliner à croire que ces régles ne sont point un Art : mais sa raison est peu solide. *Comment*, dit-il, *concevoir un Art qui soit nuisible si on ne le cache ?* Il faut répondre que l'Orateur n'a pas toûjours besoin de cacher l'Art ; Saint Augustin & Démosthéne en certains lieux de leurs discours, ont fait profession de vouloir être éloquens : & d'ailleurs, dans la Peinture même & dans la Sculpture, la perfection de l'Art est de se cacher si bien, qu'on puisse P. 149.

Erasme. s'y tromper, & le prendre pour la Nature. Quoi qu'il en soit, *la méthode* de prêcher, si l'on ne veut point dire *l'Art*, n'est autre chose que la Rhétorique même qu'on applique d'une maniere convenable aux veritez de la Religion. Aussi est-ce tout ce que fait notre Auteur, à l'exemple de Saint Augustin.

Ce qu'il a de propre sur ce sujet, c'est de marquer les défauts que la simplicité du Prédicateur, & l'ignorance où il est de la matiere qu'il doit traiter, ou de la maniere de s'y prendre, introduit quelque-fois dans les sermons. Tels sont ceux qui provenoient de l'attachement qu'on avoit pour la Scholastique; Tels sont les contes comiques, & quelque-fois scandaleux, que certains Prédicateurs ont mêlé dans leurs discours, tantôt pour pour divertir l'Auditeur, & tantôt pour réveiller son attention. Les moins blâmables ressembloient à celui que fit Démosthéne de deux païsans qui prirent querelle pour savoir lequel des deux avoit droit de se tenir à l'ombre d'un asne que l'un avoit loüé à l'autre, parceque, disoit-il, il n'avoit pas loüé l'ombre. C'est ainsi, dit Erasme, qu'-

p. 154. 155.

un Prédicateur qu'il avoit entendu, raconta comment une femme se lava le visage avec de l'eau de fumier, précisément sur la défense que lui en avoit fait son mari pour éprouver sa curiosité. Ces moyens de plaire ne conviennent point en présence des Autels. Les raillèries n'y conviennent pas non plus : si néanmoins on comprenoit l'Ironie sous ce terme, il faudroit l'excepter, puisqu'on en trouve d'excellens exemples dans l'Ecriture & dans les Peres. Erasme.

Erasme ne croit point que les préceptes communs touchant l'Exorde, la Narration, la Division, la Preuve, & la Réfutation, servent de grand-chose à l'Orateur Evangélique. Ils lui apportent néanmoins quelques lumieres, à ce qu'il dit. Cela se contredit un peu ; encore plus ce qu'il dit devant & aprés de l'utilité des préceptes. Il ne faut pourtant pas le presser sur cet article, puisque son Ouvrage n'est point achevé. Ce qui l'a trompé sur l'Exorde, c'est que les matieres de la Religion sont fort intéressantes ; il conclut de là que les Exordes y sont inutiles ; La conclusion n'est bonne qu'en certains cas ; En d'autres il faut p. 157.

Erasme. se contenter de dire que les Exordes doivent être courts.

Ibid. La coûtume de commencer par un texte étoit récente du temps d'Erasme, & néanmoins comme il le remarque, il y en a des exemples dans S. P. 156. Basile, dans S. Leon, dans S. Chrysostome, & dans Origéne. Il est à propos que le texte soit un précis du sermon, & qu'il soit tiré de l'Evangile ou de l'Epitre qu'on veut expliquer. Cependant cela n'est pas nécessaire; il suffit qu'il vienne au sujet. On peut même, à ce qu'il dit, se passer de texte à l'exemple des Anciens, & entr'autres, à l'exemple de S. Pierre dans le discours qu'il fait aux Juifs le jour de la Pentecôte. La grande régle est d'édifier, & par conséquent, de ne point omettre le texte dans les occasions où cette omission pourroit faire peine. Elle ne m'en feroit point en certains cas; mais le sermon de S. Pierre, selon moi, ne peut servir d'exemple que pour un discours fait sur le champ.

Les histoires & les paraboles, selon notre Auteur, conviennent fort aux Exordes, si l'on en cherche la raison, on verra qu'elles gagnent l'attention: Et cela revient à la régle générale,

qu'il a pourtant dit n'être pas d'un grand usage. *Dans ces histoires & dans ces paraboles il faut observer*, dit-il, *les régles de la Narration, & sur-tout, l'expression des mœurs.* Ne donne-t-il pas lieu de conclure, qu'il en faut toûjours revenir aux préceptes ordinaires ? Il n'y a sorte d'Exordes dont Erasme ne donne des exemples, même de ceux qui paroissent faits sans préparation. Sur cet article il paroît puiser ses préceptes dans les sources d'Hermogéne ; & s'il ne le dit pas, c'est, ou qu'il n'a pas crû necessaire d'en avertir, ou qu'il n'a pû donner à l'Ouvrage la forme qu'il vouloit lui donner. Erasme.

P. 162. ad calc. & 163.

L'usage de la Salutation Angelique aprés l'Exorde ne s'est point encore introduit en Italie ; Erasme dit qu'il étoit nouveau parmi nous dans le temps qu'il écrivoit ; & il ne sait qui en est l'Auteur. Mais comme cette Salutation est une loüange, aussi bien que les paroles des Anges dans le Cantique *Gloria in excelsis*, il auroit mieux aimé qu'on eût introduit l'usage d'une priere, qu'on auroit ordinairement adressé à Dieu, d'autres fois aux Saints, ou à la Sainte Vierge, selon le sujet.

Erasme.

On peut croire que c'est dans cet esprit que le jour du grand Vendredi on invoque la Sainte Croix. Quoi qu'il en soit, la maniere dont Erasme (3) s'exprime sur le point dont il s'agit, donne à penser que d'abord, lorsque cette coûtume s'introduisit, le Prédicateur ne récitoit précisement que les paroles de l'Ange avec celles de Sainte Elizabeth; Et comme l'usage présent y joint la priére qui les accompagne, je juge que d'autres personnes qu'Erasme firent la même réfléxion que lui; & en conséquence, apporterent, par cette addition, un temperament qu'Erasme même auroit approuvé, puisqu'il reconnoît que les prieres Chrêtiennes sont ordinairement accompagnées de loüanges.

Par exemple, Deus cujus proprium est misereri, *&*, qui vivis & regnas &c.

Il n'est point inutile de savoir que la Division dans les discours a ses inconvenients & ses usages, aussi bien que ses difficultez, puisque de toutes celles que Ciceron a employées, il n'y en a qu'une (4) que tout le monde loüe;

(3) Admonito populo ut invocent beatam Virginem nihil petunt ab eâ, sed tantùm salutant verbis Angeli & Elizabeth. Eras. l. 2. p. 175.

(4 (Illa partitio citra exceptionem laudata pro Muræna; *In-*

au lieu que toutes les autres sont, ou vicieuses, ou du moins douteuses. L'Art des propositions est aussi trés-difficile, selon Quintilien, aussi bien que selon Erasme. Pour réüssir à les trouver, il faut beaucoup faire attention sur les circonstances du sujet qu'on veut traiter, & particulierement considerer ce qu'on pourroit nous objecter dans le dessein que nous avons; par exemple, ce qu'on pourroit nous opposer contre la pratique du jeûne, ou contre l'amour de la virginité que nous voulons recommander. On reconnoît sur cet article, qu'Erasme n'ignoroit point les préceptes d'Hermogéne: On le voit encore, par l'estime qu'il fait des *propositions subsidiaires*, que l'Orateur avance par surabondance, comme lorsqu'un Prédicateur dit, *Quand même vous ne seriez pas Chrêtiens, &c.* ou, Quand *même vous seriez tous Payens, &c.* Ainsi que Ciceron a

Erasme.

P. 211. 213. 216. 217.

telligo, judices, tres totius accusationis partes fuisse, & earum unam in reprehensione vitæ, alteram in contentione dignitatis, tertiam in criminibus ambitûs esse versatam: Nihil lucidius; nihil superfluum; universam complectitur causam; ab adversariis autem subministratur. Erasm. à p. 177. ad 183.

Erafme. dit, *Mais quand même Milon l'auroit tué de gayeté de cœur*, &c. Ces propofitions fubfidiaires, quand elles font mifes en un beau jour, rendent l'Auditeur plûs traitable fur la propofition principale, dont il faut toûjours faire fon fort, fur-tout dans le Plaidoyé.

Pour donner le moyen d'établir les propofitions, il parcourt les lieux propres du genre déliberatif & du Panegyrique aufquels il rapporte tous les fermons; c'eft par cette confideration qu'il entre dans le détail de toutes les efpeces de difcours que Denys d'Halicarnaffe a comprifes fous ces deux genres, & c'eft dans cette fource qu'Erafme a puifé fa doctrine. Il n'exclut pourtant pas le judiciaire, lorfqu'il s'agit de répondre aux Hérétiques, aux Schifmatiques, & aux Juifs. Il parcourt auffi les lieux communs aux trois genres: mais il y eft trop diffus, & lui-même l'a fenti. On peut croire néanmoins que comme il fournit par tout des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres, fon travail peut être d'ufage. J'en dis autant des exemples qu'il donne fur les Paffions, dont il montre la neceffité dans les fermons, parceque l'unique fin de l'Eloquence

P. 183. 189. 209.

P. 322.

Evangelique n'eſt preſque que de toucher le cœur. Je ne puis pas cependant ne pas remarquer qu'il s'y étend trop, & qu'encore qu'il faſſe profeſſion d'être court, il fait de grandes digreſſions, des contes, des hiſtoires tantôt touchant Robert de Lice, & tantôt touchant Jerôme Savanarola. Il n'eſt pas moins diffus ſur les figures; mais, ce qui eſt à ſa loüange, il en marque & l'uſage & le lieu; A quoi j'ajoûte qu'en le liſant avec attention, il paroît ou ſe défier du Lecteur, ou vouloir tout dire, ou ne point s'appercevoir de ſes longueurs, ou enfin, ſentir que ſa méthode eſt fort amuſante.

Eraſme.

Ou *Savonarolle, Dominicain, fameux Prédicateur, brûlé vif à Florence en* 1490. *au mois d'Avril.* Voy. Mezer. abreg. T. 4. p. 397.

Sur quoi il eſt fort ſuccinct, c'eſt ſur l'arrangement des mots & des choſes; il parle de la memoire, comme j'en ai parlé ſi ſouvent. A l'égard de la Prononciation, ce qu'il en dit, ne ſont preſque que les préceptes de Quintilien, qu'il applique au Prédicateur. Il en eſt de même de l'Amplification, de l'agrément du diſcours, & de ſa vehemence.

Je laiſſe tout ce qu'il dit ſur les divers ſens de l'Ecriture; ſur l'obligation de reconnoître le ſens figuré, & néan-

P. 418. &c.

Erasme. moins de s'attacher au sens litteral. Son dessein est de marquer la prudence necessaire au Prédicateur pour ne point s'égarer. Cela l'oblige d'un côté à s'étendre fort sur les Allegories, & de l'autre à rapporter les régles que donnoit sur cette matiere un Donatiste, (P. 482.) nommé Ticonius, que S. Augustin estimoit beaucoup pour son grand esprit, quoiqu'il abhorrât ses erreurs. Et pour montrer encore mieux la sagesse ou le ménagement qu'il faut garder dans la Prédication, il montre celui que Démosthéne gardoit dans ses harangues, (Philipp. 1.) & il le met en parallele, tant avec celui que garda S. Pierre dans le discours qu'il fit aux Juifs le jour de la Pentecôte, qu'avec celui que S. Paul garda, en parlant dans l'Aréopage. (P. 490. 492. 497.) Ce sont trois excellentes analyses, que néanmoins leur longueur m'empêche de rapporter.

(L. 7. 288. n. 2.) M. Morhof nomme Erasme le premier parmi ceux qui ont écrit de la Prédication. Il auroit dû nommer d'abord S. Augustin, & lui donner la loüange qu'il donne à Erasme & à Schraderus, d'avoir montré que les préceptes d'Aristote, c'est-à-dire, les régles que les Payens nous ont laissées,

suffisent à tous les Orateurs sacrez ou profanes, puisqu'ils ne doivent differer entr'eux que par les differens sujets qu'ils ont à traiter. M. Morhof ajoûte, qu'on trouve en effet l'idée & la pratique de ces préceptes dans les Ouvrages des Peres ; Que la barbarie avoit introduit une autre sorte de sermons ; mais que la connoissance des belles lettres les a bannis ; Qu'inutilement voudroit-on exclure l'éloquence de la chaire, puisqu'on la trouve dans saint Paul & dans tous les Livres Saints ; Que l'éloquence est un art divin, quoique ce soient les Payens qui en ont donné les régles ; Que beaucoup d'Auteurs en ont voulu prescrire d'autres, mais qu'ils n'y ont pas réüssi ; Qu'ils se sont tous égarez dans des idées de methodes vaines & semblables à celles de Raymond Lulle ; Enfin qu'ils se sont autant écartez les uns des autres, qu'ils s'écartoient des routes ordinaires, ausquelles l'experience a toûjours fait reconnoître qu'il falloit enfin revenir.

Erasme.

Au témoignage de M. Morhof, je joins celui de Keckerman qui dans sa Rhétorique Ecclésiastique, dit qu'Erasme dans son Traité du Prédicateur, a ou mieux écrit que les autres sur

Sturmius. cette matiere, ou contribué à leurs succés, outre que c'eſt lui qui leur a fait naître l'envie de la traiter (5).

STURMIUS,

Né en 1507, mort âgé de plus de quatre-vingts ans, Auteur de plusieurs Ouvrages ſur la Rhéthorique.

IL ne faut pas confondre Jacques Sturmius, de l'une des plus nobles familles de Strasbourg, avec Jean Sturmius, dont j'ai à parler dans cet article, plus jeune que l'autre d'environ 18. ans, & fils d'un homme de médiocre condition. Il naquit à Straſbourg l'an 1507. Il y étudia d'abord; enſuite à Liége, & en dernier lieu à Louvain, où il enſeigna deux ans, aprés quoi il vint enſeigner à Paris: mais y êtant en danger à cauſe des nouvelles opinions qu'il avoit goûtées, il ſe retira dans ſon païs, où les Magiſtrats l'appelloient pour le mettre à

M. Bayl. dans ſon Dict. art de Sturm.

(5) Eraſmus omnium in hoc genere ſtudia vel ſuperavit vel excitavit & adjuvit. *Keck. in Praf. Rhet. Eccl.*

la tête de leur Collége. Il le rendit célébre, en fut fait Recteur pour toute sa vie, & lui obtint de l'Empereur Maximilien II. le titre d'Académie. Il entendoit fort bien les humanitez, écrivoit en Latin fort purement, & enseignoit avec beaucoup de methode. Il fut chargé de plusieurs députations en Allemagne ; il s'acquitta de ces emplois avec beaucoup d'honneur & de vigilance. Il vécut environ 81. ans. Sturmius.

Parmi les Ouvrages qu'on lui donne, il y en a qui lui font honneur. Tel est son Traité de l'Elocution (1), qui est divisé en quatre Livres, si l'on en croit le titre ; mais qui n'en a que trois, qui comprennent tout ce que l'Auteur promet dans la distribution de sa matiere. P. 11. & 12. item. p. 434. & 435.

Cet Ouvrage n'est proprement qu'un Commentaire sur les idées d'Hermogéne, très-ample, trés-entendu, & très-méthodique. Aussi dans le consentement que l'Auteur donne à un de ses amis de faire imprimer son Ouvrage, ne manque-t-il pas de dire lui-même, qu'il a mieux distribué sa matiere, & qu'il l'a expliquée par un plus Le 20. Octobre 1575. l'Ep. Dedic. est de 1576.

(1) De universâ ratione Elocutionis, libri quatuor.

Sturmius. grand nombre d'exemples, qu'on ne l'avoit encore fait. Il est vrai pour les exemples, qu'il ne les épargne point ; à l'égard de la distribution de son sujet, il ne suit pas le plan de son Auteur, il s'en fait un particulier, où il rappelle aux mêmes idées générales les principes d'Aristote, d'Hermogéne, & de Ciceron, qu'il préfere à tous les Maîtres de Rhétorique.

Je ne rapporte rien de ses préceptes ; ce sont ceux de ces grands Maîtres : j'observe seulement qu'on reconnoît dans cet Ouvrage, tout ce qu'on a dit de l'habileté, du soin, de l'éxactitude de Sturmius. On y voit son goût, son discernement, son érudition prodigieuse, sans qu'on puisse l'accuser de trop charger ses Lecteurs, parce qu'il se contente d'indiquer les exemples, d'une maniere fort succinte, & qu'il n'a point la passion de les rapporter tout au long.

Le premier Livre traite *des pensées & de leurs ornemens* ; le second explique *les differences des mots, & des figures de diction* ; le troisiéme parle *des Periodes & de leurs membres*. Mais comme on a dit qu'Aristote avoit réduit la Rhétorique *à l'Invention*, on

pourroit dire de même que Sturmius rappelle tout à *l'Elocution*, puisque dans le Traité qu'il en a fait, il parle des *preuves*, de *l'amplification*, & d'autres choses qui n'appartiennent point à l'expression. Sturmius.

Mon sentiment est, que c'est un Livre à lire & à étudier, si l'on veut avoir une parfaite intelligence d'Hermogéne, & se délivrer de la confusion que peut mettre dans nos idées, la différence que nous trouvons dans les Traitez des plus grands Maîtres.

Gaspard Laurent à qui nous devons une Traduction Latine, & un bon Commentaire sur Hermogéne, reconnoît qu'on a obligation à Sturmius, d'avoir le premier enseigné à ses Disciples la Rhétorique de cet ancien Rhéteur, comme on est redevable à François Porte, d'avoir le premier corrigé le Texte avec beaucoup de choix. Il ajoûte qu'il ne se seroit pas avisé de rien faire sur cet Auteur Grec, si Sturmius avoit lui-même donné au Public ce qu'il en avoit dit dans ses leçons : mais que nous n'en avons que ce qu'en a pu recueillir son Disciple Jean Cocin, ainsi qu'on le voit par sa Préface ; ce qui l'a autorisé à travail-

* Epist. Nuncup. p. 1 & 2.

Sturmius. ler tout de nouveau ſur ce ſujet, ſans qu'à cet égard on puiſſe aucunement le blâmer, puiſqu'il rend juſtice à ceux qui lui ont applani le chemin.

Quelque bon que ſoit l'Ouvrage de Gaſpard Laurent, il me paroît que celui de Sturmius va de pair avec le ſien, & qu'il ſe fait lire avec plaiſir; en ſorte que celui qui l'a fait imprimer, a été plus heureux dans cette édition, que dans celle qu'il a faite encore de ce que Sturmius avoit dicté ſur la Rhétorique d'Ariſtote. Je ne trouve rien de fort loüable dans cette derniere, que le papier & le caractére.

F Voyez le premier vol. de cet Ouv. article d'Ariſtote, à la fin.

C'eſt ainſi que le *Traité touchant la maniere de rétablir l'Eloquence*, ne contribue point non plus à la gloire de nôtre Auteur. Il y uſe ſouvent de redites inutiles, & il paroît même quelquefois ſe contredire. Il y remarque que Craſſus dans Ciceron demande bien des choſes à un homme qui aſpire à la gloire d'Orateur, le génie, l'éducation, les regles, la ſcience, les belles lettres, la connoiſſance de la langue, la lecture, l'uſage, la memoire, l'aſſiduité au travail : il donne ſur cela ſes penſées ; mais je crois pouvoir dire que Junius a mieux traité que lui

toutes ces differentes parties. Sturmius.

Son Commentaire ſur les Partitions Oratoires de Ciceron eſt un bon Livre. C'eſt ſans doute cet Ouvrage, avec le Traité de l'Elocution, qui lui ont attiré les louanges que Schoth lui a données. Ce Critique le met au nombre de ceux qui ont ſuivi dans leurs préceptes la méthode d'Hermogéne. Il ajoûte que les Auteurs de ce genre ſont rares, & néanmoins que l'Allemagne en compte deux, *Sturmius & Erythrée.*

Sturmius a fait auſſi une Traduction des quatre Livres d'Hermogéne, qui ont pour titre *De l'Invention*, avec un Commentaire pour les rendre plus intelligibles. La Traduction me paroît bonne auſſi bien que le Commentaire, excepté qu'il eſt de beaucoup trop long. Car pour faire entendre Hermogéne, non ſeulement il en explique les mots & les penſées, mais il ſupplée ce qu'il croit que l'Auteur a omis, & il y joint des exemples de Démoſthéne & de Ciceron, dont il fait des Analyſes fort longues. Ce n'eſt pas tout, dans cette explication il veut traiter toutes les régles de l'Art. C'eſt donc ſur cela, ſelon moi, que doit tomber la cenſure que le Chancelier Bacon a

Sturmius. faite de Sturmius, quand il dit (2) que *cet Auteur a mis un soin excessif & même infini à expliquer, & les regles d'Hermogéne, & les Harangues de Ciceron.* Elle ne peut convenir à ce qu'il a fait sur les idées, Ouvrage également utile & agréable.

N'oublions pas un grand éloge que Gaspard Laurent donne encore à Sturmius. * Car ayant établi la difference du Maître de Rhétorique & de l'Orateur ; il ajoûte que personne parmi les Grecs n'a été en même temps l'un & l'autre ; que Ciceron l'a été parmi les Latins : mais qu'on peut dire que Sturmius l'a été parmi les Allemans. Il est vrai selon Gaspard Laurent, qu'on ne donne la qualité d'Orateur, qu'à ceux qui outre le talent qu'ils ont de parler, sont de plus en place pour l'exercer. Mais cet avantage ne manqua point à Sturmius ; puisqu'il fut plusieurs fois député vers differentes Puissances, auprés desquelles il put, avec caractere, faire usage de son éloquence.

* Ubi suprà p. 7. & 8.

(2) Tunc Sturmius in Cicerone Oratore & in Hermogene Rhetore infinitam & anxiam operam consumpsit. Bac. de Augm. scient. l. 1. p. 41.

JACQUES LOUIS STREBE'E DE RHEIMS,

Contemporain d'Erasme, & Précepteur des Neveux du Cardinal le Veneur, qui étoit Evêque de Lisieux.

SI les personnes passionnées pour l'Eloquence, veulent s'instruire des régles de l'Art dans les Ouvrages de Ciceron, on peut dire qu'ils ont beaucoup d'obligation à Strébée. Il seroit difficile, ce me semble, de faire rien de meilleur que ses Commentaires, soit sur les trois Dialogues, soit sur le Livre de l'Orateur. Ce n'est pourtant pas dequoi il s'agit ici. Ils doivent avoir place parmi les Commentateurs; mais il est question d'un Ouvrage qu'il a lui-même composé touchant l'Elocution, & dans lequel il traite particulierement *du choix & de l'arrangement des mots* (1).

L'Auteur nous apprend qu'il fit cet Ouvrage à ses heures perduës, & cependant rien ne peut être ni plus poli ni mieux entendu. Ce qui le porta à 1 Epist. Dec. p. 1.

(1) De Electione & Collocatione verborum.

Strébée.

écrire, fut le désir de chasser la barbarie qui s'étoit introduite parmi ceux qui parloient Latin. Il n'y en avoit pas un entre mille, qui parlât cette langue avec la pureté, la clarté, & l'harmonie qui lui sont propres. Les plus savans mêmes n'avoient nulle idée de toutes ces choses. Il avoüe néanmoins que la connoissance des beaux Arts sembloit renaître; & comme il vouloit y contribuer, il entreprit d'enseigner aux jeunes gens comment se forme le style, quels Auteurs sont à imiter; comment il faut choisir ses termes; de quelle maniere il faut les ranger, en un mot, comment il faut s'exprimer.

Il s'étend sur les différences des termes, matiere fort ample, au jugement de Ciceron, (2) qui s'est pourtant contenté de la désigner, sans la traiter, non plus que Quintilien, ni aucun de ceux qui sont venus ensuite; il mêle par tout des exemples avec les préceptes; il développe la nature & le rapport des syllabes; il fait sentir ce qui produit l'harmonie dans le discours, aussi bien que ce qui fait les différens

(2) Est enim locus | usuque verborum. latè patens de natura | *Cic.*

styles;

ſtyles ; & il croit pouvoir ſe flatter, ſinon de dire quelque choſe de plus ſolide que les autres, du moins de s'expliquer mieux, & de traiter ſa matiere plus à fond. Strébée.

Il fait voir pourquoi de tant de perſonnes qui ſe mêlent d'écrire, il y en a ſi peu qui s'entendent au choix des mots & à leur juſte arrangement. Ils n'ont point d'habiles Maîtres, ils puiſent dans de mauvaiſes ſources, dans des recueils de formules, d'élegances, de mots & de phraſes (3). Ils ne vont point aux originaux ; ils ne composent pas avec ſoin, & faute d'intelligence, ils tombent dans une mauvaiſe affectation de tranſpoſer les mots, en des occaſions mêmes où l'ordre naturel vaudroit beaucoup mieux.

Strébée croit encore qu'il faut commencer la Rhétorique par les préceptes de l'Elocution, parceque c'eſt aux Maîtres à fournir la matiere, & la maniere de la traiter, auſſi-bien que la diſpoſition & l'ordre. Outre que l'ordre eſt plutôt un effet de l'eſprit & de la prudence, que des regles. L'invention de même eſt une choſe de ſens * Id. p. 12.

(3) De formulis, de officinis, de epithetis &c. nihil Cicero. nihil Quintil. &c. Streb. p. 9.

Strébée. commun ; & elle vient avec la prudence & avec le jugement, à force d'entendre parler, de lire, de conférer, de s'entretenir & de composer.

Aprés ces préambules l'Auteur s'attache à donner, par des préceptes, & par des exemples, une juste idée de toutes les différences des termes, selon qu'ils sont honnêtes ou contraires à l'honnêteté, bas ou sublimes, propres ou figurez ; enfin selon qu'ils sont graves, sonores, barbares, rustiques, inusitez ; ou qu'ils ont de la douceur & autres semblables caractéres. Tout cela est expliqué dans le premier Livre de Strébée, d'un style qui fait plaisir, & qui n'est ni trop long, ni trop concis ; mais pur, clair, noble, vif, élegant, & majestueux en même temps ; & d'une maniere qui ne laisse rien à desirer.

Je dis la même chose de la seconde Partie de son Ouvrage, où il traite de l'arrangement des mots. Il fait observer quelles sont les lettres, voyelles, ou consones, qui ont entr'elles du rapport, qui se concilient aisément, ou qui se heurtent & s'entrechoquent, ce qui rend la prononciation plus douce ou plus rude. Il joint l'explication de

tout ce qui rend le discours harmonieux, & il suit par tout les principes de Ciceron & de Quintilien, quoiqu'il traite son sujet avec plus de soin & avec plus d'éxactitude. Il prouve qu'il y a des nombres dans la Prose, & qui sont plus difficiles que ceux qui entrent dans les vers. Il remarque que Thrasymaque les observa le premier, & qu'Isocrate les polit. Strebée. Fol. 93. verso.

Il parle en habile homme & de la Periode & des Styles; il réduit ceux-ci à trois, quelque différence qu'il y ait dans les Lettres missives, les Panégyriques, les Eloges, les Déliberations, les Harangues, les Plaidoyez, les Annales, les Histoires, les Apologues, Fables, Apophthegmes, Commentaires, Remarques, Interprétations, Préceptes d'art, Comédies, Tragédies, Mimes, Satires, Bucoliques, Georgiques, Epigrammes, Odes, Vers Heroïques. Cette difference, selon lui, ne multiplie point les styles, comme la différence qui distingue les hommes, ne fait pas que les hommes soient de differente espece. L'Auteur parle ensuite des styles vicieux, & il en dit tout ce qui s'en peut dire.

Ce qu'il y a de particulier, il ne goû- Fol. 86.

Strébée. toit point la Poësie Françoise, à cause qu'elle est toujours sujette à la rime. Il reconnoît néanmoins que ce qui lui déplait dans nos vers, fait quelquefois une beauté dans la Prose latine, & il le goûte dans cette langue, à cause qu'on l'y employe rarement. Au reste sa maniere d'écrire & de s'énoncer est par-tout noble, harmonieuse & proportionnée à sa matiere. Ses préceptes sont solides, les exemples courts, faciles, choisis avec jugement. En un mot, son Livre est un Ouvrage utile à quiconque veut écrire en Latin, ou parler cette langue, comme les meilleurs Auteurs l'ont parlée.

Strébée a fait aussi un Abbregé de Quintilien, que je n'ai pas vû. Le P. Masene marque beaucoup d'estime pour les Ouvrages de cet Auteur.

Maf. Palæst. Styli Rom.



PIERRE JEAN NUGNEZ,

En Latin

NUNNESIUS,

De Valence en Espagne, Professeur de Rhétorique à Barcelone.

LE Censeur de Livres qui a donné son approbation à Nugnez, lui donne * en même temps des éloges magnifiques. C'est, selon lui, un homme rempli de toutes sortes de sciences, qui entend parfaitement bien le Grec & le Latin, & qui s'est acquis une haute réputation à professer la Rhétorique. Il dit encore que le fond de son Livre est solide, & que les maximes y sont aussi importantes, que les expressions en sont belles & élégantes.

* Nunnes. in Cens. approb.

Il paroît que cet Auteur a été en grande estime parmi les gens de sa nation. André Schot, * comme nous l'avons vû sur Hermogéne, en fait beaucoup de cas, & on ne doit point croire que les loüanges qu'il lui donne, soient un effet seulement de leur amitié. Car

* Proleg. in Phot.

Nugnez.

ce qui prouve que les Espagnols estimoient fort Nugnez, c'est qu'il fût appellé à Barcelone, pour y enseigner l'Eloquence & la langue Greeque, & qu'on l'y engagea par une grosse pension.

* Morhof. T. 2. l. 6. p. 252.

M. Morhof, * de qui je tiens le fait que je viens de rapporter, & qui le tenoit de Miréus, n'avoit point vû la Rhétorique de Nugnez. C'est un Ouvrage divisé en cinq Livres. La Préface roule sur les Disciples de trois Maîtres célébres, Isocrate, Aristote, & Hermagore. Dans le corps de l'Ouvrage l'Auteur suit particulierement la méthode d'Hermogéne. L'estime qu'il faisoit de ce jeune Rhéteur, lui fit chercher l'occasion de le mettre entre les mains de tout le monde, par une Traduction Latine, qui fût du caractére, non pas des versions ordinaires, mais de celle que Ciceron a faite des Livres des Offices de Panétius. C'est ce qu'il a éxécuté en substituant des exemples Latins, tirez des bons Auteurs de cette langue, aux exemples Grecs de l'original; dans lequel il a d'ailleurs, changé, ajoûté, ou retranché bien des choses, sans néanmoins en troubler l'ordre, qui lui paroit très-propre, soit pour apprendre les pré-

ceptes, soit pour en faire un Traité. Nugnez.
Il s'est servi, en tout cela, des lumieres qu'il pouvoit encore tirer des plus grands Maîtres, sur-tout de ceux qu'Hermogéne a suivis, ou des Auteurs qui ont expliqué ses préceptes par des Commentaires. C'est le fondement des éloges qu'André Schot a donnez à Nugnez, comme étant du petit nombre de ceux qui parmi les modernes ont suivi la méthode d'Hermogéne.

C'est en effet selon les principes de ce Rhéteur, que Nugnez, dans son premier Livre, ramasse les préceptes les plus convenables à la jeunesse, en quoi il prend un soin qu'Hermogéne n'avoit pas pris. Dans son second Livre, il donne comme lui la maniere de fixer l'état ou la question d'une cause; dans le troisiéme, il donne les préceptes de l'invention; dans le quatriéme, il explique les préceptes de l'Elocution & des divers caractéres du discours. Enfin, il veut donner, dans le cinquiéme, la méthode de mettre tous les préceptes en usage. Ainsi on peut dire que c'est une exacte copie d'Hermogéne; que quiconque connoît & sait bien l'un, peut se flatter de connoître & de

bien ſavoir l'autre ; & par conſéquent, qu'aprés ce que j'ai dit de cet ancien Rhéteur, il ne me reſte rien à dire de la doctrine du Moderne.

JEAN LOUIS VIVEZ

De Valence en Eſpagne, mort en 1541.

Juges des ſç. T. 2. Part. 1. p. 277. part. 2. p. 161. T. 3. pag. 87.

MOnſieur Baillet parle de Vivez en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, & remarque qu'au jugement de quelques Critiques, cet Auteur avoit de la ſolidité, de l'Erudition, de l'Eloquence, de la vivacité d'eſprit & de la pieté : mais que d'autres l'accuſent d'orgueil & de malignité dans ſes cenſures, & trouvent qu'il parle avec autant d'aſſurance ou de préſomption, que s'il êtoit ſur le trépied, ou que ce fût un homme deſcendu exprés du Ciel pour nous inſtruire. On pourroit excuſer la vanité dans un Auteur qui ne diroit rien que de bon, & qui ſeroit ſeur de ce qu'il avance ; mais Henry Eſtienne dont Mr. Baillet ſemble embraſſer le ſentiment, témoigne que Vivez n'eſt pas toûjours

T. 2. part. 1. p. 277.

fort judicieux dans sa Critique, & qu'il suit assez souvent sa passion & ses préjugez dans les jugemens qu'il porte des Auteurs. Vivez.

Dans tous ces divers caractéres, il est question de Vivez consideré comme un Critique ou comme un Grammairien. Mr. Morhof qui en parle comme d'un Maître de Rhérorique, dit qu'il n'est pas moins estimable que George de Trébizonde, & qu'encore qu'il se fût appliqué tard à l'étude, il ne laissa pas en peu d'années de faire des Ouvrages trés-doctes & trés-exacts. Il met de ce nombre ceux qui reviennent à mon sujet, c'est-à-dire une Rhétorique en trois Livres, & le quatriéme Livre du Traité que l'Auteur a fait *touchant la maniere d'enseigner les sciences*. Il y a apparence qu'au lieu de ce Traité, Mr. Morhof a voulu dire celui *de la Décadence des Arts*; puisque c'est là qu'au Livre quatriéme, l'Auteur, comme le dit Mr. Morhof, parle *de la chute de l'Eloquence & des moyens de la rétablir*, sur quoi il ne dit que peu de chose dans son Traité touchant la maniere d'enseigner les sciences.

Moth. T. 1. l. 6. pag. 250. n. 20.

A la lecture de ces Ouvrages, il m'a

Vivez. paru que Vivez avoit en effet beaucoup d'esprit, & qu'il êtoit d'un grand travail ; deux avantages, avec lesquels on va loin en peu de temps. Aussi parle-t-il d'une infinité de choses, & il en parle en homme qui pense, & qui s'exprime noblement. Il produit souvent de lui-même, il profite aussi de ses lectures ; mais il donne trés-souvent ce qu'il a lû, pour des inventions nouvelles, & quelquefois ses prétendues découvertes ne sont pas les meilleures choses du monde. Enfin je n'y trouve pas ce qu'il faudroit, pour meriter les éloges que Mr. Morhof lui a donnez.

Le premier Livre de sa Rhétorique roule sur le choix des mots, sur leur arrangement, & leur son ; sur le son des lettres ; sur l'usage qu'on fait des mots dans le propre ou dans le figuré ; sur les diverses figures, soit qu'elles soient dans les pensées, soit qu'elles ne consistent que dans les termes, ce qui comprend les Tropes, les répetitions des mêmes mots, & les allusions d'un mot à un autre qui lui ressemble. Il ajoûte à cela des réflexions sur le nombre & sur l'harmonie, sur les Périodes & sur les parties qui les composent ; En un

mot, il donne dans ce Livre, des préceptes ſur l'Elocution. Mais aprés tout, il n'en dit rien que ce qu'on en avoit déja dit avec plus d'ordre, plus de méthode, & plus de netteté que lui. Vivez.

Cependant il nous repreſente dans ce Livre & dans le ſecond, la Rhétorique des Anciens comme perduë, & il ſe repreſente lui-même, tantôt comme un homme qui va tâcher de relever l'Eloquence, non pas tant par le rétabliſſement des anciens préceptes, que par la découverte de quelques nouvelles régles; tantôt comme un homme qui va recueillir quelques reſtes des anciennes Rhétoriques, de la même maniere qu'on ramaſſeroit les ruïnes d'un grand édifice; à quoi néanmoins il ne croit pas pouvoir ſuffire, parceque'il s'agit des Ouvrages d'un nombre infini de grands eſprits, qui avoient compoſé des Livres ſur l'Art Oratoire. *Dés l'entrée du 1. & du 2. l. de ſa Rhét.* *Ibid.*

C'eſt ainſi que cet Auteur a l'habileté de concilier je ne ſai quel air de modeſtie avec une des penſées les plus vaines que l'on puiſſe concevoir, qui eſt de ſe faire paſſer pour le Reſtaurateur de la Rhétorique. Ce que dit Vivez, eſt tout ce qu'il auroit pû dire ſi nous avions perdu tous les Livres

Vivez. des anciens Maîtres, comme nous avons perdu la Rhétorique d'Isocrate, & qu'il en eût ramassé les fragmens, comme on pourroit en ramasser quelques-uns de ce Rhéteur. Mais sur quel fondement a-t-il pû parler comme il parle, tandis que nous avons les Ouvrages d'Aristote, d'Hermogéne, de Ciceron & de Quintilien? Certainement si la Rhétorique des Anciens étoit un Edifice, dont Vivez a ramassé les ruïnes, on peut dire que c'est lui qui a bien voulu le renverser pour en ranger les materiaux d'une autre façon. Mais comme avec cela cet Edifice subsiste toûjours, il y auroit lieu d'examiner s'il a fait quelque chose de mieux. *Sans entrer* néanmoins dans cet examen, on voit clairement le jugement qu'il en faut faire, puisque personne n'a suivi sa méthode. Outre qu'on peut dire qu'il se condamne lui-même, lorsqu'il assure (1) qu'il a rougi de son entreprise. Il a raison d'en avoir honte, non pas en ce qu'il prétend avoir refuté les Anciens, quand il les a cru dans l'erreur;

(1) Me ipsum, si qua fides est, suscepti hujus mei sæpenumerò puduit. Viv. p. 324.

car cela eſt toûjours permis : mais en ce qu'il ne leur fait point honneur de ce qu'ils ont dit de plus excellent, & que le ſuppoſant perdu, il l'a donné comme une choſe dont il êtoit lui-même l'Auteur. Il va plus loin. Il prétend que les Anciens, preſſez d'en venir à l'uſage de la Rhétorique, ne ſe ſont pas mis en peine d'en connoître la nature, l'objet, les bornes, & la fin ; que tout ce qu'ils ont avancé ſur ces points de doctrine, ils l'ont dit au hazard ; qu'ils n'ont rien dit (2) que de confus ſur les bienſéances, & qu'on ne ſauroit faire uſage de leurs préceptes ſur cet article, quoiqu'il avoüe qu'un Maître habile peut ramaſſer beaucoup de choſes ſur cela, dans Ciceron, dans Quintilien, dans Hermogéne, & dans le Trapézontin. Il n'y a perſonne, je crois, qui ne trouve, comme moi, toutes ces propoſitions fort-extraor- Vivez. P. 394.

(2) habebitur ratio dicentis, audientis &c. De quibus, niſi ego fallor, perturbatè confuſéque eſt olim à majoribus noſtris præceptum, minimèque ad uſum congruenter. Poſſunt tamen à ſedulo Inſtitutore multa colligi ex Cic. Quintil. Hermog. Trapez. *Lud. Viv. de Trad. Diſc. p. 482. &c. voy. le 1. Vol. de cet Ouv. pag. 308.*

Vivez. dinaires ; & qui ne juge que si Vivez en a rougi, il n'en est pas pour cela plus excusable ; puisque ce n'est pas en rougissant qu'on doit éviter le blâme, mais en fuyant ce qui merite d'être blâmé (3).

Non seulement ces propositions sont contraires à la verité, & à la justice qu'on doit aux premiers Maîtres ; elles le sont les unes aux autres. Il en est de même de celles qu'il fait sur la Rhétorique. P. 489. Il dit d'un côté que quiconque étudie cet Art, ne doit point trop s'y attacher, à cause de l'abus qu'on en peut faire, & parce qu'on peut être tenté d'en abuser ; Raison qui lui fait P. 492. avancer, *que nous n'avons point du tout besoin du genre judiciaire, à cause des fraudes & de la malice qui lui sont propres.* P. 490. Il dit ailleurs que plus les hommes sont corrompus, plus les personnes sages & vertueuses doivent apprendre la Rhétorique, qui a tant de pouvoir sur les esprits pour les détourner du mal & pour les porter au bien. C'est ainsi qu'il trouve mauvais que

(3) Non enim pudendo, sed non faciendo id, quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus. Cic. 1. de Orat. n. 121.

Quintilien ait prétendu que la Rhétorique ou l'Eloquence s'étend à tout, tandis que lui-même ne lui donne pas moins d'étenduë. Il accuse Aristote d'être sur ce point de l'avis de Quintilien : & c'est une erreur de fait, qu'il ajoûte à tant de contradictions. Une autre erreur de Vivez, mais qui consiste dans la doctrine, c'est de croire que *l'Invention & la Disposition* ne sont non plus deux parties de Rhétorique, que la Memoire & l'Action ; en sorte que l'Elocution seule, selon lui, appartient à l'Art, & qu'il n'appartient qu'à l'usage & au bon sens de nous apprendre le lieu, le tems, & la maniere de dire les choses. Cela est formellement opposé à la pensée de Longin, qui dit que l'Art contribue au sublime, en nous marquant l'usage qu'il en faut faire, & il ne seroit pas mal-aisé de montrer que Longin n'est pas seul de ce sentiment. Ce que notre Auteur dit de l'Invention, est néanmoins très-bon en un sens, c'est-à-dire, en ce qu'il croit que sur les affaires de la vie, c'est l'esprit, l'usage, la prudence, la réflexion qui rend l'Orateur fécond à trouver les preuves ou les pensées dont il a besoin. Il ne faut point ôter à Vi-

Vivez.

P. 128.

P. 396.

Traict. du subl. c. 3.

Vivez. vez la gloire d'avoir ramaſſé dans ſon ſecond Livre, tous les rapports qu'on trouve entre le Diſcours & l'Homme, & qui font attribuer au premier ce qui ſemble ne convenir qu'à l'autre, comme *la bonne grace*, *les nerfs*, *l'embonpoint*, *la maigreur*, & autres choſes ſemblables. Mais c'eſt un fait certain qu'il n'y a pas un de ces rapports, que Vivez ait découvert le premier ; c'eſt un autre fait certain qu'il ne donne aucun précepte, à l'occaſion de ces rapports, que les Anciens n'ayent donné ; ou s'il hazarde de dire quelque choſe de nouveau, il ne ſe montre pas toûjours auſſi habile qu'il ſeroit à ſouhaiter, comme je l'ai déja fait entendre. Par exemple, les Anciens ont dit que l'Orateur doit *inſtruire*, *plaire* & *toucher*; au lieu de *plaire*, Vivez veut qu'on diſe, *retenir*; parceque, dit-il, on *retient* les Auditeurs, lors même qu'on les fait *pleurer*, ou qu'on les remplit de *crainte*, ce qui n'eſt point *un plaiſir*, puiſque ce n'eſt pas un mouvement agréable. (4) Mais Terence a eu raiſon de dire qu'*il y a des gens qui*

(4) Faciunt intelligendo ut nihil intelligant. *Teren.*

pour trop faire les habiles, font voir qu'ils n'y entendent rien; Et sur le point dont il s'agit, on peut asseurer que Vivez est du nombre. Il montre en effet qu'il n'avoit ni vû par lui-même, ni remarqué dans les Auteurs, ni enfin reconnu sur le Théatre, ou par la lecture des Tragédies, que les passions les plus tristes, la colére, la compassion, la crainte & la douleur, sont accompagnées d'un veritable plaisir. Vivez.

Cet Ecrivain ne se dément point dans son troisiéme Livre. Il entreprend de parler des diverses manieres, non pas de *persuader*, ou de *divertir*; mais *d'instruire:* Il trouve premierement que les préceptes sur cette matiere sont fort rares dans les Auteurs, & qu'ils sont pourtant fort nécessaires. Il distingue aprés cela trois manieres d'instruire, *la Description, la Narration,* & *l'Explication des Arts* ou de leurs préceptes. Ce qui est une division assez extraordinaire. Il comprend sous les Descriptions, les representations animées & les images sensibles, sur lesquelles il faut convenir qu'il fait une remarque de trés-bons sens*, qui est, que ce sont *les hommes habiles & les Génies heureux qui fournissent les images les*

* Viv. p. 136.

Vivez. *plus justes, & qu'elles servent merveilleusement à aider notre Intelligence.* Pour ce qui est *des Narrations*, il en distingue de plusieurs sortes : celles que fait un Historien, sont pour instruire; celles que fait l'Orateur, sont pour persuader; celles des Apologues, sont pour signifier quelque chose d'une maniere mysterieuse, & celles des Poëtes, pour divertir. Il donne des régles pour toutes ces especes, en quoi il oublie les bornes qu'il s'êtoit prescrites *de ne parler que des manieres d'instruire*; comme en se prescrivant ces bornes, il avoit oublié le but principal de son Ouvrage, qui est *de donner l'Art de persuader*; je ne sai à quoi il pense, quand il dit que *la Narration Oratoire est pour persuader*, & non *pour instruire.* Je conçois encore moins son dessein, lorsque dans une Rhétorique, outre *la maniere d'enseigner les Arts*, il donne celle *de faire des Paraphrases, des Abrégez, des Commentaires & des versions.*

Un seul trait suffit pour montrer que cet Auteur n'avoit ni le goût ni le jugement bien seur en matiere d'Eloquence. Il fait plus de cas de la Narration du second Livre de l'Eneïde, où

Viv. p. 138.

le Poëte décrit au long l'embrasement de Troye, que des trois mots qui l'expriment si vivement au commencement du troisiéme Livre (5), *par la raison*, dit-il, *qu'un long discours touche d'avantage*. C'est-à-dire qu'il n'a pas vû que ce ne sont point là deux choses à mettre en parallele, pour préférer l'une à l'autre ; parceque chacune est faite pour sa place, où elle est excellente, & ne céde en rien à l'autre dans la sienne. Vivez fait un meilleur usage de son goût, lorsqu'il admire la hauteur du cheval de Troye exprimée en aussi peu de mots (6) que l'embrasement de cette Ville. Cet exemple devoit lui faire reconnoître, que *la brieveté en son lieu*, comme l'a remarqué Ciceron, *a son merite dans l'Eloquence* (7).

Vivez.

Pour conclure ce qui regarde cet Auteur, il me paroît que sa Rhétorique est un vrai cahos, où il n'est pas possible d'apprendre les régles de cet

(5) Et campos ubi Troja fuit. Virg. Æn. 3. init.

(6) Demissum lapsi per funem. Æn. 2.

(7) Brevitas laus est in aliquâ parte dicendi. Cic. de Clar. Or. n. 50. Brevitas Oratoris magna laus in sententiâ. Id. 3. de Leg. n. 40.

Art, si on les ignore. Quelque ordre qu'il semble y vouloir garder, ce n'est qu'un amas de passages qu'il semble avoir ramassez, sous differens lieux communs. Il met, à la verité, divers titres qui marquent son ordre prétendu, mais on y trouve sous l'un, ce qui doit être sous l'autre. Sur quoi je le comparerois à Montagne, s'il ne nous égaroit, comme on l'a dit de ce dernier, que pour nous conduire dans des païs plus beaux, que ceux qu'il nous avoit d'abord promis.

OMER TALON,

Mort en 1562, selon du Boulay, & qui avoit imprimé en 1548.

T. 6. Hist. in Catal. Vir. illustr.

CEt Auteur êtoit du Vermandois, ainsi que *Pierre de la Ramée*, autrement dit *Ramus*, dont il êtoit si grand ami qu'ils se traitoient l'un l'autre de frere. Il a composé un petit Traité de Rhétorique, qu'il a intitulé les *Institutions Oratoires*, & il le dédia à l'Université de Paris. L'Epitre Dédicatoire est dattée de l'année 1544. mais l'édition la plus ancienne que

j'en aye vûë, n'est que de l'année 1548. Omer Talon.
Est-ce une seconde édition ? ou bien, si la premiere fut retardée de quatre ans après l'acceptation de la dédicace ? Je ne sai qu'en dire. L'Ouvrage est un petit *in-octavo*, d'environ quatre-vingts pages, & il ne roule que sur la diction, dont il montre que la beauté consiste, ou dans les mots considerez séparément, ou dans les mots pris ensemble. A les prendre séparément, ils sont, ou sonores, ou durs à la prononciation, ou agréables & doux, ou nouveaux, ou dans le propre, ou dans le figuré. A les considerer unis ensemble, il en résulte une harmonie dont l'Auteur explique la nature. Il joint à cela l'explication des figures de mots, & des figures de pensées. Il traite des différens styles, des bien-séances dans le discours, de la modération qu'il faut garder dans les ornemens. Il avertit qu'il faut du génie dans l'Eloquence, qu'il y faut des préceptes, & encore plus d'exercice. Il observe que l'exercice consiste à composer & à parler ; ce que chacun pouvant faire, ou en suivant son propre génie, ou en se formant sur quelque modéle, il indique les Auteurs qu'il est bon d se propo-

Omer Talon.

ſer. Il s'exprime par-tout en bons termes. Son ſtyle eſt pur, élegant & naturel, il a de l'ordre & de la conduite. Je ne vois rien de plus propre aux jeunes Etudians, pour commencer à leur donner le goût de la belle Elocution, qui eſt ſelon d'habiles gens, la premiere choſe qu'il faut leur montrer en fait d'Eloquence; parceque c'eſt aux Maîtres à leur fournir d'abord la matiere. C'eſt donc un Ouvrage qui peut parfaitement convenir dans la ſeconde Claſſe, c'eſt-à-dire, celle qui précéde la Rhétorique. Jean le Peſcheur en dit plus que moi, dans l'édition qu'il en a procurée, environ ſoixante ans après, & qu'il a enrichie de Scholies ou petites notes. Il témoigne que de ſon temps beaucoup de Maîtres mettoient cet Ouvrage entre les mains de leurs Diſciples, & qu'il meritoit cet honneur. C'eſt le juger propre non ſeulement à la ſeconde Claſſe, mais à la premiere; car c'eſt des Maîtres de celle-ci, que parle le Critique que je cite.

Joann. Piſcator. In monit. ad Lect. Edit. Hanov. 1621.

La Rhétorique d'Omer Talon étant telle que je la repreſente, on ne doit point être ſurpris que l'Univerſité de Paris en eût agréé la Dédicace, ni que dans une Requête qu'elle préſenta au

Parlement, après sa derniere réformation, elle l'ait nommé parmi les grands Hommes qui se sont rendu célébres dans ses Ecoles par la profession des lettres (1).

Omer Talon.

Du Boulay pareillement, au huitiéme siécle de l'Université, le met au nombre des Hommes Illustres qu'elle a produits, & veut qu'on juge de son merite par sa Rhétorique.

T. 6. Hist. in Catal. Vir. illust.

Il est certain que cet Ouvrage, en ce qu'il contient, est absolument dans le goût des anciens Maîtres ; & il y a lieu de s'en étonner, à cause que Ramus, ami de l'Auteur, s'étoit si fort attaché à décrier Aristote, Ciceron & Quintilien. Il y a lieu aussi d'être surpris que Ramus lui-même parle, comme il fait, de cet Ouvrage. Car dans un Avis au Lecteur, que le Pescheur a inseré à la tête de son Edition, il asseure qu'*on trouve abondamment dans Omer Talon, tout ce qu'Aristote, Isocrate, Ciceron & Quintilien ont dit sur la Rhétorique.* A quoi il ajoûte que cet Auteur *n'a*

(1) Fabros stapulenses, Vatablos, Danesios, Gallandios, Turnebos, Auratos, Lambinos, Talæos, &c. *Universit. Parisiens. in Libell. Suppli. ad Augustiss. Senat.*

Omer Talon.

pas seulement puisé dans les Ecoles des Rhéteurs, mais encore dans les Ouvrages des Orateurs & des Poëtes, & ce qui est sur-tout loüable en lui, c'est qu'il a tout mis dans un bel ordre. Ce témoignage n'est pas moins glorieux aux anciens Maîtres, qu'à Omer Talon; Ramus s'étoit-il reconcilié avec eux? Point du tout. Il parle ainsi, parcequ'il réduisoit toute la Rhétorique à l'Elocution, qui est uniquement ce que son ami a traité, & ce que Ramus loüe en lui: On voit, dit-il, dans ce Trai» té, la grace des tropes, les agré» mens des figures de mots, la for» ce des figures de pensées, l'efficace » ou la vertu de la voix, les charmes » de la prononciation; en un mot une » vive image de l'Eloquence, de la » main d'un nouvel Apelle, qui nous » met en état, par ce moyen, & de » connoître l'art des grands Hommes, » & de l'imiter dans nos discours. Ce n'est pas tout. Il dit encore que si on » prenoit cette methode de l'ensei» gner, on verroit bien-tôt un aussi » grand nombre d'Orateurs, que de » Grammairiens, & que si on prétend » qu'il y a quelque chose qui manque » à cette Rhétorique, on s'en désabusera

sera en lisant ses Dissertations sur Ci-« ceron & sur Quintilien. «

Omer Talon.

Il s'ensuit selon Ramus, que les hommes sont bien aveugles, de négliger des avantages & si grands & en même temps si faciles ; puisqu'on peut apprendre cette Rhétorique en moins de trois mois. Mais ne croyons pas tout ce qu'on nous dit. Les Analyses que Ramus a faites de plusieurs Harangues, montrent, comme je le dis en parlant de lui, qu'il n'entendoit point assez l'art d'enseigner l'éloquence ; & sans aller si loin, pour faire voir qu'il parle quelquefois au hazard, on pourroit ici demander où est-ce qu'il avoit vû *les Préceptes d'Isocrate*, pour dire qu'on les trouve dans Omer Talon ? Car nous n'avons plus la Rhétorique de cet ancien Rhéteur. Mais ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Il vaut mieux observer que nôtre Auteur même, aussi-bien que Ramus, croyoit qu'Aristote, Ciceron & Quintilien ont confondu la Rhétorique avec la Dialectique, à cause qu'ils ne l'ont pas bornée comme lui, *à l'Elocution*, & *à la Prononciation*, & qu'ils y font entrer les préceptes de *l'Invention*, de la *Disposition* & de *la Mé-*

Omer Talon.

moire, dont il ne dit rien. C'est ainsi qu'il s'explique, non dans le corps de son Ouvrage, on l'en auroit moins estimé : mais dans une Epître au Cardinal de Lorraine, où il avoüe que ce qu'il dit sur les deux points qu'il a traitez, il le tient des anciens Maîtres, & qu'il n'a fait que le ranger à sa maniere. Voilà donc comment d'un côté, il est dans le goût des Anciens ; & comment de l'autre, il est pourtant du sentiment de Ramus, dont je ne sai s'il suivoit la méthode dans l'Analyse des Harangues, laquelle consiste à en compter les figures ; ce qui est, à mon sens, une chose fort ridicule.

Audomar. Talaus. Edit. Paris. 1562. Epist. ad Card. Lothar.

Ramus ne se trompe pas moins, lorsqu'il croit que les retranchemens qu'Omer Talon fait à la Rhétorique, sont un moyen de multiplier les Orateurs. Car, pour ne point donner, parmi les préceptes de cet Art, ceux qui regardent *l'Invention & la Disposition* ; il ne dispense pas pour cela de les apprendre ailleurs, c'est-à-dire, parmi ceux de la Dialectique, à laquelle ils appartiennent, selon lui ; & puisqu'on n'est point Orateur, qu'on ne les ait appris, le chemin de l'Eloquence demeure toûjours également long.

Je trouve encore deux Auteurs qui donnent dans l'idée de Ramus & d'Omer Talon, Jean le Pescheur, dont j'ai déja parlé dans cet article, & Paul Frisius. Non seulement ils approuvent les retranchemens en question, ils voudroient encore qu'ils fussent plus grands. Le premier soûtient entr'autres choses, qu'on ne peut apprendre la prononciation que de vive voix, en quoi je crois qu'il a raison. Mais je crois aussi, comme je le remarque ailleurs; que la Rhétorique a son Invention propre, outre celle qui lui est commune avec la Dialectique. Elle a aussi sa disposition particuliere; parce qu'elle se propose, non seulement de convaincre l'esprit, comme la Dialectique; mais de déterminer la volonté. A l'égard de Frisius qui a fait *la Comparaison de la Rhétorique de Melanchthon, tant avec la Logique de Ramus, qu'avec la Rhétorique de notre Auteur*, il remarque une chose singuliere, qui est, que quelques uns ont crû qu'il n'y a jamais eu d'Omer Talon autre que Ramus lui-même déguisé sous ce nom fait à plaisir, pour se dérober à l'envie, & pour loüer lui-même ses propres Ouvrages avec plus de profusion.

Omer Talon.

Ubi suprà.

Imprimée à Francfort en 1600.

Omer Talon.

Frisius n'a garde de donner dans cette imagination, que l'on fondoit sur l'Etymologie du nom de *Talon* en le faisant venir d'un mot Grec qui signifie *Rameau vert*. Il croit que l'artifice n'auroit point réüssi à Ramus dans Paris. Ajoûtons que l'histoire de l'Université détruit absolument cette vision, puisqu'on y voit Omer Talon qui en 1534 prête serment entre les mains du Recteur nommé de Mery.

θαλλὸς

VALENTIN ERYTHRÉE 1548.

IL paroît par les Ouvrages d'Erythrée, que cet Auteur avoit été disciple de Sturmius, qu'il eut toûjours beaucoup de veneration pour lui, & que charmé de ses préceptes sur l'Eloquence, il fut porté du même zéle à procurer l'avancement ou la perfection de cet Art. Le rôle néanmoins qu'il soûtient n'est point égal à celui de son Maître, parcequ'il ne travaille, pour ainsi dire, qu'en second, pour répéter ce qu'il lui entend dire, pour l'inculquer d'autre façon, ou enfin pour le rendre plus facile.

En effet Sturmius avoit composé un Commentaire & des Dialogues sur les Partitions Oratoires de Ciceron, & il avoit rapporté dans ces Ouvrages les principes & d'Aristote & d'Hermogéne. Qu'a fait Erythrée ? Il a reduit en tables les principes de son Maître & des guides qu'il avoit suivis ; En quoi il profita si bien du travail de Sturmius, qu'il crut devoir lui demander la permission d'en user de la sorte, ce qu'il obtint par une lettre qu'il a mise à la tête de son Ouvrage. Erythrée.

Sturmius avoit aussi travaillé sur Hermogéne ; il avoit entre autres, comme j'ai dit, commenté les Livres sur les idées, & montré la conformité de sa doctrine avec celle d'Aristote & de Ciceron : Erythrée a voulu de même entrer avec lui dans cette carriére. Il a fait trois Livres sur l'Elocution ; Il y suit l'Orateur Romain, il y suit Hermogéne, comme il l'avoüe lui-même ; & s'il ne fait point en même temps mention d'Aristote, c'est que ce Philosophe ne s'est point arrêté à ce qu'Erythrée a voulu traiter à fond dans les deux premiers Livres de son Ouvrage. Ce sont les Periodes & leurs différentes parties, ce qui

Erythrée.

fait la matiere de ſon premier Livre ; ce ſont les figures de mots & de penſées, qui font la matiere du ſecond. A l'égard du troiſiéme, c'eſt l'élegance & la nobleſſe du diſcours qui en font le ſujet ; & l'Auteur s'y propoſe d'expliquer ſur ces deux articles la doctrine contenuë dans le quatriéme Livre de la Rhétorique à Herennius, de ſorte que c'eſt à proprement parler un Commentaire ſur ce Livre.

On voit la raiſon pourquoi André Schott, a mis Erythrée avec Sturmius, au nombre de ceux qui ont ſuivi la méthode d'Hermogéne. C'eſt peu néanmoins de dire ſa méthode, il falloit dire encore ſa doctrine, du moins ſur les points qu'il a traitez. On peut ajoûter qu'il la ſuit avec intelligence, parcequ'il entend la matiere, mais c'eſt avec de ſi grands détails, que je les crois capables de rebuter bien des perſonnes, & qu'ils demanderoient un ſoin infini, s'il falloit s'y aſſujettir. Au reſte l'idée ſeule de ſes Ouvrages montre aſſez qu'il n'eſt nullement à propos d'en rien rapporter ; mais elle montre en même temps, qu'ils peuvent fournir des lumieres à ceux qui étudient les Originaux.

LA RHETORIQUE DE PIERRE DE COURCELLES,

De Candes en Touraine 1557.

CEtte Rhétorique ne contient rien de remarquable que le ſtyle même, ſoit de l'Auteur, ſoit des Ecrivains dont il emprunte ſes exemples tant en proſe qu'en vers. On ſent, dans cet Ouvrage, que notre Langue commençoit dés lors à ſe perfectionner ; mais on y voit auſſi qu'elle étoit encore loin de ſa perfection, comme on peut en juger par tout ce qu'en ont dit Mr. Duvair, Mr. le Vayer, & Mr. Charpentier. On y reconnoît en même temps, que l'Auteur avoit quelque lecture des bons Originaux, & que s'il ne les avoit pas approfondis ſur certains points, ſur d'autres il étoit allé plus avant que le commun des Modernes, ce qui eſt particulierement vrai du genre judiciaire. Il ne touche point ce qui regarde l'harmonie de notre Langue, & ceux-là

De Courcelles.

n'en seront pas surpris, qui auront lû ce qu'en dit l'Abbé Cassagnes; puisque cet Academicien attribuë à Balzac la gloire de l'avoir le premier remarquée. Pour moi, je trouve dans un Ouvrage plus ancien, d'environ vingt ans, que celui de Courcelles, qu'il y a eû des Maîtres, dès ce temps-là, qui l'ont recommandée. C'est un Ecrit imprimé en 1540. lequel a pour titre, *la maniere de bien traduire d'une Langue en autre*, DAVANTAGE, *de la Ponctuation de la Langue Françoise*, PLUS, *des accens d'icelle*. Cet Ouvrage n'est pas d'un ignorant. On le doit à Etienne Dolet, natif d'Orleans, Auteur encore d'un Livre intitulé *l'Orateur*. Ses régles touchant la Traduction, sont, que le Traducteur entende la matiere; qu'il sache & la Langue de son Auteur, & la sienne; qu'il ne prétende pas rendre mots pour mots, ni vers pour vers ou ligne pour ligne; qu'il suive l'usage & ne fasse guéres de mots nouveaux. A l'égard de l'harmonie, il en fait sa derniere régle en ces termes, qu'on ne sera pas fâché de voir avec l'Orthographe de l'Auteur.

» Venons maintenant, dit-il, à la
» cinquiesme reigle, que doibt observer

ung bon Traducteur, laquelle est de si « grand'vertu, que sans elle toute com- « position est lourde, & mal-plaisante. « Mais qu'est-ce, qu'elle contient ? « Rien autre chose que l'observation « des nombres Oratoires : c'est assa- « voir une liaison, & assemblement des « dictions avec telle douceur, que non « seulement l'ame s'en contente, mais « aussi les oreilles en sont toutes ravies, « & ne se faschent jamais d'une telle « harmonie de Langage. D'yceulx nom- « bres Oratoires je parle plus copieu- « sement en mon Orateur : parquoi « n'en ferai-je ici plus long discours. « Et derechef avertirai le Traducteur « d'y prendre garde. Car sans l'obser- « vation des nombres, on ne peut être « émerveillable en quelque composi- « tion que ce soit : & sans yceulx les « Sentences ne peuvent estre graves, & « avoir leur poids requis & legitime. « Car penses-tu, que ce soit assés d'a- « voir la diction propre & élégante « sans une bonne copulation des mots ? « Je t'advise, que c'est aultant que d'ung « monceau de diverses pierres précieu- « ses mal-ordonnées : lesquelles ne peu- « vent avoir leur lustre, à cause d'une « collocation impertinente. Ou c'est «

De Courcelles.

De Courcelles.

» aultant, que de divers instrumens mu-
» sicaux mal conduits par les Joüeurs
» ignorantz les tons & mesures de la
» Musique. En somme, c'est peu de la
» splendeur des mots, si l'ordre & la
» collocation d'yceulx n'est telle qu'il
» appartient. En cela sur touts fut jadis
» estimé Isocrate Orateur Grec, &
» pareillement Démosthéne. Entre les
» Latins Marc Tulle Ciceron a esté
» grand observateur des nombres. Mais
» ne pense pas, que cela se doibve plus
» observer par les Orateurs, que par
» les Historiographes. Et qu'ainsi
» soit, tu ne trouveras César, &
» Saluste moins nombreux que Cice-
» ron. Conclusion quant à ce propos,
» sans grande observation des nom-
» bres ung Auteur n'est rien ; & avec
» yceulx il ne peut faillir à avoir bruit
» en Eloquence, si pareillement il est
» propre en diction & grave en Sen-
» tences & arguments subtils, qui sont
» les points d'ung Orateur parfait &
» vrayement comblé de toute gloire
» d'Eloquence.

Rappellons ici, à l'occasion de l'harmonie, un endroit de mon premier volume, qui regarde cette matiere. P. 118. & 119.
» J'ai dit que Denys d'Halicarnasse

s'applaudit, principalement sur la « démonstration sensible qu'il donne « d'une chose, qui est un paradoxe, « de son propre aveu, & qui consiste « à dire que la prose de Démosthène « n'a tant de force & tant de charmes, « que parcequ'elle ressemble à de très- « beaux vers, sans tomber dans le vi- « ce de faire des vers en prose ; & que « la Poësie d'Homere n'est si digne « d'admiration, que parce qu'elle a « l'air d'une belle prose, sans être « néanmoins prosaïque. J'ai ajoûté « qu'on ne sauroit disconvenir qu'un « pareil paradoxe bien montré, ne fasse « voir la grande pénétration de l'Au- « teur qui le démontre ; mais que sans « autre démonstration, une compa- « raison le rend facile à concevoir. « Lors, dis-je, qu'on se promene sur « terre, on aime le bord de l'eau ; & « lorsqu'on se promene sur l'eau, c'est « un plaisir de voir la terre. Il est aisé « de faire l'application. «

De Courcelles.

Sur cela, les Messieurs qui composent la Societé Litteraire de la Haye, se sont expliquez en ces termes : *Pour nous, nous avoüons ingenûment que nous ne sommes pas assez éclairez pour comprendre, par le moyen de cette similitu-*

Tom. 5. du Journ. Litt. p. 315.

De Courcelles.

de, un paradoxe qu'il s'agit de démontrer. De mon côté, dans la lettre que je me suis donné l'honneur de leur écrire, & qu'ils ont inserée toute entiere dans leur Journal, j'ai promis de leur donner quelque éclaircissement. Le voici.

T. 6. 2. part. p. 363. Ibid. 373.

Ces Messieurs sont plus éclairez qu'ils ne pensent ; & ils n'ont besoin ni de démonstration, ni de similitude pour comprendre le paradoxe de Denys. Leur modestie a beaucoup de part dans ce qu'ils en disent ; peut-être y a-t-il encore quelque inattention, aussi bien que dans ce que j'ai dit moi-même. Mais si nous y faisons reflexion, eux & moi, nous concevrons aisément, que la prose de Démosthéne, dés qu'elle est nombreuse, ressemble à des vers : qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, (posé d'ailleurs le choix des mots,) que parcequ'elle est nombreuse : & par conséquent, qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, que parcequ'elle ressemble à des vers. C'est la pensée de Ciceron dans son Orateur (1). *Les foudres de Démosthéne*

(1) Cujus non tam vibrarent fulmina illa, nisi numeris contorta ferrentur. *Cic. in Orat. ad calc.*

n'auroient point tant de force, ou tant d'éclat, sans les nombres qui les accompagnent. Nous concevrons de même qu'une Poësie, remplie d'ailleurs de pensées & d'expressions convenables, n'est parfaitement belle, que parce qu'elle est si aisée, que les paroles n'y paroissent aucunement avoir gêné le Poëte pour faire la mesure, mais y sont si naturellement placées, qu'à dire la chose en prose, on ne les placeroit point autrement. Or avoir cet air aisé, c'est ressembler à de la Prose, sans avoir d'ailleurs rien de prosaïque. Donc elle ne sera si belle, que parce qu'elle ressemblera à de la prose, aux termes que je l'ai dit. En un mot, toutes choses égales, la prose nombreuse est la plus belle : il en est de même de la Poësie aisée, toutes choses d'ailleurs égales.

De Courcelles.

Le paradoxe donc n'a dû paroître paradoxe ni à ces Messieurs, ni à moi : & si nous y avions fait attention, nous ne l'eussions regardé, ni eux, ni moi, comme ayant besoin de démonstration ; mais comme une chose aisée à concevoir pour tous ceux qui ont une juste notion de la belle Prose & de la belle Poësie.

De Courcelles.

Je l'ai traité de *paradoxe*, parceque Denys le regarde comme tel ; & il le pouvoit alors regarder ainsi, parceque la chose étoit, sinon nouvelle, du moins encore assez peu connuë. Et aujourd'hui même la maniere de l'énoncer, lui donne l'air de paradoxe.

Quelle qu'elle soit, Denys la démontre, non par la voye que j'ai prise, qui consiste en raisonnement : mais par une autre plus sensible, (raison pourquoi j'ai donné la qualité de *sensible* à sa démonstration.) Car ce qu'Horace fait pour prouver qu'il n'est point Poëte dans ses satyres, mais qu'Ennius l'est dans ses vers, en dérangeant les mots de part & d'autre, & présentant au Lecteur ce qui en résulte ; Denys le fait sur des exemples de Démosthéne & d'Homére. Il montre, dans celui-là, des pieds & une cadence qui le conduisent presque à des vers : il montre, dans celui-ci, un arrangement de mots, tel qu'il auroit pu l'avoir, s'il eût voulu parler en prose.

J'ai omis dans mon Ouvrage la démonstration de Denys, tant parcequ'elle est trop longue pour un abregé comme le mien, que parceque les choses qu'il rend sensibles, ne peuvent

l'être en nôtre langue.

De Courcelles.

J'ai eu recours à ma similitude, que j'aurois peut-être jugé inutile, si j'avois pensé que la chose êtoit claire d'elle-même pour ceux qui savent la Rhétorique ; mais j'aurois pu la regarder toûjours comme agréable par l'idée des objets qu'elle présente. Peut-être aussi est-elle assez juste, & j'ai vû des gens qui l'ont trouvé telle, pour marquer deux choses opposées, qui s'évitent l'une & l'autre ; & qui pourtant veulent s'approcher. *Il est aisé*, ai-je dit, *d'en faire l'application*. Veut-on que je la fasse ? Lorsqu'on se promene sur terre, on aime le bord de l'eau, mais on seroit fâché de tomber dedans ; lorsqu'on se promene sur l'eau, c'est un plaisir de voir la terre, mais on ne voudroit point que le bateau allât s'y briser. Ainsi quand on parle en prose, on cherche l'agrément des vers, sans en vouloir faire ; & quand on parle en vers, on cherche l'air aisé de la prose, & néanmoins on ne veut point être prosaïque. Quoi qu'il en soit, je consens que ceux qui n'approuveront pas cette comparaison, la mettent au nombre de celles que donnent quelquefois les Poëtes, non pour expliquer ce qu'ils

De Courcelles.

ont dit, puiſqu'il n'a pas beſoin d'explication; mais pour amuſer le Lecteur, & qui, à cauſe de cela, n'ont pas toujours un rapport éxact à la choſe propoſée.

N'en faiſons point à deux fois; j'ai encore promis d'expliquer ce que j'ai » dit en parlant d'Hermogéne. Que cet » Auteur reduit la methode de trou- » ver les argumens aux circonſtances » du lieu, du temps, de la maniere, » des perſonnes, des cauſes & des faits; » & que, ſelon lui, ce n'eſt pas prou- » ver la choſe que nous avançons, de » dire qu'elle eſt honnête, utile, agréa- » ble, ou legitime; parceque ce ne » ſont point là des argumens, au ju- » gement d'Hermogéne; mais des pro- » poſitions qui ont beſoin de preuves. Sur cela ces Meſſieurs font leurs reflexions. *Il nous paroît*, diſent-ils, *que cet endroit eſt bien obſcur, ou bien que ce qu'on y veut dire, n'eſt guéres raiſonnable*.

Il me ſemble que la choſe n'eſt ni mépriſable, ni obſcure. J'entreprens, par exemple, dans un diſcours, de traiter *du merite de la Poëſie*, & je veux montrer *qu'il eſt grand*, c'eſt ma propoſition. Je le montre, 1°. par *l'utili-*

té qu'elle apporte ; 2°. par *l'honneur* qu'elle procure ; 3°. par *le plaisir* qu'elle donne. Ce sont là, non trois preuves, mais ma proposition générale mise en *trois parties*, ou divisée en *trois propositions particulieres, qui ont toutes besoin de preuves*. Nous dirions aujourd'hui que ce sont *les trois points* du discours : & la plûpart des Maîtres d'Eloquence disent que ce sont *trois chefs de la question*. Ainsi Wolfius, sur Démosthéne, observe que cet Orateur veut prouver *qu'il faut faire la guerre à Philippe*, & qu'il traite *un, deux*, ou *trois chefs*, la *facilité* de la faire, *l'utilité*, la *gloire* qui en reviendra. Il regarde *ces chefs*, non comme *des preuves*, mais comme *des propositions que l'Orateur doit prouver*. Et qu'est-ce en effet que tout celà, sinon *la division*, qui certainement n'est pas une preuve. C'est le langage presque de tous les Maîtres, lequel ne paroît ni obscur ni déraisonnable, non plus que ce que j'en ai dit.

De Courcelles.



LA RHÉTORIQUE DE BARTHELEMI CAVALCANTE

GENTIL-HOMME FLORENTIN,

Seconde Edition à Venise 1559.

CE que je devrois dire de la doctrine de Cavalcante, je l'ai dit en parlant des Anciens Maîtres où il a puisé. Il composa son Ouvrage pour le Cardinal de Ferrare, qui voulant s'instruire à fond de l'Art Oratoire, le pria, ou de lui traduire la Rhétorique d'Aristote, ou de lui en composer une autre. Le premier parti, quelque difficile qu'il fût, étoit pourtant le plus aisé, mais il étoit en même tems le moins propre à satisfaire aux désirs de cette Eminence. Cavalcante, par ce moyen, ne lui auroit pas présenté, comme il le pouvoit dans un Livre de sa façon, ce que tant d'Auteurs avoient dit de curieux sur cette matiere, depuis Aristote. Il choisit donc le second parti, malgré la difficulté, non seulement de ramasser en un corps ce qui étoit répandu en un si grand nombre

d'Ecrivains, mais encore de les concilier entr'eux, dans la varieté de leurs sentimens, ou de leurs méthodes. Ajoûtons qu'il se donna ainsi le moyen, & de suppléer ce qu'on peut désirer dans Aristote, & d'allier ensemble les deux idées dont le Cardinal lui laissoit le choix, je veux dire, de traduire en quelque sorte le Philosophe, & néanmoins de produire quelque chose de nouveau. Cavalcante.

En effet, quoique son Ouvrage soit comme la quintessence de la doctrine des bons Maîtres, il l'est sur-tout de celle d'Aristote. Premierement, à parler en général, c'est, selon Cavalcante, au jugement d'Aristote (1) qu'il faut s'en tenir; c'est la méthode de ce Philosophe, la plus excellente de toutes sans contredit, qu'il faut suivre en toute occasion. Aprés cela en particulier, & sur-tout dans la matiere présente (2) Cavalcante marche si bien sur les traces d'Aristote, que tantôt il traduit son texte avec toute la fidelité

(1) Aristotele, il cui giudicio, & la cui rettissima via nel trattare diqualunque materia debbiamo sequitare. pag. 80.

(2) Aristotele, il quale in tutto questo discorso ho sequitato. p. 55.

Cavalcante.

qu'on peut attendre d'un interprete, & tantôt s'il y fait quelque changement, c'est pour l'accommoder autrement à son dessein. Cela va quelquefois à dire d'une maniere plus étenduë, ce qu'Aristote avoit dit d'une maniere trop concise ; & quelquefois, à marquer précisément & en termes formels, ce que le Philosophe n'avoit exprimé qu'en général, ou avoit plûtôt donné à entendre, qu'il ne l'avoit proprement dit. D'autres fois, Cavalcante éclaircit ce qui est obscur ; ou bien, ce qu'Aristote suppose dans sa Rhétorique, parcequ'il l'a traité ailleurs ; notre Auteur le traite expressément dans la sienne, parcequ'aucun Ecrivain Toscan ne l'avoit encore traité.

Son attachement pour le Philosophe paroît entre autres, dans tout ce qu'il dit de la Nature de l'Art & de ses parties, dans les détails qui regardent les lieux propres à chaque genre de cause ; dans ce qu'il enseigne touchant *les Sentences ou pensées spirituelles*, matiere délicate entre les mains d'un Italien, & propre, s'il ne suit pas un bon guide, à le faire donner dans l'écueil des *Concetti* ou des

brillans qu'on reproche à cette Nation.

Cavalcante.

Cet attachement paroît encore plus dans la doctrine des passions. C'est sur cela que Cavalcante admire & l'exactitude, & l'étenduë, & la méthode du Philosophe. A l'égard de la méthode, il la trouve telle, qu'on ne peut selon lui s'en écarter que par vanité; & qu'il n'y a point de raison qui puisse obliger à chercher une autre route. Pour ce qui est de la doctrine, on ne peut en ometre aucune partie, sans nuire beaucoup aux Lecteurs. Aussi ne se contente-t-il pas de la suivre, il en raporte toute la substance (3).

Aux passions, je puis ajoûter les mœurs, & assurer sur cet article, que Cavalcante entend trés-bien, & la matiere, & la verité de ce qu'en dit Aristote, & la fausseté de ce que Quintilien a dit de ce Philosophe, & la dif-

(3) Et in questa parte non solo seguiterò, ma referirò quello, che n'ha detto Aristotele, il piu sustantievolmente, & cum maggiore chiarezza ch'io potrò. Percio che egli ha di questa materia, si esquisitamente, si ampiamente, & in maniera tanto diversa da gli altri Autori trattato, che non m'é parso di poter pretermettere alcuno de i suo precetti senza gran danno de i Lettori, &c. L. 4. p. 175.

Cavalcante.

ficulté néanmoins de bien prendre en quelque chose la pensée de l'Auteur Grec, laquelle vient de ce qu'il traite des mœurs en divers lieux ; qu'il faut rassembler ses idées; expliquer ce qu'il y a d'obscur ; concilier ce qu'il y a de contraire ; donner à tout un ordre qui satisfasse ; enfin comparer sa doctrine, sur ce point, avec celle de Ciceron, de Quintilien, d'Hermogéne, & de Denys d'Halicarnasse, lesquels ne différent pas peu entr'eux, aussi bien que d'Aristote.

Dans le goût que Cavalcante avoit pour ce Philosophe, il ne faut pas s'étonner s'il a reconnu que la Rhétorique à Alexandre n'étoit pas du même Auteur (4). Peut-être, en cela aussi bien qu'en beaucoup d'autres choses, s'est-il conduit par les lumieres de Victorius son compatriote, lequel, assez peu d'années avant lui, avoit travaillé sur la Rhétorique d'Aristote, comme j'ai dit, non pas en Italien, mais en Latin. Quoi qu'il en soit, il ne donne pas tellement son estime à

(4) L'Autore della Retorica ad Alessandro, l'Autore dico, percio che io non l'attribuisco ad Aristotele, benche ella ne riporti il nome. p. 169 & 170.

ce Philosophe, qu'il n'en reserve une partie pour Longin, pour Démétrius, pour Denys d'Halicarnasse, pour Ciceron, pour Quintilien, & sur tout pour Hermogéne, dont il a pris toute la doctrine, touchant les idées ou les caractéres du discours; parceque sur cette matiere, cet Auteur a plus de netteté, plus d'étenduë, plus de justesse qu'aucun autre de tous ces Auteurs ou Grecs ou Latins. Il trouve néanmoins deux choses dans ses Ouvrages; l'une que quelques-uns de ses préceptes ne peuvent gueres s'exprimer aussi commodément en Toscan, qu'ils s'expriment en Latin, ou en Grec; l'autre qu'il y a des connoissances si subtiles (5) qu'elles sont plus propres à montrer l'esprit, la pénétration, le travail enfin de l'Auteur, qu'à procurer de grands avantages aux disciples de l'éloquence. On peut, sur cela, lui opposer d'autres Auteurs, qui ne sont pas de son sentiment.

Cavalcante.

(5) Alcuni suoi precetti non si possono cosi bene accommodare in questa lingua, come nella Greca, & nella Latina; & alcune sue considerationi sono tanto minute, che è pare, che più tosto lode d'acutezza d'ingegno & di diligenza all'autore, che grande utilità à i lettori portino. L. 5. p. 329. & 330.

Cavalcante.

Il me reste à dire un mot & du style de Cavalcante, & de l'ordre qu'il a gardé. Pour le style, il ne se picque de l'avoir, ni fort travaillé, ni fort orné, mais pur & clair, tel que la raison, dit-il, & l'exemple d'Aristote, montrent qu'il doit être dans ces sortes de Traitez. Il avertit néanmoins qu'ayant à parler quelquefois de choses jusqu'alors inconnuës en sa langue, (dans laquelle, à ce qu'il dit, il n'y avoit eu encore ni Maître d'Eloquence, ni Orateur,) il a été forcé d'emprunter des termes Grecs ou Latins, tant parcequ'il n'en trouvoit pas d'Italiens qui les exprimassent, ou qui fussent déja reçûs, que parcequ'il ne vouloit pas se donner la liberté d'en inventer de nouveaux, sinon lorsqu'il lui paroîtroit qu'on le pouvoit faire commodément. En quoi, comme lui-même le remarque; il s'est reglé sur l'exemple des Latins, qui ont emprunté bien des mots Grecs; & il les a aussi imitez dans le soin qu'il s'est donné d'expliquer les mots qu'il emprunte de l'une ou de l'autre langue.

A l'égard de l'ordre qu'il a gardé, sa Rhétorique est divisée en sept Livres, dont le premier explique toute la na-

ture de l'Art, & tout le plan de son Ouvrage ; le second explique tout ce qui regarde l'invention ; le troisiéme, les divers moyens de persuader, & surtout les argumens artificiels ; le quatriéme, les passions, les mœurs, & les preuves que l'art ne fournit point à l'Orateur ; le cinquiéme, ce qui regarde l'élocution, l'arrangement, & la prononciation : bien entendu que jusques-là, il prétend ne donner que des préceptes généraux. De sorte que dans le sixiéme livre, il entreprend d'en faire l'application sur l'Exorde & sur la Proposition ; comme dans le septiéme, il entreprend de la faire sur la Confirmation, la Réfutation, & la Peroraison.

Cavalcante.

Quelque arbitraire que puisse être assez souvent l'arrangement des matieres de Rhétorique, je ne puis pourtant douter qu'on ne trouve peu naturel celui que Cavalcante a suivi. A cela prés, il y a lieu, à mon sens, de féliciter la Toscane d'avoir en lui un Auteur qui a assez bien pris les régles & les idées des premiers Maîtres, pour faire honneur & au pays en général, qui lui a donné naissance, & à sa propre famille, qui est encore des plus

Cavalcante.

distinguées à Florence, & à l'Eminentissime Protecteur qui le fit travailler. Ajoûtons encore à sa gloire, qu'avec les Maîtres d'Eloquence que j'ai citez, il paroît aussi posséder trés-bien Ciceron, Démosthéne, Tite-Live, Thucydide, Isocrate, & beaucoup d'autres excellens Auteurs, dont il rapporte des exemples traduits en sa langue; que Bernardus Bernardi le cite souvent avec éloge dans son Thrésor de Rhétorique, qui est un Dictionnaire des termes de cet Art, ainsi que je le dis ailleurs. On peut donc, je crois, ajoûter foi à ce que dit le Libraire, dans un Avis au Lecteur, qu'une premiere édition qu'il avoit faite de l'Ouvrage de Cavalcante, fut épuisée en trés peu de temps, quoiqu'il en eût tiré un assez bon nombre d'exemplaires. Je ne rapporte point les éloges qu'on lui donne dans des vers, Italiens, Grecs, ou Latins, imprimez à la tête de sa Rhétorique, parceque ce n'est gueres dans ces sortes de pieces, qu'il faut chercher les idées qu'on doit se faire des Ouvrages.

Voy. Voss. Instit. Orat. l. 3. c. 6. p. 341. Possevin Bibl. T. 2. l. 18. c. 9. Teiss. Ed. de 1715. p. 99.

J'observe en finissant cet article, que j'aurois dû citer Cavalcante, en parlant des Auteurs originaux, dont

il a si souvent dit sa pensée ; mais je ne savois pas encore s'il y avoit un Cavalcante. Je ne l'ai sçu que depuis, & je dois la connoissance de cet Auteur, ainsi que de beaucoup d'autres, à Mr. Hobey Professeur de troisiéme, au College de la Marche, qui fait honneur à sa profession, autant par ses belles manieres, que par son habileté. C'est donc par son moyen que le Lecteur rencontre du moins ici ce que j'aurois dû lui donner dans le premier volume de mon Ouvrage. Cavalcante.

PHILIPPE MELANCTHON,

Né à Bretten au Palatinat du Rhin, le 16 Février 1497, mort à Vvitemberg, le 19 Avril 1560, âgé de 63 ans & deux mois ; Auteur d'une Rhétorique en deux Livres, qui a pour Titre, Elementorum Rhetorices libri duo.

NOus avons admiré la Rhétorique d'Hermogéne dans le premier volume, parceque c'est un excellent Ouvrage, d'un Auteur de dix-huit

Melancthon.

Teissier addit. aux Elog. T. 1. p. 188.

Diction. de M. Bayl. T. 2. art. de Melanćh. p. 2090. B.

ans. Si nous en croyions Mr. Teissier, nous aurions lieu d'admirer celle de Melancthon, comme étant d'un Auteur presque aussi jeune, & qui n'avoit qu'un an de plus. Mais M. Bayle nous arrête. *Mr. Teissier*, dit-il, *a pris la dix-neuviéme année du seiziéme siécle*, (1) *pour la dix-neuviéme de l'âge de Melancthon.* De sorte que ce jeune Auteur, né trois ans avant ce siécle, avoit vingt-deux ans lorsqu'il publia sa Rhétorique, & vingt-trois, lorsqu'il donna sa Dialectique.

Cela fait quelque différence de temps; cependant comme il y a lieu de croire que Melancthon fut d'ailleurs Auteur imprimé dés l'âge de vingt ou vingt-un ans, c'est par cette considération que Mr. Baillet l'a mis au nombre des Enfans célébres par leurs études ou par leurs écrits, & Mr. Bayle trouve qu'il étoit fort digne de cet honneur. Il ajoûte que le chapitre que Mr. Baillet lui a donné, est fort curieux: On y voit qu'à l'âge de treize ans il dédia à Reuchlin son Précepteur,

(1) Anno decimo nono, evulgavit Rhetoricam, sequenti Dialecticam, vigesimo quarto Grammaticam, aliis deinde alia. Melch. ada m. invit. Theol. p. 331.

une Comédie qu'il avoit composée tout seul ; & nous voyons dans Mr. Bayle, que la même année il fit apprendre à ses camarades une espece de Comédie, de la façon de Reuchlin même, & la fit répréſenter avec tout l'agrément possible, en l'honneur dé son Précepteur, & pour le divertir. J'admire donc, sur cet article, le silence de Mr. Colomiés, qui dans ses petites notes sur Quintilien, a donné une liste de quelques personnes célébres par leur science dés leur bas âge, & dans ce nombre n'a pas songé à mettre Melancthon. Ce qui est d'autant plus surprenant, qu'il l'a nommé dans cette liste, pour confirmer ce qu'il y dit d'Henri Estienne.

Melancthon.

Paul Colomes. Κειμηλ. lit. p.233.236.

On admire encore plus la multitude des Ouvrages de Melancthon. Il est, dit-on, étonnant que parmi beaucoup d'autres occupations, il ait pû écrire autant de Livres qu'il en composa. Le nombre en est prodigieux, mais il ne les polissoit pas ; & comme il voyoit que ses Ouvrages, quoiqu'il n'y mît pas la derniere main, & que même il les donnât au Public assez imparfaits, étoient néanmoins utiles à la jeunesse, il prit plutôt le parti d'en

Dict. p.2096.

Melancthon.

faire imprimer beaucoup, que celui d'en perfectionner un petit nombre. C'étoit, dit Mr. Bayle, préférer à sa propre gloire l'utilité du prochain. On peut croire aussi, ajoûte-t-il, que l'heureux génie qu'il avoit reçu de la nature, lui donnoit quelque confiance, que ses productions seroient estimées sans le secours de la lime. Il est assez constant que Melancthon fut un des plus sages & des plus habiles hommes de son siécle ; mais ce que j'ai dit sur la foi d'autrui, de l'ordre qu'il garda dans l'édition de sa Rhétorique & de sa Dialectique, ne paroît pas s'accorder avec ce qu'il en dit lui-même dans une lettre. *Il y a deux ans*, dit Melancthon, *que je publiai ma Dialectique, & je la dédiai à Mr. vôtre Pere, pour la mettre entre vos mains, & celles de vos compagnons d'étude ; & voyant le progrés que vous faites dans cet Art, je vous envoye ma Rhétorique, à cause que ces deux Arts sont tellement liez, qu'il vaut mieux les étudier tous deux à la fois, que séparément.*

Ibid.

M. Bayl. & M. Baillet, ubi supra.

A la tête de sa Rhétorique.

On peut supposer, & je ne m'y oppose pas, qu'il ne parle point en cet endroit, de l'édition de sa Rhétorique, comme de celle de sa Dialectique.

Dans cette lettre, dira-t-on, il n'est question que d'un simple envoi. Je le veux. Mais Melancthon, dans la suite même de sa lettre, aprés avoir rendu compte des motifs qui le portérent à composer sa Dialectique, rend compte aussi des raisons qui lui firent composer sa Rhétorique. C'étoit entr'autres, pour montrer la liaison de ces « deux arts, & parceque, ajoûte-t-il, « on ne peut bien entendre les préce- « ptes du premier, qu'en les compa- » rant avec ceux du second; ce qu'il « insinuë encore dans le corps même « de son Ouvrage. Cela ne semble-t-il « pas montrer en tout sens, l'ordre qu'il garda non seulement dans la composition, mais encore dans l'édition de ces deux Ouvrages? Il s'ensuivroit que s'il composa sa Dialectique à 23 ans; il en avoit 25 lorsqu'il composa sa Rhétorique. Quoi qu'il en soit, une autre raison l'avoit porté à donner sa Logique; c'est que ceux qui faisoient profession de l'enseigner, n'éxécutoient rien moins que ce qu'ils faisoient esperer. *Je ne puis*, dit-il, *accuser les Maîtres ordinaires d'Eloquence, comme j'ai accusé les Maîtres ordinaires de Logique.* Il semble par ces paroles

Melancthon.

c. 3. p. 41.

Melancthon.

qu'il êtoit plus content des premiers que des ſeconds, mais la raiſon qu'il ajoûte paroît détruire cette idée. *C'eſt*, dit-il, *qu'il n'y a d'autres Maîtres de Rhétorique que Ciceron & Quintilien, qui l'emportent ſur tous les Grecs, dont nous avons vû les écrits.* Avoit-il vû la Rhétorique d'Ariſtote? il y a apparence, puiſqu'il êtoit grand Péripatéticien, & qu'il avoit tant travaillé à expliquer la Logique, la Morale & la Phyſique de ce Philoſophe. Il eſt donc difficile de concevoir pourquoi il décide ſi généralement contre les Grecs, & je ne ſai ſi c'eſt là dequoi nous faire juger qu'il êtoit bien inſtruit de cet Art.

M.Bayl.ibid. p. 2093.2094. dans les notes.

Tout cela néanmoins eſt ſuſceptible d'un bon ſens. Les Maîtres ordinaires de ce temps-là expliquoient ou Ciceron, ou Quintilien, & par cette raiſon, ils paroiſſoient irrépréhenſibles; Quintilien d'ailleurs & Ciceron lui paroiſſent les ſeuls Maîtres de Rhétorique, & l'emporter ſur tous les Grecs, parce qu'ils ont plus d'éloquence.

On peut d'autant plus admettre cette interprétation, que ce qu'ajoûte Melancthon, dans la ſuite de ſa lettre, eſt d'un homme auſſi ſage qu'éclairé.

Car comme il n'avoit composé sa Dialectique que pour mettre les jeunes gens en état de lire Aristote ; de même son intention, en composant sa Rhétorique, n'étoit que de les aider non seulement à lire, mais à étudier avec soin les deux Maîtres qu'il nous propose. Dans ce dessein, il represente les difficultez & les avantages de la Rhétorique. Les préceptes de cet Art, à ce qu'il dit, semblent frivoles, ou pueriles, & ils sont néanmoins trés-utiles. Ils sont même necessaires, & dans l'Etat & dans la Religion, pour l'explication des plus grandes affaires, pour l'administration de la justice, pour la défense de la verité. Ils le sont aussi pour lire avec fruit tout ce qu'on lit, pour juger non seulement des Ouvrages, mais des choses qu'on y traite. C'est par là qu'il en faut juger, & non par l'opinion de quelques petits esprits, qui la bornent à ce qui est de leur portée, à faire une lettre de quelques lignes, ou un Poëme de quelques vers : la Rhétorique, dit-il, est une source féconde, non seulement d'éloquence, mais encore de sagesse.

Melancthon.

Il répéte la même chose au c. 5. p. 58.

C. 1. p. 20.

Il faut convenir que ces idées sont dignes des plus grands Maîtres. Aussi

Melancthon. l'Auteur avoüe qu'on les trouve par tout dans Ciceron. Mais ce n'est encore que le Préambule de son Ouvrage. Il est divisé en deux Livres. Le premier traite de l'*Invention* & de l'*Ordre*, le second ne parle que de l'*Elocution*. Il croit qu'on ne peut guéres donner des préceptes touchant la memoire. Et à l'égard de la prononciation, elle est, dit-il, toute autre aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois, &, par cette raison, il faut s'en instruire par l'usage & par l'imitation.

Cet Auteur a une chose particuliere: aux trois genres de causes ordinaires, il ajoûte le *Didactique* en faveur de ceux qui instruisent le Peuple & qui lui expliquent l'Ecriture. On ne peut blâmer un homme qui voudra sur cela appliquer les préceptes généraux & en donner des exemples particuliers: mais pourtant il est visible que le genre Didactique a lieu dans les trois autres & qu'il y est compris. En sorte qu'en le séparant, l'Auteur oublie sa Logique, laquelle néanmoins lui fournit tous les préceptes qu'il croit convenir à ce genre; &, ce qui est fort utile, il fait l'application de ces préceptes avec beaucoup de méthode sur

c. 6. p. 63.

des points de Religion & de Morale, qui sont d'usage; sur la vertu en général, sur la Pénitence en particulier, sur la Foi, &c. dont il veut qu'on explique la nature, les parties, les causes, les effets, les vertus qui y ont dû rapport, les vices opposez. C'est sur de pareils exemples, qu'il fait voir ailleurs les moyens de développer les grandes veritez qui font la force & l'ornement de l'Eloquence, & il ajoûte la maniere de s'en servir. A l'égard du genre judiciaire, il remarque (2) que nos Avocats sont plûtôt des Jurisconsultes que des Orateurs. Il est pourtant difficile de croire que sa proposition ait été universellement vraye de son temps; encore plus, qu'elle le soit aujourd'hui.

Melancthon.

P. 64.

C. 23. p. 265.

Il établit combien il importe, non seulement de savoir trouver, en chaque affaire, la proposition principale qui fait l'état de la cause; mais encore de la démêler dans toutes sortes d'Ouvrages, même dans l'Ecriture Sainte, à quoi selon lui, il faut beaucoup accoûtumer les jeunes gens. Heureux si

C. 9. p. 80. 81.

(2) Etsi imago quædam veteris artificii reliqua est, in foro tamen causas agunt Jurisconsulti. c. 8. p. 77.

Melancthon.

dans la Religion, il n'eût point abandonné la voye de ses Peres ! le Livre même dont est question se sent de ses égaremens dans un des points capitaux qui nous divisent des Novateurs ; & le Sacrifice de la Messe, selon lui, n'est point un Sacrifice.

P. 180.

Ne l'écoutons qu'en ce qu'il a de bon, & quant à présent bornons-nous à ce qui regarde la Rhétorique, son jugement y paroît dans les préceptes qu'il donne sur l'Invention. Il veut qu'ils soient courts, (3) parceque c'est la connoissance des matieres, c'est l'usage qui doit fournir les preuves & les pensées, & sur-tout, les veritez générales, lesquelles sont le fruit ou de la réfléxion, ou de la connoissance de la Morale, du Droit, de la Religion. Il ajoûte les préceptes sur les passions, & il y suit les grands Maîtres, Aristote, Ciceron, Quintilien. Tant il est vrai qu'aprés eux on ne peut rien dire de nouveau !

Si Melancthon est court dans les

(3) Ego non admodum opus esse longioribus præceptis in hac parte judico : nam viâ quâdam cognitâ, posteà res, non in libellis Rhetoricis quærendæ erunt, sed tùm à communi prudentiâ, tùm ex aliis artibus sumendæ. pag. 266.

préceptes sur l'Invention, il l'est encore plus dans ceux qui regardent l'arrangement, dont néanmoins il fait connoître l'importance par cette considération, que *la parfaite connoissance d'un Ouvrage ou d'une cause dépend de celle qu'on peut avoir de l'ordre que l'Auteur y garde*, & il observe fort à propos, que la prudence, l'occasion, le bien de la cause prescrivent l'ordre qu'il y faut tenir.

Melancthon.

C. 25. p. 292.

A l'égard de l'Elocution qui fait la matiere du second Livre, il observe qu'on ne peut la négliger sans négliger en même temps & l'ordre même, & toute la belle Litterature; Que dis-je? sans montrer de l'indifférence pour les pensées. Veut-on connoître cette verité, il ne faut selon lui, que considérer que l'Elocution sert à marquer le prix des choses, & qu'il est naturel de le marquer: que les Peintres (4) dans leurs tableaux ont des lumieres & des ombres, qu'ils ont des enfoncemens, qu'ils ont des saillies, comme les Architectes dans leurs Ouvrages, ou des reliefs comme les Sculp-

(4) Pictores efficiunt ut alia videantur depressiora, alia magis emineant & sint excitatiora. pag. 304.

Melancthon.

teurs ; enfin que ceux qui font profession de mépriser l'Elocution, veulent néanmoins paroître éloquens, & seroient bien fâchez de mal parler, parceque rien ne marque mieux le dérangement de l'esprit, que le déréglement du discours (5). Il ajoûte que rien ne fait plus de plaisir que la beauté de la diction ; que le soin qu'on en prend adoucit les mœurs, qu'elle les fait connoître, que mal-à-propos la regarde-t-on comme un fard ou comme une affectation, puisque les Maîtres ne l'aprouvent, qu'autant qu'elle est naturelle.

Une diction de ce caractére n'est pas seulement ornée & convenable au sujet, elle est aussi également pure & intelligible. C'est par là que la Grammaire est le principe de l'Eloquence. On apprend d'elle les mots d'usage : il est permis néanmoins d'en faire de nouveaux, non dans les choses anciennes, mais dans les nouvelles, comme il est arrivé dans l'établissement de la Religion, & comme il arrive dans l'établissement des Etats. A cela prés Melancthon blâme la licence &

(5) Certissimum indicium monstrosæ mentis monstrosa oratio.

la barbarie des termes dans certains Arts, laquelle eſt cauſe, dit-il (6), que ces termes ne laiſſent dans l'eſprit aucune idée de verité. Melancthon.

Notre Auteur à l'occaſion des figures & ſur-tout de l'Allegorie, parle des divers ſens de l'Ecriture Sainte, qui ſont le *Litteral*, le *Moral*, l'*Allegorique*, & l'*Anagogique*, pour nous apprendre & ce qu'il en faut penſer, & l'uſage qu'on en doit faire. Cette matiere conſiderée en elle-même, eſt fort utile aux Orateurs Sacrez ; elle comprend les veritez fondamentales ; elle comprend les divers ſens du texte Sacré, & la maniere de s'en ſervir. C'eſt ſur quoi doivent s'étendre ceux qui donnent des régles aux Prédicateurs. C. 5. p. 361.

Melancthon reduit les ſens de l'Ecriture à deux. Il veut qu'on s'attache au *Grammatical*, qui eſt le même que

(6) Noſtris temporibus ſatis magna laus eſt facultatem grammaticè loquendi conſequi, pauci reliquas orationis virtutes addere poſſunt, ut videlicèt figuris utantur non ineptis, aut intempeſtivis, aut magna cum gravitate & magna vi aliquid amplificent. In his eloquentia claudicat ... his moribus, rerum veritas novitate verborum amittitur. p. 309. 310. 311.

Melanc-thon.

le *Litteral* & l'*Historique*. Il veut beaucoup de ſageſſe & de modération dans l'uſage du figuré. Il ſouhaite que ce qu'on établit par ce dernier, ſoit encore appuyé d'ailleurs par de bonnes autoritez. Au reſte, il convient qu'on trouve, dans les faits hiſtoriques, la figure des plus grandes veritez : mais qu'en ſe ſervant de ces allégories & de ces alluſions pour rendre le diſcours plus vif & plus agréable, il faut le fortifier de raiſonnemens dont les conſéquences ſoient juſtes, & dont les principes ſoient les veritez primitives fondées ſur des textes formels. Cela ſuppoſe que l'Orateur ou le Théologien ſache parfaitement la Religion & ſes parties (7), ſurtout, qu'il n'ignore pas que la Morale ſe rapporte au Decalogue & à l'Evangile, au reglement de la conſcience, & au gouvernement civil & politique. Quant au fond de la Religion, on ſait que c'eſt le regne de Jeſus-Chriſt, la Pénitence, la Grace, la Foi,

(7) Non eſt cujuſvis videre allegorias, aut ubi deceant ; ſed qui habeat perfectam cognitionem iſtorum Chriſtianæ doctrinæ capitum... afferunt in loco adhibitæ & gratiam & lucem.

l'Esperance, la doctrine de la Croix, la priere, les devoirs de la Charité. A propos des allégories, l'Auteur approuve fort qu'on mette dans toutes les Eglises l'image de Saint Christophe; mais il croit qu'elle n'est qu'une allégorie qu'il explique assez au long, persuadé que dans les parties de cette statuë, on trouve une image de tous les devoirs du Christianisme. Monsieur le Tourneux en retenant la verité de l'histoire, n'exclut point l'allégorie. *Les images*, dit-il, *où Saint Christophe est representé comme un homme fort & puissant qui porte Jesus-Christ sur ses épaules, ne sont peut-être que des figures symboliques de la grandeur de son ame, qui étant pleine de Jesus-Christ, a marché avec asseurance au travers des eaux, c'est-à-dire des afflictions & des tentations de cette vie, par la grace de celui qu'elle portoit au dedans d'elle.* En cela, comme en tout, le Lecteur voit que c'est des Auteurs Catholiques tel qu'étoit Mr. le Tourneux, & non pas de Melancthon, qu'il faut apprendre ce qu'on doit suivre & pratiquer. Et quand on m'opposeroit, ce que je crois vrai, qu'Augustin Valére, Historien de Saint Charles Borrhomée,

Melancthon.

P. 370.

Ann. Chrét. T. 9. 25. Juillet.

Melancthon. Evêque de Verone & Cardinal, dans sa Rhétorique sacrée a profité de Melancthon sur le point dont je parle, qui regarde les sens figurez du texte sacré, il est aisé de concevoir que tout ce que cet Auteur avoit de bon sur cet article, il le tenoit de la doctrine de l'Eglise.

N'oublions pas de dire que Melancthon traitant des figures aprés les tropes, au lieu de suivre la division ordinaire, qui distingue celles de diction & celles de pensées, aime mieux dire qu'*il y a des figures de Grammaire* dans lesquelles il rapelle encore les tropes; qu'*il y en a de pensées*, qu'*il y en a qui contribuent à la force du discours*. Tel est dans ses principes, l'Art de réduire les faits aux questions & aux lieux communs. Telle est l'amplification qui se tire des lieux dialectiques, qu'il parcourt tous à cette occasion, comme pour démentir ce qu'il avoit dit de leur inutilité sur l'Invention; Il y ajoûte l'usage des sentences, les descriptions, les transitions. Mais sont-ce là des figures? Quoi qu'il en soit, il regarde les préceptes de la Periode comme une chose qui appartient à la Grammaire, & consacre son der-

c. 15. 16.

p. 143.

nier chapitre qui est assez court, à traiter de la différence des styles, de leurs caractéres & de l'usage qu'on en doit faire. Rien n'est plus glorieux à Ciceron, que les éloges que cet Auteur lui donne dans les dernieres pages de son Livre, mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter.

Melancthon.

P. 346. 349. 550.

Je finis donc ce chapitre en remarquant que la Rhétorique de Melancthon, trés-courte d'elle-même, est devenuë fort longue par les questions & les Scholies que Crusius y a ajoûtées pour l'expliquer : preuve certaine de l'estime qu'il en faisoit. Ce Crusius étoit un Professeur de Tubinge, lequel composa cet Ouvrage pour l'usage de ses disciples & l'imprima en 1563. Il paroît homme habile qui avoit étudié les Originaux Grecs & Latins, & qui savoit les Lettres saintes & profanes. Il faut convenir que son Ouvrage est bon & instructif. On peut le voir sur ce qu'il dit de l'Art qu'il faut quelquefois apporter dans la confirmation & dans les preuves. Et si j'ajoûte qu'il est un peu long, c'est une verité qu'il a lui-même reconnuë, puisqu'il a marqué par-tout, ce qu'il croyoit suffire à la jeunesse, & qu'il laisse même la

In Prolegom. p. 12.

liberté d'en retrancher encore ce qu'on jugera à propos pour s'accommoder à la portée des apprentifs.

CORNEILLE VALERE.
1567.

JE trouve une Rhétorique de Corneille Valere d'Utrecht, dans le goût des Partitions oratoires de Vossius, & qui êtant plus courte, n'en est peut-être pas moins utile. Elle est methodique, claire, en bons termes, tirée des bons Auteurs. Pour la rendre plus aisée, l'Auteur y réduit ses préceptes en tables, aussi l'a-t-il intitulée *Tables de Rhétorique.* Il explique ensuite ses régles plus au long. Un Religieux de l'ordre des Hermites de S. Augustin, nommé *Nicaise Braxius*, voulant la rendre encore plus facile, en a mis le précis des préceptes en vers semblables à ceux de la petite Rhétorique de Farnabe. Enfin elle est accompagnée de notes marginales, qui me paroissent bonnes & judicieuses. De sorte que je ne vois rien de méprisable dans cet Ouvrage. Et s'il ne développe pas assez les finesses de l'éloquence, les

ressorts des passions, l'art d'exprimer les mœurs, ou de fortifier le discours, du moins il contient assez bien les regles les plus ordinaires. Valere.

FRANCOIS ROBORTEL,

De la Ville d'Udine, dans le Frioul, mort en 1567. Morhof le dit de Padouë.

ROBORTEL fut un célébre Professeur de Rhétorique à Venise. Le Senat le choisit, pour enseigner cet Art à Padoüe. C'est lui qui le premier a tiré Longin de la poussiere. On asseure qu'il êtoit trés-savant & trés-éloquent, & en même temps trés-vain & trés-orgueilleux. Il traitta avec un grand mépris non seulement ses égaux, mais même ses supérieurs. Il ne tint pas à lui que Sigonius, Muret, Henri Estienne & plusieurs autres ne devinssent l'objet de la risée publique. Il n'en eut pas moins la réputation d'homme de beaucoup d'esprit & fort attaché aux principes des anciens.

Rob. Ep. Dedic.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 245 n. 11.

On ajoûte un fait humiliant pour un homme de son humeur & de son caractére ; c'est que s'êtant signalé souvent par des actions publiques, il

Robortel. demeura court à l'Oraison funébre de Charles-Quint, il ne put même en achever l'Exorde : cet événement fit tant d'impression sur lui, qu'il ne fut plus en état de parler en public. C'est un accident qui peut arriver à l'Orateur le plus modeste, & à ceux qui se croient le plus asseurez de leur memoire.

A l'égard des Ouvrages qui m'engagent à parler de lui, il en a fait un entr'autres sur *l'Art de parler*, (1) ou si l'on veut, *sur l'Art oratoire*. L'i» dée qu'on nous en donne est, qu'en » y traitant particulierement des figu» res, il les rappelle à leurs principes, » & à certains chefs ; qu'il y montre la » différence de la diction oratoire » d'avec la diction poëtique ; qu'il y » fait le catalogue de toutes les figu» res ; qu'il les a recueillies des Auteurs » Grecs & Latins, & qu'il les distribue » par classes, selon nos idées & nos » passions, lesquelles, selon lui, sont » les véritables sources des figures.

Morhof. ibid.

Voilà à peu prés ce que Mr. Morhof a dit de cet Ecrivain. J'ajoûte, pour le mieux faire connoître, que son Ouvrage est tout rempli des plus beaux

(1) De artificio dicendi.

desseins du monde, & de merveilleuses découvertes, inconnuës jusqu'alors, si on en croit l'Auteur. Robortel.

Un de ses plus beaux desseins, & peut-être le principal de tous, est de terminer un grand procès entre les Orateurs & les Maîtres des arts & des sciences. Je ne sai si ce procès s'étoit alors échauffé plus que de coutume: mais comme on y accusoit les derniers d'avoir un style barbare, on y accusoit aussi les premiers d'être *de grands diseurs de rien*. Que fait Robortel pour étouffer cette guerre civile dans la République des Lettres? Il prétend faire voir que les Philosophes doivent être Orateurs, & qu'ils le peuvent sans peine; il prétend montrer que les Orateurs, à leur tour, doivent être Philosophes, & que rien ne leur est plus aisé. Les premiers, selon lui, n'ont qu'à prendre du style oratoire ce qu'il y a de convenable aux matieres philosophiques; & les seconds n'ont qu'à faire entrer dans les discours oratoires, ce que les Philosophes disent de plus beau. Et il promet d'en donner *la clef, ce que personne n'a fait avant lui.* Il distingue à cet effet dans le discours *la matiere* & *les formes*, il ne dit pas *la forme*; il en

Robort. Ep. Dedic.

Idem ibid. & Disp. 1. 2.

Robort. Disp. 1.

Robortel. distingue plusieurs ; & leur plus grand nombre dans le discours est ce qui en fait la plus grande beauté.

A l'égard de la matiere, ou elle appartient aux arts & aux sciences, & c'est ce qui fait les Philosophes, les Jurisconsultes, les Théologiens, les Géométres, les Medecins, les Architectes, qu'il prétend rendre Orateurs : ou bien, elle est détachée des arts & des sciences ; & c'est ce qui fait les Orateurs. Jusques là, Aristote ne parleroit pas mieux. Voyons la suite. Il s'y agit *des formes*. Elles consistent, selon lui, en ce que le discours est, ou *continu & sans Dialogue*, ou *interrompu* par maniere de Dialogues ; ou bien en ce qu'*on y pose des principes*, qu'*on y raisonne*, que *par des Epithétes on y marque la qualité des choses* ; ou enfin, en ce qu'*il y a quelques changemens dans l'usage des expressions* : Ce qui n'est pas, à ce que dit l'Auteur, une petite chose à connoître. Et pas un des Anciens n'en a parlé, non pas même Aristote, par *une lâcheté ou par une insensibilité surprenante*. Mais il y a encore trois ou quatre formes. La premiere consiste à *s'énoncer simplement & sans marquer de passion* ; La seconde,

Id. Disp. 2. fol. 9. &c.

à *s'énoncer en marquant quelque passion*, &c'est la véritable fin des figures, à quoi les Anciens, selon l'Auteur, n'ont pas pris garde. La troisiéme consiste dans l'*arrangement des mots*; & la quatriéme *dans les nombres & dans les cadences*. Voilà ses grands principes: en voici l'application pour rendre Orateurs les Maîtres des sciences. Robortel.

Pour être éloquent, selon l'Auteur, en quelque matiere que ce soit, il n'y a qu'à donner au discours les formes convenables au sujet que l'on traite. Comme donc un Orateur est Orateur, s'il prend toutes les formes dont on vient de parler, parceque les matieres qu'il traite en sont susceptibles; de même les Maîtres des arts & des sciences seront aussi Orateurs, s'ils prennent celles qui conviennent aux sujets dont ils parlent: car elles n'y conviennent pas toutes. Ils peuvent parler *continûment*, ou *en Dialogue*; ils peuvent *poser des principes*; ils peuvent *prouver* ce qu'ils avancent. Il ne leur convient pas *de marquer les qualitez des choses par des Epithétes*; ni *de mêler des passions* dans ce qu'ils disent; ni de *faire des changemens* dans l'usage des expressions; ni de se soucier *de* Idem. Disp. 2. fol. 15. verso ad calcem.

Robortel. *l'arrangement* des mots, ni *des cadences*. Ainsi, selon Robortel, que les Maîtres des sciences se servent des termes de leur art, où il le faut; cela ne fait rien : pourvû qu'ils parlent d'ailleurs poliment & d'une maniere populaire; ç'en est assez : les voilà de vrais Orateurs. Je laisse, dit-il, aux » Philosophes l'usage des termes qui » leur sont propres; ils en sont les Au» teurs : il est impossible de les leur » ôter; ces termes d'ailleurs sont ex» pressifs; ils disent mieux ce qu'on » veut dire que ne feroient de longues » circonlocutions Ciceroniennes. Je » ne leur demande pas non plus d'or» nemens. Je suis seulement d'avis, » qu'à leurs termes prés, ils parlent » Latin comme on parloit à Rome » dans le bon siécle, sans que leur sty» le sente ni le François, ni l'Italien, » ni l'Allemand. Si les Philosophes, » ajoûte Robortel, refusent ces avan» tages, & ne se rendent à ces condi» tions, je ne vois pas qu'on puisse se » dispenser de les traiter de *fous & » d'impudens*. En effet, il les en quitte à bon marché, aprés qu'ils ont défendu si long temps une aussi mauvaise place que la barbarie du style qu'il leur reproche.

Robort. Tit. Quomodo sermo Philosophicus, &c. *à la fin du Livre.*

Roborte[l].

Mais ce qui montre qu'il ne tient qu'à eux d'être Orateurs à ce prix là ; ce qui montre la merveilleuſe ſolidité de la méthode de Robortel, c'eſt la définition qu'il donne de l'Eloquence. Il dit que *c'eſt un talent dont la Nature nous fait preſent, mais que l'Art & l'exercice fortifient, lequel nous met en état d'exprimer nos conceptions avec les formes convenables au ſujet, en dialogue, ou autrement, tantôt d'une maniere populaire, tantôt d'une maniere qui ne l'eſt pas, afin d'inſtruire, ou afin de perſuader.* C'eſt-à-dire qu'il accommode, par caprice, l'idée de l'Eloquence aux manieres des ſciences, & non pas les manieres des ſciences à l'idée de l'Eloquence; En quoi il reſſemble à un Prédicateur, qui pour ôter la contrarieté qu'il y a entre la Morale, & les paſſions des hommes, aſſujettiroit la Morale aux paſſions, & non pas les paſſions à la Morale. Et Robortel débite toute cette doctrine du plus grand ſerieux du monde, quoi qu'il ne pût rien dire de mieux, s'il avoit eu envie de s'en divertir.

Diſp. 2. de form. ligne 12. & Diſp. 1. lig. 1.

Ce qu'il dit aprés cela ſur la ſeconde partie de ſon entrepriſe, n'eſt pas moins plaiſant. Il s'y agit de montrer comment l'Orateur, dans ſes diſcours,

Robortel.

Rob. Tit. Quomodo sermo Philosophicus,&c. *à la fin du Livre.*

doit faire usage de la Philosophie. » Il faut, dit-il, pour cela, que ce qu'un » Philosophe débite en se servant d'un » style qui lui convient, l'Orateur le » debite aussi en un style qui lui soit » propre; & qu'aux formes du discours » que le Philosophe a par lui-même, il » ajoûte celle qu'il doit avoir de plus. Par exemple, le premier dit en général & simplement, *Que le bonheur consiste à vivre selon la vertu*; Un Ora» teur dira; Maudits soient ceux qui » ternissent la gloire de Claudius. Car « ce grand homme s'étant exposé pour » sa Patrie & pour ses amis, étant bra» ve de sa personne, laborieux, ap» pliqué, modeste, liberal, doux & » affable, qui peut ne le pas estimer » heureux, ou ne le pas regarder com» me un beau modéle à proposer ? ô » le Heros ! ô le grand homme ! » Qu'ils cessent, ces méchants, qu'ils » cessent de le décrier, &c. C'est ainsi que, selon Robortel, l'Orateur tourne à son usage la Philosophie morale. Il fait esperer aussi quelque exemple pour nous montrer comment l'Orateur fait usage de la Physique. S'il avoit tenu sa parole, nous aurions, sans doute, vû quelque chose de beau!

Peut-être s'en eſt-il diſpenſé, parce-qu'il s'eſt reſſouvenu de ſon premier principe, que *l'Orateur ne traite point ce qui appartient aux Arts & aux ſciences, mais ſeulement ce qui a rapport aux actions des hommes & à la Morale.* Mais le fort de Robortel eſt ſa doctrine ſur les figures. Tout ce que les Anciens en ont dit, eſt ſelon lui plein de confuſion. Il comprend dans ce jugement Rutilius, Quintilien, Rufinien, Aquila, Ciceron. Il prétend qu'il faut ſavoir les noms de toutes les figures, & leur convenance avec les lieux de Rhétorique. Il les diſtribue par claſſes, par rapport aux paſſions, qui en ſont la ſource, & qui en doivent régler l'uſage. Par exemple, on vous a appellé *Traitre de la Patrie*; rien n'eſt plus convenable que de repouſſer cette injure, par tout ce qu'il y a dans votre conduite, qui y repugne, *à repugnantibus*; rien n'eſt auſſi plus convenable que la figure *d'imprécation*, qui eſt trés-propre à la colére, que doit produire un ſi grand outrage. C'eſt pourquoi il faudra dire: *Puiſſes-tu perir malheureuſement, impudent, qui m'appelles Traitre, lorſque je me ſacrifie pour la Patrie!*

Robortel.

Id. ibid. depuis le feuillet 18. juſqu'au 50. &c.

Ep. Dedic. pag. 4. *ad caeteros, &c.* Confuſè traditae ſunt.

Robortel.

Telle eſt la doctrine de Robortel, qui travaille à la confirmer par l'application qu'il en fait à quelques Harangues de Ciceron, & à quelques Odes d'Horace, dans leſquelles il obſerve que ces Auteurs ont choiſi telle figure de penſées, tel lieu de Rhétorique, telle figure de mots, & autres choſes ſemblables. Eſt-ce là l'homme qui a voulu expoſer à la riſée les hommes les plus ſavans de ſon ſiécle? Rien n'étoit plus aiſé que de l'y expoſer lui-même; & ſi quelqu'un ne l'a pas fait, il faut, ou qu'on ne s'en ſoit pas mis en peine, ou qu'on ſe ſoit laiſſé étourdir par cet air de confiance, & de ſuperiorité qu'il ſe donne. Je ne touche ni à ſon eſprit ni à ſon éloquence, quoique je ne conçoive pas comment elle pouvoit être naturelle, puiſqu'il s'y prenoit d'une maniere ſi machinale. Je dis ſeulement qu'il a pris les préceptes de travers; que ce n'eſt point en cherchant quelle figure, ou quel lieu nous convient, qu'on fait un diſcours éloquent; mais ſans ſonger à ces obſervations de l'art, c'eſt en penſant à ce que le bon ſens demande de nous; parceque l'éloquence eſt une choſe de ſens commun. Ainſi Robortel

a paru dire quelque chose, & n'a rien dit; il a paru attaché aux anciens, & il est visible qu'il ne l'étoit pas. Il est vrai que M. Morhof lui rend ce témoignage, & même qu'il le distingue par là d'un autre Auteur nommé Patrice, qui a pris, dit-il, des routes nouvelles. Mais il est certain que Robortel abandonne aussi la methode des Anciens, & qu'il prétend avoir mieux trouvé qu'eux; ou s'il paroît ne les pas contredire, c'est parcequ'il leur prête ses propres pensées, pour leur faire dire des choses ausquelles ils n'ont jamais songé. D'où je conclus que ses efforts, ses promesses, sa vanité n'aboutissent à rien. J'ajoûte que son Livre est tel, que peu de gens, à mon sens, peuvent avoir la patience de le lire. Je ne l'aurois pas eüe moi-même, ni celle d'en faire un précis, si ce n'eust été qu'il a de la réputation. Cette raison néanmoins n'a pu m'obliger à rapporter ce qu'il dit du style poëtique, il en parle aussi habilement que du style oratoire. Il à fait un autre Ouvrage sur la Rhétorique, qui, par bon-heur, est peu de chose pour la grosseur du volume, aussi-bien que pour ce qu'il comprend. C'est une es-

Robortel.

Robortel. péce de discours qu'il fit à Pise, sur les Livres de l'Invention de Ciceron, pour expliquer les qualitez de l'éloquence. C'est un Livret de vingt-quatre pages indouze. Je crois qu'il est bon de faire connoître les Ouvrages extraordinaires qui se sont faits sur la Rhétorique, afin qu'il ne prenne envie à personne d'en faire de semblables, puisqu'il y a des gens, même aujourd'hui, qui croyent qu'on ignore encore la vraye maniere de devenir éloquent. Mr. Baillet parle de Robortel parmi les Critiques Grammairiens. On peut voir dans le chapitre qui le regarde, des jugemens plus désavantageux à sa memoire, que tout ce que j'ai dit ici.

Jug. des sc. T. 2. part. 2. p. 204.



LA RHÉTORIQUE ECCLÉSIASTIQUE D'AUGUSTIN VALERIO,

Evêque de Verone, & Cardinal, qui a fleuri vers la fin du seiziéme siécle : cette Rhétorique a été imprimée à Paris en 1575.

J'Ai annoncé cette Rhétorique en parlant de S. Augustin. L'Auteur étoit de Venise, & il y enseigna la Philosophie Morale. Il entendoit bien la langue Latine, & la parloit élégamment & facilement, mais il avoit de la peine à s'exprimer en sa langue naturelle. Ses mœurs étoient fort édifiantes, & il s'acquitta des devoirs de l'Episcopat en bon Pasteur. Il fut créé Cardinal par Gregoire XIII. Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie excommuniée par Paul V. lui causa la maladie dont il mourut. Il a fait entr'autres Livres une Rhétorique sacrée, divisée en trois Livres, intitulée la *Rhétorique Ecclesiastique* dans l'exemplaire dont je me suis servi, citée sous

Cidevant p. 117.

Keckerman dans sa Pref. dit que Valere a composé sa Rhet. sur le modele d'Aristote.

Nicius Erythr. Pinacoth. 1. p. 170. 171.

Valerio. ce titre par M. Baillet ; & ſous celui de *Rhétorique Chrétienne*, ſelon Mr. Bayle, par le Mercure Galant du mois de Decembre 1695.

Diſcours ſur l'Hiſt. de la vie des Saints. p.

Mr. Bayle dans ſon Dict. art. de Valerio.

L'Auteur du Mercure,(1) & aprés lui les deux Auteurs que je viens de nommer, rapportent de cette Rhétorique une choſe remarquable, qui concerne les Martyrologes, mais que je n'y ai pas trouvée, ſoit que la *Rhétorique Eccleſiaſtique* & la *Rhétorique Chrétienne* ſoient deux Ouvrages différens, ce que j'ai de la peine à croire ; ſoit que l'édition que j'en ai vuë, ſoit imparfaite, encore qu'elle me paroiſſe fort complete. Quoi qu'il en ſoit, une des cauſes des fauſſes legendes des Martyrs, ſelon nôtre Auteur, (à ce qu'on dit,) a été la coûtume qui s'obſervoit autrefois en pluſieurs Monaſtéres, d'éxercer les jeunes Religieux par des amplifications latines qu'on leur propoſoit ſur le martyre de quelque Saint ; ce qui leur donnant la liberté de faire agir & parler les Tyrans & les Saints perſecutez, en la maniere qui leur paroiſſoit la plus vrai-ſemblable, leur donnoit lieu en même

(1) P. 78. *Dans une lettre qu'il rapporte toute entiere, & qui commence p. 75.*

temps de composer sur ces sortes de sujets, des especes d'histoires bien plus remplies d'ornemens & d'invention que de verité ; mais quoiqu'elles ne méritassent pas d'être fort considerées, celles qui paroissoient les plus ingenieuses & les mieux faites, ne laissoient pas d'être mises à part ; en sorte qu'aprés un long-temps se trouvant avec les manuscrits des Bibliothéques des Monasteres, il étoit fort difficile de discerner ces jeux d'esprits, d'avec les histoires veritables des Saints. On avoüe cependant que ces pieux écrivains étoient excusables, en ce que n'ayant eu d'autre dessein que de s'exercer sur de saintes matieres, ils n'avoient pu prévoir la méprise qui est arrivée dans la suite : de maniere que si la posterité s'est trompée, ç'a été plutôt l'effet de son peu de discernement, qu'une preuve de leur mauvaise intention. Voilà, encore un coup, une observation que je ne trouve point dans la Rhétorique d'Augustin Valerio. J'en trouve seulement une idée dans le Traité d'Erasme, dont j'ai parlé.

Valerio.

Erasm. in Ecclesiaste p. 394.

Le pieux Prélat dont est question, enchérissant sur Quintilien, me recom-

Valerio. noît point de veritables Orateurs hors de la Religion chrétienne, dépositaire de la verité & de la vertu. Loin des visions bizarres de ceux qui voudroient bannir l'Eloquence de la chaire, il en établit la necessité, & n'a pas de peine à la prouver ; puisque l'éloquence sacrée est l'art de traiter les choses du salut, que son devoir est d'inspirer la Religion & la pieté, que sa fin est de conduire les hommes à la vie heureuse de l'autre monde. Il soutient que la perfection de l'Orateur sacré ne dépend pas du succés. En effet le grand succès du Prédicateur est que ceux qui l'ont entendu, disent comme les Juifs qui avoient entendu les Apôtres, *Que faut-il que nous fassions ?* Et c'est l'Ouvrage du Saint-Esprit. Que le Prédicateur l'invoque à l'exemple de S. Dominique, *qui trouvoit*, disoit-il, *dans le livre du S. Esprit*, (2) tout ce qu'il avoit à dire. Le travail néanmoins & l'exercice sont necessaires au Prédicateur, aussi-bien que la priere ; & il doit sur-tout s'attacher à prendre un style populaire, tel que S. Augustin le prescrit, c'est-à-dire, intelligible,

L. 4. de Doct. Christ. c. 4.

(2) In libello caritatis, in libello Spiritus Sancti.

agréable, plein de grands mouvemens. Valerio.

La matiere des Prédications le demande. Il s'y agit de ce qu'il faut ou faire ou éviter, esperer ou craindre, rechercher ou fuïr, loüer ou blâmer. En traitant ces grands sujets, on peut tomber dans des abus, Valerio les fait connoître. Il ne veut point qu'on loüe trop les vivans. Il ne veut point qu'on suive sans reserve ce que les Payens ont prescrit touchant l'amplification, quoiqu'à les bien prendre, ils n'en disent que ce qu'il en dit lui même. Il explique la Dialectique par des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres. Il ne veut, comme Aristote, que l'Enthymême & l'exemple dans les preuves de son Orateur. Bref, on ne peut nier que tout ce qu'il dit dans son premier Livre, sur tous les points que je viens de marquer, ne donne des vûës très-utiles au Prédicateur, & pour le fond & pour la forme de ses discours, & ne lui indique les sources où il doit puiser, lesquelles sont en général toutes les connoissances divines & humaines, & plus particulierement, l'Ecriture, la Tradition, les Conciles, les Peres, & tous les bons Ecrivains Catholiques.

L. 1. c. 12. fol. 15. verso.

Valerio. Les mouvemens ou les paſſions ſont la matiere du ſecond Livre. L'Auteur y ſuit la doctrine d'Ariſtote, de Ciceron, & de S. Auguſtin. Il veut que le Prédicateur ſoit intérieurement touché, & pour cela, qu'il ſoit bien plein de ſon ſujet, qu'il liſe les diſcours forts & pathétiques, tels que ſont les Livres des Prophetes, & qu'il invoque l'Eſprit Saint, ſans lequel on ne peut rien. Il réfute les Stoïciens qui ne vouloient point de paſſions; & établit que la ſource de tous les bons mouvemens dans le diſcours, ne peuvent être que l'amour de Dieu, l'amour reglé de ſoi-même, & l'amour du prochain, qui comprend l'amour réciproque des parens & des enfans, du mari & de la femme, des fréres & des ſœurs, de tous les hommes qui ſont fréres.

L. 2. c. 1. fol. 37. recto.

Ibid. c. 2.

Ibid. c. 3.

Sur tout cela notre Auteur a par tout un caractere d'homme grave, habile dans la connoiſſance de l'Art, ſavant dans les matieres que le Prédicateur doit traiter, zelé pour la pieté & la Religion, qui aime & veut faire aimer le jeûne, la miſericorde, la crainte de Dieu, la retenuë, les joyes & les conſolations ſaintes, l'attachement à

son état. Il touche tous ces articles dans sa Rhétorique, & il y entre dans le détail de tout ce qui distingue les hommes, pour nous apprendre à leur parler d'une maniere qui leur soit propre. Ainsi ou l'on peut le suivre, ou, sur ses idées, se faire aisément une autre route. Quelque parti que l'on prenne, il faut convenir que ce n'est pas sans raison qu'on a presenté cette Rhétorique comme un Ouvrage du caractére de ceux de Thucydide, c'est-à-dire, comme un Ouvrage où le nombre des pensées égale celui des mots.

Dans le troisiéme Livre, il s'agit de l'Elocution; d'abord il en montre l'importance, ensuite les défauts où les Prédicateurs peuvent tomber faute d'esprit, ou de prudence, ou d'habileté. Il en veut sur-tout à la présomption qui fait oublier l'invocation fréquente du Saint-Esprit; il en veut au défaut d'action, qui rend l'Orateur insupportable. Il conseille d'avoir un Maître pour s'y former, & en général de consulter d'habiles gens, pour ne rien dire qu'à propos. Il demande la pureté du langage & la clarté encore plus, un usage prudent & des métaphores & des autres figures, sans

Valério. trop s'aſſujettir jamais aux nombres du diſcours. Il ne s'amuſe point à faire le dénombrement des figures, il veut qu'on les apprenne par l'uſage, & renvoye à ceux qui en ont parlé. Il ne laiſſe pas d'en fournir des exemples, qu'il tire des Peres ou de l'Ecriture. Il propoſe l'imitation des diſcours éloquens, comme un moyen de devenir Orateur. Il demande les mœurs oratoires, mais il ne paroît pas entendre aſſez ce que c'eſt. Il les fait conſiſter ſeulement dans un exterieur qui réponde à la doctrine, comme l'exterieur d'un Capucin répond à ſon diſcours quand il préche la pénitence; mais c'eſt dans le diſcours même que ces mœurs doivent paroître. Il demande un grand jugement pour ne rien dire de faux, pour ſe tenir dans de juſtes bornes, pour ne point flatter, pour ne choquer perſonne, pour ne point faire d'invective imprudente contre le Clergé, pour traiter chaque genre d'inſtruction, par exemple l'Homelie, ſelon ſon caractére. Il recommande au Prédicateur de bien connoître les mœurs du pays, & de garder beaucoup d'ordre dans ſes diſcours, ſuivant les principes d'Ariſtote, de Ciceron, de

L. 3. fol. 101. recto.

Ibid. c. 40.

C. 42.

Quintilien & de Cornificius dans sa Rhétorique à Herennius. Enfin il touche en Maître tout ce qui est capable d'orner ou de fortifier la diction, & il le touche toûjours d'une maniere convenable au Ministre de l'Evangile. Valerio.

Cet Ouvrage fut d'abord imprimé à Verone, & ensuite à Milan avec une Epitre Dédicatoire au Cardinal Charles Borrhomée, ami de Valerio. L'Auteur de l'Epitre attribue à ce Saint Cardinal, la gloire d'avoir le premier conçu le dessein d'une Rhétorique Ecclesiastique, & d'en avoir même couché le plan sur le papier. Mais comme il ne pouvoit l'exécuter à cause de ses grandes occupations, il engagea son ami à ce travail. La difficulté êtoit grande, tant du côté des préceptes qu'il falloit donner, que du côté de la matiere où il falloit les appliquer. A l'égard des préceptes, il falloit prendre son parti dans ce grand nombre de Maîtres, dont les uns sont si longs, les autres si courts, & qui se contredisent quelquefois les uns les autres, pour ne pas parler de ceux qui se contredisent eux-mêmes, ou qui paroissent se contredire, parcequ'ils traitent toutes choses d'une maniere problématique. De-là

P. Galesinius Protonot. Apostol.

Valerio. l'Auteur de l'Epitre Dedicatoire conclut que les préceptes ordinaires ne peuvent ſervir à la Prédication : mais non ſeulement il ſe trompe, il eſt contraire tout à la fois & à ſon Auteur & à lui-même, puiſqu'il établit le merite de Valerio, ſur ce qu'il a ſuivi les préceptes d'Ariſtote. A l'égard de la matiere, pour y bien appliquer les régles de l'Art, il falloit ſavoir parfaitement la Morale & les Myſtéres de la Religion, péut-être même la controverſe. Tous ces obſtacles ne rebutterent point Valerio, à qui le Saint Cardinal Charles Borromée s'êtoit adreſſé, parcequ'il le connoiſſoit trés-capable d'exécuter ſon deſſein. En effet, il avoit la ſcience de l'Ecriture & des Peres : il êtoit fort verſé dans la Rhétorique & dans les belles lettres, enfin ſa réputation pouvoit rendre ſon Ouvrage auſſi recommandable que le ſont les Tableaux des bons Maîtres.

Epiſt. Nuncupat. p. 10.

P. 10. 11.

P. 2. & 3. L'Auteur de l'Epitre Dédicatoire ne nie point que des Ecrivains Modernes n'euſſent voulu traiter le même ſujet, mais, ou il laiſſe aux autres à juger s'ils s'en ſont bien acquittez ; ou il dit qu'ils égarent & embroüillent leurs Diſciples ; ſur quoi j'ai rapporté ſes

paroles en parlant de Saint Auguſtin, le ſeul, ſelon l'Auteur de l'Epitre, que l'Evêque de Verone ait pû ſuivre. C'eſt à l'exemple de ce Saint, ſi nous en croyons cet Auteur, & en ſuivant les principes d'Ariſtote, que l'Evêque a recueilli tout ce qui pouvoit ſervir à l'Orateur Sacré, qu'il a tout mis dans un bel ordre, & qu'il l'a traité avec ſoin. S'il eſt court dans l'expreſſion, il paroît tout plein de ſens. Il traite toutes choſes, non pas comme un Interprête, mais comme un Auteur Original; en ſorte que chaque précepte eſt une matiere d'une grande méditation & d'un long uſage. Ainſi autant qu'on a d'obligation à ceux qui ont donné une méthode pour faciliter l'étude de la Théologie, autant en doit-on avoir à l'Evêque de Verone, qui nous a donné le moyen de faire revivre l'Eloquence des Peres. Valerio.

Ne refuſons point à ce Prélat la gloire qu'il a encore meritée en réduiſant tout ſon Ouvrage en tables d'une maniere également courte & méthodique pour la facilité de ſes Diſciples. Il y a joint trois diſcours adreſſez aux Clercs de ſon Séminaire. Dans le dernier il leur expoſe les qualitez que doit avoir un Maître pour montrer l'E-

Valerio.

loquence à de jeunes Ecclesiastiques ; & quoiqu'il ne parle pas de lui même, on voit aisément que ce sont les qualitez qu'il avoit, telles que nous les avons ci-devant marquées. Dans le second il leur expose la méthode qu'il avoit suivie dans son Ouvrage, & qui est celle d'Aristote. Dans le premier il leur recommande l'esprit de la priere, l'innocence de la vie, l'étude, l'application & l'exercice. Au milieu de tout cela il dit deux choses qui ne sont pas dans la derniere exactitude. La premiere est, que la Rhétorique qu'il a voulu donner, n'est ni cette fausse Rhétorique si fort blâmée par Platon, ni même la veritable que ce Philosophe a tant vantée, mais quelque chose de plus excellent. La seconde est, qu'il ne faut pas traduire le titre de son Livre par celui *de la Rhétorique du Prédicateur*, parcequ'il n'a pas prétendu donner des régles à ceux qui sont dans l'exercice de la Prédication. A l'égard de la premiere, ce seroit se tromper de croire que l'Evêque de Verone l'ait dit par vanité. Rien n'est plus éloigné de son caractére. Ce qui l'a trompé, c'est la dignité de la matiere, qui met en effet le Prédicateur

fort au deſſus de l'Orateur ordinaire. Quant à la ſeconde, on peut croire que c'eſt un trait de modeſtie, lequel n'empêche pas que ſon Ouvrage ne ſoit en effet *la Rhétorique du Prédicateur*, puiſqu'il peut & corriger ceux qui manqueroient dans leur miniſtére, & former ceux qui veulent ſe rendre capables de prêcher. Que s'il a voulu encore mettre ſes Eccleſiaſtiques en état de faire des Inſtructions plus familieres, c'eſt une extenſion qui ne peut nuire à l'idée que je donne de ſon Ouvrage. Valerio.



R. P. FR. LUDOVICI GRANATENSIS,

SACRÆ THEOLOGIÆ PROFESSORIS, Ordinis Sancti Dominici

RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ,

Seu

DE RATIONE CONCIONANDI LIBRI SEX.

C'eſt-à-dire, *la Rhétorique Eccleſiaſtique, ou l'Art de prêcher en ſix Livres. Par le* R. P. Loüis de Grenade *de l'Ordre de Saint Dominique*, 1576.

PErſonne n'ignore le merite de Loüis de Grenade, ni l'eſtime qu'on fait en général de ſes Ouvrages. Moreri remarque entr'autres qu'ils font l'admiration des Savans, & la conſolation des perſonnes de pieté. Il ne s'agit préſentement que de ſa Rhétorique, laquelle autant qu'il me paroît, a d'abord êté compoſée en Latin, quoiqu'un Auteur de notre temps diſe l'avoir traduite de l'Eſpagnol en François.

Dict. de Mor. voyez Loüis de Gren.

M. Nicolas Joſeph Binet.

On peut, ſelon ce Traducteur, diſtinguer trois ſortes de perſonnes qui liſent les Livres ; ceux qui ſe propoſent d'acquerir de l'érudition, ceux « qui veulent ſe former à bien juger du « caractére des Ecrivains, & ceux qui « prétendent ſe mettre de ce nombre, « & y tenir leur place avec ſuccés. Il « y a auſſi, ſelon lui, trois ſortes de « bons Auteurs. Les uns nous rempliſ- « ſent l'eſprit de choſes ſolides, les au- « tres nous donnent des régles pour « connoître la bonne ou la mauvaiſe « maniere de parler & d'écrire, & les « autres nous peuvent guider par leur « exemple, & nous ſervir eux-mêmes « de modéle. Tous ces avantages, au ju- « gement du même Traducteur, ſe rencontrent ſi bien dans Grenade, que chacun y peut trouver ſon compte.

Loüis de Grenade.

Avis de ce Traduct. p. 8.

Ibid.

Quant au premier continue-t-il, ſon érudition eſt ſi vaſte & ſi belle, qu'elle l'a mis au deſſus des plus grands hommes de ſon temps, en ſorte qu'un des Savans les plus illuſtres de ce dernier ſiécle n'a point craint de dire à ſa loüange, qu'il ne lui manquoit que l'antiquité, pour être au rang des premiers Peres de l'Egliſe..

Quant au ſecond, il n'y a point, dit-

Ib. p. 9.

Loüis de Grenade.

il encore, de genre d'éloquence ou de belle maniere d'écrire & de parler, dont ce grand homme n'ait donné des régles, mais des régles si justes, si certaines & si bien fondées sur la nature, sur la raison & sur la verité, que toutes celles qui en sont différentes, ne peuvent être qu'absolument mauvaises. Il n'a pas seulement écrit d'excellentes régles, c'est toûjours le Traducteur qui parle; il ne les a pas seulement rendu plausibles & aisées par des exemples choisis & recherchez avec soin, mais, ce qui met le comble à sa gloire, il les a aussi pratiquées de la maniere la plus parfaite, & il s'est ainsi donné lui-même pour modéle, ce qui est le dernier des trois avantages que nous venons de lui attribuer.

P. 11. Enfin on nous assure pour constant que la Rhétorique de Grenade n'est pas le moindre de ses travaux; que c'est au contraire le plus parfait de ses Ouvrages, & sans contredit son chef-d'œuvre. Il n'en a point fait, dit-on, qui soit si instruisant en son genre, ni en même temps mieux écrit; & il ne s'en voit point qui renferme un si grand nombre de choses à proportion de son étenduë, ni qui donne tant de

préceptes

préceptes pour l'Eloquence Chrétienne, ni qui soit bon plus capable de servir non seulement de régle, mais de modéle. Tout y est éclairci & expliqué par des exemples de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Eglise, si rares, si recherchez, & pleins de pensées si justes & si solides, que quand elles nous auroient êté laissées sans ordre & sans suite, nous ne manquerions pas de les recueillir avec estime comme de riches diamants, qui sans avoir êté polis ni mis en œuvre, ne laisseroient pas d'avoir leurs prix.

Loüis de Grenade.

Quelle estime ne devons-nous pas faire d'un Ouvrage où ces choses si précieuses se trouvent travaillées avec industrie, & comme transformées par une main savante en des images animées, qui nous éclairent l'esprit, nous édifient, & nous fortifient l'ame, en même temps qu'elles nous enrichissent la memoire ? C'est en un mot une Rhétorique entiere & vrayement Chrétienne qui est également bien conçuë & bien exécutée, & où les mystéres de l'Art sont découverts & exposez dans un si beau jour, que l'on peut dire veritablement, que la destinée de l'Eloquence des Orateurs Evangeli-

P. [illegible]

Loüis de Grenade. ques eſt heureuſe en ce point, que l'homme du monde qui l'a portée le plus haut, l'ait auſſi enſeignée lui même.

Ainſi ce que le P. Rapin avoit dit de l'Eloquence en général à la gloire de Ciceron, le Traducteur le dit de l'Eloquence des Prédicateurs à la gloire de Loüis de Grenade. Il eſt certain
Ep. Dedic. pag. 2. que cet Auteur, comme il le dit lui-même, s'eſt propoſé de traiter de l'Invention, de la Diſpoſition, de l'Elocution, enfin de la Prononciation du ſermon, mais ſur-tout, de cette derniere partie & point du tout de la Memoire,
2. parcequ'elle eſt un préſent de la Nature. Pour ce qui eſt de l'Invention, il renvoye l'explication des Lieux à la
Ib. p. 3. Préf. p. 2. Dialectique, il laiſſe au Prédicateur, pendant toute ſa vie, le ſoin de ſe faire un thréſor de choſes & de penſées, pour répondre à cette parole de Jeſus-Chriſt, laquelle dit que *le Serviteur fidéle tire en même temps de ſon thréſor des choſes nouvelles & anciennes.*
L. c. 7. Il ne faut pas, ſelon lui, attendre à s'inſtruire, lorſqu'il faut prêcher ; il faut le faire auparavant, & pour cela, lire ſur-tout l'Ecriture, entendre les Prédicateurs, faire des Recueils, ſans quoi il y aura de grands vuides dans

toutes les Prédications. Mais ſur cela il croit avoir bien diminué le travail des Orateurs Evangeliques par la publication de ſes ſermons.

Loüis de Grenade.

Préf. p. 3.

Il veut auſſi le diminuer ſur l'Elocution & ſur l'Action, qui ſont les parties principales de l'Eloquence de la Chaire à cauſe des Auditeurs; Car les plus belles choſes ne ſont rien, ſi la diction ne prend les eſprits; & la beauté même de la Diction n'a point de force ſans l'action. C'eſt pour cela qu'il donne des régles ſur ces deux points importans ainſi que ſur les paſſions.

Préf. p. 4.

Il tire ces régles des Auteurs profanes, parcequ'il n'y a point d'autre Rhétorique que celle qu'ils ont laiſſée. Tout ce qu'il a pû faire, ç'a été de tirer ſes exemples des Peres & des Prophetes; encore n'a-t-il pû ſe diſpenſer d'en mêler même des Auteurs payens, parcequ'on peut les imiter lorſqu'on traite des matieres ſaintes.

Ib. p. 5.

S'il rapporte beaucoup d'exemples, c'eſt qu'il n'écrit pas pour des enfans, & qu'une perſonne qui a quelque âge, s'inſtruit mieux par l'étude & l'imitation des diſcours éloquens, que par des préceptes. C'eſt pourquoi il propoſe, dit-il, quelquefois de fort beaux exem-

Loüis de Grenade.

ples sur lesquels il n'a point donné de régles, & c'est ce qu'il pratique en effet dés l'Epitre Dedicatoire. Au reste il soûtient qu'on ne peut se passer de ces secours, à moins qu'on ne soit inspiré de Dieu, comme les Apôtres & les Prophetes, ou qu'on n'ait un esprit transcendant, ce qui est fort rare, & qui est même un cas où l'on réüssira toûjours mieux avec les secours de l'Art, qu'en suivant une Eloquence purement naturelle. Il ajoûte que c'est une chose indigne, qu'on aspire sans étude, sans méthode, sans préparation à un ministére aussi difficile, aussi saint, & aussi nécessaire à l'Eglise que celui de la Chaire, & qu'il est encore plus indigne qu'on y aspire par des vûës profanes, & sans avoir les vertus Chrétiennes & Morales, sans lesquelles il est impossible de s'en acquiter comme il faut. Ces veritez sont la matiere du premier & du second Livre.

Ib. p. 3.

En traitant de la preuve dans ce dernier, l'Auteur mêle beaucoup de choses qui regardent les expressions & les ornemens, soit parceque c'est son objet principal, comme il le déclare, soit parcequ'on ne peut guéres

ſéparer les penſées d'avec les expreſ- ſions. C'eſt là qu'il fait deux obſerva- tions qui lui ſont propres. L'une eſt, qu'au lieu que l'Avocat s'éleve du par- ticulier au général, ce qu'on appelle monter de l'hypothéſe à la théſe, à cauſe qu'il veut établir les faits ſur des maximes : le Prédicateur au contraire deſcend du général au particulier, ou de la théſe à l'hypothéſe, parce qu'il veut des détails. L'autre obſervation eſt, que les Sentences conviennent plus à la Chaire qu'au Barreau, par la raiſon qu'il s'y agit de la conduite de la vie.

Loüis de Grenade.

C. 12.

Deux choſes excitent la paſſion, la grandeur de l'objet & ſa préſence. C'eſt pourquoi l'Amplification & les Deſcriptions ſont neceſſaires lorſqu'il eſt queſtion d'émouvoir. L'idée ou plu- tôt l'image que nous nous formons des objets, & les mouvemens qui nous agitent nous mêmes ſont alors d'un trés grand uſage, & principalement, ſi c'eſt le Saint-Eſprit qui nous ani- me. C'eſt en général ce que l'Auteur dit des paſſions. En particulier, il fait profeſſion de ſuivre Ariſtote, qu'il re- garde comme le premier Maître ſur le témoignage de Ciceron. Il joint à cela

L. 3.

P. [illegible].

Loüis de Grenade.

les figures, sur lesquelles il s'étend fort dans son cinquiéme Livre, aprés avoir parlé dans le quatriéme, tant de la narration, que des sens figurez de l'Ecriture, & des diverses especes de Sermon. Il traite aussi avec soin de la diversité des styles; & ce qui est fort à sa gloire, il suit les principes de saint Augustin, qui avoit suivi Ciceron.

Peu s'en faut que Grenade ne s'étende autant sur la prononciation que sur les figures. Il encherit du moins sur Quintilien & sur Cornificius, qui de son aveu, se sont le plus étendus sur cet article. Et comme Cornificius s'êtoit porté à le traiter en avoüant que c'êtoit une matiere difficile, & qu'on croyoit même impossible d'en donner des préceptes; Grenade s'y porte à son exemple, persuadé d'y réüssir, parceque, dit-il, *un Auteur François avoit réüssi à coucher par écrit dans un Traité de la Chasse, les cris qu'il faut faire aux chiens pour s'en servir.*

l. 6. p. 430. 431.

Sur ce principe il marque l'importance de l'action, & établit que la prononciation doit être exacte, claire, ornée, & que cela dépend de la bonté, de la force, de la beauté & de la douceur de la voix. Il faut, dit-il, la regler,

de maniere qu'elle convienne au sujet, à l'exposition, à l'amplification, au raisonnement, aux passions. Il parle ensuite du geste, dont il montre les défauts, aussi-bien que ceux de l'action ; & par tout ce que j'ai dit sur ces deux articles, aprés les plus grands Maîtres, on peut juger du fruit que les lecteurs peuvent retirer de toutes les peines qu'il se donne.

Loüis de Grenade.

Mais à tout ce que le Traducteur de Grenade dit à l'avantage de cet Auteur, & qui est fondé, comme on voit, sur ce qu'il a puisé ses préceptes dans les bonnes sources, je crois devoir ajoûter qu'il faut lui attribuer encore une partie des loüanges que je donnerai dans la suite au P. Gody Benedictin, qui me paroît avoir suivi l'ordre, la methode & les principes de Grenade, principalement en ce qu'il dit sur l'amplification, soit lorsqu'il en parle selon des principes qui paroissent lui être propres, soit lorsqu'il en parle conformément aux principes de Quintilien.

Ne privons pas encore notre Auteur de deux loüanges : l'une que lui donne Keckerman, lorsqu'il assure que Grenade est docte & éloquent,

Loüis de Grenade.

l'autre que son Traducteur ajoûte aux précedentes que j'ai déja rapportées. Pour bien comprendre, dit-il, » le veritable merite (de Grenade dans » sa Rhétorique,) il faut considerer » que la théorie en ces sortes de choses » est plus aisée que la pratique ; & que » s'il y a du merite à bien juger, il y » en a sans doute encore plus à meriter l'estime de ceux qui jugent bien : » ce qui ne se doit pas entendre seulement de ceux qui ne sont que spectateurs des travaux de l'esprit, mais de » ceux encore qui entrent dans la lice. » Il n'est rien deplus ordinaire alors que » de prêcher contre ses propres principes, & l'on remarque en effet trés-souvent, que ceux qui sont les mieux » instruits de l'art, sont les moins » exacts à le suivre, soit qu'ils manquent de capacité pour en faire une » juste application, soit qu'ils aiment » mieux s'abandonner à leur esprit, » que se laisser conduire à leur jugement. C'est cependant ce qu'on ne » trouve point dans Grenade. On voit » au contraire dans tous ses Ouvrages, que si l'on vouloit écrire ou parler sur les matieres qu'il y traite, il » faudroit s'y prendre avec la même

Avis du Trad. p. 9.

adresse, & user des mêmes tours de « pensées & d'expressions, afin de joindre l'agréable à l'utile, & de plaire « comme lui en instruisant. «

Louis de Grenade.

Je ne dis rien du merite de la Traduction de l'Ouvrage dont je parle, parceque je ne l'ai point assez examinée. L'Auteur dit qu'il s'est particulierement appliqué à la rendre la plus nette & la plus juste, & en même temps la plus facile & la plus agréable qu'il lui a été possible, afin qu'elle puisse être luë avec plaisir & avec profit. C'est là le but qu'il s'est proposé & où il a tâché d'arriver. Mais ce n'a pas été sans de grandes difficultez, qui l'ont souvent arrêté, & qu'il n'a pu surmonter que par une application & un travail de prés de trois ans entiers. Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que le style de cette Traduction pouvoit être plus correct, & qu'il auroit fallu, selon moi, traduire en François les exemples que le Traducteur a laissez en Latin.

Ibid. p. 12.

C'est peu que le Traducteur ait loüé si fort notre Auteur : M. Morhof observe qu'entre les Ecrivains Espagnols, il n'y en a point qu'on vante davantage, qu'on le préfére même à

L. 6. c. 4. de Rhet. atque Orat. sacris. p. 300.

Loüis de Grenade.

De Carthagine satius est silere quàm pauca dicere. *Saluſt.*

tous, que Don Nicolas Antonio lui applique cette penſée de Saluſte, *qu'il vaut mieux n'en rien dire, que de le loüer mediocrement*, qu'il a eu l'approbation de toutes les nations, & que Dieu a donné aux hommes, en la perſonne de cet Auteur, le modele de la ſageſſe & de l'éloquence, dont a beſoin le Miniſtre de l'Evangile, pour s'acquitter avec plus de facilité d'un emploi ſi mal aiſé, & néanmoins ſi neceſſaire à l'Egliſe. Deux choſes particulierement font connoître le talent de Grenade, la verſion de ſes ſermons en plus de neuf langues, & les dignitez qui lui furent offertes, mais qu'il n'accepta pas : c'étoient, l'Archevêché de Bragues, auquel il fut nommé par Catherine Reine de Portugal, & mere du Roi Sebaſtien; & le Cardinalat, auquel Sixte-cinq voulut l'élever. Et ce qui ne lui fait pas peu d'honneur, le P. Rapin le propoſe à ſes Lecteurs, comme le modéle des Orateurs ſacrez.

Bracharenſis.

» Sans s'amuſer, dit ce Pere, à cher-
» cher des deſſeins & de la matiere
» dans les modernes qui ont imprimé
» leurs ſermons, où l'on trouve rare-
» ment dequoi profiter, Dupont &
» Grenade pourroient ſuppléer à ce

Rap. Reflex. ſur l'Eloq. pag. 70. in quarto.

défaut. Ce sont deux grands origi-« naux pour fournir des fons, aux dis-« cours, qu'on a à faire sur notre Re-« ligion, & sur les veritez chrétiennes « qu'on a à traiter. « Loüis de Grenade.

L'exemplaire que j'ai vu de sa Rhétorique n'est que de 1611. mais Mr. Morhof observe qu'elle fut d'abord imprimée à Lisbonne en 1576. & à Cologne en 1578.

PIERRE DE LA RAME'E,

Vulgairement dit Ramus, *fameux Professeur du seizième siécle.*

LA grande réputation de Ramus, & sa singularité ne permettent pas de le passer sous silence. Il étoit fils d'un homme qui gagnoit sa vie à labourer, & il fut le joüet de la fortune, d'abord dans la derniere misére & reduit à être valet dans le College de Navarre; ensuite se distinguant par son progrés prodigieux dans les études, tantôt dans l'élevation, tantôt dans l'abbaissement. Son coup d'essai, aprés un cours de Philosophie de trois ans & demi, fut de s'engager à sou-

Ramus.

tenir le contrepied d'Ariſtote. Le ſuccés lui enfla le cœur, & ce qu'il n'avoit fait d'abord, ce ſemble, que par une ſaillie d'eſprit, & pour prendre les premiers degrez avec plus d'éclat, il le fit d'une maniere plus ſerieuſe & plus vigoureuſe par des Ouvrages qui excitérent de grands troubles dans l'Univerſité de Paris. Cela fit un procés au Parlement. Le Roi l'évoqua au Conſeil, & donna des Juges aux Parties, qui êtoient Ramus & Antoine de Govea. Ce dernier eut tout l'avantage; les livres de Ramus furent interdits par tout le Royaume, avec défenſes à l'Auteur de plus enſeigner la Philoſophie. Ses ennemis firent paroître leur joye avec un éclat ſurprenant. Les Princes les plus faſtueux ne font point tant de fracas aprés la priſe d'une grande Ville. La Sentence fut publiée en Latin & en François, dans toutes les ruës de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où on la put envoyer. On fit des pieces de Théatre avec un grand apparat, dans leſquelles Ramus fut bafoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudiſſemens des Ariſtoteliciens. Tout cela ſe paſſa l'an 1543.

L'année ſuivante la peſte fit du ravage dans Paris, & diſſipa preſque tous les Ecoliers du Collége de Prêle : mais Ramus s'êtant laiſſé perſuader d'y enſeigner, attira bien-tôt beaucoup d'auditeurs. La Sorbone voulut le faire chaſſer de ce Collége, & ne put en venir à bout : il fut maintenu dans la Principalité de cette Maiſon par Arrêt du Parlement. Il trouva un ſi bon Patron en la perſonne du Cardinal de Lorraine, qu'il obtint de Henri II. la main-levée & de ſa plume & de ſa langue l'an 1547. & la Chaire de Profeſſeur Royal en Philoſophie & en Eloquence quatre ans aprés. Le Parlement de Paris l'avoit déja maintenu dans la liberté de joindre des leçons de Philoſophie avec celles d'Eloquence. Cet Arrêt avoit mis fin à pluſieurs perſécutions que Ramus & ſes Ecoliers avoient ſouffertes. On les avoit chicanez en pluſieurs manieres, & devant les Juges Academiques, & devant les Juges civils. Dés qu'il ſe vit Profeſſeur Royal, il ſe ſentit, dit-on, un nouveau zéle pour perfectionner les ſciences, & il y travailla avec plus d'ardeur, malgré la haine de ſes ennemis qui n'êtoient jamais en repos, & qui,

Ramus.

Juillet 1551.

Ramus.

ſi l'on en croit l'Auteur de ſa vie, prirent même pour une matiere de procés en crime d'innovation, la maniere dont lui & ſes Collegues prononçoient la lettre Q. Ils la prononçoient comme on la prononce par tout aujourd'hui en Latin, ſes ennemis au contraire vouloient qu'on la prononçât comme on la prononce en François, & croyoient la choſe ſi importante, qu'ils avoient voulu dépoüiller un Beneficier de ſes revenus, pour n'avoir pas parlé comme eux. On croit qu'il auroit ſuccombé ſans le ſecours des Profeſſeurs Royaux, mais ils allérent à l'Audience, & repréſentérent vivement à la Cour l'indignité d'un tel procés, où les Oracles de la juſtice, dont l'emploi êtoit de donner le veritable ſens de la Loi, s'abbaiſſoient à diſcuter des ſubtilitez de Grammaire; de ſorte que l'Accuſé fut abſous. Ramus néanmoins fut obligé de diſparoître, & pendant ce temps-là ſa Biblioteque fut pillée au College de Prêle. Il rentra en poſſeſſion de ſes emplois en 1563. aprés la paix entre Charles IX. & les Proteſtans. En 1567. la guerre civile recommençant, il fut encore obligé de quitter Paris, & y revint peu

Ramus.

de mois aprés, parceque les troubles se pacifiérent. Sur la crainte néanmoins de les voir recommencer, il demanda permission au Roi d'aller voir les Academies d'Allemagne. Il l'obtint, il fit ce voyage en 1568. & reçut par tout de fort-grands honneurs. Il revint en France aprés la troisiéme guerre l'an 1571. & périt miserablement au massacre de la S. Barthelemi. C'étoit un grand Orateur, qui parloit fort bien la langue Latine; homme universel, rempli de belles qualitez morales, désinteressé, sobre, chaste, craignant Dieu. Il êtoit aussi zelé pour la Religion Prétenduë Reformée, opiniâtre & contredisant. L'on veut même qu'il ait dérobé à Vivés ses inventions. On peut s'en convaincre par la conformité de la doctrine de l'un avec celle de l'autre; & c'est l'idée que nous en donne le P. Rapin, aussi-bien que Keckerman. Les paroles du premier suffiront ici. Ramus, dit ce Pere, « pensa détruire l'Université de Paris « dans ces derniers siecles, par cet es- « prit de dispute : car pour combattre « les faux Peripateticiens, il attaqua « les veritables : & pour rétablir la « paix de l'Ecole, il en devint le per- «

Keckerm. in Præcog. Logicis Tract.2. p. 127. Litt. G. H. I.

Ramus.

» turbateur. C'étoit un ſavant hom-
» me, hardi à décider : mais naturel-
» lement broüillon, lequel ne copia
» Laurent Valle & Louis Vivés, deux
» grands critiques des ſiécles précé-
» dens, que pour s'ériger en Novateur.

Rap. Refl. ſur la Phil. n. 25. Teiſſ. Ed. de Leyd. p. 414.

La nouvelle édition de Mr. Teiſſier ajoûte qu'aprés la mort de Talon, Ramus s'attribua ſa Rhétorique, comme s'il en eût été l'Auteur, (ce qui ſurprend fort Nancel, qui a écrit la vie de Ramus,) & la raiſon qui le faiſoit agir ainſi, à ce qu'on prétend, eſt que ce ſavant homme ayant compoſé une réponſe à l'invective que Turnebe avoit publiée contre lui, la fit imprimer ſous le nom de Talon ſon ami, pour lui faire honneur. Ce qui nous donne à concevoir qu'il cherchoit à ſe dédommager de la gloire dont il s'étoit privé pour en revêtir Talon. On peut voir quelques obſervations dans le chapitre de Talon, capables de détruire ce fait, ou qui le rendent trés-difficile à croire.

Quoi-qu'il en ſoit, il y a beaucoup d'autres choſes à dire touchant Ramus, on peut les voir fort au long dans ſa vie, ſoit de la compoſition de Freigius, ſoit de celle de Banoſius, ou

en abregé dans Mr. Bayle ; il y en a aussi quelques particularitez dans Brantome & dans M. Teissier, où l'on trouve aussi le Catalogue des Livres que Ramus composa. Il y en a deux entr'autres, qui ont rapport à mon sujet, l'un a pour titre, *Distinctiones Rhetoricæ in Quintilianum*, & l'autre est intitulé, *Rami Scholæ Rhetoricæ*.

Ramus.

Memoire des Hommes Illustres. T. 2. p. 55.
Addit. aux Elog. T. 1. p. 373. &c.

Il y a d'excellentes choses dans tous ses Ouvrages, mais qui aprés tout rentrent dans les principes généraux : aussi y en a-t-il de fort particulieres, qui d'abord paroissent d'autant plus surprenantes, qu'il nous renvoye aux principes de Rhétorique d'Omer Talon, lesquels néanmoins en eux-mêmes ne contiennent rien que de commun. Mais on en découvre ensuite la raison, qui est, que Ramus n'attribue à la Rhétorique que l'élocution, la seule chose que Talon ait traitée, & qu'il renvoye à la Logique l'invention des preuves, la forme qu'on donne aux argumens, enfin la disposition & l'arrangement. Il ne fait pas réfléxion que l'Art Oratoire differe, en tout cela, de la Logique, quoique ces deux arts ayent ensemble beaucoup de rapport : car enfin tout argument bon en Logique, ne

Voyez l'article d'Omer Talon p. 219. de ce volume.

Ramus.

l'eſt pas de même en Rhétorique; & il n'y a pas de doute que l'arrangement de l'Orateur demande bien un autre art, qu'une Diſſertation.

Cet Auteur me paroît merveilleux, ſur-tout en deux choſes. L'une eſt de croire qu'il eſt fort utile de rappeller tous les argumens aux lieux de Rhétorique, & aux regles que les Philoſophes donnent des ſyllogiſmes : Et c'eſt apparemment dequoi Keckerman la voulu blâmer, quand il a dit que *Ramus avance mal-à-propos qu'il faut chercher l'uſage de la Logique dans les Orateurs & dans les Poëtes*; l'autre eſt de compter, dans une Harangue, combien de fois chaque figure y eſt miſe en uſage. C'eſt ainſi que dans la premiere Catilinaire il remarque juſques à *quatre-vingt Metaphores, cinquante Metonymies, vingt Synecdoches, ſix Ironies.* A quoi revient le ſoin qu'il prend auſſi d'obſerver qu'il *y a trois argumens tirez de la cauſe efficiente, quinze des ſimilitudes, cinq définitions, ſept diviſions*, & autres ſemblables; qu'il y a *trois ſyllogiſmes de la premiere figure, ſept d'une autre ſorte*, & ainſi du reſte. Comment un homme de bon ſens a-t-il pu ſe mettre dans

Ubi ſuprà p. 110.

Ramus.

l'eſprit, que ce fût là découvrir l'art dans un diſcours, & comment n'a-t il pas ſenti le ridicule qu'il y auroit qu'un Orateur ſe crût fort éloquent, parcequ'il auroit mis dans ſes Harangues un nombre égal de figures, comme s'il ne pouvoit pas être trés-mépriſable, même avec un plus grand nombre d'ornemens ! C'eſt pourtant là ce que ce grand homme appelloit joindre la Philoſophie à l'Eloquence. C'eſt par ce moyen, ſelon lui, que Ciceron eſt devenu éloquent, & non par la voye que cet Orateur nous a montrée dans ſes livres de Rhétorique, dans leſquels (1) on ne trouve preſque rien, ni du jugement, ni de l'eſprit de Ciceron, mais les idées des Rhéteurs qu'il avoit eu pour Maîtres, & ſurtout d'Ariſtote ! Je n'ai garde de rejetter l'uſage de la Logique, je la crois même plus utile que bien des Philoſophes ne la croyent, & néanmoins je conçois que rien n'eſt plus bizarre que la methode de Ramus, parcequ'il

(1) In Rhetoricis Ciceronis præceptis nihil ferè Ciceroniani ve judicii, vel ingenii eſſe, ſed magiſtrorum, Ariſtotelis maximè artes propoſitæ ſunt, &c. Diſtinct. Rhet. p. 11. 18.

Ramus.

ne faut presque conduire l'Orateur que par des voyes de sens commun. Et je n'hésiterois guéres à avoüer que la Rhétorique est capable de corrompre l'esprit, comme il s'est trouvé des Auteurs qui ont voulu le soutenir, si elle n'avoit point d'autres secrets à nous apprendre pour nous conduire à l'Eloquence.

Aussi le Chancelier Bacon trouve beaucoup de choses à redire dans la methode de Ramus, quoiqu'il avoüe qu'il y a du bon. Et Keckerman qui reconnoît que notre Auteur a rendu de grands services à l'Eloquence, parcequ'il s'est fort étendu sur les regles de l'élocution, & qu'il a composé d'excellentes pieces, dit en même temps qu'il lui a bien fait du tort, lorsqu'il a retranché les passions de la Rhétorique.

Ubi suprà p. 126. Litt. F. G. H.

Ecoutons un moment Ramus lui-même, pour le connoître. Comment parle-t-il d'Aristote, de Ciceron, & de Quintilien ? On ne trouve qu'obscurité, selon lui, dans la Logique du premier, & les préceptes qu'il y donne sur l'Invention, la Disposition & l'Elocution, sont environnez de nuages. Ce Philosophe y confond la Rhé-

torique avec la Dialectique (2). Il y borne celle-ci aux disputes de l'Ecole. Ciçeron ne réüssit pas mieux dans sa Rhétorique : ce n'est par-tout qu'obscurité ; & cet Orateur y réduit l'Eloquence aux contestations du Barreau (3). Quintilien répand dans ses Institutions Oratoires les ténébres d'Aristote & de Ciceron ; il y en ajoûte de nouvelles (4). Non content d'y confondre aussi-bien qu'eux, la Logique & la Rhétorique, il y fait entrer la Grammaire, la Philosophie, la Politique & d'autres Arts qui ne conviennent aux Orateurs qu'en supposant que ce sont des hommes d'Etat ; Enfin l'estime qu'on a pour ces hommes

Ramus.

(2) Dialecticæ & Rhetoricæ artes ab Aristotele confusæ sunt. Ram. Epist. Nuncupat. ad Cardin. Lotharing. in Rhet. distinct. in Quintil. pag. 1.

(3) Cicero Aristotelicas inventionis, dispositionis, imo verò etiam elocutionis tenebras ferè omnes ad Rhetoricam transtulerat, & ex duabus artibus unam confuderat, eamque ità confusam ad litigiosam civilium causarum formulam traduxerat. Ibid. p. 2.

(4) Ecce autem Aristotelis & Ciceronis Dialecticam & Rhetoricam perturbationem Quintilianus sequitur, majorem etiam ex seipso comminiscitur, &c. Ibid. pag. 2.

Ramus. célébres, n'est qu'un effet de la pré-
» vention. Quoi ! se dit Ramus à lui-
» même, n'avoient-ils donc aucun me-
» rite ? Telle est l'objection : Voici la
» réponse. Aristote avoit de l'esprit,
» il étoit habile ; il rangeoit bien ses
» connoissances ; il les appuyoit de rai-
» sons solides. Ciceron aussi avoit de
» la pénétration, de l'abondance, de
» l'ordre, il avoit l'Elocution belle,
» ainsi que l'Action ; il n'y eut jamais
» homme si éloquent, & il n'y en aura
» jamais ; Ses Ouvrages en sont une
» preuve, & tous les Historiens l'atte-
» stent. A l'égard de Quintilien, il y
» auroit de l'impudence à lui donner
» tant de loüanges. C'est un homme
» qui sait un peu la plaidoirie (5). Les
» exemples qu'il donne de ses précep-
» tes sont quelquefois utiles & bien
» choisis : mais son Elocution, qui est
» ce qu'il a de plus beau, est fort infé-
» rieure à celle de Ciceron. Ciceron
» est un Auteur de l'âge d'or, pour la
» pureté, pour l'élegance, pour l'har-
» monie ; Quintilien n'est qu'un Au-
» teur de l'âge de fer ; & quoiqu'il

(5) In eo civilis ad causas agendas facultatis commonstrata quædam prudentia, exempla quædam utiliter collecta. Ib. p. 3.

Ramus.

» soit disert pour son siécle, il n'est pourtant que disert, comme on l'é- « toit en ce temps-là. Ainsi, ce que Ciceron a dit de Thucydide comme d'un Auteur trop ancien & qui ressemble à du vin trop vieil; Ramus le dit de Quintilien comme d'un Ecrivain trop récent, & qui ressemble à du vin de pressoirage; *il ne pourroit pas l'imiter, quand même il le voudroit, & il ne le voudroit pas, quand même il le pourroit.* Aprés tout, continuë Ramus, que « Quintilien, Ciceron & Aristote soient tels qu'on voudra, il ne s'ensuit pas « qu'on doive se mettre à genoux de- « vant eux (6), les regarder avec des « yeux idolâtres, les croire excellens « en tout, parcequ'ils ont excellé en « quelque chose. Il s'agit ici de l'Art « Oratoire; il s'agit de la Dialectique; « j'avoüe qu'on leur doit l'Invention « de ces deux Arts, ou qu'ils en ont « recueilli les régles; j'avoüe qu'ils s'y « sont acquis beaucoup de réputation, « & que s'ils avoient mis seulement «

(6) An tamen qui unâ aut pluribus virtutibus excelluerint, protinùs eos omnibus excellere est necesse! protinùs omnibus in rebus necesse est non homines, sed Deos existimare, &c. Ibid. p. 4.

Ramus.

» autant de mois à les choisir & à les » ranger, que j'y ai employé d'années, » il y auroit & plus d'ordre & plus de « verité dans ce qu'ils nous ont laissé. » Mais il ne faut que les lire (7) ; tan- » tôt ils manquent de justesse, & tan- » tôt d'ordre ou de conduite. Rien de » pareil dans les régles que je donne. » Elles sont vrayes ; elles sont rangées. » Pourquoi ? je ne m'en tiens point à » l'autorité qui peut tromper ; je con- » sulte & les lumieres de la raison, & » l'experience. Ecoûtez-moi, Esprits » justes, Esprits libres de préjugez & » de passions ! Ecoûtez-moi, & ne » vous rendez qu'à l'évidence (8). Je

(7) At res ipsa demonstrat multa ab his Doctoribus quidem cumulata esse, sed non satis æstimata .... non satis apto ordine disposita ; ... Hæc eadem nostris institutionibus & verè judicata & rectè esse collocata confirmo .... Aristotelis, Ciceronis, Quintiliani fallaces sunt artes & confusæ : nostræ veraces & distinctæ... Non abutor testimoniis hominum, qui mentiri possunt, sed constantis & naturalis usûs, usûs, inquam, veritate & rerum experientiâ confirmo. p. 4. summâ constantique rationis ope nitimur. p. 2.

(8) Adeste, Dialectici omnes quicumque verè & constanter judicare possitis, repellite amorem, odium, præjudica-

prétens

prétends vous démontrer que Quin- « tilien n'a sû, ni ce qu'il disoit quand « il a défini l'Orateur *l'Homme de bien* « *qui a le talent de persuader*; ni ce qu'il « faisoit quand il a marqué les parties « qui le composent, ou qu'il les a ran- « gées pour les traiter.

Ramus.

C'est Ramus qui se peint ainsi. Mais afin qu'il ne manque rien à l'idée qu'il nous donne de lui-même, il ne suffit pas d'avoir vû le procés qu'il intente à Quintilien, ou la maniere dont il l'intente; il est à propos de voir encore quelques-uns de ses moyens. Quintilien, dit-il (9), a regardé la

tam opinionem, & quantum firma ratio convincet, tantum æquis animis accipite... Adversus Quintilianum mihi propono atque instituo, ut oratorias ejus institutiones non legitimè descriptas esse doceam. *Ramus. Initio Distinct. Rhet. in Quint.* Oratoris definitionem vanitatis plenam, veritatis inanem esse. *p.* 6. partitionem partim falsam, partim ineptam &c. *pag.* 7.

(9) Moralis Philosophia non est pars Rhetoricæ, ut putat Quintilianus. *pag.* 2. Dialecticæ sunt Inventio, Dispositio, memoria: Rhetoricæ tantùm Elocutio & Actio. *p.* 13. Non solùm tria sunt genera causarum; quia sunt quæstiones innumerabiles quæ nullâ horum generum parte contineantur. *p.* 15.

Ramus.

Morale comme une partie de la Rhétorique ; & la Rhétorique se borne à l'Art de bien dire. Quintilien croit que l'Art de bien dire a cinq parties, qui sont *l'Invention, la Disposition, l'Elocution, la Memoire, la Prononciation* ; & l'Art de bien dire n'en a que deux, qui sont *l'Elocution & l'Action* ; parceque les trois autres appartiennent à la Dialectique. Quintilien croit qu'il faut distinguer trois genres de causes ; & outre que cette division est inutile, il y a bien des discours qui semblent ne revenir à aucun des trois genres. Enfin, il distingue trois ou quatre parties dans le discours ; & il y faut distinguer l'Invention, la Disposition, l'Elocution, la Memoire & l'Action, & non pas *l'Exorde, la Proposition, la Confirmation, & la Peroraison.*

Le croiroit-on que le Ramus du seiziéme siécle, sur de pareils fondemens, eût pû entreprendre de faire tant de fracas ! Mais le fracas qu'il a fait a cessé, & les grands hommes qu'il attaquoit, joüissent, malgré ses atta-

Dico partitionem hanc Orationis in quatuor aut quinque aut etiam plures partes explodendam esse. *pag.* 21.

ques, de la gloire dont ils joüissoient. C'est un avis aux Ramus de tous les siécles.

F. LAURENTII A VILLAVICENTIO DE FORMANDIS SACRIS CONCIONIBUS, Sive de Interpretatione Scripturarum Populari, LIBRI TRES.

C'est-à dire, *Maniere de composer les Sermons, divisée en trois Livres. Par Villavicentius. 1570.*

LAurent Villavicentius étoit né à Xerés dans l'Andalousie. Il fut Religieux de l'Ordre de Saint Augustin, & acquit le dégré de Docteur en Théologie dans l'Université de Louvain. Il fut ensuite Prédicateur du Roi d'Espagne Philippe second, & fleurit, à ce qu'on assûre, jusqu'en 1581.

Sa qualité de Prédicateur d'un si grand Roi, fait présumer qu'il étoit habile; & le Traité, divisé en trois Li-

Villavicentius.

vres, *touchant la maniere de composer les Sermons*, ne contient rien qui soit contraire à cette idée. Il y établit sur des principes solides, que quatre choses sont nécessaires à l'Orateur Evangelique, la *Doctrine*, la *vertu*, l'*esprit du ministére*, la *vocation*. A ces quatre points, il fait revenir tout ce qu'on peut raisonnablement demander dans le ministre de la parole, c'est à-dire, l'habileté, la prudence, l'Art, le ménagement, la force, le zéle, enfin toutes les qualitez surnaturelles, dont on on a besoin pour réüssir dans la Prédication ; il appuye ce qu'il dit, de raisons fortes & de bonnes autoritez qu'il tire, avec intelligence, & de l'Ecriture, & des Peres, dont il paroît avoir fait une grande étude. Il passe de là aux parties du Discours, dont il parle fort pertinemment, ainsi que de deux points importans qui font l'excellence de l'Orateur, ce sont *l'Amplification & les mouvemens*. Tout cela ensemble fait la matiere du premier Livre. Le second traite des divers genres de causes qui se présentent à traiter dans le ministére de la parole ; & sans s'arrêter à la division reçûë dans les Ecoles, comme peu convenable à l'Orateur

Evangelique, Villavicentius s'arrête à ce que dit Saint Paul, que *l'Ecriture est propre à instruire les hommes ; à les réprendre ou à les refuter, à les corriger, & enfin à les consoler*, ce qui fait quatre sortes de causes Evangeliques selon l'Auteur, & une cinquiéme espéce composée de celles-là. On peut ne pas condamner qu'il suive sur cela ses idées ; mais aussi peut-on remarquer, afin qu'il ne jette aucune confusion dans les nôtres, qu'à parler selon l'usage, tout genre de cause est un cas particulier, qu'on nomme hypothése, & que ce qui n'a point ce caractére, est, non un genre de cause, mais une *Thése* générale. Tel est tout ce que traite un Prédicateur, excepté quand il fait le Panégyrique de quelque Saint. Ce sont donc des *Théses* qu'il traite & non pas des Hypothéses. Il est pourtant vrai que les questions générales se rapportent aux questions particulieres ; & comme Aristote rapporte à chaque Hypothése certaines propositions universelles, on peut aussi y rapporter les Théses que traite le Prédicateur, mais non pas dire que ce soient proprement des Hypothéses ; sur quoi néanmoins, tou-

Villavicentius.

Villavicentius.

tes choſes bien expliquées, je ne trouve point du tout mauvais que chacun parle ainſi qu'il le jugera à propos. Cela ne vaut pas la peine de nous arrêter d'avantage. Obſervons plûtôt que l'Auteur traite ſéparément chacune de ces eſpéces, qu'il en donne de bonnes régles, qu'il en indique de beaux exemples, qu'il parle de tout avec dignité, qu'il ajoûte à ſes régles particulieres des avis generaux, trés-utiles aux Prédicateurs, pour s'acquiter dignement de leur miniſtére. On peut mettre au nombre de ces avis le dernier chapitre du ſecond Livre, où il propoſe les ménagemens avec leſquels Saint Auguſtin même veut qu'on prêche le myſtére de la Grace & de la Prédeſtination. C'eſt au ch. 22 du ſecond Livre du Don de la Perſévérance que Saint Auguſtin a donné ces grandes régles. A l'égard de Villavicentius, il acheve dans le troiſiéme Livre de ſon Ouvrage ce qu'il avoit à dire ſur la Prédication. Cela ſe réduit *aux divers ſens de l'Ecriture, à la maniere dont il faut ſe conduire dans les endroits de l'Ecriture, qui ſont difficiles & embaraſſans*; enfin *à l'uſage qu'on peut faire des Auteurs profanes dans les diſcours Evangeliques.*

On voit par tout ce que je viens de dire, que l'Ouvrage en question fait beaucoup d'honneur à son Auteur, puisqu'on peut le mettre au nombre des bons Livres qui se sont faits sur ce sujet, & qu'on y remarque les trois qualitez nécessaires à quiconque veut parler avec succés du ministére de la Chaire; premierement une juste connoissance de la matiere que le Prédicateur doit traiter; en second lieu une idée suffisante des régles générales de l'Art Oratoire; enfin l'habileté de les appliquer à l'Eloquence Sacrée. Mais il reste à examiner si cet Auteur est veritablement Villavicentius; & c'est une question que je ne suis point en état de démêler. Villavicentius.

Car si je présume que cet Ouvrage est de lui, parcequ'étant un grand Prédicateur, il a été capable de le faire, je trouve d'un autre côté Mr. Bayle qui dit que Villavicentius s'est fait Auteur à bon marché, & que *quelques-uns de ses écrits ne lui avoient coûté que la peine d'ôter, des Ouvrages d'autrui, ce qui ne sentoit pas assez le Catholicisme.* On n'est pas certain, ajoûte Mr. Bayle, que même de cette façon, il ait eu part à tous les autres T. 3. de son Dict. Art. de Villavic.

Villavicentius.

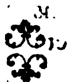
Ouvrages qui lui ont été attribuez. Ce que Mr. Bayle ne dit qu'en général dans l'article de Villavicentius, il le dit ailleurs en propres termes, de l'Ouvrage dont est question. C'est dans ses notes sur l'article d'Hyperius, célébre Ministre qu'on prétend que Villavicentius a volé. On rapporte le témoignage de plusieurs Auteurs qui disent qu'il lui vola l'Ouvrage qui a pour titre *de ratione studii Theologici*, & il y a deux de ces Auteurs qui l'accusent de lui avoir aussi volé la Rhétorique dont nous parlons. Ces deux Auteurs sont Valere André & Nicolas Antonio, qui asseurent que Villavicentius se servit de tout ce qu'il y avoit de bon dans les deux Ouvrages d'Hyperius pour en composer deux autres sur la même matiere (10). Comme je ne suis point en état de juger de ce vol pour n'avoir pas le traité d'Hyperius sur la Prédication, je me contente de dire que Mr. Bayle observe que ce

T. 2. p. 1563. dans les notes. Col. a. lig. 4.

(10) Quidquid boni habent ejusdem (Hyperii) *de formandis sacris concionibus* libri duo deque rectè formando studio Theologico libri IV. id in suos similis argumenti libros transtulit Laurentius à Villavicentio. Ex Ord. Augustin. Doct. Theol. Lovani. *Val. And. in Bibl. Belg. p.* 49. *N. Ant. Bibl. Hisp. T.* 2. *p.* 9.

Traité n'a que deux Livres, & que celui de Villavicentius en a trois ; & je reconnois en même temps, que cette différence ne conclut rien. Quoi qu'il en soit, Villavicentius, selon Mr. Bayle, le publia à Anvers en 1565. l'Edition que j'en ai vûë, est de 1570. Il y paroît que l'Auteur l'a composé bien du temps aprés le séjour qu'il avoit fait en Flandre ; on y voit aussi ce qui le lui fit entreprendre. Ce fut, à ce qu'il dit, l'état pitoyable où étoit alors la Prédication. Ajoûtons que l'empressement qu'on montre à le revendiquer, est un préjugé qu'il est bon. Et en le supposant d'Hyperius, on pourroit examiner si Villavicentius auroit cru pouvoir s'appliquer ce que dit S. Augustin, qu'un homme qui prend les Sermons d'autrui, n'est point plagiaire. L'esprit de la Loi, ne pourroit-il s'étendre aux Sermons & à l'art de les faire.

Villavicentius.



R. P FRANC. DIDACI STELLÆ, HISPANI, ORDINIS REGULARIS OBSERVANTIÆ, DE MODO CONCIONANDI LIBER.

C'est-à-dire, *Traité de la maniere de prècher, par le P. François Didace de l'Etoile, Cordelier Espagnol, de l'étroite Observance.*

J'Ai trouvé cette Rhétorique dans un même volume, avec celle de Grenade, imprimée la même année à Cologne & chez le même Imprimeur. Mr. Morhof dit qu'elle l'avoit été à Salamanque en 1576.

L'Auteur, sans autre préambule, commence par établir, que le Prédicateur doit être vertueux & habile; & autant qu'on peut en juger par la lecture de son Ouvrage, c'êtoit un homme qui prêchoit d'exemple. Il lui

donne quelques avis pour le conduire dans ses études, & lui recommande de lire la Sainte Ecriture, non par extraits, ou par le secours des Concordances, mais dans les originaux, tout de suite & plus d'une fois, en s'attachant à la lettre & au sens moral, plutôt qu'à l'anagogique & à l'allégorique, quoiqu'il n'en désaprouve aucun, excepté où le Prédicateur prêteroit ses imaginations au S. Esprit. C'est pourquoi il fait connoître les défauts où tomboient les anciens Sermonaires en moralisant, & par tout ce qu'il en dit, il paroît qu'il avoit vû de grands abus dans la Prédication. Didace de l'Etoile. C. 8. p. 566.

Au soin général de s'instruire à fond de l'Ecriture, il veut que l'Orateur sacré joigne la pureté d'intention, & le soin particulier d'étudier le texte sur lequel il doit prêcher; c'est-à-dire, ou l'Evangile ou l'Epître du jour. Il lui en montre le moyen, & lui propose une maniere de le traiter qui lui est propre, belle, excellente, & qui brille, non par la beauté frivole des paroles, mais par l'éclat de la matiere. Il prend un *texte*; il pose ensuite une *maxime*, qui en est comme une conséquence, ou comme le fruit & C. 9.

Didace de l'Etoile.

l'explication ; il l'appuye d'une *similitude*, tirée des choses naturelles ; le confirme par quelque *beau trait* de l'Ecriture ; y rapporte un *fait historique*, qui en est comme une seconde image ; *réprimande* ceux qui violent sa maxime ; & il soûtient cette réprimende par quelque *nouvelle autorité*. Afin de varier, non seulement il laisse la liberté de changer l'ordre de ces parties, d'en diminuer le nombre, de s'étendre plus ou moins sur chacune ; il le conseille même, & observe qu'ayant à faire trois ou quatre sorties, pour ainsi dire, de cette sorte, dans chaque point, il est à propos de les tourner diversement, & de garder les plus longues & les plus vehementes pour la fin. Il ajoûte, que pour mieux réüssir, l'Orateur doit savoir sa langue, être abondant en expressions, écrire ses discours, rendre son style correct, écouter les discours publics, posseder l'art qu'il lui propose & qui consiste, comme on vient de voir, à traiter la *morale*, les *similitudes*, les *autoritez*, les *textes*, les *faits historiques*, enfin les *exhortations* ou les *réprimandes*, dans lesquelles viennent *les mouvemens*, aprés qu'il a bien éta-

bli sa doctrine. C'est la methode de S. Chrysostome, selon l'Auteur, il reconnoît aussi qu'elle est conforme aux préceptes de Rhétorique; c'est en effet la méthode d'Hermogéne. Ces corrections doivent être vives, mais prudentes; elles ne doivent scandaliser personne, si ce n'est que le désordre fût contagieux & exorbitant, comme celui des Pharisiens. Il faut alors hausser la voix à l'exemple de J.Christ, afin que la verité se soûtienne; & le Prédicateur doit persévérer à reprendre les pecheurs, ne fût-ce que pour empêcher leurs crimes de se répandre, & de se communiquer. Mais qu'il ne paroisse que du zéle dans ses discours, & non de l'humeur, ou de la passion, ou de la vengeance. Il faut pour cela, qu'il y ait de la politesse, & jamais d'injure, pas même contre un Héréśiarque, selon notre Auteur, qui veut encore qu'on ne reprenne jamais nommément le Clergé, sinon en particulier.

Didace de l'Etoile.

C. 10. p. 575. & 592.

Matt. 23. *Marc.* 6. *Luc.* 21. *Joan.* 5.

Un moyen encore, selon lui, d'enrichir une Prédication composée suivant sa méthode, c'est, aussi-tôt aprés la *maxime*, de jetter dans le discours *une idée*, & *du malheur* de ceux qui ne

P. 602. 603. &c.

Didace de l'Etoile.

font pas ce qu'elle enseigne, & *du bonheur* de ceux qui le font ; de *soûtenir ces idées* par des *comparaisons*, des *autoritez*, des *exemples* : enfin, *d'adresser la morale à des personnes de différentes conditions*, aux Chrétiens en général, aux artisans, aux serviteurs, aux bourgeois, aux gens de guerre, à la noblesse, aux puissances & à ceux qui gouvernent. Pour rendre cela plus intelligible, il faut un exemple.

Ainsi sur ce texte, *Je suis touché de compassion pour ce peuple, parcequ'il y a trois jours qu'ils ne songent tous qu'à me suivre & à m'écoûter* : La maxime est *qu'il faut persévérer, si l'on veut meriter l'attention de Dieu.* Le Prédicateur ajoûte que tous nos maux ne viennent que du défaut de persévé-
» rance. C'est de-là que vous n'avez
» ni pieté, ni goût pour la Religion,
» ni plaisir dans les choses spirituelles.
» Aspirez-vous, mes chers freres, à
» ces avantages, persévérez. Com-
» ment attendez-vous que Dieu vous
» regarde, si vous ne l'écoûtez qu'en
» passant, si vous succombez, si vous
» vous découragez, & n'avez pas la
» patience d'attendre qu'il ait parlé ?
» *Que puis-je faire pour vous*, dit le

Seigneur ? *vos propos, vos résolutions,* « *votre bonne vie, passent comme la ro-* « *sée du matin, ou comme un nuage,* « Vous n'avez point de consistance ! « Chrêtiens, entendez-vous le Sei- « gneur ? l'entendez-vous, gens de « guerre ? C'est pour vous que Dieu » parle : *Que puis-je faire ?* Vous en- « tendez ma voix, vous sentez mes « inspirations, vous formez des des- « seins, mais vous reculez aussi-tôt : « *Que puis-je faire ? Vos bonnes œuvres* « *passent aussi vîte que la rosée ?* Et vous, « serviteurs, qui paroissez dans vos « peines n'avoir d'autre ressource que « votre Dieu ; qui rentrez en vous « même, qui priez, qui gémissez de- « vant moi ; tout le bien que vous fai- « tes, toutes vos bonnes actions s'é- « vaporent de la même maniere : *Que* *voulez-vous que je fasse ?* Dois-je « vous donner le secours que vous de- « mandiez, aprés que vous avez si-tôt « cessé de le demander ? Mais vous, « Grands du monde, qui ne songez « qu'aux plaisirs de cette vie, vous qui « n'êtes occupé que du soin de votre « grandeur, & de votre gloire : *Que* « *ferai-je pour vous ;* puisque, loin de « persévérer dans la priere, à peine «

Didace de l'Etoile.

Didace de l'Etoile.

» commencez-vous, que les soins &
» les inquiétudes du monde, comme
» des épines, étouffent la parole que
» vous entendez. Mon Seigneur &
» mon Dieu ! de quels avantages ne
» nous privons-nous pas nous mêmes,
» faute de perséverer ? C'est vous, ô
» verité, qui l'avez dit : *Qui persévé-*
» *rera, sera sauvé.* Voilà l'arrêt, mes
» chers freres ! voilà notre sort, en
» voilà la décision. Mon Dieu, que
» dites-vous, aprés cela, d'en voir si
» peu qui persévérent, & que ne fe-
» rez-vous pas pour punir l'inconstan-
» ce des hommes ? Josué envoye as-
» siéger une Ville, il fait pour cela un
» détachement : Mais quoi, un sol-
» dat s'avise de prévariquer ! Quelle
» est la suite de son inconstance ? L'ar-
» mée manque son entreprise, les
» Juifs sont repoussez & mis en fuite ;
» Josué déchire ses vêtemens ; il pleu-
» re & gemit devant Dieu ; *Que faut-*
» *il que je fasse.,* s'écrie-t-il, *pour re-*
» *parer cette perte ?* La sentez-vous, ô
» Chrêtiens, la suite de votre incon-
» stance, & de votre infidelité ? Tou-
» tes vos forces sont ruinées ! Le Fils
» de Dieu déchire, ou laisse déchirer
» son propre corps, & non pas ses vê-

temens;il meurt ſur la croix, moins « de ſes tourmens que de douleur pour « vos pechez! O Chrêtiens, ſi vous « la ſentiez cette douleur, pour vous « même; cette douleur qu'il ſentit de « la prévarication de Judas, ou cette « joye qu'il eut du fruit & de la perſé- « vérance des autres Diſciples! Lequel « des deux, mes chers freres, choiſi- « rez-vous? Voulez-vous affliger no- « tre divin Maître, en ſuccombant à « la tentation & aux épreuves qu'il « vous envoye? voulez-vous lui don- « ner la joye de vous couronner? Il « vous a montré l'exemple de la con- « ſtance: Je vous en benis, ô mon « Dieu, qui avez tant ſouffert pour « moi; Que je meure plutôt que de ne « vous pas imiter. Non, mes chers « freres, ne croyez pas qu'il vous laiſſe « toûjours ſouffrir: attendez ſeule- « ment trois jours: *Il y a trois jours* « *qu'ils m'écoutent*, il eſt juſte que je « les ſoûtienne par ma grace. Tels ſont, « Chrétiens auditeurs! tels ſont les « fruits qui couronnent la perſévéran- « ce. «

Didace de l'Etoile.

En cet exemple, que j'ai traduit avec un peu de liberté, on diſtingue aiſément le *texte*; la *morale*; le *mal-*

Didace de l'Etoile.

heur de ne la ſuivre pas ; le *bon-heur* de la ſuivre ; les *divers états* qui la violent : la *ſimilitude* qui explique leur nonchalance ; *l'autorité* qui la confirme, la *paſſion* de J. Chriſt qui en eſt un effet fort touchant ; la *joye de la perſéverance*, prouvée par des exemples ou *faits hiſtoriques*, enfin un *retour à la morale*, qui a d'abord été propoſée. Toutes choſes qui paroîtroient plus belles dans l'Auteur, ſi ſa diction étoit plus Latine.

Il propoſe deux autres manieres de mettre une verité importante dans ſon jour. La premiere eſt, d'avancer d'abord ſon texte. *Il y a trois jours qu'ils attendent, & j'en ſuis touché de compaſſion* ; d'ajoûter enſuite la morale. *Il eſt neceſſaire de perſévérer, pour meriter la faveur de Dieu ; il faut tenir pour certain, que l'inconſtance, que l'infidelité eſt une ſource d'un nombre infini de maux* ; d'avancer que *c'eſt une verité que l'Ecriture nous enſeigne* ; d'avoir un fait hiſtorique propre à montrer le malheur qu'apporte le mépris de la doctrine que l'on prêche, & de le raconter tout entier. Par exemple, *Dieu appelle Loth, & l'avertit de ſe retirer lui & ſa femme, pour ſe*

ſauver. Mais quoi ? elle entend du bruit, elle ſuccombe à la foibleſſe du ſexe ; elle regarde aprés elle, & elle eſt changée en une ſtatue ; & encore aujourd'hui elle attire les bêtes qui aiment le ſel. Il faut enſuite montrer les maux qu'on doit craindre. *Qu'attendez-vous, ô Chrétiens ! qui ne perſévérez pas ? Dieu vous tiroit de Sodome, vous obeïſſiez : vous êtiez dans la voye de Dieu ; un peu de bruit vous étonne ; vous regardez derriere ; Que deviendrez-vous, ſinon un cœur de pierre, ou une maſſe ſterile, &c.* Cette amplification demande une autorité qui la ſoûtienne ; *Dieu n'a-t-il pas raiſon de vous dire, que ferai-je pour vous ? vos bonnes œuvres ſont un nuage qui ſe diſſipe, c'eſt une roſée qui paſſe.* Du malheur qu'attire la négligence, il faut paſſer au bon-heur qui récompenſe la fidelité, & le prouver par quelque fait hiſtorique, qui ſera auſſi ſuivi & d'une amplification qui montre la grandeur de ce bon-heur, & d'une autorité de l'Ecriture, qui ſervira à la confirmer. Par exemple, *Vous avez dû perſévérer : Perſévérons, mes chers freres, & conſiderons la couronne qui nous attend. Jacob lutte avec un Ange, & il ne veut*

Didace de l'Etoile.

Didace de l'Etoile.

point le quitter : Retire-toi, lui dit l'Ange, & laisse-moi. Je ne vous quitterai point, répond Jacob, si vous ne me benissez auparavant. Ainsi il lutte toute la nuit, jusqu'à l'aurore ? Et alors victorieux, il reçoit la bénédiction. C'est le prix de la persévérance, il reçoit la force, il reçoit une nouvelle lumiere... Et Jesus-Christ ne l'a-t-il pas dit ? Celui qui persévérera sera sauvé. On revient enfin de nouveau à la Morale proposée & au texte ; *Persévérons, afin que nous recevions la couronne, afin que nous recevions ce pain que le Fils de Dieu donna au peuple qui le suivit.*

La seconde maniere que l'Auteur propose encore, a beaucoup de dignité. Elle veut qu'aprés la maxime, on mette d'abord une autorité, qui en montre la certitude : qu'aprés cette autorité on forme un raisonnement, & que ce soit elle qui le fournisse ; que l'argument soit suivi d'un fait historique qui le confirme, aprés quoi on met deux ou trois textes qui soient comme des similitudes touchées d'un style leger & rapide. Les reproches paroissent ensuite, & ils sont fondez sur l'autorité, sur le raisonnement, & sur l'exemple, ou sur le fait histori-

que, qui ont précedé. Ajoûtons qu'on tourne ces reproches de maniere qu'il paroisse que c'est Dieu qui les fait. On finit par un exemple de la vertu qu'on prêche, aprés lequel on revient à la Morale. Voici de quelle maniere l'Auteur conçoit que toutes ces parties peuvent se succéder les unes aux autres. La maxime est qu'*il est necessaire de persévérer, si on veut se rendre dignes des graces que nous demandons.* L'autorité qui la prouve est le texte; *Je suis touché de compassion pour ce peuple, parcequ'il y a trois jours qu'ils me suivent.* Le raisonnement qu'on appelle *du moins au plus*, sera: *Dieu exigeoit des Israëlites cette persévérance, pour leur accorder une nourriture temporelle; combien plus doit-il l'éxiger pour des graces inestimables, pour une récompense infinie?* Le fait historique pourroit être l'histoire de Loth & de sa femme. Voici deux ou trois *textes* qui pourroient suivre en maniere de similitude: *C'est ainsi que le lict de Salomon, figure de notre cœur, étoit gardé par soixante hommes, afin que le Roi seul en approchât. C'est dans ce sens que S. Paul dit, Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ. C'est ainsi que*

Didace de l'Etoile.

Didace de l'Etoile.

les Hebreux benissent Dieu, d'avoir noyé l'ennemi qui vouloit les ramener en Egypte. Dieu vouloit qu'ils persévérassent, afin de les conduire dans la Terre qu'il leur avoit promise. Insensez que nous sommes ! comment jugeons-nous que Dieu peut ne nous pas demander cette constance pour nous conduire dans le Ciel ? On ajoûte les reproches en ces termes : *Faut-il s'étonner si Dieu se plaint de la legereté de son peuple ? Que puis-je faire pour vous, dit le Seigneur, vos bonnes œuvres disparoissent comme un nuage. La couronne n'est duë qu'après le combat.* Voici enfin un exemple de la vertu proposée, & le retour à la Morale : *Il faut persévérer comme Job ; quand même Dieu sembleroit me vouloir ôter la vie, j'espererai en lui. C'est mes chers freres, le modéle de notre persévérance ; plutôt mourir que de reculer, &c.*

Il ne m'auroit pas êté possible de donner une idée claire de ces différentes méthodes de l'Auteur, sans en rapporter des exemples. En les rapportant néanmoins je ne prétends pas garantir la justesse de toutes les Parties qui les composent. Je dis seulement qu'il me semble que ces métho-

des seront toûjours belles, quand elles seront bien exécutées ; qu'elles font honneur à l'Auteur qui les propose, & qu'elles sont trés-difficiles, à moins qu'on n'ait une grande connoissance de l'Ecriture. Au reste la derniere a plus de dignité que les autres, selon l'Auteur, à cause que le sens litteral de l'Ecriture y domine, & que les raisonnemens, appellez *du moins au plus*, l'enrichissent. S. Paul semble en fournir l'idée dans la premiere Epitre aux Corinthiens. On peut voir les divers moyens que l'Auteur donne pour les rendre toutes plus faciles & plus parfaites ; comme aussi ce qu'il dit sur diverses choses importantes : c'est-à-dire sur les *Divisions* qui de son temps avoient cessé d'être en usage, & que lui-même croit être contraires à l'Art & à la raison ; sur *les Exordes* & leurs différences ; sur *le soin de fuïr les questions curieuses*, difficiles, ou dangereuses ; sur *les vices ou les vertus* dont on doit principalement traiter ; enfin sur *la prudence* ou sur la *moderation* nécessaire au Prédicateur.

Didace de l'Etoile.

C. 9. v. 24. &c.

C. 20. p. 615. &c.

C. 21.

C. 22.

C. 23.

Il parle aussi des agrémens du Sermon, lesquels, selon lui, ne doivent jamais consister dans la raillerie, mais

Didace de l'Etoile.

dans le ſtyle, dans les bienſéances, dans les penſées, dans le choix des mots, dans des tours nouveaux & touchans, dans la beauté des ſimilitudes, dans la juſteſſe des paraboles, dans les tons & dans les geſtes, qui doivent varier ſelon qu'on inſtruit, qu'on explique un fait, ou qu'on tâche d'émouvoir.

c. 23. p. 667. Il n'oublie point de recommander au Prédicateur de ne pas raiſonner en Dialecticien, & de ne pas compter ouvertement ſes raiſons par premiere & ſeconde; de ne point ſe loüer lui-même, ni ſe plaindre, ni ſe défendre; de ne point vanter ſes découvertes; d'éviter les manieres de parler extraordinaires, de ne point ſe formaliſer de ce qu'il a peu d'Auditeurs; de ne point croire facilement les rapports, de n'offenſer ni les particuliers ni les Ordres, ni les Compagnies.

c. 37.

Enfin il donne quelques avis pour les occaſions où la memoire vient à manquer, & pour celles où il nous échapperoit quelque propoſition fauſſe. Il en donne auſſi quelques-uns touchant les Panégyriques. Il ne veut point qu'on s'étende ſur les loüanges des Saints, mais qu'on imite l'Ecriture qui

c. 38.

qui les loüe en peu de mots ; il recommande de n'en rien dire que de vrai & de propre, & de n'y point omettre la Morale. Pour tout le reste il renvoye à la Rhétorique. Didace de l'Etoile.

Mr. Morhof fait mention de notre Auteur, lorsqu'il parle des Prédicateurs & de ceux qui ont écrit pour les soulager dans les fonctions de leur ministére. Il regarde son Commentaire sur Saint Luc, comme un grand thrésor dont on peut se servir trés-utilement & dont il assure que bien des gens se servent en effet avec succés. Ajoûtons qu'il est glorieux à son Ordre, qui est des plus considérables dans l'Eglise, & qui d'ailleurs á produit tant de grands hommes en tout genre, d'en avoir un parmi ceux-là, tel que notre Auteur, lequel a eu, il y a déja prés de cent-cinquante ans, un goût pour l'Eloquence, qui semble pouvoir encore être approuvé par les personnes délicates de notre siécle, & qui a joint à cette connoissance de l'Art Oratoire toutes les belles qualitez d'esprit & de cœur, dont on trouve, à chaque pas, des preuves dans son Ouvrage. Il ne faut point oublier de dire que Keckerman, dans sa Rhétorique Ecclesiastique, le

Polyhist. T. 1. l. 6. c. 4. p. 263. n. 10.

met au nombre des Auteurs Catholiques qui ont le mieux traité cette matiere, témoignage considérable dans la bouche d'un Calviniste, prévenu contre les Moines, dont il blâme dans le même Livre, la maniere de prêcher.

MATTHÆI DRESSERI RHETORICÆ

INVENTIONIS, DISPOSITIONIS ET ELOCUTIONIS LIBRI QUATUOR

Illustrati quàm-plurimis exemplis, Sacris & Philosophicis.

C'est-à-dire, *la Rhétorique* DE DRESSERUS, *r'imprimée par les soins de l'Auteur en 1584.*

DE la maniere que Mr. Bayle, dans son Dictionnaire, cite, aprés Melchior Adam, la Rhétorique de Dresserus, il n'y a point de justesse dans le titre qu'il donne à cet Ouvrage, comme ceux qui entendent le Latin, peuvent en juger, s'ils se donnent la peine de le lire au bas de cette page(1).

(1) *Rhetorica inventionis, dispositionis, elocutionis, illustrata &c.* C'est comme si on disoit en François, *la Rhétorique de l'Invention, de la disposition, &*

&de le comparer avec le veritable titre que j'ai mis à la tête de cet article, mais ce n'eſt pas à quoi je m'arrête. Il eſt plus à propos d'obſerver que Dreſſerus eſt un des habiles Maîtres que l'Allemagne ait produit, & qu'il s'eſt fait un nom conſiderable parmi les Savans. Il avoit été Diſciple de Luther & de Melanćton, & ſon Ouvrage ſe reſſent des nouvelles opinions, ne fût-ce que par le dogme de la *juſtice imputative*, qu'il y inſinue en quelques endroits. A peine eut-il atteint l'âge de vingt-trois ans, qu'il fit en ſon particulier des leçons de Rhétorique. Aprés avoir régenté quelque temps à Erford, ſa patrie, & capitale de la Thuringe, il fut appellé à Jéne pour y remplir la chaire de Profeſſeur en Hiſtoire & en Eloquence, à la place de Lipſe; il fut enſuite Principal du College de Miſne; enfin il obtint dans l'Académie de Leipſic la chaire de Profeſſeur d'Humanité. Il s'y déclara fortement contre la doćtrine de Ramus & contre ceux qui la ſuivoient; c'eſt tout dire, il la traitoit de monſtre horrible. Il mourut à

Dreſſerus.

L. 1. p. 162. &c.

de l'Elocution; au lieu de dire, *l'invention, la diſpoſition & l'Elocution Oratoire.*

Dresserus. Leipsic le cinquiéme jour d'Octobre 1607 âgé d'environ 72. ans.

Les differens postes qu'il remplit, sont je crois, une preuve qu'il étoit habile, & son Ouvrage ne la dément pas. Les *Prolégomenes*, pour parler comme lui, c'est-à-dire, le discours préliminaire qu'il y a mis à la tête, ou valent seuls une Rhétorique, ou en sont un bon abregé. Ils sont conçûs en forme d'Axiomes, qui montrent que l'Auteur avoit lû les bons Originaux; il paroît pourtant s'éloigner d'eux sur deux points, & avoir besoin de modification sur un troisiéme. Ce dernier regarde la *Prononciation*, Dresserus y veut de *la lenteur*. Peut-on admettre son sentiment sans restriction? il n'y a point d'apparence, surtout, si on se souvient de l'idée qu'Homere donne de la grande Eloquence (2); & de l'usage que les Orateurs en ont fait. A l'égard des deux autres points, dans l'un, l'Auteur donne trop d'étenduë à l'objet de l'Eloquence, puisqu'il y comprend les *Mathématiques*, *la Physique* & la *Mede-*

Voyez Mr. Bayle. Dans son Dict. art. de Dress.

Proleg. pag. 17. & 18.

Ib. p. 5.

(2) Fundebat Orationem impetu & copiâ hybernis imbribus parem, Senec. ex Hom. I. 9.

cine; & la moindre chose qu'on puisse dire sur cela, c'est qu'il y faut apporter l'explication que j'ai touchée en parlant de Ciceron : Dans l'autre point, il confond les mœurs réelles & les mœurs Oratoires, qui néanmoins sont bien différentes, comme ailleurs il paroît le reconnoître. A cela près, on trouve dans ces Prolégomenes les *raisons* qui doivent porter à l'étude de l'Eloquence ; la *maniere* dont il faut s'y prendre ; les *connoissances* qu'il faut acquerir ; les *Livres* qu'il faut lire, soit, pour apprendre les régles de l'Art, soit pour en avoir des exemples, soit pour s'instruire des matieres ; on y voit la *méthode* de les lire avec fruit ; les *caractéres* loüables du discours ; les *défauts* qu'il faut éviter. Ajoûtons que ce qu'il dit sur ces articles, est fondé assez généralement & sur le bon sens, & sur des autoritez qui marquent de l'érudition & du choix : Mais que néanmoins, le tout est écrit d'un style plus convenable à un traité qu'on dicte dans une Classe, qu'à un Livre qu'on met entre les mains de tout le monde par l'impression. Dresserus.

Ibid. p. 13.

L. 3. p. 699.

A l'égard du Corps même de son Ouvrage ; Il est divisé en quatre Li-

Dresserus. vres ; Le premier & le troisiéme contiennent des exemples aussi-bien que des préceptes ; Le second & le quatriéme ne contiennent que des exemples, celui-ci sur l'Elocution, celui-là sur toutes les Parties, soit de la Rhétorique, soit du discours, dans tous les genres de causes, dont il augmente le nombre à l'exemple de Melancton. Ainsi, au lieu qu'ordinairement on n'en admet que trois, le Judiciaire, le Délibératif & le Théorique, il y ajoûte *l'Instruction* à cause du grand besoin qu'on en a & de l'usage qu'on en fait, tant dans les Prédications, que dans les sciences. Il suit en cela le sentiment de ceux qui ont cru que la Prédication demandoit un genre de Rhétorique inconnu aux Anciens. Saint Augustin, comme je l'ai remarqué, & beaucoup d'autres habiles gens, sont d'un avis opposé. Il est même aisé de juger que la maniere de traiter les sciences ne regarde point la Rhétorique, soit parceque les ornemens n'ont pas lieu dans ces Traitez ; soit parceque s'ils y ont lieu, les préceptes généraux suffisent, pour s'en tirer avec succés.

Quoi qu'il en soit, l'Auteur accom-

mode à son idée les exemples de ses préceptes. Ces exemples par conséquent, sont des sujets de sermons & de traitez de Philosophie, aussi-bien que de Plaidoyez, de Déliberations & de Panégyriques; ce sont des sujets de lettres, de disputes, ou de contestations, desquels il fait comme l'anatomie, pour montrer de quelle maniere il voudroit qu'on les tournât, ou les points qu'il voudroit qu'on y fit entrer; Ce sont aussi des Discours ou des Ouvrages tout faits, tantôt de sa façon, tantôt de la composition de quelque autre; & il en fait l'analyse pour en découvrir les beautez. En ce genre il propose des Evangiles, des Epitres, des Pseaumes, d'autres endroits des Livres Saints, quelques endroits des Peres, plusieurs Harangues de Ciceron, ses Livres des Offices, le Dialogue de l'amitié, quelque chose des Tusculanes. Il y a dans tout cela beaucoup de profusion aussi-bien que dans les préceptes. Ce qui ne peut pas contribuer, selon moi, à faire estimer son Livre; Car enfin écrivoit-il pour l'usage des Classes? il ne faut à des écoliers, ni tant de régles, ni tant d'exemples, ni tant de sujets de composition; il leur faut

Dressems.

quelque chose de plus court. Ecrivoit-il pour le Public? il faut quelque chose de plus leger, de plus poli, de plus agréable, en un mot, moins d'érudition qu'il n'en a répandu par-tout en general, & en particulier sur les figures. On ne peut pourtant pas douter qu'il n'y ait des gens à qui cette érudition fera plaisir, & qu'à leur égard la Rhétorique de Dresserus ne soit un fort bon Livre. Que si à ce que j'en dis de moi-même, je n'ajoûte point les jugemens que d'autres peut-être en ont portez, c'est que je ne les connois pas. Je ne connois cet Ouvrage que parcequ'il est cité dans quelques notes que j'ai vûës sur Quintilien, & par la lecture que j'en ai faite ensuite.

FRANCOIS PATRICE,

Mort en 1597.

MR. Moreri parlant de François Patrice dit que ce fut un excellent Philosophe & un des plus savans hommes de son siécle, qu'il étoit né à Venise & qu'il professa la Philosophie à Padoüe & à Rome. Mr. Bayle a mieux aimé suivre Mr. de Thou qui raconte

Edit. de Lion de 1681. T. 2. sur Patrice.

Dict. de Bayl. sur Patrice.

Thuan. l. 119. p. 817.

que Patrice ayant professé 17. ans à Ferrare fut attiré à Rome par Clement VIII. Selon cet Historien, Patrice étoit né non à Venise, mais à Clisse ville d'Istrie sur les terres des Venitiens, il a composé un Ouvrage en 4. Tomes *in folio*, divisez en 69. Livres, quoique le Frontispice n'en promette que 50. *Il y traite les questions les plus sublimes de la Physique & de la Metaphysique ; & cela, sur des hypotheses tout à fait extraordinaires ; il debite bien des Paradoxes*, mais non pas sans faire paroître une profondeur de génie digne des loüanges que Mr. Morhof lui a données. Aussi ce Livre fut-il censuré à Rome & l'Auteur obligé de se retracter.

Patrice.

Bayl. Ib. p. 2320. Lettre 7. & 2322. col. 1.

Morhof T. 2. l. 6. p. 245. n. 12.

Entre les Ouvrages de Patrice, Moreri en cite un qui a pour titre *nouvelle Rhétorique*, Mr. Morhof lui attribue *des Dialogues Italiens* sur la même matiere, imprimez en 1560. Je ne dirai rien de ces deux Ouvrages, parceque je n'ai pû les trouver. Mr. Morhof ne sait pas non plus ce que contiennent les Dialogues qu'il n'a pas vûs. Il qualifie l'Auteur *le plus habile des Italiens*. Mais il avertit que c'étoit un homme qui aimoit les nouveautez, non seu-

Ubi suprà

Patrice.

lement dans les ſciences, mais encore dans les Arts, & dans la Poëtique ou l'Art Oratoire auſſi-bien que dans la Philoſophie. C'eſt ce qui lui a fait dire que Patrice a pris une autre route que Robortel; ſur quoi l'on peut voir ce que je dis dans l'article qui regarde ce dernier.

Les deux Dictionnaires remarquent que Patrice eut beaucoup d'ennemis, parcequ'il ſe déclara fortement contre la doctrine des Péripatéticiens. Rien ne prouve mieux à quel point il leur êtoit oppoſé dans les Arts, que ſon Ouvrage ſur la Poëtique diviſé en deux Décades, *dans la premiere deſquelles il agit, dit-on en Hiſtorien; dans la deuxiéme en Diſputeur qui fait ſuer Ariſtote.* C'eſt une particularité que le P.Rapin n'a pas remarquée en parlant de cet Auteur & de ce Livre, ce qui fait dire à Mr. Bayle que ce Pere, ſelon les apparences, ne connoiſſoit guéres cet écrit. Quoi qu'il en ſoit, il y a lieu de juger que Patrice dans *ſa nouvelle Rhétorique* & *dans ſes Dialogues* ſur cet Art, ſi ce ſont deux Ouvrages différens, comme j'ai dit, s'écarte auſſi bien de la doctrine d'Ariſtote, que dans ſa Poëtique & dans ſa Philoſo-

Bayl. ibid. col. 2. ex Lorenz. Craſſ. Elog. T. 1. p. 62.

Le P.Rapin cité par Mr. Baillet T. 1. ſur les Poët. n. 1062. p. 45.

Patrice.

phie. Le génie & le caractére de l'Auteur, le titre de *nouvelle Rhétorique*, & le témoignage de Mr. Morhof, ne permettent pas d'en douter. La question seroit de lire l'Ouvrage, pour voir s'il y agit aussi *en Disputeur* capable d'embarasser Aristote, ou s'il lui arrive ce que je crois qu'il est arrivé à tous ceux qui en s'éloignant des sentimens d'Aristote sur l'Art Oratoire, ont prétendu faire mieux que ce Philosophe. Pour moi, je ne conçois pas qu'on puisse renverser des principes, je ne dis pas approuvez de tous les bons Maîtres, mais sur lesquels sont fondez les Ouvrages de tous les Orateurs.

MELCHIOR JUNIUS, de Vvitemberg,

Professeur de Rhétorique à Strasbourg, imprimé en 1591. mort en 1604.

Moreri sur Jun. Melch. Adam. vie des Philos. Allemans.

Methodus Eloq. Compar. *Argent.* 1591. in octav.

IL y a deux Ouvrages de Melchior Junius sur la Rhétorique, la *Methode d'acquerir l'Eloquence*, & la *Maniere de se concilier les esprits*. Un

Junius. autre Livre de cet Auteur, intitulé *Ecoles de Rhétorique*, ne parle que de *l'Art de faire des lettres*. Aussi l'a-t-on r'imprimé sous ce second titre, qui lui convient mieux. Je ne dirai rien de l'Analyse qu'il a faite des Harangues de Ciceron, sinon que c'est un Ouvrage de la nature de celui du P. du Cygne.

Anim. Concil. & movend. Ratio. *Arg.* 1596. in-octav.

La méthode d'acquerir l'Eloquence, est un Livre fort court. Sa brieveté n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de choses trés-utiles : c'est le jugement qu'en a porté Mr. Morhof. J'ajoûte que tout l'Ouvrage me paroît plein de bon sens & bien écrit. L'Auteur veut y montrer le chemin que Démosthéne & Ciceron ont tenu pour parvenir à la gloire de l'Eloquence. Ces Hommes Illustres avoient reçû, pour cela, de grands talens de la nature ; ils étudiérent les préceptes ; ils se remplirent des connoissances nécessaires à l'Orateur ; ils se formérent sur de bons modéles ; ils s'éxercérent beaucoup à écrire & à composer ; ils cultivérent leur memoire ; ils s'appliquérent à acquerir les avantages de la déclamation. Voilà le chemin qu'il nous faut prendre, si nous avons les

Morhof. T. 2. l. 6. p. 246.

Meth. Eloq. comp. c. 2.

mêmes diſpoſitions, ſans quoi tous nos ſoins, & tous nos efforts ſont inutiles. De ſorte qu'il faut ſe connoître, ſelon Junius, avant que de s'engager dans une ſi grande entrepriſe. Junius. Ibid. c. 5.

Une marque qu'un homme eſt né pour être Orateur, c'eſt d'avoir de l'eſprit, de l'imagination, de l'ordre, des expreſſions, de la memoire, de la grace, de la force & de la voix; c'eſt d'aimer la gloire & le travail; c'eſt d'avoir une honnête hardieſſe, jointe à beaucoup de modeſtie, tant pour ne point ſe flatter ſur ſes Ouvrages, que pour éviter les trop grands airs dans l'action. Les qualitez contraires ſont une preuve qu'on n'eſt point propre à l'Eloquence.

Il y a un temps pour diſcerner les eſprits; la difficulté eſt de le connoître. Les uns donnent d'abord bonne eſperance, & ils ne la ſoûtiennent pas. Les autres ſe déclarent plus tard, & ils vont plus loin, non ſeulement qu'on n'eſperoit, mais même qu'on n'auroit oſé déſirer. Hermogéne à dix-huit ans étoit un prodige; à vingt-deux ou à vingt-quatre, ce n'étoit plus rien. Démoſthéne eut de grands obſtacles à vaincre; un travail opiniâtre les ſur-

Junius.

monta. L'âge de vingt-ans paroît à l'Auteur un bon âge pour juger & des forces de l'eſprit & de celles du corps, non pas, je crois, qu'il veuille qu'on attende juſques-là, pour s'éxercer à l'Eloquence, mais pour embraſſer la profeſſion d'Orateur.

Il ne ſuffit pas d'avoir des talens, il faut encore les cultiver. Il faut ſurtout nourrir le génie, il faut l'animer. Un heureux naturel s'éléve & ſe fortifie par les loüanges. Il eſt à propos de lui en donner, auſſi-bien qu'à ce qu'il fait. Un cheval veut être flatté ; & il n'y a que de vils animaux qui ſe conduiſent par les coups. Que ce ſoit donc les récompenſes & non les peines, qui réveillent les Eléves de l'Eloquence. La préſence des bons chevaux anime même les mauvais, à plus forte raiſon leurs pareils. C'eſt à l'émulation que Thucydide, Démoſthéne, & Ciceron furent redevables de leurs progrés.

Les longues veilles & un trop grand travail accablent l'eſprit. Il a beſoin & de ſe repoſer pendant la nuit, & de ſe délaſſer quelquefois pendant le jour. Il doit aimer la temperance, parceque les excés de bouche l'abbrutiſſent ;

& même, en général, la vertu eſt d'autant plus neceſſaire à un homme d'eſprit, que les plus grands Génies ſe portent aux plus grands vices. Junius.

Mais quand même on n'auroit pas reçû de la nature, tous les avantages qui ſont à ſouhaiter, le ſoin & l'application viennent à bout de bien des choſes; & il y en a qui croyent qu'il y avoit plus de travail que d'eſprit dans Démoſthéne. Jun. ibid. c. 4.

Comme il faut des préceptes pour ſe conduire dans l'étude de l'Eloquence, il faut recourir aux Ouvrages des Maîtres. Les abbrégez de Rhétorique ne ſont pas trop du goût de Junius. Il fait cas néanmoins des Partitions de Ciceron; mais il veut qu'on aille aux ſources, qui ſont les autres Livres de Rhétorique de cet Orateur, ceux d'Ariſtote, de Quintilien, & d'Hermogéne, celui de Démétrius. Il les faut lire avec prudence, n'en prendre que le neceſſaire, & en venir à l'uſage.

Outre la Grammaire & la Rhétorique, l'Orateur doit encore ſavoir la Dialectique, la Morale, la Juriſprudence, la Politique, même la Phyſique, pour s'en ſervir comme Périclés & Anaxagore. Il doit ajoûter à ces

Junius. connoiſſances l'Hiſtoire Sainte, l'Ecriture, l'Hiſtoire profane, la lecture des Orateurs & des Poëtes, le commerce des habiles gens.

Ibid. c. 14. Perſonne ne paroît avoir mieux traité de l'Imitation que Junius. Il en marque les avantages & les compare avec ceux de l'Art & du Génie. Elle ſert à imprimer les préceptes, & diminuë la peine de la compoſition : elle corrige les défauts de la nature & en perfectionne les bonnes qualitez.

La vraye maniere d'imiter, eſt de prendre, non pas les mots, mais l'eſprit de ſon Auteur ; c'eſt de ſe former de pareils deſſeins, & un ordre ſemblable ; c'eſt d'exprimer la force de ſes raiſonnemens ; c'eſt de le répreſenter dans l'Action. On ne doit ſe propoſer que les Modéles les plus excellens, ou plutôt ne s'en propoſer qu'un, & néanmoins profiter de tous. Ce que l'on prend de ſon Modéle, il faut le cacher, de maniere qu'il n'y ait que les habiles qui le voyent. On en vient à bout, lorſqu'on a l'adreſſe de l'abbréger, de l'amplifier, d'en changer l'ordre, d'y ajoûter ou d'en ſupprimer quelque choſe ; & c'eſt ainſi qu'on ſe copie auſſi ſoi-même, ſans qu'il y pa-

roiſſe. L'Auteur qui nous propoſe ſur cela l'exemple de Ciceron, en eſt lui-même, dans tout ſon Livre, un bon exemple. Junius.

La compoſition eſt au deſſus de tous les préceptes. Mais comme elle eſt fort difficile, Junius veut qu'on en applaniſſe les difficultez par le choix, premierement des matieres les plus propres & les plus aiſées ; ſecondement, du lieu & du temps le plus commode ; enſuite, par l'ordre qu'on y obſerve, par la modération qu'on y garde, & par la maniere ſoit de corriger nos propres Ouvrages, ſoit de corriger ceux des autres.

Les matieres qu'on choiſit pour s'exercer, doivent ſur-tout être d'uſage & abondantes. Le lieu le plus propre, Ibid. c. 16. c'eſt la retraite ; le temps le plus con- c. 17. venable, c'eſt le matin. Il faut néanmoins, ſelon Junius, s'accoûtumer au bruit & au tumulte. Pour ce qui eſt de c. 18. l'ordre de la compoſition, il faut connoître, méditer, & même digérer ſon ſujet, avant que de ſe mettre à le traiter. Dans la correction d'un Ouvrage c. 19. Junius nous renvoye aux régles d'Horace. Elles conſiſtent à ajoûter, retrancher, tranſporter, tourner d'une

Junius. autre façon ; ce qui demande du temps & des soins, & même les avis de gens habiles & sinceres. Il est à propos néanmoins d'éviter certains excés où l'on peut tomber à force de polir un Ouvrage. Quand c'est un Maître qui corrige les compositions de ses Elé-ves, il a besoin en même temps de beaucoup de prudence & de beaucoup de modération. Il doit avoir égard à l'âge, au génie, & aux forces ; il doit pousser les uns, il doit retenir les autres. Il n'est pas à propos de relever toutes les fautes qu'il remarque. Il doit loüer bien des choses, & s'il ne peut pas dire que l'Ouvrage de son Disciple est bon, il faut qu'il dise du moins qu'il y a esperance qu'il fera bien. Ce qui suppose qu'un jeune homme marque en effet quelque envie de bien faire.

C. 20. Junius n'a oublié ni la *memoire* ni *l'action*. Mais aprés tout que nous dit-il de l'une & de l'autre ? Que le matin & le soir sont le temps le plus propre pour exercer la premiere ; qu'on l'aide en lisant bien ce qu'il est question d'apprendre. *Il faut*, dit-il, *le bien concevoir*, en *connoître* l'art, *prononcer à haute voix*, s'accoûtumer à suppléer

ce qui nous échappe, ou si l'on est encore jeune, s'assujettir à apprendre exactement & mot pour mot. Pour la prononciation, il nous dit qu'il faut la varier ; mais il veut que quelqu'un nous écoûte, pour nous avertir de nos défauts, & que nous écoutions ceux qui parlent bien, afin de les imiter. Junius.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de l'autre Traité de Junius, touchant la maniere de se concilier les Esprits, & d'exciter les Passions. C'est un Ouvrage d'un tiers plus gros que celui dont je viens de parler, & divisé en deux parties, l'une & l'autre d'un fort grand détail. Dans la premiere, l'Auteur expose tout ce qui peut contribuer à bien entendre l'art d'exprimer les mœurs, & il donne du jour à ce qu'en dit Aristote, par le moyen de ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans Ciceron. Dans la seconde, il parcourt toutes les Passions, sans suivre l'ordre qu'avoit suivi ce Philosophe ; en quoi peut-être n'a-t-il pas mieux fait. Mais ce qui d'un autre coté, le rend plus agréable & plus instructif, c'est que tout son Ouvrage consiste moins en préceptes qu'en exemples, comme il le déclare lui-même par le titre de son

Junius.

Anim. Concil. & movend. Ratio, non tam summor. Magistror. præceptis quam exemplis veterum tradita.

Morh. T. 2. l. 6. p. 246.

Morhof. ibid.

livre, & il les tire non seulement de Ciceron, mais encore des Auteurs Grecs, qu'il traduit néanmoins en latin. Mr. Morhof croit cet Ouvrage fort utile à ceux qui veulent se former dans l'Eloquence sacrée ou profane. Il est constant que dans l'une & dans l'autre, les mœurs & les passions sont d'une grande conséquence.

Il ne faut pas oublier de dire en finissant, que Junius fut Disciple de Sturmius, & qu'on dit qu'il fut moins éloquent que son Maître, mais en récompense plus habile dans la connoissance de l'art, & en même temps plus propre à instruire la jeunesse.

FRANÇOIS PANIGAROLA,

Auteur Italien, mort environ l'an 1594. & imprimé en 1609.

PAnigarola, ou, comme d'autres l'écrivent, Panicarola; étoit de l'Ordre des Freres Mineurs (1), parmi lesquels il fut illustre : premiere-

(1) Minore Osservante, *c'est ainsi qu'il se qualifie dans le titre de son* Modo di comporre una Predica.

ment par ses Prédications ; en second lieu, par ses Ouvrages de Rhétorique, enfin par l'Episcopat auquel il fut élevé. Sa qualité d'Evêque ne fait rien à mon sujet : mais on lit dans Erythrée le cours qu'eut ce Prédicateur, combien il fut goûté, les Ambassades que le Pape & les Villes lui envoyérent. Rien n'étoit, ni plus fleuri, ni plus pur, ni plus élégant, ni plus peigné que son style. Il avoit un esprit infini, une memoire prodigieuse, l'action belle. Ses affectations cependant lui ôterent toute sa force : les plus sages se mocquoient de lui, ou s'indignoient tacitement, de le voir ainsi courir aprés les mignardises, ou les beautez frivoles de la diction. Aussi le Critique que j'ai cité, ne lui donne-t-il que l'art de *plaire*, comme il donne celui d'*instruire* à Tolet, & celui de *toucher* à Lupus. C'est-à-dire que c'étoient-là trois Orateurs, qu'on auroit pu comparer, le premier à Hortensius, le second à Cotta, le troisiéme à Sulpicius ; Et il auroit fallu, pour ainsi dire, les paitrir ensemble, pour en faire un Orateur parfait. Erythrée avoüe néanmoins que Panigarola, ayant été fait Evêque sur la fin de ses jours, prit un

Panigarola.

Panigarola.

style plus convenable à sa dignité. C'est une preuve qu'il auroit dû changer plutôt, pour soûtenir la dignité de sa matiere.

T.2. de Scriptor. non Ecclesiast. Morhof. l. 7. p. 290. n. 5.

Gadius a dit deux choses de cet Auteur ; l'une, qui peut également se rapporter, & à ses Prédications, & à ses Ouvrages de Rhétorique, est, qu'*il a mis la reforme dans l'Eloquence de la Chaire* ; l'autre qui ne peut avoir rapport qu'aux derniers, est, qu'*il a élevé un magnifique édifice sur les fondemens de Démétrius.*

La premiere pensée de Gaddius peut regarder ce que Panigarola a fait sur la Rhétorique, parceque le dessein de ces Ouvrages est de former le parfait Prédicateur ; la seconde s'y rapporte certainement, puisque c'est par l'explication de l'ancien Rhéteur, que le nouveau tache de venir à bout de son dessein. Cela paroît par le titre de son livre, qui porte que c'est *le Prédicateur, ou Démétrius le Phalerien, avec la Paraphrase, le Commentaire, & les Dissertations ou Discours Ecclesiastiques de Messire François Panigarola, Evêque d'Asti*, & qu'on trouve dans cet Ouvrage *les préceptes & les exemples que cet ancien Auteur proposoit*

aux Grecs, reduits à l'usage des Italiens; & l'Eloquence des Auteurs profanes, accommodée à l'Eloquence Sacrée de nos Orateurs ou de nos Ecrivains Ecclesiastiques (2).

Panigarola.

C'est lui-même qui dans un petit opuscule à part, nous fait remarquer ce Titre, comme expliquant trés-clairement la nature de son grand Ouvrage, je dis *grand*, parcequ'il y a de quoi faire deux *in-quarto* fort-raisonnables; & il explique dans le même opuscule l'économie de ce grand Ouvrage, pour montrer qu'elle répond parfaitement à son titre. Je proposé dit-il, en premier lieu, & article par article, le texte de l'ancien Rhéteur traduit en Latin par Victorins. A ce texte je joins une Paraphrase, c'est-à-dire une version plus libre, en Lan-

Dans l'Opuscule qui a pour titre Questioni secolari, che potranno servire per proëmio allo Parafrase &c. *T. 8. del ben parlare. p.* 18. & 19. de l'Opusc.

(2) Il Predicatore, overo Demetrio Falereo. Dell' Elocutione. Con le Paraphrasi, è Commenti, e Discorsi Ecclesiastici, Di Monsignor F. Francesco Panigarola vescovo d'Asti. Ove vengono i precetti, e gli essempi, che già furono dati à Greci, ridotti chiaramente alla pratica del ben parlare in Prose Italiane, e la vana Elocutione de gli Autori profani accommodata alla sacra Eloquenza de' nostri Dicitori, e Scrittori Ecclesiastici.

Panigarola.

gue Italienne ; afin que par la comparaiſon même de ces deux choſes, on reconnoiſſe que la derniere vaut mieux pour des Italiens, puiſqu'on y traduit les exemples propoſez dans l'Original, ce que le Latin ne fait pas; ou qu'on y en ſupplée d'équivalents, ſi l'on ne peut les traduire ſans leur faire changer de nature. La Paraphraſe eſt ſuivie de deux ſortes d'explications fort amples. Les unes ont le titre de *Commentaires* ; & les autres, celui de *Diſſertations*, ou, pour parler comme l'Auteur, de *Diſcours Eccleſiaſtiques*, dont il donne la différence. Par ſes *Commentaires*, il éclaircit des traits d'hiſtoire contenus dans l'Original ; il explique, ou il établit le ſens de l'Auteur ; il en confirme les régles, tantôt par des raiſonnemens, & tantôt par des exemples; Par ſes *Diſcours* il propoſe encore les mêmes régles, mais plus digérées ; ou pour mieux dire, il change, ſi on l'en croit, une doctrine toute humaine en une doctrine céleſte. Car il y raiſonne en *homme d'Egliſe* (3), au lieu que dans ſes Commen-

Ubi ſup. p. 19. *Et dans l'Opuſ. intitulé* Queſtioni Ecclesiaſtic. p. 32.

(3) Nel Diſcorſi Ecclesiaſtici, del precetto ragioneremo alla Eccleſiaſtica, del quale nella Parafraſe & ſecolare, ſacrà ſtato

taires

taires il raisonne *en homme du monde* ; ce sont ses termes, & il les explique. Raisonner en homme d'Eglise, c'est ne plus citer que des Ecrivains Sacrez ou Ecclesiastiques, David, S. Paul, S. Augustin : Raisonner en homme du monde ; c'est ne citer que des Ecrivains profanes, Virgile, Ciceron, Boccace même, puisque c'est *une necessité indispensable*, à ce qu'il dit, de le citer, dumoins autant que les censures Ecclesiastiques le permettent, lorsqu'on parle de ce qui regarde la Langue Italienne. Or allier l'Apôtre avec Ciceron dans un même paragraphe, ce seroit mêler le Saint avec le profane ; selon l'Auteur ; & l'allier avec Boccace, ce seroit même un sacrilege (4).

Panigarola.

Telle est la delicatesse de notre Au-

trattato. Quest. Eccl. p. 51.

(4) Religione, e riverenza verso le cose sacre, ci hà fatta fare questa separatione, ne ci haurebbe potuto dar l'animo di frammettere insieme Virgilio, e David, e Cicerone, e Paolo : Tanto più che nell, Italiene cose havendo noi havuta indeclinabile necessità del valerci delle cose del Boccacio, quanto da Ecclesiastica censura viene permesso, e queste essendo molte volte jocolose, e rilassate, veramente se con le saore l'havessimo mischiate, un saclilegio ci sarebbe paruto, di fare. Quest. Eccl. p. 52.

Panigarola.

teur ; Fausse délicatesse à parler généralement ; & en même temps délicatesse mal soûtenuë, quand même on la supposeroit juste & bien fondée. Premierement elle est *fausse*, généralement parlant ; parcequ'on peut fort bien allier, & des préceptes & des exemples tirez des Auteurs profanes, comme de Virgile & de Ciceron, avec d'autres tirez des Auteurs Sacrez, sans crainte de mêler le Saint avec le profane ; puisque Saint Paul & Saint Augustin en ont quelquefois usé de la sorte. Secondement, elle est aussi mal soûtenuë, cette délicatesse ; quand même elle seroit bien fondée. Car l'Auteur ayant fait conscience d'allier ensemble l'Apôtre & Boccace dans un même article, comment n'a-t-il pas fait difficulté de les allier dans un même Livre ? N'est-ce pas comme si dans un même Temple, il dressoit en même temps deux Autels, l'un sous l'invocation d'un Saint, & l'autre sous celle d'un homme indigne ? Ce qu'il ajoûte pour se justifier de l'avoir cité, n'est pas mieux pensé. *C'est*, dit-il, *une necessité indispensable de citer Boccace, quand il est question de montrer les beautez de la Langue Italienne !*

Certes cette Langue eſt bien mal-heureuſe, de n'avoir que cet Auteur pour montrer ſes beautez lorſqu'il ne s'agit que d'Eloquence de la Chaire. Mais n'eſt-ce pas, que même ſans y penſer, on cherche à plaire en le citant, & qu'on s'imagine ne le citer que pour montrer les beautez de l'Italien ? Aſſurément on peut dire qu'il y à bien de l'illuſion parmi les hommes, comme il y a beaucoup de corruption. Panigarola.

Panigarola reconnoît, comme on l'a vû dans les paroles que j'ai rapportées, qu'il y a beaucoup d'endroits laſcifs dans Boccace. Ajoûtons que Petrarque même, ami de ce dernier, a auſſi reconnu que ces endroits avoient beſoin d'indulgence (5), & que voulant les excuſer, il n'a pû le faire que ſur l'âge de l'Ecrivain, ſur la nature des matieres, & ſur le caractére des perſonnes qui liront un tel Ouvrage. Etrange excuſe! Elle donne au moins à entendre qu'il en eſt de cet Auteur,

(5) Si quid laſciviæ liberioris occurreret, excuſabat ætas tunc tua, dum id ſcribe-res... ipſa quoque rerum levitas & eorum qui lecturi talia videbantur. Dict. de Mr. Bayle art. de Bocc.

Panigarola. comme de Petrone & d'autres semblables, dont je ne me ferois pas un scrupule de rapporter quelque bel endroit sans leur faire l'honneur de les nommer; mais dont je ne voudrois pas citer les infamies, sous prétexte que je les citerois separément, ou pour quelque cause innocente. Je dis la même chose de Boccace, qui malgré la licence de ses contes, & malgré *l'Index* qui l'a censuré, est pourtant, à ce qu'on dit, entre les mains de tout le monde, parceque les Italiens y trouvent la plus grande délicatesse de leur Langue.

A quoi bon cette digression? Pour montrer ce qui n'est pas hors de propos, que la délicatesse de notre Auteur sur cet article, tient un peu du raffinement qu'on trouve dans les *Concetti* des Italiens, qui est encore un défaut dont on doit se donner de garde en lisant Panigarola; car il n'en est pas exempt. Je trouve aussi un peu de raffinement dans la raison qu'il apporte de ce qu'il a si fort travaillé sur

Quest. Ecclesiast. p. 51. » Démétrius. Cet Auteur Payen, dit-il, » avoit témoigné une grande estime » pour les Livres Saints du peuple de » Dieu; puisqu'il porta Ptolemée Phi-

ladelphe à en demander une version « qui est celle des Septante ; Et peut- « être Dieu a-t-il voulu qu'un Ecrivain « de son peuple fît honneur en revan- « che aux Ouvrages de cet Auteur, « selon la pensée de Saint Augustin, « qui dit, que les vertus Morales des « Payens ont reçû de Dieu des récom- « penses temporelles. Ne valoit-il pas « mieux s'en tenir à dire que le style & les préceptes de Démétrius peuvent être utiles aux Prédicateurs ?

Panigarola.

Quoi qu'il en soit, outre l'Ouvrage dont j'ai parlé, il y a encore quatre Opuscules du même Auteur ; & on les trouve dans le huitiéme Volume du Recueil qui a pour titre, *Del ben parlare.*

Le premier contient diverses questions sur le style qu'un Prédicateur doit se faire parmi les différentes Dialectes qui sont en usage dans différentes villes d'Italie. Et Panigarola décide ces questions tant par des circonstances particulieres, où le Prédicateur peut se trouver ; que par les régles générales que les Maîtres de l'Art ont préscrites.

Le second contient d'autres questions touchant Démétrius le Phalé-

Panigarola.

rien, & le Livre qu'on lui attribuë. Il dit & sur l'un & sur l'autre beaucoup de choses que j'ai dites dans mon premier Volume : mais il soûtient fortement que l'Ouvrage est de l'Orateur Démétrius, natif de Phalére. Il fait valoir (comme on peut se l'imaginer) toutes les raisons qui favorisent son opinion, & il tâche de répondre aux objections. Il assure entr'autres, que le style (6) du Traité en question est tél que Ciceron a peint celui de l'Orateur Démétrius. Cela est bien éloigné de ce que j'ai dit dans mon premier Volume, où j'ai voulu établir que le Démétrius que nous avons n'est point le Phalérien, parcequ'il n'a pas les caractéres que Ciceron donne au dernier. Comment s'accorder sur cet article ? Panigarola lui-même, dans son troisiéme opuscule, me fournit de quoi le réfuter. Car faisant l'Eloge du Traité de l'Elocution, il en represente le style sans y penser, tel que je l'ai peint, & tout opposé à cette idée que Ciceron donne de l'Orateur Phalérien; il le répresente, dis-je, éloigné de

(6) Ma dipiù, lo stile è per à punto tale, quale diceva Cicerone, che era quello di Demetrio. Quest. Scol. p. 4.

toute vanité (7), de toute ostentation de toute affectation, de toutes beautez recherchées, tel en un mot qu'un Orateur Evangelique auroit pû lui-même se caractériser. Rien n'est plus propre à me confirmer dans mon sentiment : parceque si l'on compare ce portrait que Panigarola fait de Démétrius, avec celui que Ciceron fait du Phalérien ; on verra que le Ciel n'est pas plus éloigné de la terre.

Panigarola.

Le troisiéme Opuscule contient diverses questions touchant l'Eloquence des Prédicateurs, pour savoir s'ils doivent être éloquens, comment ils doivent le devenir, quels préceptes ils doivent prendre, ou quels Maîtres ils doivent choisir, & autres choses de cette nature.

Enfin le quatriéme est une *maniere de composer un Sermon*. L'Avant propos qu'il y a mis, est adressé à ses Confréres & Disciples, & est datté du pre-

A la fin du S. T. Del ben parl. p.

(7) Cosi è nemico d'ogni vanità, & ostentatione, e cosi in ogni luogo ci prohibisce la souerchia isquisitezza, e ci ricorda il non mostrarsi troppo elaborati, che in vero poco di più haurebbe in questo fatto potuto insegnarsi qual si voglia Dottor Ecclesiastico, Quest. Eccl. p. 48.

Panigarola.

mier Septembre 1581 ; au lieu que le Commentaire ſur Démétrius ne vit le jour qu'en 1609, quatorze ans aprés la mort de l'Auteur, qui n'eut pas le temps d'y mettre la derniere main. Stephano de Milano qui le dedia au Cardinal Charles Emanuel Pio, nous dit encore une autre raiſon pourquoi on ne l'imprima pas plûtôt. Ce fut la mort de deux amis de Panigarola, leſquels eurent ſucceſſivement ſon Manuſcrit l'un aprés l'autre.



D. BARTHOLOMÆI KECKERMANI, DANTISCANI, &c.

SYSTEMA RHETORICÆ 1606.

RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ, &c. LIBRI DUO 1600.

C'est-à-dire, *Systême de Rhétorique, & la Rhétorique Ecclesiastique en deux Livres*, par Keckerman.

BArthélemi Keckerman étoit de Dantsic, & il fut Professeur de Philosophie vers le commencement du dix-septiéme siécle. Il avoit été auparavant Professeur en langue Hebraïque à Heidelberg. Il a composé un trés-grand nombre d'Ouvrages, quoiqu'il soit mort assez jeune, n'ayant que trente-six ans, lorsqu'il mourut, selon un de ses disciples, ou trente-huit, selon Mr. Bayle, qui sur cela cite son garant; ou enfin quarante-deux selon Vossius, cité aussi par Mr.

Kecker. T. 2. p. 1381.

André Rey qui a fait imprimer les Ouvrages de son Maître. Diction. T. 2 p. 1712.

Keckerman. Bayle. Il a fait des systêmes de presque toutes les sciences, ce qui est propre à marquer l'étenduë & la varieté de ses lumieres : mais ce qui diminuë sa gloire, il y a des Critiques d'un grand nom, qui jugent qu'*il fait paroître dans ses Ouvrages plus de methode que d'esprit*. Ils ajoûtent qu'il est plein de pillages ; & que dans ces pillages il copie jusques aux erreurs : semblable à ceux qui enlévent les meubles de la maison & les balieures. Pour achever d'en donner cette idée, on asseure qu'*à chercher de pareilles fautes dans ses œuvres, on y en trouveroit à foison*. Arrêtons-nous à ses Livres de Rhétorique, & voyons l'idée qu'on peut s'en faire.

Voy. Dict. de Bayl. T. I. p. 1064. col. I.

Son Disciple que j'ai cité qui a fait imprimer tous ses Ouvrages, trouve qu'avant lui les préceptes de l'art Oratoire êtoient & trop longs & trop confus ; que personne n'avoit encore montré la veritable Eloquence ; qu'il a découvert les erreurs des Maîtres qui faisoient profession de l'enseigner ; qu'il a mis de l'ordre dans les regles qu'il en faut donner, & qu'il a montré une voye aisée pour arriver où l'on veut aller. Il y a visiblement un zéle

André Rey ubi suprà.

de diſciple dans ce témoignage.

Keckerman.

Pour parler plus ſimplement. Le ſyſtême de Keckerman ſur la Rhétorique, eſt double ; l'un eſt général, diviſé en trois livres ; & l'autre particulier, diviſé en deux. Il eſt vrai qu'on ne peut guéres mieux entendre la nature de l'Art, ſa fin, les moyens d'y arriver, que l'entend l'Auteur dont eſt queſtion. Il donne par tout les préceptes des bons Maîtres:Mais s'il les range dans un nouvel ordre ; ce n'eſt point à dire qu'ils fuſſent confus dans les livres des Anciens : mais c'eſt une idée qu'il ſemble avoir copiée de Loüis Vivés, qui avoit dit la même choſe avant lui. Il ſe trouvera, je crois, peu de gens qui conviennent avec Keckerman, qu'il n'y a point de méthode, non ſeulement dans Sturmius, mais encore dans Hermogéne ; ou qu'il y en ait plus dans Longin, comme il le prétend. Ajoûtons qu'il meſle trop de Dialectique parmi ſes préceptes, & qu'il deſcend dans des détails trop ſecs ; qu'il ſe rend par là trop diffus, trop ennuyeux, & beaucoup plus difficile ; qu'il s'arrête trop ſur *la Memoire*, & ſur l'*Action*, ſur *les Figures* ; que mê-

T. 2. p. 1669.

Ibid. p. 1676.

Kecker-man. me il s'étend trop sur les *Passions* & sur *le Style*. Il eût mieux fait d'être aussi court sur l'Eloquence civile, qu'il l'est sur l'Eloquence sacrée, au lieu d'y employer deux cens pages d'un *in-folio* des plus gros, en quoi il a choqué lui-même ses propres principes, qui sont, *Qu'il faut peu de préceptes*. Non content de ses regles générales, il en donne de particulieres pour les *Dialogues* & pour les *Lettres*. Il s'étend sur la lecture des bons Auteurs, sur les Analyses qu'il en faut faire, & sur les Recueils. C'est-là sur-tout, qu'il entre dans des détails extraordinaires; & il ne dissimule point, qu'il ne suive en beaucoup de choses, la doctrine de Démétrius, de Junius, de Vivés, de Juste Lipse, de Sturmius. S'il en avoit toûjours usé de même, on ne l'eût pas accusé d'être plagiaire.

L. 2. du styl. partie.

P. 1688. & 1691.
P. 1707.

Au reste, si cette accusation *d'avoir pillé*, lui fait tort d'un côté, de l'autre elle semble aussi prouver qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait bien de bonnes choses dans ses Ouvrages; & ce qui le confirme encore, c'est qu'on dit qu'*il a lui-même été bien pillé*; puisqu'il n'est point naturel qu'on vole ce que l'on n'estime pas. En effet, sur

Mr. Bayle ubi suprà.

quelque genre de litterature qu'on entreprenne de travailler, soit sur les Historiens, soit sur les Philosophes, soit sur d'autres, on peut tirer des lumieres de nôtre Auteur, en le lisant avec précaution. Mais il est d'autant plus surprenant qu'il n'ait pas pris soin d'éviter les reproches qu'on fait si justement aux Plagiaires, que lui-même a blâmé Ramus, d'être tombé dans cette faute, & de n'avoir point fait honneur à Vivés & à Laurent Valle, des secours qu'il en avoit empruntez.

Keckerman.

Keckerm. T. 1. Præcognitor. Log. Tract. 2. p. 127 lettres G. H. I.

Voilà tout ce que je crois devoir dire sur le Systême de Rhétorique de nôtre Auteur. C'est à la verité son second Ouvrage sur l'Art Oratoire, & néanmoins j'ai cru devoir le placer le premier dans cet article, parcequ'il s'y agit des préceptes généraux. Il me reste à parler de sa Rhétorique Ecclesiastique, qui n'est, même selon lui, qu'une application des regles générales à l'Eloquence de la Chaire.

Cet Ouvrage est précedé d'une Préface, qui paroît belle. L'Auteur y montre l'excellence, la difficulté, le péril, la necessité du ministere de la parole; les soins par conséquent que les grands Hommes ont pris, comme de con-

Kecker-
man.

cert, d'en applanir les voyes, & surtout S. Augustin Il y explique la différence qu'il y a entre les hommes qui avoient une mission extraordinaire, & ceux que Dieu ne destine à cet emploi que par la voye commune. Il répond aux textes de S. Paul, par lesquels l'Apôtre semble condamner l'Eloquence dans la Prédication de l'Evangile; il montre l'usage que saint Paul a fait de l'Eloquence, & ce que les Prophetes ont dit du talent de la parole. Il n'oublie point de prouver la nécessité des préceptes, par saint Augustin, par les anciens, & par un nombre infini de gens sages, qui depuis quatre-vingt ans avoient écrit de la Prédication, pour mettre ce ministere dans l'état où il doit être. En tout cela, il reconnoît avoir profité de ce qu'il y avoit de bon sur ce sujet dans Erasme, dans Augustin Valére, dans Grenade, dans Aristote, dans Didace de l'Etoile, & dans d'autres Auteurs Catholiques, à quoi il dit avoir joint des réfléxions serieuses, qu'il avoit faites sur les Sermons d'un habile Prédicateur qu'il entendoit avec soin.

1. Corinth. 2. Act. 24. 25. Jerem. 1. & 23. Ezech. 3. & 38.

Il lui paroît qu'il faut au Prédicateur, non d'autres préceptes, que ceux

qu'on donne dans l'Ecole, mais les mêmes, tournez ſeulement d'autre façon. Il en écarte tout ce qui regarde la vûë du Prédicateur, ſa préparation au miniſtere, le devoir des Auditeurs, & autres choſes qui appartiennent, non pas à l'Art Oratoire, mais à la Diſcipline, ou à la Morale. Enfin il ſe borne *à la maniere de compoſer le Sermon*, & *à celle de le prononcer*. La premiere comprend *l'Invention*, *la Diſpoſition*, *l'Ornement* : La ſeconde, comprend *la voix & le geſte*. Keckerman.

L'Invention choiſit un texte qui frappe & prévienne l'Auditeur, qui convienne au deſſein qu'on ſe propoſe, qui ſoit capable de produire & d'entretenir la pieté. Elle en explique le ſens; elle en donne la diviſion. Cette diviſion fournit des points de Morale, qu'on prouve & qu'on amplifie par d'autres textes & par des exemples. On en fait l'application aux divers êtats de la vie, aux vices, ou aux erreurs qui regnent, aux vertus qu'on doit pratiquer, aux veritez qu'on doit croire. Tout cela donne lieu aux mouvemens qui doivent principalement occuper le Prédicateur; c'eſt la contrition, c'eſt la crainte du jugement,

Kecker-man. c'eſt la joye dans les maux, ou la patience, c'eſt la compaſſion pour les pauvres. La diſpoſition range toutes choſes dans un ordre naturel. L'ornement ne conſiſte que dans la ſimplicité, dans la clarté, dans l'abondance, dans l'efficace ou dans la force, enfin dans la varieté des figures. Tout cela, comme on le voit, eſt trés-commun; il en eſt de même de ce que l'Auteur dit encore & ſur la maniere de prononcer, & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſes préceptes, ſur la lecture, ſur les recueils, enfin ſur l'exercice ſi neceſſaire aux Orateurs.

L'un à Zacharie Urſin; l'autre à George Sohn.

Le tout eſt ſuivi de deux petits recueils d'avis, attribuez à deux différens Auteurs, dont le dernier blâme fort les Prédicateurs qui n'écrivent » rien. Il y a, dit-il, dans cette condui- » te, ou de la pareſſe, ou de l'audace, & » en même temps un mépris formel, » non ſeulement de l'Egliſe, mais de » Dieu même, & de ſa parole. D'au- » tres, continuë-t-il, écrivent du » moins la diſpoſition générale de » leurs diſcours; d'autres deſcendent » dans un plus grand détail, & ils » ſont encore plus loüables. Il y en a » enfin qui écrivent tout: mais s'ils

veulent aussi apprendre tout, mot « pour mot, d'un côté leur methode « est dangereuse, parcequ'un mot peut « s'oublier ; d'autre côté l'Action n'en « est pas si libre. Ainsi quoique la pei- « ne qu'ils prennent soit trés-digne de « loüange, il vaut mieux pourtant, « aprés avoir tout écrit, n'apprendre « que les pensées. «

Kecker-man.

Je ne puis me dispenser, en finissant cet article, de dire que Keckerman, dans les deux Ouvrages dont est question, paroît un Auteur habile, qui entend la Rhétorique en général, qui voit l'usage qu'il en faut faire dans la Prédication, qui possede l'Ecriture, & la sait appliquer à propos ; enfin, qui indique avec assez de bonne foi, les sources où il a puisé.

EDME RICHER.

1605.

EDme Richer ne nous tiendra pas long-temps. Il étoit grand Maître au Collége du Cardinal Le Moyne; il fut Syndic de la Faculté de Théologie, & il y a des particularitez curieuses dans sa vie, mais qui ne regardent

Richer. point la matiere de l'Ouvrage que je fais. Ce qui a rapport à cette matiere

Imprimé en 1605. est un Livre qu'il a composé *touchant l'Art des figures & les causes de l'Eloquence*. A ce titre, dit Mr. Morhof, on

Morhof. T. 2. l. 6. p. 250. n. 21.

croiroit trouver quelque chose sur la Rhétorique, & néanmoins, ajoûte-t-il on reconnoît en le lisant, qu'aprés avoir bien traité des figures de Grammaire, il ne traite pas de même de celles de Rhétorique. Il y a du vrai dans ce jugement, parceque l'Auteur, quoi qu'il dise des figures Oratoires, ne remplit pas l'idée qu'il donne de son Livre par le titre. On jugera s'il s'est bien étendu sur ce qui touche les figures de Grammaire, puisque son Ouvrage a quatre cens pages *in-octavo*. Il y a apparence que le défaut qu'on y a remarqué, fut la raison qui lui en fit composer un autre pour y suppléer, & pour y traiter ce qu'il avoit promis dans le premier sans l'exécuter. C'est un traité *touchant l'Art & les causes de la Rhétorique*, il y donne aussi une methode pour apprendre l'usage qu'on en doit faire dans la vie.

Imprimé en 1629.

Morhof. ibid. On observe qu'il paroît par ses Ouvrages, que ses plus grandes occupations ne l'empêchoient pas de descen-

dre dans un trés-grand détail pour l'instruction de la jeunesse, même des Grammairiens, & qu'il pouvoit leur être utile parcequ'il savoit trés-bien les Auteurs. C'est le témoignage que lui rend, dans une Epigramme, un Medecin de la Faculté de Paris, nommé Nicolas Ellin. On voit cette Epigramme dans l'Ouvrage de Richer. Il y est dit que ce Docteur n'avoit guéres de gens en France qui lui ressemblassent, qu'il s'abbaissoit jusqu'à enseigner la Grammaire tout Docteur qu'il étoit; & qu'il y prenoit beaucoup de peine. On ajoûte qu'il avoit de l'Art & de la methode, & qu'il en savoit garder dans les choses mêmes où les Maîtres croyoient qu'il n'y en avoit point; On remarque qu'il étoit court & facile, & que cette brieveté n'empêchoit pas qu'il ne fût fort clair. De sorte que s'il se donnoit la peine de faire sur la Rhétorique & sur la Philosophie, ce qu'il avoit fait sur la Grammaire; on ne doutoit point qu'il ne donnât aux jeunes gens un bon moyen de devenir également sages, & habiles dans les Arts qu'on ne sait ordinairement bien que quand on est vieil. Richer.

Il est à craindre cependant, qu'il ne

Richer. lui soit arrivé ce qu'il dit lui même de Scaliger à l'occasion de ce que ce fameux Auteur a écrit aussi sur les figures. C'est-à-dire, *qu'il n'ait eu plus de peine à faire son Livre, qu'il n'a acquis de gloire pour l'avoir fait : & qu'il n'y ait montré son esprit & son érudition, mais non pas un Art utile.*

Son Ouvrage est, en quelque chose, semblable à la Rhétorique de Vossius. Il y a d'abord le corps du précepte en gros caractére, & ensuite des exemples avec des observations. Il prétend que les enfans en un mois peuvent apprendre ses préceptes. Pour moi, je crois qu'il y a lieu d'en douter; & quand même cela seroit, je n'y vois pas grand avantage, quoique l'Auteur ait soin de marquer non seulement les causes des figures selon Hermogéne, mais la necessité de les employer; l'emphase qui s'y trouve, l'ornement qu'elles jettent dans le discours; la beauté qui les accompagne; la nouveauté qui peut s'y rencontrer; la bienséance qui doit y être. Au reste je ne rapporterai rien de ce qu'il dit sur ces articles, je me contente d'observer que le style de l'Ouvrage est bon, & qu'il y a d'ailleurs du bon sens par tout.

Richer. I

A cela j'ajoûte un avis fort sage qu'il nous donne aprés Aristote (1), qu'il ne faut point user des figures comme d'un aliment ordinaire, mais comme d'un assaisonnement ; & que si on n'y garde cette moderation, tout ce qu'il peut y avoir de beau & de grand, n'est plus capable que d'ennuyer & de causer du dégoût, ou de faire croire aux Auditeurs, comme dit Longin, qu'on entreprend de les tromper, comme des enfans, par de grossieres finesses. Sur quoi il n'est point inutile de savoir que Richer a observé que c'est un défaut trés-fréquent de Platon, au jugement d'Aristote : & qu'il y est tombé, quoique le style des Philosophes, comme une Vierge chaste, doive être extrêmement retenu, & n'avoir point d'autre beauté que celle de la proprieté des termes, éloignée de tout le fard que les tropes lui peuvent prêter. Cet Auteur confirme encore ce qu'il avance, tant par le témoignage de Caton (2), qu'il trouve dans Séneque, que par celui de Quintilien. Le premier dit qu'il y a une extrême folie à chercher

Richer de Arte &c. p. 16. 17.

Traité du subl. ch. 17.

Idem p. 10.

(1) ὡς ἡδύσμασι, οὐ δὲ ὡς ἐδέσμασι. Arist. Rhet. 3.

(2) Summæ esse dementiæ orationem, ubi simplex & recta esse posset, ad figuras detorquere. *Cat. apud Senec.*

M. Duvair. vingt ans qui se sont écoulez depuis ; puisque l'étude de cet Art ne s'est jamais rallentie, & que c'étoit dessors une grande avance, non seulement d'avoir sçu vaincre le mauvais goût, mais encore d'avoir déja pris beaucoup de bonnes manieres.

C'est donc sur son siécle, & sur ceux qui l'avoient précedé, que tombe la plainte de Mr. Duvair dans son *Traité de l'Eloquence Françoise*, lorsqu'il examine *les raisons pourquoi elle est demeurée si basse*. Cette question est différente, en quelque chose, de celle qu'ont proposé quelques Auteurs Grecs ou Romains, quand ils ont cherché *les causes de la décadence des esprits*, ou *celles de la corruption de l'Eloquence*. Cette derniere question suppose que les Romains, ainsi que les Grecs, avoient vû l'Eloquence en sa force. La premiere suppose que jusques au temps dont nous parlons, les François ne l'avoient point encore vûë dans ce degré de perfection. Aussi pouvoit-on alléguer un *Démosthène* parmi les Grecs, & un *Ciceron* parmi les Latins ; au lieu qu'on ne pouvoit, il y a cent ans, citer parmi nous, une véritable piéce d'éloquence, ni personne,

Il y a un siécle.

Oeuv. Duvair. in-octav. p. 501.

sonne, à qui l'on pût justement donner le nom d'Orateur, & cela, encore moins parmi les Prédicateurs, *qui ont de plus grands avantages pour devenir Eloquens*, que parmi les Avocats *à qui la chose est plus difficile.* M. Duvair. Ibid. p. 503.

En quoi pouvoit-on dire qu'ils manquassent ? On les vit d'abord s'étudier à épurer nôtre Langue ; & ils parvinrent à avoir quelque naïveté dans leur style : mais ils n'avoient ni douceur, ni agrément. Ils corrigérent ensuite ce défaut par l'étude & par l'imitation des Anciens, dont la diction est pleine de charmes ; & néanmoins, en se formant sur ces modéles, ils n'en prirent ni la force, ni l'élevation, ni le talent de dire des choses nouvelles. C'étoit le défaut de M. de Pibrac, outre que son style étoit enflé de citations; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnoisse qu'il étoit incomparable, tant pour sa douceur, que pour ses graces ; & qu'il n'ait le premier introduit la véritable éloquence au Barreau. Mr. Brisson qui fut Avocat Général, avant que d'être Président, donna encore plus que lui dans ce goût d'érudition, aimant mieux paroître savant qu'éloquent ; ce qui est un trés-grand défaut dans l'art Ora-

Ibid. p. 502. *Ibid. p. 503.* *Dict. de Moreri. art. de Guy du Faur.* *Ubi suprà. p. 504.*

M.Duvair. toire ; & il avoit d'ailleurs l'action trés mauvaiſe. Cependant ſes diſcours êtoient ornez & ſuivis, lors même qu'il ne ſe préparoit pas. Ces avantages qu'il devoit à ſon travail, firent excuſer ſon mauvais goût, & le rendirent contagieux ; de telle ſorte que tout le monde s'y conforma. M. Deſpeiſſes parut avoir un grand déſir de parvenir à la gloire d'Orateur, cependant il ne ſe forma qu'à bien parler nôtre langue, & n'alla point au delà. M. Verſoris faiſoit auſſi des Diſſertations de Droit, plutôt que des piéces d'Eloquence. Mr. Mangot mourut trop jeune pour remplir les belles eſperances qu'il avoit données, qu'il ſoûtint même tant qu'il vécut ; mais il manquoit d'art & de ſoin. Mr. Duvair ne dit rien de Mr. Marion, ni de Mr. Servin, dont le premier *avoit cette partie*, à ce qu'on dit, *qu'en diſcourant, il perſuadoit fort ; & qu'il n'émouvoit pas moins, lorſqu'il mettoit par écrit.* A l'égard de ceux dont l'Auteur a trouvé à propos de parler, il dit en général, que ſi l'Eloquence ne conſiſtoit que dans la clarté & dans la pureté du ſtyle, dans l'élégance & dans la naïveté, en un mot dans le carac-

Ibid. p. 505.

Ibid. p. 503.

Perroniana.

tére de Lysias ou d'Isée, il auroit reconnu que les François avoient déja égalé les anciens Grecs & Latins : mais comme il faut de plus l'élévation ou la noblesse ; la force ou les mouvemens ; la varieté du style, non seulement pour les différentes causes, mais pour les diverses parties d'un même discours ; il trouve que nos Orateurs n'avoient encore atteint que de fort loin les anciens Grecs & Latins, quoiqu'ils eussent surpassé de beaucoup les anciens François.

M. Duvair. *Ubi suprà p. 50.*

Ib. p. 506. 507.

Etoit-ce la faute des esprits ? il n'y a point d'apparence, puisque les François ne le cédent de ce côté-là à aucune autre nation. Etoit ce la faute de leur humeur guerriere, & de leurs succés dans les armes ? mais les Grecs, les Romains, les Gaulois mêmes, joignoient la gloire des armes à celle de l'Eloquence. Ont-ils donc crû que ce fût une étude indigne d'eux, que de s'appliquer à l'art Oratoire ? Eh ! quelle autre étude produit plus d'honneur, ou plus de plaisir, ou plus d'avantages ? Seroit-ce qu'ils n'eussent pas voulu d'un art, dont on peut si fort abuser ! Au contraire, une des plus fortes raisons qui excitent à l'ap-

Ibid. p. 506.

Ibid.

Ibid. p. 508. &c.

M.Duvair. prendre, c'est l'abus même qu'on en fait, parcequ'il n'y a que ce moyen de s'y opposer. C'est ainsi que Mr. Duvair recherche les différentes causes du peu de progrés qu'on a fait dans l'Eloquence ; & il se fixe à trois.

Ib. p. 511. &c.

Ibid p. 514.

La premiere est le défaut des grandes affaires, & en même temps celui d'une juste récompense. Ce qui fait concevoir que la gloire & l'agrément de l'Eloquence, ne suffisent pas pour soûtenir le courage d'un Orateur, de même que, selon Juvenal (1), cela ne suffit pas pour animer l'ardeur d'un Poëte.

Si je n'ai rien de plus, à quoi sert tant de gloire ?

Ubi suprà. p. 514.

La seconde est que nos Rois, nos Princes, & la Noblesse Françoise, ont d'ordinaire négligé cette étude. Quelle impression leur exemple n'auroit-il pas fait sur les esprits, s'ils s'y êtoient appliquez ; On a dit (2) que la Terre êtoit beaucoup plus fertile, lorsque ces Consuls, ces Dictateurs, vain-

(1) Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est. *Juv. Sat.* 7.

(2) Gaudente Terrâ vomere laureato proscindi, & triumphali Aratore. *Plin. Hist. l.* 18. *c.* 3.

queurs des nations, la cultivoient. On peut dire avec plus de fondement, que l'Eloquence auroit fleuri davantage, si elle avoit eu pour Disciples la haute Noblesse, les Princes, & les Rois mêmes. C'est ainsi du moins qu'à Athénes, & à Rome, les moindres Bourgeois s'animoient à l'acquerir, par l'exemple de ce qu'il y avoit de plus illustre dans la République. M. Duvair.

Mais la troisiéme & principale raison du peu de progrés qu'on a fait dans l'art de bien dire, c'est la difficulté de cet art, qui dépend, & d'une infinité de talens, que la nature seule peut donner, mais qu'elle donne rarement; & de je ne sai combien de qualitez qu'il faut acquerir par un travail grand & assidu, dont la vivacité Françoise n'est point capable. *Ubi suprà, p. 516.*

Suivant ces trois considerations, on ne doit plus être surpris que l'Eloquence Françoise soit demeurée long-temps si imparfaite. Qui peut en effet s'étonner qu'on n'avance point, lorsqu'on ne s'applique pas? Qui doit trouver étrange qu'on ne s'applique pas davantage, lorsque rien n'y invite? Mais quand même il y auroit de grandes récompenses à

M. Duvair. espérer, & qu'on auroit toute l'ardeur imaginable de s'avancer, comment ne pas demeurer souvent en chemin, lorsque les difficultez sont sans nombre, & en quelque façon insurmontables? Sur ce pié-là, les causes qui ont empêché parmi nous l'Eloquence d'arriver à sa perfection, sont à peu prés les mêmes que celles qui l'en ont fait décheoir parmi les Grecs & les Romains. Aussi peut-on s'appercevoir, par la lecture de l'Ouvrage de Mr. Duvair, que cet Auteur fait entrer dans son Traité, beaucoup de choses que Ciceron, Longin, & l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs, avoient dites, ou à l'avantage de l'Eloquence, ou sur les difficultez d'y parvenir, ou sur les causes qui la font dégenerer. Surquoi je me contente d'observer, que sans qu'il y ait eu de plus grandes récompenses, ou des affaires plus considerables depuis Mr. Duvair, sans que l'Eloquence ait eu des disciples plus illustres, elle a pourtant paru quelquefois dans tout son éclat. Car enfin, que lui manque-t-il, lorsqu'à la pureté & à l'élegance de la diction, on joint encore la noblesse des pensées, la force des mouvemens,

Voyez Longin & le Dial. sur les Orat.

le nombre des periodes, la varieté du style? Si cela est, nous devons reconnoître qu'il ne falloit presque s'en prendre qu'au peu d'application de nos anciens François, s'ils ne réüssissoient pas mieux. M. Duvair.

Quoi qu'il en soit, Mr. Duvair oppose un remede unique aux trois inconvèniens qu'il a proposez, c'est d'applanir le chemin de l'Eloquence, soit afin de s'accommoder au génie peu laborieux de ceux qui s'y appliquent, soit afin qu'il y ait une plus juste proportion entre le travail & la récompense.

Il lui avoit passé divers desseins dans l'esprit; tantôt c'étoit de dresser des *Institutions Oratoires*; tantôt de faire un *Sommaire de Rhétorique*, qui contînt les préceptes abbregez de cet Art; tantôt *de composer un Traité de la diversité du style, & de la meilleure maniere de composer.* Toutes choses bien considerées, il prend le parti de nous proposer en François les plus excellens modéles de l'antiquité, les deux fameuses harangues d'Eschine & de Démosthene, avec une des plus belles de Ciceron, persuadé que la lecture de ces chef-d'œuvres est le

Contra Ctesiph. & Pro Coron.

Pro Mil.

M. Duvair. moyen le plus court, le plus facile, & le plus agréable, d'en prendre l'esprit & les manieres, & il y joint un essai de sa façon, pour nous montrer comment il faut tâcher de les imiter.

Contra Milon.

Cette voye lui paroît d'autant moins pénible, que les beautez de ces anciens Ouvrages, selon lui, se font sentir d'elles mêmes. Il reconnoît néanmoins qu'on les remarque encore mieux, lorsqu'on en est averti; de la même maniere qu'en entrant dans un lieu, on y découvre d'un coup d'œil, ce qu'il peut y avoir de rare, quand on sait d'avance ce qu'on doit y trouver. Il nous donne donc avis qu'on voit, dans tous ces discours, une force extraordinaire de raisonnement, une suite & un ordre qui charment; chaque chose mise en son jour, sans trop de brieveté ni d'étendue; des pensées pleines de sens, qui ont le suc & en même temps la vigueur de la Philosophie; sous l'air néanmoins & avec la couleur des pensées qu'on puise dans le sens commun; qu'elles y servent tantôt de preuves & tantôt de conclusions, sans être ni trop rares, ni trop fréquentes; que l'Exorde, la Narration, la Preuve, la Réfutation, la

Ubi sup. p. 525.

Ibid.

M. Duvair.

Péroraiſon, ont dans toutes ces harangues, les qualitez que ces parties doivent avoir ; qu'il y a beaucoup de diſcernement dans le choix des mots, beaucoup d'art dans leur arrangement; de telle ſorte pourtant, qu'on trouve par tout une juſte modération, & toutes les bien-ſéances imaginables. On ne voit point, dit-il, que ces Grands Hommes uſent de trop de métaphores, ou qu'ils négligent les mots propres & conſacrez ; ils ne ſont pas toûjours dans l'amplification, ni toûjours dans les ornemens, défauts ordinaires, (il y a cent ans) à nos Orateurs François. Ils ſont naturels, ils ne forcent rien ; il laiſſent couler toutes choſes par les voyes les plus aiſées ; les répétitions de mots ſont des *recharges* dans leurs Ouvrages ; les alluſions y portent coup ; la varieté y regne ; il n'y a point d'affectation ; la ſtructure y eſt telle, qu'elle ne laiſſe rien d'obſcur dans la phraſe ; les membres & les periodes y ont une juſte longueur ; toutes ces choſes enſemble y conſpirent à former comme un beau corps, qui a de la force & de l'embonpoint, avec un beau teint & une couleur agréable.

M. Duvair. C'est par cette analyse que finit l'Ouvrage de Mr. Duvair ; & cette maniere de finir montre deux choses. La premiere est que son Traité sur l'Eloquence n'est proprement qu'une Préface qu'il a voulu faire à ses traductions ; La seconde est, qu'en voulant éviter la voye des préceptes, il y revient sans y penser. Qu'est-ce en effet, que cette analyse, ou ces avis qu'il nous donne sur ces Harangues, ou les réfléxions qu'il veut que nous y fassions, sinon des régles & des principes, que nous devons nous prescrire dans la composition ? Principes excellens sans doute, & dignes de leur Auteur. Aussi étoit-ce un homme de bon goût, qui avoit beaucoup de Litterature, un grand sens, de belles connoissances, un jugement solide, un grand amour pour la veritable Eloquence, qu'il connoissoit parfaitement.

Il y a quelques mots surannez dans son traité qui ont fait de la peine à Mr. De la Mothe le Vayer, mais cela n'a point empêché que d'ailleurs il n'en fist beaucoup de cas. Si cet Ouvrage se pouvoit lire, dit-il, sans quelques dictions rudes & fâcheuses, qui doute que ce bel écrit ne parût sans

Consid. sur l'Eloq. p. 18. 19.

comparaison plus agréable, meritant » d'ailleurs beaucoup de recommen- « dation ? Monsieur de Maucroix l'a-voit lû, & l'estimoit fort, si on en ju-ge par la maniere dont il rapporte ce qu'on y lit touchant les citations fré-quentes que Mr. le Président Brisson introduisit au Palais. Ajoûtons à ces deux suffrages celui de Mr. Baillet, qui en parle parmi les Traducteurs, & dont le jugement comprend celui de Sorel & celui de Mr. Huët. Mr. Du-vair a fort peu traduit, dit Mr. Bail- « let, mais il s'est distingué de tous les « autres par l'élévation & la dignité « de son style, & on peut dire qu'aprés « Malherbe, notre Langue n'avoit « point alors de meilleur Ecrivain. Il « a eu même quelque avantage sur lui « pour la traduction. Car, sans se sou- « cier des goûts différens de la Cour & « du Peuple de ces temps-là, il s'est « attaché à suivre religieusement son « Auteur, & à se resserrer dans ses bor- « nes, sans se donner les libertez que « Malherbe a prises; Et cet assujettis- « sement n'a rien de bas ni de forcé « dans son style. «

M. Duvair.

Traduct. divers. p. 376.

Jug. des Sav. T. 3. p. 537.

Ch. Sorel. Bibl. Fr. du progr. de la Lang. Fr. pag. 258.

De claris Interpr. l. 2. p. 186.

Quoique ces dernieres paroles de Mr. Baillet semblent ne regarder que

les traductions de Mr. Duvair, elles disent néanmoins en même temps ce qu'on trouve aussi dans son traité de l'Eloquence, où il a fait entrer bien des choses, comme j'ai dit, qu'il avoit puisées dans les Anciens, & qu'il lui a fallu traduire, sinon avec autant de scrupule qu'il en montre dans ses versions, du moins avec autant qu'il en faut pour conserver des pensées dont on veut enrichir sa Langue.

MELCHIOR DE LA CERDA,

Jesuite, Auteur du Livre intitulé CAMPI ELOQUENTIÆ 1618.

Moth. l. 6. p. 253. n. 26.

LEs champs de l'Eloquence du P. De la Cerda sont peu estimez. On les regarde comme une terre toute brute & qui n'a rien de bon. Ce ne sont, dit-on, que de mauvaises Descriptions, sans invention & sans ordre.

On fait le même jugement de la *nouvelle Rhétorique* du P. Pajot qui promet beaucoup, à ce qu'on dit, & ne donne rien, sinon des préceptes, tirez ou copiez de ceux qui l'ont précédé. En un mot, on appelle son Ouvrage *un misé-*

Ibid. 254 n. 7.

rable abregé. On ne traite point autrement la petite Rhétorique de Farnabe, dans laquelle néanmoins on trouve quelque chose de bon, comme je le remarquerai ci-aprés en parlant de cet Auteur.

SOARE

De la Compagnie de Jesus.

UNe Rhétorique des plus commodes & des meilleures pour l'usage des Classes, qui peut même être utile à d'autres personnes qu'à des Ecoliers, c'est celle du Pere Cyprien Soare. Elle est des plus commodes par sa brieveté : & si on en souhaite plus qu'il n'én dit, il indique les sources. Elle est aussi des meilleures, non seulement parcequ'il a puisé dans de bonnes sources, mais parcequ'il y a puisé avec jugement, & qu'il n'a gâté ce qu'il y a pris, ni par défaut de style, ni par mauvais tour d'esprit, ni par mauvais caractére de cœur.

Ses principes sont ceux des Maîtres les plus célébres, Aristote, Ciceron & Quintilien. Il prend les maximes de tous les trois, il emprunte jusques aux paroles des deux derniers. S'il s'avise Soar. Epist. ad Lect.

Soare.

de composer une Rhétorique aprés ces grands hommes, ce n'est pas qu'il se flatte de pouvoir mieux faire ; c'est pour applanir à la jeunesse le chemin de l'Eloquence, qu'ils montrent dans leurs Livres aux personnes plus avancées. Quintilien, paroît au P. Soare, trop long, trop obscur, trop au dessus de la portée des commençans, quoi qu'il trouve son Ouvrage écrit avec beaucoup d'exactitude, de jugement & d'habileté. Les Partitions de Ciceron sont trop courtes, & les richesses de l'Eloquence y sont trop resserrées. Il est vrai que les Dialogues de l'Orateur sont plus longs, mais cette forme de Dialogue embarasse autant un jeune homme, qu'elle donne de plaisir à ceux qui ont l'esprit fait. A l'égard des Livres *de l'Invention*, Ciceron lui-même reconnoît qu'ils sont imparfaits. Ils ne contiennent point les lumieres qu'Aristote nous a laissées sur l'Invention ; il n'y est rien dit non plus touchant l'Elocution. Dans les Livres à Herennius il y a beaucoup de choses contraires aux préceptes de Quintilien & de Ciceron. Enfin dans le Brutus ou l'Orateur, Ciceron parlant à son ami déjà instruit de ces matieres, paſ-

se legerement sur bien des points trés-importans. Tout cela faisoit desirer une Rhétorique qui contînt les principes de ces grands Maîtres, conçûs même en leurs propres termes, autant que faire se pourroit. Le Pere Soare se chargea de cet Ouvrage; & on peut dire qu'il y a réüssi. Soare.

On trouve d'abord dans cet Auteur un grand principe, que *l'Eloquence & la raison ne sont, à le bien prendre, qu'une seule & même chose*; ou du moins, que *l'Eloquence est toute fondée sur la raison*, que *c'est une des productions de la raison*, & *qu'elle contribuë le plus à sa gloire*. On y trouve ensuite tout ce qu'on peut raisonnablement souhaiter de savoir, sur la nature, l'emploi, l'objet, la fin, les parties de la Rhétorique, sur les moyens de devenir éloquent, sur les devoirs de l'Orateur, sur les espéces des preuves, sur la maniere de les trouver, sur l'usage qu'il faut faire, dans l'amplification, des sources qui fournissent les preuves. Il y a de forts bons avis sur les différentes espéces de causes, particulierement sur le genre Démonstratif & sur les Déliberations. A la verité il ne distingue point assez l'abondance de l'Orateur, de ce Soar. in Proœm.

Soare.

qu'on doit proprement appeller l'Amplification ; il ne marque pas assez non plus le temps & le lieu de l'amplification ; enfin il ne la distingue pas assez des passions. Je crois pourtant qu'un Maître habile y peut aisément suppléer de vive voix en enseignant sa Rhétorique. Il n'y auroit qu'à faire observer que l'Orateur est abondant, lorsqu'il met bien sa matiere en son jour, de telle sorte qu'il ne manque de varieté ni dans ses pensées ni dans ses expressions : mais qu'il amplifie proprement, lorsqu'ayant bien prouvé le fait, il en découvre l'importance, soit qu'il ne fasse que répéter ou inculquer les mêmes choses d'une maniere plus forte & plus noble, soit qu'il en dise de nouvelles, qui montrent ou l'avantage de sa cause, ou la richesse de son sujet. A quoi l'on doit ajoûter, qu'encore qu'on excite quelquefois les passions par l'amplification, autre chose néanmoins est de les exciter, autre chose est d'amplifier, & que l'un peut aller sans l'autre.

Tout ce que j'ai dit ne regarde que le premier Livre de la Rhétorique dont est question, l'Auteur ne se dément point dans le second. On y trou-

ve sur toutes les Parties du discours & sur la disposition, sur toutes les espéces de preuves & sur la maniere de les traiter, la même solidité, la même justesse, le même style & la même brieveté. Les préceptes y sont par tout établis sur des exemples, mais l'Auteur les indique plus souvent qu'il ne les rapporte, afin d'éviter une longueur ennuyeuse. Soare.

Dans le troisiéme Livre il s'étend davantage sur les ornemens du discours, & il les fait dépendre des figures de pensées, des figures de mots & des tropes. Il dit le nom latin de chaque figure; il met le nom grec à la marge, il en donne la définition & il en rapporte des exemples : le tout aussi brievement qu'il est possible. C'est de quoi contenter également & ceux qui croyent que cette connoissance sert autant à rendre le discours figuré, que le discours figuré sert lui-même à persuader; & ceux qui tiennent que ces noms, ces définitions & ces exemples sont la Partie la moins nécessaire de la Rhétorique, aprés celle qui traite des Lieux. Je suis de l'avis de ces derniers, & l'Auteur judicieux dont je parle, en est aussi; puisqu'il nous as- Soar. in Proœm.

Soare.

ſure que tout ce qu'on dit des tropes & des figures, eſt bas & petit ; d'où il conclut qu'il ne faut pas s'étonner ſi ſur les noms & les idées ou le nombre de toutes ces choſes, les Auteurs trés-ſouvent ne conviennent ni avec les autres, ni avec eux-mêmes. Il croit de plus qu'il eſt impoſſible que l'on convienne jamais bien ſur ce point.

Le Pere Soare finit ſon troiſiéme Livre par une explication de l'harmonie & de la cadence du diſcours, & par conſéquent de l'arrangement des mots, des Periodes & de leurs parties, il montre l'uſage & les défauts de toutes ces choſes. On peut juger aiſément qu'il explique toute cette matiere avec le même ſuccés qu'il a traité les autres, puiſqu'il ſuit toûjours les mêmes guides ſans les perdre jamais de vûë, ſoit pour la penſée, ſoit pour l'expreſſion. Je ſuis ſurpris qu'un homme d'auſſi bon goût ait cru pouvoir donner des régles touchant la Memoire, & qu'il n'ait pas ſenti avec tant d'habiles gens, qu'elle ne dépend que de la Nature & de l'exercice. Cela n'empêche point que je ne faſſe plus de cas de ſon Ouvrage, tout petit qu'il eſt, que de celui du Pere Cauſſin, per-

Soare.

ſuadé qu'il n'y a rien que de bon à apprendre; au lieu que dans l'autre il y a bien du mauvais.

Je dois ajoûter avant que de finir cet article, qu'encore qu'il n'y eût rien de trop dans la Rhétorique du Pere Soare, cet Auteur n'a pas laiſſé de la reduire en tables, & qu'on les trouve à la fin de ſon Ouvrage. Pour dire en un mot ce qui m'en paroît, je croirois que c'eſt avec raiſon qu'il dit dans le titre, que c'eſt un abbregé parfait ou complet de toute la Rhétorique, s'il y avoit parlé un peu plus des paſſions & des mœurs à l'exemple d'Ariſtote. C'eſt un point qui manque auſſi à ſa Rhétorique, comme je l'ai déjà inſinué. A cela prés je ne m'étonne point ſi cet Ouvrage a eu tant de vogue dans les Colléges; Il vaut mieux donner un bon Ouvrage d'un autre, que d'en donner ſoi-même un mauvais.

L'Edition que j'ai vûë eſt de 1626. Mais le Libraire fait entendre qu'il y en avoit eu beaucoup d'autres.



LE PERE CRESOL JESUITE.

COmme c'eſt par le P. Creſol, que Mr. Morhof commence à parler des Auteurs Jeſuites qui ont écrit de la Rhétorique, cela lui donne occaſion de rendre à la Societé un témoignage auſſi glorieux que veritable. Il dit qu'elle ne s'eſt pas moins ſignalée par des Traitez ſur cette matiere, que par des Ecrits ſur les autres arts & ſur toutes ſortes de ſcience ; & qu'elle a rendu, dans toutes, de grands ſervices au Public. De cet éloge général il vient à l'Ecrivain dont eſt queſtion, & il trouve qu'on ne ſauroit aſſez loüer ſon Livre, intitulé *le Théatre des Rhéteurs*. C'eſt ainſi que je crois devoir traduire *Theatrum Rhetoricum* ; puiſque ce n'eſt, ni un recueil, ni un étalage de préceptes, comme quelqu'un pourroit ſe l'imaginer, mais en quelque façon une ſcéne, ſur laquelle l'Auteur expoſe à nos yeux les mœurs & les manieres des Rhéteurs. En un mot c'eſt un Ouvrage *in-douze*, & diviſé en cinq livres. Le premier traite

Morhof T. 2. l. 6. p. 247. n. 17.

Morhof. ibid.

Cresol.

des Sophistes en général & de leur art, de leur ancienneté, de leur origine, de leurs progrés, de leur merite, de leurs découvertes, des honneurs qu'on leur rendit, & du mépris où ils tombérent. Le second parle d'une espece de Sophistes qui se paroient du nom de Philosophe, & dont le merite consistoit dans la subtilité de la dispute, dans laquelle ils se plaisoient à embarrasser les gens. Le troisiéme parle de ceux qui furent les premiers Maîtres d'Eloquence, & il les divise en deux espéces : les uns, qui font la matiere de ce troisiéme livre, faisoient souvent & prononçoient des discours d'apparat; & le Pere Cresol a soin de dire quels êtoient leurs habits, leurs gestes, leur style, enfin les applaudissemens qu'on leur donnoit. Les autres, dont il traite dans son quatriéme livre, donnoient les préceptes de l'art. L'Auteur, à cette occasion, parle des pensions qu'on leur faisoit, de leurs chaires, & de leurs exercices. Le cinquiéme livre s'étend sur le caractére de leur esprit & de leurs mœurs, qui les ont décriez. On peut aisément juger que cet Ouvrage est curieux & rempli d'érudition. Le P.

Cresol. Cresol y explique ou corrige un nombre infini de passages, qu'il rapporte de différens Auteurs. Au reste, c'est de lui-même que je tiens le précis que je viens de donner. Il l'a mis à la tête de son Ouvrage. Je pourrois en rapporter des particularitez curieuses sur tous les articles qu'il se propose de traiter : mais ce seroit m'écarter de mon sujet.

Le même Pere a composé un autre livre, qui a pour titre, *Les vacances*, (1) dans lequel il explique tout ce qui se peut dire sur le Geste & sur la Prononciation Oratoire. C'est un Ouvrage in 4°. assez long. On y trouve de l'abondance, de la varieté, du sçavoir, enfin tout l'Art de la Déclamation, au jugement de Mr. Morhof.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 247. n. 17.

L'Auteur fait profession d'avoir tiré ses préceptes des meilleurs Maîtres, ce qui lui fait croire que *son Ouvrage est très-utile pour tous ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence ou sacrée ou profane.* D'autres trouveront tout au plus, que la lecture de cet Ouvrage peut amuser ; ou que si elle a quelque chose d'utile, c'est qu'elle

Vacat. aut. in ipso libri frontisp.

(1) Vacationes autumnales sive de perfectâ Oratoris actione, &c.

peut exciter à cultiver l'action : mais que toutes les régles qu'on en donne par écrit, ne peuvent servir de rien. Pour s'y perfectionner, il faut déclamer devant des gens qui nous redressent, ou écouter les Orateurs qui déclament bien, & les imiter. C'est le sentiment des plus grands Maîtres. Aristote entr'autres, a regardé la déclamation comme le propre fait, non des Maîtres de Rhétorique, mais de ceux qui paroissent & parlent sur le Théatre. J'ajoûte que cet Ouvrage êtant divisé en trois livres, il n'est parlé dans le premier, que de choses tout à fait étrangéres à la Déclamation, & que dans le second même, & dans le troisiéme, les digressions sont si fréquentes & si longues, qu'elles étouffent tous les préceptes que l'Auteur y donne sur l'action. Il a senti lui-même qu'on pourroit y trouver à redire, mais il a mieux aimé se mettre dans la necessité d'en faire quelques excuses (2), que de se priver du plaisir de mettre par écrit ce qu'il savoit. *Il consent*, dit il, *qu'on rejette son Ou-*

Cresoll.

De vacationib. de Rusticatione, &c.

(2) Culpam deprecari, quam eâ carere maluit. *Pensée de Caton rapportée par Au-lu-Gelle. l. 11. c. 8.*

Cresol.

vrage, si on peut en faire un meilleur. Mais il se peut faire qu'il soit difficile, & même impossible, de rien produire de meilleur sur ce sujet, sans que son Ouvrage soit pour cela aussi bon qu'il devroit être. La matiere peut-être, est telle de sa nature, qu'on ne peut la traiter un peu au long, sans faire un Ouvrage où il y ait beaucoup à reprendre.

On trouve dans cet *in-quarto*, à la fin & hors d'œuvre, quatre Panégyriques faits & prononcez par l'Auteur; & ces Panégyriques sont en même temps des Remercimens au Roi Loüis XIII. à Messieurs du Conseil, au Clergé, & à la Noblesse de France, pour le rétablissement du Collége *de Clermont*, aujourd'hui appellé *de Loüis le Grand.* Ces discours pourront donner place au Pere Cresol parmi les Orateurs. Je me contente maintenant d'observer que l'Exorde du troisiéme adressé au Clergé, est tiré de ce mot fameux de Cynée, Ambassadeur de Pyrrhus, qui ayant vû le Senat Romain, rapporta à son Maître *qu'il avoit vu une Assemblée de Rois.* Quelqu'un a depuis employé la même pensée dans une occasion pareille

reille à celle où le Pere Cresol s'en est servi.

C'est le P. la Baune, dans un Eloge du Parlement de Paris.

N'oublions pas d'observer que Paréus en un endroit de ses Notes sur Quintilien, appelle le Pere Cresol, *l'Auteur le plus poli de toute la Societé des Jésuites* (3); & que dans un autre, il l'appelle le plus grand interpréte de Quintilien (4).

PAUL BENI,

Mort en 1625.

Dict. de Mr. Bayl. art. de Paul Beni.

PAul Beni, qui enseigna la Rhétorique à Padouë, environ l'espace de vingt-six ans, fut un des plus féconds Ecrivains de son siécle. Il étoit Grec de nation, comme on l'a reconnu depuis peu ; & il n'étoit point né à Eugubio dans le Duché d'Urbin, comme quantité de gens l'assuroient, & comme il le fait entendre lui même, dans le titre de quelques-uns de

(3) Patrum Societatis Jesu politissimus Ludovicus Cresolius. *Daniel Pareus in Quintil. Edit. Francof. p. 641.*

(4) Fabii optimus maximus illustrator Ludovicus Cresolius, vacation. autumn. l. 2. c. 3. Sect. 11. *Pareus ad calcem notarum p. 698.*

Paul Beni. ses Ouvrages, & dans l'inscription qu'il souhaita que l'on mît sur son tombeau. Il êtoit de Candie, mais il êtoit encore jeune lorsqu'il vint en Italie. Il vécut long-temps chez les Jesuites, & il quitta leur Societé, à cause qu'ils ne voulurent point lui permettre de publier un Commentaire sur le Festin de Platon. L'obscenité de la matiere lui en fit refuser la permission. Sa réputation porta le Senat de Venise à le choisir pour successeur de Riccobon, dans la chaire d'Eloquence. Cependant qu'en peut-on croire, lorsqu'on nous asseure qu'il remplit mal ce poste, & qu'il trompa malheureusement les esperances qu'on avoit eües de lui? On ajoûte qu'il dégoûtoit ses Auditeurs par un long verbiage, vuide de choses, qu'il débitoit fort languissamment (1). Ce qui joint encore à d'autres raisons & à la maniere agréable dont Vincent Cantarini son Collégue savoit *étaler* sa science, fit tellement deserter ses Ecoliers, qu'aux termes du Critique

Mr. Bayle, ibid.

(1) Oderant autem universi morbosas quasdam animi angustias, quibus ipse indolis haud ita liberalis referebat indicia. *Imperial. in Mus. hist. p.* 160.

Paul Beni.

dont je viens de rapporter quelques paroles ; *il n'y avoit pas quelquefois dans son Ecole autant de gens qu'il en faut pour la signature d'un contract.*

Imper. ibid.

Mais ce qui doit rétablir l'idée avantageuse de ses Ouvrages, c'est que rien ne le découragea d'étudier, & qu'il ne cessa d'exercer sa plume, & de faire des livres. On s'en peut aisément convaincre par le grand nombre qu'il en a donné au Public, où l'on ne sauroit nier qu'il n'y ait de la lecture, de l'érudition & du génie. Il soûtint lui seul glorieusement la querelle contre l'Academie de la Crusca & contre son Dictionnaire ; ce qui le rendit trés-formidable à bien des Auteurs. Car on prétend qu'il remporta la victoire sur toute cette Academie, non seulement dans ce combat contre son Dictionnaire, mais aussi dans celui qu'il entreprit encore pour la défense du Tasse.

Mr. Bayl. ibid.

Dict. de Moreri, art. de Beni.

L'Ouvrage qui le met au rang des Rhéteurs, est regardé par quelques-uns comme un Commentaire sur la Rhétorique d'Aristote, & il est vrai que c'en est un : mais il y a dans ce Commentaire des Dissertations sur la Rhétorique, au nombre de cent dix,

Moreri ibid.

Paul Beni. répanduës dans le corps de l'Ouvrage ; il y en a d'autres ensuite au nombre de cinq, suivies des maximes de Platon sur la Rhétorique dans Phédre & dans Gorgias ; lesquelles il met en parallele avec la doctrine d'Aristote sur ce point ; & cela le fait regarder comme un des Maîtres d'Eloquence, parcequ'il explique les préceptes des Anciens sur cet Art.

Ce qu'il y a de vrai, à mon sens, c'est que son Ouvrage est d'un grand travail, d'une grande érudition, & d'un grand raisonnement. Il contient bien des recherches, & l'Auteur n'y laisse aucune difficulté sur la Rhétorique d'Aristote, sans l'expliquer, soit qu'elle vienne du texte, ou du fond des choses. Tout cela ne sauroit être que fort utile à des gens qui voudroient être en état de répondre sur la Rhétorique, comme on se met en état de répondre sur la Philosophie ; Mais pour devenir éloquent, il n'est pas necessaire d'approfondir si fort les choses. Il faut s'instruire des préceptes, il en faut connoître la bonté par goût & par sentiment, mais il faut courir à l'usage, qui vaut mieux que les préceptes, & qui fortifie le goût ; au lieu

que trop de ſpéculation ne fait que mettre l'eſprit hors d'état d'aller au but, ſur-tout quand un Auteur qui débite le fruit de ſes méditations ſur cet Art, eſt auſſi long & auſſi diffus qu'eſt Paul Beni. Paul.Beni.

Il eſt inutile de rien rapporter de tout ce qui eſt répandu dans le Commentaire de cet Auteur ; c'eſt la doctrine d'Ariſtote. A l'égard des cinq Diſſertations qui ſont hors de l'Ouvrage, la premiere qui eſt aſſez longue, roule ſur la queſtion *s'il eſt permis à un honnête homme d'exciter les Paſſions*, & il n'héſite pas à prendre l'affirmative. Dans la ſeconde, il examine *ſi l'Orateur ſe rend recommendable par ſa vie paſſée, ou par ſes mœurs exprimées dans le diſcours.* Il a raiſon de dire que l'un & l'autre y contribuë ; mais il n'appartient qu'à la Morale de regler la vie de l'Orateur. Il cherche dans la troiſiéme, *laquelle des trois manieres de perſuader eſt la plus glorieuſe, ſi c'eſt de perſuader par les mœurs, ou par les raiſonnemens, ou bien par les Paſſions.* Elles ont chacune leur merite, le raiſonnement fait le corps du diſcours, les mœurs en font comme le coloris, & les Paſſions en font

Paul Beni. la force. La quatriéme résout les difficultez que souffre le commencement de la Rhétorique d'Aristote. La cinquiéme contient divers préceptes de Platon sur la Rhétorique. Tout cela est suivi d'un petit Traité qu'il a intitulé *la Rhétorique de Platon.*

Les maximes qu'il croit avoir trouvées dans ce Philosophe, & qu'il dit avoir recueillies avec bien de la peine, sont, que l'Orateur doit être homme de bien, qu'il doit être en état de trouver sur un sujet, tout ce qui se peut dire de plausible, qu'il doit orner son discours, y mettre de l'ordre, éviter de donner dans le faux, ne point employer de vaines subtilitez ou de sophismes ; ne peut point flatter le peuple dans ses erreurs, ou dans ses passions, mais lui proposer toujours la vertu & la verité. Paul Beni ajoûte que cette *VERITE'* dont Platon recommande tant la connoissance à l'Orateur, n'est point une verité méthaphysique, mais une verité d'usage, qui consiste ou dans les faits, ou dans les raisons qui les établissent, ou dans les régles qui nous prescrivent nos devoirs ; & que quand ce Philosophe dit que *l'Orateur parle de tout*, cela doit

s'entendre de la vie & des actions des hommes, ou de ce qui peut y avoir rapport, mais non pas des matieres abstraites & métaphysiques. Paul Beni.

Une observation que Paul Beni fait encore, est, que *la Rhétorique*, selon Platon, *doit se définir l'art de tourner les cœurs par le discours sur toutes sortes de sujets grands ou petits.* Tant les Passions sont nécessaires dans l'Eloquence ! Il remarque aussi que ce Philosophe exige dans l'Orateur *l'Invention*, la *Disposition*, *l'Elocution*; qu'il veut qu'un discours ait toutes les parties qui lui sont necessaires, & qu'il soit enrichi de figures & de tous les ornemens convenables, de quoi Platon donne lui-même l'exemple, jusqu'à se servir des figures de diction qu'il blâme dans Gorgias. Il y a bien plus; car ce que ce Philosophe ne veut point permettre à l'Orateur, il se le permet à lui-même. Il use de sophismes, pour combattre Gorgias, il en use presque par tout, selon Paul Beni, pour prouver les plus belles choses. Un de ces sophismes est celui dans lequel Platon compare l'Orateur à un homme qui n'ayant point d'idée du Cheval, & sachant néanmoins qu'il est

Paul Beni. d'un grand uſage à la guerre, préſenteroit un autre animal à un homme d'armée, qui comme lui, n'auroit pareillement aucune idée du Cheval; & par de belles raiſons lui perſuaderoit de ſe ſervir de l'animal qu'il lui preſente. Paul Beni remarque le défaut de la comparaiſon; il conſiſte en ce qu'on ne dit point que *l'Orateur doive préſenter le mauvais pour le bon*, mais qu'*il preſente le bon & qu'il le prouve par où il peut*, ſans qu'on puiſſe dire que ſes raiſons ſont mauvaiſes, lorſqu'il perſuade; parcequ'il faut juger de ſes raiſons, non par elle mêmes, mais par l'effet qu'elles produiſent dans l'eſprit de ſes auditeurs. Cet Auteur pouvoit ajoûter, que dans les cas où la verité eſt inconnuë à l'Orateur, alors il tâche de la découvrir par les moyens les plus convenables aux matieres qu'il traite, à l'exemple des Philoſophes, qui cherchent de la même maniere la verité dans les matieres de ſpéculation; que c'eſt ainſi qu'on cherche un homme qu'on ne connoît pas, par les indices qu'on nous a donnez; & qu'on parviendroit de même à reconnoître le Cheval, la premiere fois que nous le verrions, ſi on nous en avoit fait le

caractere ; comme la nature, l'étude & l'usage nous ont fourni le caractere des veritez que l'Orateur, ou le Philosophe, veulent découvrir. En un mot que la verité n'est pas plus incompréhensible pour l'Orateur que pour le Philosophe.

Paul Beni.

Aprés avoir ramassé, expliqué & prouvé les maximes qui se trouvent répanduës dans Platon, Paul Beni fait un parallele de la doctrine de ce Philosophe sur l'art Oratoire, avec celle d'Aristote. Ils conviennent que l'Eloquence dépend sur-tout du génie, mais qu'il faut aider la nature, non seulement par l'exercice, ce qui ne feroit qu'une routine, mais par des régles & par la connoissance des choses dont l'Orateur doit parler. C'est par cette connoissance que l'Orateur sait ce qu'il dit, comme par le moyen des régles, il sait qu'il le dit bien. Ils conviennent aussi en ce que l'un & l'autre regarde la Rhétorique comme un art, quoiqu'ils l'appellent aussi une science, un talent, ou une faculté. Que si Aristote y trouve de l'affinité avec la Dialectique, Platon qui semble être d'un autre avis, ne pense au fond que la même chose, dés qu'il



Paul Beni. convient que l'Orateur doit être en état de réfuter son adversaire. Il est certain que ces Philosophes avoüent tous deux que la fin de l'Eloquence est de persuader ; & si Platon demande qu'elle persuade par des raisons vrayes, il n'exclut pourtant pas les vrai-semblables, pourvû que ce ne soient pas de vaines subtilitez : comme Aristote qui demande des raisons vrai-semblables, n'exclut pas les raisons démonstratives, pourvû qu'elles soient à la portée du peuple. Il faut pourtant convenir qu'Aristote va plus loin : puisqu'il croit que l'Orateur peut se servir de raisons fausses, pour persuader ce qui est bon ; & qu'un homme ne cesse point d'être Orateur, lorsque par abus il persuade le mal ; quoique cet abus soit fort criminel. Ces deux Auteurs s'accordent encore sur les sujets que l'Orateur doit traiter, & ils les bornent aux matieres qui n'appartiennent ni aux arts ni aux sciences. Ils demandent également les passions dans le discours ; mais par des raisons differentes. Platon les demande, parce qu'il croit que sans cela l'Orateur ne peut parler avec dignité ; & Aristote parcequ'il croit qu'on ne peut autrement

venir à bout de la méchanceté des hommes. En un mot Paul Beni prétend qu'Aristote marche par tout sur les pas de Platon, quoique pour se distinguer, il étende, il explique, il change ou réfute sa doctrine. Paul Beni.

Paul Beni prétend aussi qu'il manque quelque chose à la doctrine d'Aristote, sur les mœurs, sur l'amplification & sur les passions. Mais ce sont des difficultez ausquelles je ne crois pas devoir m'arrêter, aprés tout ce que j'ai dit ou rapporté touchant la Rhétorique de ce Philosophe. Je finis donc cet article par une remarque de notre Auteur, qui trouvant de la difference entre les lieux communs traitez, ou dans la Rhétorique d'Aristote, ou dans les Topiques de Ciceron, & ceux qui sont traitez dans les Topiques du Philosophe; dit que cela vient de ce que ce Philosophe dans sa Rhétorique, & Ciceron dans ses Topiques, n'ont parlé que des lieux dialectiques qui ont rapport à l'art Oratoire.



FRANCOIS BACON,

Grand Chancelier d'Angleterre, sous le Roi Jaques I; né l'an 1560. mort l'an 1626.

» LE Chancelier Bacon a été un des » plus grands Esprits de son siécle, » & l'un de ceux qui connurent le plus » doctement l'imperfection où êtoit » la Philosophie. Il travailla forte- » ment aux moyens d'y remedier, & » il forma de trés-beaux plans de ré- » formation. Le Lecteur peut voir sur » cela, ce que Mr. Baillet en a dit dans » le premier tome de la vie de Mr. » Descartes, & ce que Gassendi a dit » en particulier de la Logique de Ba- » con. Le Public reçut favorablement » ses Ouvrages. On en fit une Edi- » tion complette à Francfort, *in-folio*, » l'an 1665. Le journal des Savans n'en » parla pas sans donner beaucoup d'é- » loges a cet illustre Chancelier. Le » traité du Progrés des sciences (1), » qui fut r'imprimé à Paris l'an 1624. » est une des meilleures productions

8. Mars 1666. voy. nouv. de la Rép. des let. Juin 1684.

(1) De augmentis scientiarum.

Bacon.

de l'Auteur. *Ses œuvres morales &* «
politiques, traduites en François par «
Baudoin, eurent un si bon debit, «
qu'il fallut en faire plusieurs Edi- «
tions. Sa vie de Henri VII. Roi d'An- «
gleterre, est fort estimée. A force «
de travailler pour la Réqublique des «
Lettres, Bacon négligea tellement «
ses affaires domestiques, ou se plon- «
gea en tant de dépenses, qu'il mou- «
rut fort pauvre. On met la fin de sa «
vie au neuviéme jour d'Avril 1626. «
Il vêcut 66. ans. «

Voy dans Pope Blount pag. 635. le jugement qu'en ont fait Conringius Baeclerus, &c, on voit là même, d'autres jugemens à la gloire de Bacon.

Bayle dans son Dict. T. 1. p. 447.

C'est dans son traité du Progrés des sciences, qu'il a parlé de la Rhétorique; traité dont Costar écrit à Voiture en ces termes: *J'ai lû depuis quelques mois le Livre que le Chancelier Bacon a fait du progrés des sciences, où j'ai trouvé beaucoup de choses admirables.* Il en rapporte ensuite quelques-unes, & fait voir, par ce choix-là, son bon goût. Car ce sont toutes belles & grandes pensées. On ajoûte que les œuvres de Bacon étoient un des Livres que Costar manioit le plus, & qu'il en tiroit le fond ou la base de ses recueils; c'est-à-dire qu'ayant trouvé dans les écrits de Bacon, quelque pensée qui lui plaisoit, il l'écrivoit sur une feüille, &

Entret. de Voit. & de Cost. p. 173. Edit. de Paris. 1654.

Bacon.

quand il rencontroit dans d'autres Livres quelque chose qui se rapportoit à cela, il l'ajoûtoit à cette feüille, aprés quoi il ne manquoit pas de repertoire, ni de lieux communs.

Ainsi parle de Bacon Mr. Bayle dans son Dictionnaire : mais qu'a fait ce Savant Chancelier touchant la Rhétorique ? je viens de dire que c'est dans son traité *du progrés des sciences*, qu'il parle de cet Art ; c'est là qu'il fait sur cet article, ce qu'il fait sur tous les autres : il examine l'êtat où se trouvent toutes les connoissances des hommes, & ce qui leur manque encore pour arriver à la perfection.

Il apprétie d'abord l'Eloquence ce qu'elle vaut, en la mettant au dessous de la sagesse : & il fait concevoir la distance de l'une à l'autre par la réponse de Dieu à Moyse, lorsque ce grand Prophête s'excusoit d'aller vers Pharaon, parcequ'il n'avoit pas le talent de la parole : *Aaron*, dit Dieu, *sera votre Orateur ; & vous, vous serez son Dieu.* Une chose néanmoins, ajoûte Bacon, reléve dans l'usage, le merite de l'Eloquence au dessus de la sagesse ; c'est la parole de Salomon. *Que le sage passera pour sage, mais que l'homme élo-*

quent viendra à bout de plus grandes choses Bacon.

A l'égard de l'état où se trouve aujourd'hui l'Art Oratoire, que peut-on concevoir de plus glorieux soit pour Aristote, soit pour Ciceron, que ce qu'en dit notre illustre Auteur : *Que ces deux grands hommes se sont surpassez eux-mêmes dans leurs Livres de Rhétorique, le premier par cette noble émulation qui le porta à mieux traiter ce bel Art, que ne faisoient les Maîtres les plus habiles de son temps ; & l'Orateur Romain, par cette ardeur infatigable qu'il eut d'exceller, non seulement dans la connoissance des régles, mais dans l'usage qu'il en fit pendant si long-temps.* Aussi les beaux exemples d'Eloquence que ce dernier nous a laissez dans ses Harangues, ainsi que Démosthéne dans les siennes, joints à la justesse & à l'exactitude des régles, ont conduit sans doute, & pour ainsi dire, à pas redoublez, cet Art difficile à sa perfection. De sorte qu'il n'y manque plus rien, ni quant à la Théorie, ni quant à la pratique, quoiqu'il lui manque quelques secours, selon notre Anteur, qu'on peut encore y ajoûter. Quels sont-ils ? Ce sont *le bons répertoires* des choses, des principes, & des pensées dont l'Orateur peut avoir

Bacon.

besoin en toute occasion. Ce qu'Aristote en a fourni dans sa Rhétorique, paroît défectueux à Bacon par trois raisons : La premiere est, qu'Aristote, qui nous paroît long sur cet article, n'en dit pourtant pas encore assez : La seconde est, qu'en donnant des maximes assez convenables à l'Orateur, il n'a pas donné la maniere de les réfuter, comme cela est nécessaire ; & la troisiéme, qu'il n'a pas vû lui-même tout l'usage qu'on en peut faire, puisqu'il ne les a crû propres, qu'à prouver ; au lieu que tournées de certaine façon, elles servent aussi à émouvoir.

A l'égard de la premiere raison, on peut dire qu'il n'y a point d'autre *répertoire*, que le bon esprit, fécond par lui-même, en pensées, en imaginations, en mouvemens, pourvû qu'on le cultive, & par la composition & par la lecture ; & que, dans l'une & dans l'autre, on fasse beaucoup de réfléxions ; Ce qui n'empêche pas qu'un homme n'ait aussi de bons recueils, mais c'est lui-même qui les doit composer, selon ses vûës.

A l'égard de la seconde, Aristote y a pourvû suffisamment, soit en faisant considérer par-tout la Rhétorique,

comme l'Art du *Pour* & du *Contre*, soit en donnant la maniere de résoudre les argumens de l'Adversaire ; soit enfin en expliquant toute cette matiere dans ses Topiques. Et on peut dire que les échantillons que Bacon donne de ce qu'il souhaite encore dans la Rhétorique sur cet article, ne sont aprés tout que des exemples de Lieux communs, traitez problématiquement. Ils sont bons, & ils peuvent donner des vûës, mais enfin le soin de traiter souvent le *Pour* & le *Contre* sur différentes matieres avec les autres secours, y supplée parfaitement. Je crois la même chose des maximes dont il avoit fait un recueil étant jeune, pour & contre les témoins, pour les paroles ou pour le sens de la Loi, pour & contre la noblesse, ou autres choses semblables. On peut voir, si l'on veut, ce qu'il en dit, pour se faire une idée de ce qu'on doit recueillir, & de la maniere de le faire.

Bacon.

Enfin, à l'égard des *mouvemens* ou des *passions*, on a pû voir dans tout le cours de cet Ouvrage, que les habiles conviennent qu'Aristote n'a rien ignoré de ce qui contribuë à les exciter. De sorte que le Chancelier Bacon

Bacon.

auroit dû reconnoître sans restriction, qu'on a des traitez parfaits de Rhétorique, comme on a des exemples de grands Orateurs qui en ont admirablement profité, mais que pour atteindre à la gloire qu'ils se sont acquise, il faut avoir comme eux & du génie & de l'application.

Ajoûtons que cet illustre Auteur reconnoît l'utilité de la Rhétorique, & qu'en avoüant la justice des reproches que Platon faisoit aux Orateurs ou aux Maîtres de son siécle : il ne convient pourtant pas que l'Art merite les reproches que ce Philosophe semble lui faire, *d'être semblable à l'art des Cuisiniers, qui gâte le goût naturel des mets les plus sains, & qui déguise ou rend agréables les plus nuisibles.* Il avoüe que l'Art Oratoire parle à l'imagination ; il avoüe qu'on en abuse pour déguiser la verité, ou pour persuader le mal, il avoüe enfin, qu'il remuë les passions. Mais il soûtient que l'imagination & les mouvemens sont d'un grand usage pour la Morale ; que l'abus qu'on fait d'une chose ne la rend pas mauvaise d'elle même ; qu'il n'est point également aisé à l'Orateur d'orner la mauvaise & la bonne cause.

Celle-ci, ainsi que nous l'avons dit aprés Aristote, est toujours plus facile à défendre ; & c'est pour cela, comme le remarque Bacon dans Thucydide (1), c'est pour cela, dis-je, que personne ne crie plus contre l'Eloquence que ceux qui entreprennent de défendre de mauvaises causes, pour rendre inutiles dans leurs Adversaires, des avantages qu'ils n'ont pas eux mêmes, ou plutôt, que leur propre cause ne leur fournit pas.

Bacon.

Le Lecteur s'apperçoit sans doute, que ce sont moins des préceptes que je rapporte de Bacon, que des témoignages de ce qu'il a pensé de trois grands Maîtres, dont j'ai parlé dans mon premier volume, Platon, Aristote & Ciceron. J'aurois pu sans difficulté rapporter ces témoignages, en parlant de ces Maîtres célébres ; mais outre que leurs articles êtoient déja

(1) A Thucydide optimè notatum est tale quippiam solitum fuisse objici Cleoni ; quòd cùm semper deteriorem partem, tueretur, in hoc multus esset, ut eloquentiam carperet : cùm sciret, de rebus sordidis & indignis non posse quempiam pulchrè loqui:at de rebus honestis facillimè. Bac. de aug. scient. l. 6. c. 3 p. 448. Edit. Lugd. Batav. in-douze, 1645.

aſſez longs, j'ai crû que perſonne ne trouveroit à redire, que j'aye voulu donner une place diſtinguée à un Chancelier auſſi illuſtre que Bacon.

TABLEAU
DE L'ELOQUENCE FRANCOISE,

Par le R. P. Charles de S. Paul, Abbé & Supérieur Général de la Congregation de Notre-Dame de Feüillans.

1632.

LE Livre dont j'entreprens de parler ici, eſt imprimé à Paris avec Privilége, & néanmoins ſans nom d'Imprimeur, ce qui me paroît ſurprenant. Quelle que puiſſe être la cauſe de cette omiſſion, je ne ferai pas un long article de cet Ouvrage. On verra l'idée que j'en pourrois donner, par celle que je donnerai ci-aprés, de deux Traitez de Mr. de la Mothe le Vayer. Ils ſont tous deux poſtérieurs à celui-ci, mais ils ſont venus les premiers à ma connoiſſance, & la reſſemblance des principes ne manqueroit pas de me

jetter dans des redites importunes, si je faisois sur celui-ci ce que je me reserve à faire sur les autres.

Le P. de S. Paul.

Sans entrer donc dans un détail plus particulier, il suffit de dire que cet Ouvrage consiste en dix lettres, & c'est une forme qui lui est particuliere. La premiere n'est, comme dit l'Auteur, *qu'un Argument des autres*, c'est-à dire, une explication succinte de ce qui doit faire le sujet & la division de tout l'Ouvrage. Elle contient par conséquent une énumération des qualitez nécessaires à la perfection d'un discours. Ces qualitez au nombre de huit, sont expliquées avec plus d'étenduë dans les huit lettres suivantes. L'on commence d'abord par marquer les conditions que doivent avoir les termes dont le discours est composé. Cela regarde le choix des mots, & fait la matiere de la seconde lettre. Dans la troisiéme on parle de la Période, & de la maniere de la tourner. Dans la quatriéme il s'agit du style. La cinquiéme traite des parties du discours. Les pensées ou les choses qui doivent en faire comme l'ame, sont la matiere de la sixiéme. On nous apprend dans la septiéme, la maniere d'ampli-

Au Lecteur p. 3.

Le P. de S. Paul.

fier, ou un discours en général, ou une pensée particuliere, & d'étendre la proposition, qui fait l'objet de l'Orateur, dans la matiere qu'il traite. On nous fournit dans la huitiéme, l'idée des ornemens & des figures du discours. La neuviéme donne la maniere de l'animer, & c'est l'art d'exciter ou de calmer les passions. Enfin, la dixiéme qui est la derniere, enseigne par quels moyens on peut parvenir à donner à un Ouvrage toute la perfection dont il est susceptible. On peut juger que ces moyens sont, l'esprit, les préceptes, l'usage & l'application à composer, ou à polir les belles connoissances.

Je ne puis me dispenser d'observer que ce Traité me paroît digne d'un homme sage & modeste, qui a de l'esprit, de la politesse, & une idée assez juste de son sujet. A dire vrai, le P. de S. Paul ne le traite pas à fond; la forme qu'il a donnée à son Ouvrage ne sembloit pas le permettre : cependant il en dit plus à mon avis, qu'on ne devroit naturellement attendre d'un Auteur qui n'écrit que des lettres. Cette considération rend son exactitude plus estimable; puisque tout ce

qu'il dit est généralement bon, puisé dans de bonnes sources, & capable de faire connoître la nature & le génie de l'Eloquence. Ce m'est, je crois, un juste fondement de dire, que comme la Congrégation des Feüillans à produit d'excellens Prédicateurs; elle a aussi produit un Maître d'Eloquence; un guide à ceux qui se sont engagez dans cette glorieuse carriere. Le caractére d'honnête homme regne dans tout le livre, le style est plein de douceur, & c'est un effet de la modestie du P. de Saint Paul. Quoique cet Auteur n'ait écrit que six ans avant Monsieur de la Mothe le Vayer, néanmoins quelques mots dont il se sert, le font paroître considérablement plus vieil. Il ne faut pas s'en étonner. Il étoit Abbé de son Ordre, lorsqu'il écrivoit; il n'étoit donc plus si jeune, & on n'attend pas si tard pour se faire une maniere d'écrire.

Le P. de S. Paul.

D. Jerôme D. Turquois.

On ne sera pas fâché de voir de quelle maniere il avoüe lui-même, que ce qu'il dit n'est pas de lui. J'estime, dit il, que ce sont là les qualitez « principales de rendre un style excel- « lent. Je ne prétends pas que vous « me donniez la gloire de les avoir «

P. 111.

Le P. de S. Paul.

» inventé, bien que je les aye déduites, selon mon génie; car je les ai puisé dans les écrits de Ciceron, de Longinus, & d'Hermogenés, qui sont comme trois brillantes lumieres que le Ciel nous a donné, pour apprendre à la splendeur de leurs enseignemens, ce qu'il y a de plus excellent dans l'Eloquence. Ces qualitez dont il parle, sont l'élevation, la richesse, la douceur, l'éclat des pensées, la force ou la vigueur, le tour, où la circonduction, toutes choses en effet que les anciens Maîtres ont détaillées d'une maniere merveilleuse.

Peut-être s'éloigne-t-il un peu des principes d'Aristote, lorsqu'il dit, que *la plus puissante raison*, (il veut dire la maniere de raisonner,) *est celle qui se fait par Syllogismes*; Car Aristote & le Poëte Satyrique (1) semblent la mettre dans *l'Enthymême*; Peut-être s'éloigne-t-il des mêmes principes, lorsqu'il dit que *la Narration doit être longue dans la loüange, & dans le blâme, aussi-bien que dans l'accusation & dans la défense*; Car dans ces deux premieres sortes de discours, où il n'y a

P. 139.

P. 129.

(1) Sermone rotundo torqueat enthymema. *Juven. Sat.*

point

Le P. de S. Paul.

point de narration, ou la narration y est courte & entrecoupée par l'amplification des faits, qu'il faut à cause de cela, séparer les uns des autres. Peut-être enfin notre Auteur ne fait-il pas assez d'estime du style simple ni du médiocre, lorsqu'il dit qu'*un esprit élevé* qui ne s'amuse point aux petites choses, *ne veut pas qu'on l'entretienne de ces styles*, qui sont pourtant trés-estimables en leurs places. Mais outre qu'on peut dire qu'il corrige quelquefois ailleurs, ce qu'il a ainsi avancé de moins exact, il est certain que tout est bien reparé, lorsqu'il nous renvoye aux premiers Maîtres, pour en prendre & la doctrine & les manieres. Et quand même il ne corrigeroit pas ainsi ce qu'on pourroit reprendre dans son Ouvrage, qui peut n'être pas touché de la maniere dont cet Auteur finit la Préface, qu'il a mise à la tête de ses lettres ? Telles qu'elles sont, dit-« il, je vous les offre, & je vous prie « de les recevoir avec autant de bien-« veillance, que j'ai de passion, qu'el-« les vous plaisent. Arrêtez-vous d'au-« tant moins à controller les manque-« mens qui s'y trouveront, que je ne « prétends nullement que mes écrits «

Le P. de S. Paul.

» ſoient relevez en leur perfection au
» deſſus du reſte des choſes d'ici bas,
» où il ſe rencontre mille défauts. J'eſ-
» pere cette faveur de votre courtoi-
» ſie, qui obligera ma plume de vous
» rendre à l'avenir de plus grands ſer-
» vices.

Il faut l'avoüer, des manieres auſſi humbles que celles-là, ſont propres à faire excuſer bien des choſes dans un Ouvrage.

Il ne me reſte plus qu'à remarquer que pour trouver la conformité que j'ai dite entre les Ouvrages de Mr. de la Mothe Le Vayer & celui du Pere de Saint Paul, il n'y a premierement qu'à comparer les quatre premieres Lettres de celui-ci avec le premier Ouvrage de celui-là: on verra que le tout roule ſur *les Mots*, ſur *les Periodes*, & ſur *les Penſées*. Qu'on ſe donne enſuite la peine de comparer les autres Lettres du dernier avec le ſecond Ouvrage du premier, & on verra qu'on y traite les autres parties de l'Eloquence ou de la Rhétorique; De telle ſorte néanmoins que l'un n'a pas copié l'autre; quoiqu'ils ſuivent tous deux les mêmes principes & les mêmes maximes. Car chacun d'eux a ſon ſtyle, ſon or-

dre, ſa maniere. Le ſtyle de Mr. de la Mothe le Vayer paroît plus nerveux & plus fort, quoiqu'il ſoit également ſans enflure & ſans orgueil. Une choſe entr'autres les diſtingue d'une maniere trés-ſenſible. Quelle eſt-elle ? Le Pere de Saint Paul à la verité indique trés-ingénûment les ſources où il puiſe, mais c'eſt en quelque façon une fois pour toutes, de ſorte qu'il ne cite que rarement. Mr. de la Mothe le Vayer au contraire aime fort à citer, & enrichit ſon Ouvrage non ſeulement des opinions & des penſées, mais encore des paroles des Auteurs qu'il prend pour garants de ſes ſentimens. Auſſi plaide-t-il la cauſe des citations contre ceux qui ne pouvoient les ſouffrir: Au lieu que le Pere de Saint Paul convenant d'ailleurs qu'il eſt permis de prendre les penſées des autres & de dire même qu'elles ſont d'eux, blâme ceux qui alléguent les propres termes, ſur-tout s'ils ſont d'une autre Langue. J'ai à vous « remarquer premierement, dit-il, en « ce point qu'il ne me ſemble pas « moins impertinent d'apporter l'au- « torité de ceux qui ne ſont point en « conſideration, qu'il eſt utile d'ap- «

Le P. de S. Paul.

Conſiderations ſur l'Eloquen. Franc. p. 138. 139. & c.

Tableau de l'Eloq. p. 189.

Le P. de S. Paul.

» puyer ses discours du témoignage
» des autres, qui sont honorez com-
» me de brillantes lumieres de doctri-
» ne. Et puis, je vous dirai qu'il me
» semble fort désagréable de remplir
» un discours de citations, alléguant
» les termes des Auteurs dont on les
» tire, & sur-tout, d'apporter des
» textes où il n'y a rien d'extraordi-
» naire, de sententieux, ou qui soit
» de poids. Aussi cela ne se fait-il que
» par des Ecoliers dont le génie n'est
» pas encore assez fort pour composer
» un discours d'un style continu. Il est
» bien permis de se rendre propre les
» pensées des autres, & de dire même
» qu'elles sont d'eux, rapportant fidé-
» lement le sens de leurs paroles sans
» y rien altérer : mais d'alléguer leurs
» propres termes, s'ils sont d'une au-
» tre Langue, que celle en laquelle
» nous écrivons, c'est ce qu'on ne peut
» approuver, si ce n'est dans un Traité
» où l'on ait plus d'égard à la doctrine
» qu'à l'Eloquence, & où l'on a seu-
» lement dessein d'instruire le Lecteur
» par la solidité des pensées, sans se
» soucier de la beauté du Langage. Li-
» sez, je vous prie, Cicéron, Démosthé-
» ne, & les autres Orateurs ; vous ne

trouverez jamais qu'ils ayent rem- « pli leurs discours de citations. Il leur « est arrivé de citer quelques vers en « leur Langue, mais cèla est si rare « qu'il n'est pas loisible d'en tirer la « permission générale, d'apporter or- « dinairement les mêmes termes des « Auteurs; & particulierement, lorsque « leurs écrits sont en une autre « Langue que notre discours. «

Le P. de S. Paul.

Telle est l'opinion du Pere de Saint Paul touchant les citations. J'y trouve par bonhèur deux raisons pour m'autoriser à le citer ici lui-même en propres termes; autrement, il ne l'auroit peut-être pas souffert encore sans quelque peine. Il écrit en François, & je ne fais pas une piéce d'Eloquence. J'ajoûte que pour justifier le jugement avantageux que j'ai cru devoir faire de son Ouvrage, il n'êtoit pas hors de propos d'en rapporter un échantillon; & quelque grande que soit sa modestie, il me passeroit, je crois, cette raison, qui montre que la citation êtoit ici comme une preuve nécessaire à la cause. Au reste nous voyons qu'Horace (2) trouvoit le

(2) Canusini more bilinguis. Pat. l. 1. | *Sat.* 10.

Le P. de S. Paul.

mélange du Grec & du Latin dans un même Ouvrage, aussi désagréable que le Jargon des Peuples limitrophes de deux différentes Langues, & qui les mêlent toutes deux. Pour ce qui est de Ciceron, outre que Mr. De la Mothe le Vayer reconnoît que dans toutes ses oraisons, nous ne voyons que deux mots Grecs, l'un dans la seconde Verrine & l'autre dans la cinquiéme, cet Orateur lui-même declare (3) en termes formels dans un de ses Livres de Philosophie, qu'il n'aime à mêler ni du Grec dans le Latin ni du Latin dans le Grec. Il le fait pourtant & dans ses Livres de Philosophie & dans ses lettres : mais on voit bien que cela ne conclut pas qu'on puisse le faire dans un Playdoié ni dans un Sermon, de quoi néanmoins il semble qu'il est ici uniquement question. Aprés tout, les raisons alléguées de part & d'autre, si on les examine comme il faut, établissent, que les citations dans une piéce d'Eloquence doivent étre fort rares. Mais qu'il seroit difficile de les bannir absolument. C'est sur quoi je dirai en-

Ubi supra p. 147.

(3) Scis enim me græcè loqui in latino sermone non plus solere, quam in græco latinè. *Tusc. Quæst.* l. 1. n. 15.

core un mot en parlant de Mr. De la Mothe le Vayer. Il faut observer en finissant cet article, qu'il est surprenant qu'aprés l'Ouvrage dont je viens de parler, imprimé en 1632, & aprés celui de Mr. De la Mothe le Vayer imprimé en 1638, on ait dit hautement à Mr. Barry en faisant son éloge, lorsqu'il imprima sa Rhétorique en 1665, *qu'il étoit le premier qui eût donné une Rhétorique en François*: A moins qu'on ne veüille dire ce qui est vrai, que le Livre de Mr. De la Mothe le Vayer n'est pas une Rhétorique complette, & que celui du P. de S. Paul traite toutes choses d'une maniere assez succincte. Ce qui n'empêche pas, ce me semble, qu'on ne dût au moins les citer, aussi-bien que le *Traité de l'Eloquence* qu'avoit publié Mr. Duvair.

Le P. de S. Paul.



R. P. RODERICI DE ARRIAGA

Hispani Locrensis, è Societate JESU, Philosophiæ ac Theologiæ Doctoris, & in Pragensi Universitate Professoris, de Oratore Libri quatuor. 1637.

C'est-à-dire,

Quatre Livres de l'Orateur. Par Arriaga Jesuite Espagnol.

CEtte Rhétorique, quoique d'un juste Volume, ne nous doit pas arrêter long-temps, non qu'elle soit à mépriser; mais parceque ce sont les principes mêmes de Ciceron copiez mot pour mot, & mis seulement dans un Ordre plus Scholastique. On doit savoir gré à l'Auteur, & de son bon goût dans le choix qu'il a fait d'un si excellent Maître, & de la peine qu'il s'est donné pour en applanir les difficultez. Il ne faut pas moins loüer sa doctrine & son exactitude. Ces deux qualitez paroissent dans le soin qu'il a pris de marquer par tout fidellement les endroits de l'Orateur Romain, où il a

puïsé ses paroles aussi-bien que ses pensées. On peut comparer ce que je dis ici d'Arriaga, avec ce que je dis ailleurs du P. Soare. On concevra facilement que ces deux Auteurs vont de pair pour ce qui regarde la Rhétorique. Si quelque chose distingue leurs Ouvrages sur cet article, c'est que le plus jeune a poussé plus loin son travail. Peut-être même l'a-t-il poussé un peu trop loin, premierement, parcequ'il rapporte souvent sur un même précepte, ce que Ciceron en a dit en plusieurs endroits; secondement parcequ'il s'étend beaucoup sur les Topiques. Il leur donne quinze grands Chapitres, qui font le tiers de tout l'Ouvrage, & il pouvoit se contenter de leur donner le dernier des quinze. Ajoûtons qu'il ne s'étend guéres moins sur les figures dans son troisiéme Livre. Aussi se voit-il abandonné de son principal guide qu'il s'étoit proposé de suivre, je veux dire de Ciceron, qui n'a jamais cru devoir s'étendre sur cette matiere. Il suit donc l'Auteur de la Rhétorique à Herennius, mais il est plus diffus que lui; peut-être a-t-il cru que Ciceron étoit l'Auteur de cet Ouvrage.

Arriaga.

Cy-devant. p. 397.

Arriaga parle dans son second Li-

Arriaga. vre, d'un point de doctrine qui n'appartient qu'à la Logique, & dont ses Guides n'ont point parlé, ce sont *les Modes & les Figures des syllogismes.* Mais sur cet article, pour rendre justice à cet Auteur, il faut avoüer qu'il est trés-court. Un défaut plus considérable, c'est qu'il confond l'expression des mœurs avec je ne sai quel genre d'amplification, ou pour mieux dire, il ne paroît pas assez entendre ce que c'est. Il ne faut pas en être surpris; il ne paroît pas avoir assez étudié la Rhétorique d'Aristote, quoiqu'il le cite quelquefois

Dans son quatriéme & dernier Livre il traite avec autant d'étenduë que Ciceron, ce qui regarde le nombre & l'harmonie du discours; il y joint ce qui regarde la diversité des styles, la bienséance, la Prononciation, la Memoire, l'Exercice ou l'usage, & enfin l'imitation, & il paroît ne rien omettre de tout ce que Ciceron a dit sur ces différentes Parties.

Mr. Bayle qui a donné dans son Dictionnaire un article à Arriaga, remarque qu'il naquit à Lucrone en Espagne, le 17. de Janvier 1592. qu'il enseigna la Philosophie avec un grand

applaudissement à Valladolid, & la Théologie à Salamanque : qu'il alla à Prague en 1624. qu'il y enseigna la Théologie pendant treize ans ; qu'il y fut Préfet général des études vingt ans de suite, & Chancelier de l'Université l'espace de douze années. On trouve qu'il réüssissoit beauçoup mieux à détruire ce qu'il nioit, qu'à bien établir ce qu'il affirmoit, & l'on prétend que par là il est devenu le fauteur du Pyrrhonisme, quoiqu'il ait donné à connoître qu'il n'étoit pas Pyrrhonien. Car s'il employe toutes ses forces à refuter un grand nombre de sentimens, il les employe aussi à soûtenir les opinions qu'il embrasse, & on s'apperçoit aisément qu'il y procede de bonne foi. Il a quitté sur plusieurs matieres de Physique les opinions les plus générales de l'Ecole ; & c'est par cette considération qu'en un endroit de ses Ouvrages, il a pris à tâche de justifier les Novateurs en matiere de Philosophie. C'est dommage, dit-on, qu'un esprit si net & si pénétrant n'ait pas eu plus d'ouverture sur les veritables principes, parcequ'il eût pû les pousser bien loin. Il publia plusieurs Livres où il étala beaucoup de subti-

Arriaga.

Arriaga. lité d'eſprit ; entr'autres un cours de Philoſophie en un Volume *in-folio* & un cours de Théologie en huit Volumes de la même taille. Il travailloit au neuviéme, lorſqu'il mourut agé de 95 ans. Don Nicolas Antonio lui donne le traité de Rhétorique dont eſt queſtion dans cet article, & qui fut imprimé à Cologne l'an 1637, Alegambe le lui donne auſſi ; mais parceque le Pere Sotuel, qui eſt venu aprés Alegambe n'en parle pas, Mr. Bayle conclut qu'il y a lieu de croire que Don Nicolas Antonio s'eſt trompé. A cette raiſon de douter, on pourroit en ajoûter une autre, qui eſt qu'on ne voit pas dans la Rhétorique dont eſt queſtion, cet eſprit de Critique & de contradiction, qu'on a reconnu dans Arriaga. Il ſemble qu'un homme de ſon caractére auroit dû montrer ſur cette matiere ſon amour pour la nouveauté comme Ramus y a montré le ſien. Cependant nous ne trouvons dans cet Ouvrage que les principes ordinaires. Croirons-nous ſur cela & ſur l'argument négatif qu'en apporte Mr. Bayle, qu'il n'eſt point d'Arriaga ? il n'y a qu'à examiner ſi ces deux conſiderations doivent l'emporter ſur

trois autres : l'une est, que le titre même du Livre, dans l'Edition dont parle Don Nicolas Antonio, l'attribuë à cet Auteur. La seconde est, que dans un petit Avant-propos qui est à la tête, le Libraire assure l'avoir reçû de lui. La troisiéme est enfin, que la permission que le Provincial de la Societé, dans le Royaume de Boëme donne à ce Libraire de l'imprimer, porte comme le titre, que c'est l'Ouvrage d'Arriaga ; A quoi on peut ajoûter que le Livre êtant bon de lui-même, il n'y a point d'apparence que le Libraire ait voulu le faire valoir davantage en l'attribuant faussement à un Auteur de cette reputation. Arriaga.

THOMAS CAMPANELLA,

*Italien, * Religieux de l'Ordre de S. Dominique, mort en 1639.*

* *De Stilo, dit Moreri, petit Village de la Calabre.*

ON peut voir dans le Dictionnaire de Moreri, les particularitez de la vie de Campanella. Mr. Morhof, qui le met au nombre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique, dit qu'il aimoit les nouveautez dans les arts &

Moreri Dict. art. de Campan.
Morhof. T. 2. l. 6. p. 245. n. 12.

Campanella.

dans les ſciences. Cela paroît par ſon Livre de *la Philoſophie raiſonnable*, diviſé en cinq parties, dans leſquelles il traite de la Grammaire, de la Dialectique, de la Rhétorique, de la Poëtique, & de l'Art d'écrire l'Hiſtoire, toutes choſes, ſi on l'en croit, qu'il explique par leurs propres principes. Mais ſi, ſans s'arrêter à ce qu'il en dit, on veut en juger par la lecture, on trouve qu'il rappelle tout, autant qu'il le peut, à des idées Métaphyſiques, qu'il emprunte les termes de cette ſcience, & que ſon ſtyle eſt tout-à-fait ſemblable à celui de la Somme de S. Thomas. Cela n'a point empêché l'un des Approbateurs de ſon Livre, de dire, qu'*il étoit d'avis que l'impreſſion s'en fît au plutôt*, *afin*, dit-il, *que le ſon d'une ſi douce ſonnette vienne inceſſamment aux oreilles des gens de Lettres*; parlant ainſi, à cauſe que le nom de l'Auteur (Campanella,) ſignifie une petite cloche. Que nous apprend-il donc de curieux? Il décide que mal-à-propos Ariſtote a prétendu que la Rhétorique étoit *une extenſion de la Logique*, & que Ciceron auſſi, mal à-propos l'a définie *l'Art de parler* (1). Ariſtote ſe

(1) Ars dicendi, *dit Ciceron; & non pas*, loquendi.

fonde sur ce que la Rhétorique raisonne comme la Dialectique, c'est-à-dire, sur des matieres & par des raisons qui sont à la portée de tout le monde : & Campanella prétend que cela lui est commun avec toutes les sciences, à qui la Logique sert d'organe & d'instrument. Il ne prend pas la pensée d'Aristote ; il ne prend pas non plus celle de Ciceron. Il prétend que la définition que cet Orateur donne de la Rhétorique, convient aussi à la Grammaire, & encore mieux à la Poësie, à la Physique, à la Théologie, & qu'elle leur convient, non à cause qu'on y fait usage de la Rhétorique, mais parcequ'on y fait usage de la Logique. Cela s'appelle ne pas entendre les termes Latins les plus simples. La définition de Ciceron ne signifie point que la Rhétorique est *l'Art de parler* seulement ; cette définition signifie qu'elle est *l'Art de bien dire* (2), ce qui en Latin ne convient qu'à l'Orateur.

Campanella.

Comme le systême de cet Auteur l'oblige à donner une meilleure définition, il croit y réüssir, en disant que la Rhétorique est *l'Art instrumental de conseiller le bien, & de dissuader le*

(2) Ars benedicendi.

Campanella. *mal.* De telle ſorte, que ſelon lui, un Orateur qui conſeille le mal, ceſſe dés-lors d'être Orateur ; & il ne conſidére pas qu'il y a quelquefois dans le diſcours de cet Orateur, infiniment plus d'art, plus de génie, en un mot plus d'éloquence que dans un diſcours qui nous porte au bien.

Mais ſi la définition ordinaire de la Rhétorique déplaît à Campanella, la diviſion qui ne met que trois genres de cauſes, ne lui déplait pas moins. Il trouve mauvais qu'on y omette les diſcours qui ſe font, ou pour conſoler, ou pour invectiver. Cependant quand il ſeroit vrai qu'on les y auroit omis, il n'auroit pas droit ſur cela de blâmer les anciens Maîtres ; parceque la Rhétorique eſt un art, où il n'eſt pas néceſſaire de tout dire. Auſſi Ariſtote qui en a trés-bien connu la nature, a laiſſé beaucoup de choſes qu'il a cru devoir abandonner au génie. Il faut néanmoins ajoûter que *l'Invective* qu'il croit qu'on a omiſe, eſt compriſe dans *l'Accuſation* ; & qu'*un diſcours fait pour conſoler*, eſt compris dans *le genre délibératif*.

Je n'ai garde de rapporter, ni de réfuter toutes les penſées extraordi-

naires de cet Auteur. Mais je ne puis me dispenser de remarquer qu'aprés avoir dit que la Rhétorique n'est pas une extension de la Logique, comme le veut Aristote, il prétend que c'est *une extension de la Magie.* Il se fonde sur le merveilleux de l'Eloquence, *laquelle*, dit-il, *sans aucun pacte avec le Diable, sans aucune drogue à manger, & sans breuvage ni potion, tourne les cœurs & les esprits comme il lui plaît.* Et il ne faut pas s'imaginer que sa proposition ne soit qu'une figure, ou une expression oratoire. C'est par figure qu'Horace regarde les Poëtes dramatiques comme des espéces de Magiciens (3), parcequ'ils ont le secret de nous intéresser à des choses où nous n'avons nul interêt, & qu'ils nous transportent, en quelque sorte dans des lieux & dans des temps fort éloignez de ceux où nous nous trouvons. Mais la proposition de Campanella paroît dogmatique ou doctrinale. Ce qu'il

Campanella.

(3) Ille per extentum funem mihi posse videtur ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit, irritat, mulcet, falsis terroribus implet. Ut Magus, & modò me Thebis, modò ponit Athenis. *Horat. Ep. ad Aug.*

Campanella.

dit de la Rhétorique, il le dit encore de la Poësie ; & s'il ne l'appuye que sur des effets de la Poësie, qui sont connus de tout le monde, c'est qu'il ne peut pas en dire d'avantage ; c'est par la même raison qu'il adoucit un peu sa proposition (4). Et ce qui peut persuader qu'il a été capable de la pensée que je lui attribuë, c'est que selon Moreri, un homme de son pays, qui a fait son éloge, avoüe qu'*il avoit beaucoup d'esprit & peu de jugement, & qu'il avoit besoin de retenuë & de solidité.*

Au reste, je ne prétends pas dire qu'il n'y ait rien de bon dans cet Auteur. Je dis seulement qu'en ce qu'il a de bon, il ne dit rien de nouveau, qu'il débite bien des choses extraordinaires qui ne valent rien, & que ce qu'il a de bon, comme ce qu'il a de mauvais, est exprimé d'une maniere si désagréable, qu'on ne peut pas résister au dégout que cause une lecture si ennuyeuse. Qu'on en juge par le titre de deux ou trois chapitres de son Ouvrage: c'est pour cela que je les rapporte (5)

(4) Rhetoricam esse quodammodo Magiæ portiunculam.

(5) De Oratore ex primalitate primâ. De Oratore ex primalitate secundâ, &c.

DEGLI AUTORI DEL BEN PARLARE, &c.

C'eſt-à-dire, *Des Auteurs qui ont traité de l'Art de Parler, huit Vol. in 4°. à Veniſe 1643.*

LEs huit Volumes dont je me propoſe de parler dans cet article, n'éxigent point du Lecteur une longue attention, parceque ce n'eſt point un Ouvrage que quelqu'un ait compoſé ſur les Auteurs qui ont traité de l'Eloquence, mais préciſément un Recueil d'un grand nombre de ces Auteurs, ou de partie de leurs Ouvrages, ſans que le Compilateur qui en a fait un corps, y ait ajoûté un ſeul mot du ſien. Qu'aurois-je donc à dire de ce Recueil, puiſque je parle en leur lieu, à peu de choſe prés, de toutes les parties qui le compoſent? Il ſuffit de donner ici un petit détail de ces parties, parceque je ne puis paſſer ſous ſilence tant de Livres compris ſous un même titre, qui a rapport à la matiere que je traite.

Obſervons donc, que quelques-uns des Auteurs qu'on y a fait entrer, ou en tout, ou en partie, ſervent aux autres d'Avant-propos. Tel eſt d'abord un petit endroit d'Heſiode, touchant les deux chemins qu'on peut prendre dans la vie, l'un de la vertu, l'autre du vice; Tel eſt le Rhéteur ridiculé de Lucien; Tel eſt un morceau de la Préface que Ciceron à miſe à la têre de ſes trois Livres de l'Orateur; Tel eſt l'endroit de Xenophon, où l'on voit la vertu & la volupté qui tâchent d'attirer Hercule, chacune dans ſon parti; Tel eſt enfin l'Hercule Gaulois, lequel avec des chaînes d'or, qui aboutiſſent à ſa langue, tient enchaînez par les oreilles, des peuples qui le ſuivent volontairement. Tout cela tend, comme l'on voit, à donner une haute idée & de l'excellence & de la difficulté de l'Eloquence.

Aprés cet Avant-propos, viennent les Auteurs *du bien dire*, diviſez en pluſieurs parties, leſquelles ſont auſſi diviſées en pluſieurs Tomes.

La premiere partie en ſix tomes, qui ſont en trois volumes, ne contient guéres que des obſervations ou des regles de Grammaire pour la langue Italien-

ne. Auſſi le premier Tome a-t-il pour titre *Della Favella Nobile d'Italia, &c.* & ce ſont deux Livres du Dante, ou ſes Réflexions ſur la Proſe, ſur les vers ; & ſur les divers idiomes, ou dialectes de ſa langue, avec encore pluſieurs Ouvrages qui ont rapport à la même matiere.

Le ſecond Tome, qui a pour titre particulier *Della Grammatica*, contient divers Grammairiens, comme *Franceſco Fortunio*, *Petro Bembo*, *Alberto Acariſio*, *Giulio Camillo Delminio*, *Franceſco Alumno*, *Jacomo Gabriele*, & *Rinaldo Corſo*, leſquels ſont tous compris avec le Dante dans le premier des huit volumes dont eſt queſtion.

Le troiſiéme, le quatriéme, le cinquiéme & le ſixiéme Tomes, ne contiennent encore que des Traitez de Grammaire. Ce ſont les obſervations de *Lodovico Dolce*, les Diſcours de *Ruſcelli* ; Grammaire de *Pergamini*, des Ouvrages de *Bembe*, une lettre de *Triſſino*, un diſcours de *Mazzoni*, les *Auvertimenti del Salviati*, enfin l'origine, les raiſons, les différences de la langue Italienne. Ces quatre tomes font le ſecond volume du

Recueil, & une partie du troisiéme.

Le reste de ce troisiéme volume est occupé par la seconde partie du Recueil, laquelle traite encore des choses de Grammaire, puisqu'il s'y agit du *Barbarisme* & du *Solecisme*; mais aussi y traite-t-on pareillement des figures, des tropes, & autres choses qui ont rapport à la Rhétorique. C'est surquoi on y trouve divers Traitez de Subaziano, presque tous les petits Rhéteurs Grecs, avec quelques Extraits de Quintilien, de Ciceron, du Pere Caussin, de la Poëtique d'Aristote, pour des choses qui regardent l'élocution.

La troisiéme partie du Recueil commence au quatriéme volume, & a pour titre *Degli stili, & Eloquenza*, c'est-à-dire, *Des styles & de l'Eloquence.* Cette partie est composée du Grec de Démétrius, avec une traduction latine de Victorius, d'un Traité latin de Juste-Lipse, sur la maniere d'écrire des lettres, lequel est de l'an 1587. du Démétrius en latin, avec la paraphrase, le Commentaire, & les Discours Italiens, ou les Réflexions, en trois tomes, de Panigarola. Un Avertissement qui est à la tête de cet Ou-

vrage, nous apprend qu'il fut imprimé en 1609. l'Epître Dédicatoire est de 1608. & la Préface dit que l'Auteur mourut avant que de l'avoir achevé, comme je l'ai dit ci-devant. Ces divers Ouvrages de Panigarola s'étendent fort avant, jusques dans le cinquiéme volume. Dans lequel on trouve ensuite une Traduction latine de Longin, un Discours Italien de Jules Camille, sur les Idées d'Hermogene; ces Idées en latin avec le Commentaire de Gaspard Laurent; enfin la Méthode d'Hermogene en latin.

Il reste encore le sixiéme, le septiéme & le huitiéme Volume. Dans le sixiéme est la premiere Partie d'Hermogéne, c'est-à-dire, ce qu'il a fait sur les Questions & sur l'Invention Oratoire aussi avec les Commentaires de Gaspar Laurent. Il y a ensuite *Isidori Hispalensis Rhetorica*, qui est peu de chose; la Rhétorique de Martianus Capella, laquelle ne vaut pas mieux, Cassiodore, & autres Rhéteurs Latins; les Principes de Rhétorique attribuez à S. Augustin; tous les Livres qui sont dans Ciceron sur cette matiere. Le septiéme Volume embrasse la Rhétorique d'Aristote en

Italien par Annibal Caro ; les préceptes de Denys d'Halicarnasse sur le Panégyrique & ses espéces de la Traduction Latine d'Antoine Antimaque ; la Rhétorique de François Patrice Auteur Italien ; Aphthone, Theon, & quelque chose de Quintilien sur les Progymnasmes ; les Eloges des Auteurs Grecs par Denys d'Halicarnasse, ses jugemens sur Isocrate, mis en Latin par Wolfius, ses jugemens encore sur le style de Platon, & sur Thucydide, de la traduction de Stanislas Ilovius Polonois avec quelques jugemens de Ciceron & de Quintilien, lesquels reviennent à ceux de Denys d'Halicarnasse. Le huitiéme & dernier Volume contient d'abord plusieurs questions de Panigarola touchant la Langue Italienne, lesquelles doivent être éclaircies à un Prédicateur, lorsqu'on veut lui expliquer les régles de Démétrius : Ensuite plusieurs questions du même Auteur, touchant Démétrius & son Ouvrage ; en troisiéme lieu d'autres questions du même, touchant l'Eloquence des Prédicateurs. Tout cela est suivi de divers Ouvrages de Béde ; du quatriéme Livre de S. Augustin *touchant la doctrine Chrétienne* ; des trois

Le Compilateur ne dit point que cet Ouvrage soit de Wolfius.

Livres Latins de Villavicentius sur la maniere de prêcher, enfin d'un Livre de Panigarola sur la même matiere, que l'Auteur adresse à ses Disciples dans son Ordre, par une Lettre dattée du premier Septembre 1581.

Je n'ai rien à dire davantage sur ce Recueil, parcequ'il y a bien des Auteurs qui n'entrent point dans mon dessein ; que parmi ceux qui y entrent il y en a beaucoup qui ne meritent pas qu'on s'y arrête ; & que j'ai parlé des autres en leurs lieux. J'observerai seulement trois choses ; La premiere, qu'il est surprenant que l'Auteur de cette Compilation n'y ait point mis l'Ouvrage entier de Quintilien & celui de Cavalcanti Auteur Florentin, imprimé dès 1559. comme il y a mis Ciceron & Panigarola. La seconde, que l'ordre qu'il a donné aux Auteurs qu'il y a ramassez, a quelque chose de bizarre, comme on peut aisément le remarquer. La troisiéme, que la version de Démétrius que dans mon premier Volume j'ai attribuée à Raphaël Cyllenius, est celle de Victorius. C'est Cyllenius même qui a donné lieu à mon erreur ; parceque citant Victorius, le loüant fort, & faisant pro-

fession de suivre ses sentimens, il ne dit point que c'est aussi sa version qu'il a suivie dans ses tables de Rhétorique.

LA RHETORIQUE DE FARNABE,

Laquelle a pour titre en Latin, Index Rhetoricus & Oratorius, Scholis & institutioni tenerioris ætatis accommodatus. Cui adjiciuntur Formulæ oratoriæ, & Index Poëticus. Operâ & studio Thomæ Farnabii. Editio novissima. 1648.

CE titre Latin dit à la Lettre, que l'Ouvrage dont est question, n'est qu'une table qui indique les régles dans les Auteurs qui les ont données, & les exemples dans ceux qui les ont pratiquées; qu'il contient aussi certaines formules Oratoires, c'est-à-dire certains tours familiers aux Orateurs, pour entrer en matiere, pour demander l'attention, pour prier, pour menacer, & autres choses sem-

Farnabe.

blables ; enfin qu'on y trouve auſſi une table des choſes les plus remarquables dans les Poëmes, & une liſte des Poëtes Latins ; car l'Auteur apparemment a compris cette liſte dans ſon *Index Poëticus*.

On conçoit, par cette idée, que cette Rhétorique, quant au fond, n'a rien de particulier. Ce ſont des matieres que Farnabe a trouvées ailleurs, mais qu'il traite, & qu'il range à ſa maniere. C'eſt le ſens d'une ſentence de Sénéque(1), que cet Auteur a ajoûtée à ſon titre. On conçoit en même temps que les régles ſont expliquées dans cet Ouvrage d'une maniere fort ſuccinte. A peine occupent-elles ſoixante-dix pages. L'acceſſoire remplit le reſte.

Ce que le titre nous fait entendre, l'Auteur le dit dans ſon avis au Lecteur. Il y fait le dénombrement des Maîtres qu'il a conſultez ; & ce ſont à peu prés tous ceux dont je parle, non pour en rapporter les paroles, comme on peut le juger par la petiteſſe de ſon Livre, mais pour en prendre l'eſprit. Il ne les ſuit pas même en tout, & il a voulu être plus concis encore ſur le genre judiciaire, ſur l'Invention &

(1) Etſi omnia à veteribus inventa eſſent, hoc tamen ſemper novum erit, uſus & inventorum ab aliis ſcientia & diſpoſitio. *Senec 64. Epiſt.*

Farnabe. l'Ordre, que sur l'Elocution; parceque, dit-il, la maniere de plaider n'est plus la même, qu'on n'exerce guéres les enfans que sur le genre Déliberatif; que l'Ordre & l'Invention demandent de l'experience & un âge plus avancé. Il est aisé de conclure que je n'ai rien à extraire de cet Ouvrage; je remarquerai seulement qu'il explique l'usage des figures, & qu'il fait un vers pour cela sur chaque figure, afin que son précepte soit facile à retenir.

L. 6. c. 2. p. 253-254. n. 25. 26. 27.

A l'égard de l'estime que nous en devons faire, Mr. Morhof en fait très-peu de cas, & le range avec la Cerda, Mayfart, & Starckius dont il méprise extrémement les Ouvrages, qui sont *les Champs de l'Eloquence*, l'*Art de faire le Miel Oratoire*, ou si l'on veut, la *Ruche de l'Orateur*, *les Formules des Transitions de Rhétorique*.. On ne peut tirer aucun secours de ces Ouvrages, à ce qu'il dit, & les enfans sont bien à plaindre, qui sont forcez de les étudier. Il ajoûte que c'est le jugement qu'il faut porter de Farnabe. Non content de cela, il le compare à un asne qui bronche & tombe à la porte sous un assez petit fardeau; il lui préfére deux autres Auteurs qui ont

aussi ramassé des formules. Enfin pour achever de dire ce qu'il en pense, *Telle est encore*, dit-il, *graces à Dieu, la nouvelle Rhétorique du Pere Pajot, miserable abbregé, qui promet beaucoup & ne donne rien que de trivial.* Farnabe.

Qu'on ne s'imagine pas que ce Critique en veüille à la Societé, il lui rend d'ailleurs la justice que tout le monde doit lui rendre, & avoüe que plusieurs Jesuites se sont signalez & ont rendu de grands services au Public par leurs Ouvrages sur l'Art Oratoire. Mais ce n'est ni le P. Pomey, dont il compare l'Ouvrage à celui de Raymond-Lulle; ni le P. Radau, ni le P. Frey, ni le P. Laux-min; C'est le P. Cresol, le P. Vavasseur, le P. Caussin, le P. du Cygne, le P. Rapin, le P. Bouhours, &c.

Si le jugement de Mr. Morhof est capable d'affliger les manes, pour ainsi dire, de Farnabe, on peut, non pas le détruire, mais l'adoucir par celui de Mr. Bayle, qui dit à l'avantage de cet Auteur une chose qu'on ne peut nier, savoir, qu'il a été un docte Humaniste, que ses notes sur la plûpart des anciens Poëtes Latins ont rendu beaucoup de service à la jeunesse; qu'-

Farnabe. elles sont courtes, & remplies d'érudition ; qu'elles tendent principalement à faire entendre le texte ; qu'un Dominicain François lui a donné des Eloges sur ces Commentaires, les regardant comme le fruit d'une longue étude & de la Grammaire & de la Rhétorique. Les termes du Dominicain sont précis (2). Mr. Baillet parle aussi de Farnabe avec Eloge parmi les Critiques:
T. 2. p. 2. Et le Pere Vavasseur qui dit que cet
p. 458. Auteur parle quelquefois mal' Latin, le trouve d'ailleurs diligent & savant.

Jajoûterai que la Rhétorique de Farnabe, à ses formules prés, n'est pas si mauvaise qu'on le pourroit croire sur ce qu'en dit Mr. Morhof. Les principes en sont pris dans les bonnes

(2) Doleo meo tempore, cùm litteris humanioribus studerem, defuisse nobis illud subsidium ad rem Litterariam maximum, quod suppeditarunt à paucis annis Farnabius & alii ; Poëtis omnibus commentariis marginalibus ità clarè explicatis, ut mediocris Grammaticus possit etiam difficillimos inoffenso pede locos decurrere. Hæc non possunt expectari aut parari adjumenta, ad auctorum peritiam, ab iis qui per tres aut quatuor annos Litteras humaniores docent, & ad Theologiam conscendunt vel Philosophiæ cathedram, &c. *Vincent. Baron. Ubi suprà.*

ſources, & peuvent ſervir pour donner d'abord, en peu de temps, une legere idée de l'Art, aprés quoi je conviens qu'ils ſont trop courts & trop ſecs pour s'y borner. Car quand un jeune homme a tant fait que de ſe mettre en état de bien apprendre l'Art Oratoire, il faut lui mettre entre les mains quelque choſe de plus parfait. Il faut abbréger les Préceptes, il eſt vrai, mais non pas les reduire à rien, puiſqu'enfin l'Eloquence n'eſt pas aiſée, & que c'eſt tromper les jeunes gens de la leur faire regarder comme le fruit d'une étude ſi facile.

AD
ELOQUENTIAM CHRISTIANAM
VIA

Auctore DOMNO SIMPLICIANO GODY Strictæ Ordinis Cluniacenſis Obſervantiæ Benedictino 1648.

C'eſt-à-dire,

Le Chemin de l'Eloquence Sacrée, par le P. Dom Simplicien Gody, Religieux Benedictin de l'Ordre de Cluny.

LE P. Gody avoit vû beaucoup d'Ouvrages ſur l'Art de prêcher, *Préf. p. 6.* mais il n'en avoit point vû qui ne fût ou trop long, ou trop court, ou enfin dé-

Le P. Gody. fectueux en quelque point essentiel. C'est par cette considération qu'il se porta à traiter la même matiere, persuadé qu'on verroit d'un œil aussi favorable un Livre de Rhétorique sortir du Cloître, qu'on en avoit vû sortir tant d'autres Ouvrages utiles à la République des Lettres, sur-tout, s'il s'y bornoit à l'Eloquence de la Chaire, & qu'il ne confirmât ses préceptes que par ce qu'il y a de plus beau dans les Peres. En renonçant néanmoins aux exemples des Auteurs profanes, il ne renonce pas à leurs regles ; il reconnoît au contraire que sans celles qu'Aristote, Ciceron & Quintilien nous ont laissées, il n'y auroit plus d'Art Oratoire.

Ibid. p. 1. 2.

Ib. pag. 7.

Si en tout cela l'Auteur paroît judicieux, il ne l'est pas moins, à peu de chose prés, en tout ce qu'il dit dans son premier Livre touchant la Nature, l'objet, les secours, l'origine, la fin de l'Eloquence Sacrée, & touchant les moyens d'y arriver. Il en rapporte l'origine non seulement à Moyse, quoiqu'il fût trés-éloquent, ou à Job qui le fut aussi, ou à Eliphaz qu'il fait Auteur du Livre de Job : mais à Seth, parcequ'il est dit, qu'*il prêchoit la ju-*

C. 2. p. 19. 20.

2. Petr. c. 2.

LeP.Gody.

stice, & à Adam qui instruisit Seth; Et c'est pour cela, selon lui, qu'il ne faut pas s'étonner si l'Ecriture éléve ce fils d'Adam au dessus de tous les autres (1).

N'oublions pas qu'il croit le ministére de la Chaire impossible à bien remplir sans de grands talens tant naturels que surnaturels, & sans beaucoup d'application. Il nous renvoye, pour nous convaincre, à ce que Ciceron dit de l'Orateur, & nous propose pour modéles les plus grands Saints ou Docteurs de l'Eglise. Il y trouve les caractéres que le Prédicateur doit étudier, mais il veut qu'il les étudie sous les yeux d'un bon ami, capable de le conseiller.

P. 9. *P. 30.* *SS. Cyp. Chrys. Les deux SS. Greg. Aug. Jerôm. Ambr. Leon. Bern. &c. p. 31.*

Il admet la division ordinaire des styles, & avec S. Augustin il en recommande l'usage. Il ne blâme point le style de Sénéque, pourvû qu'on en évite les défauts, l'affectation, l'obscurité, le vuide. Le Genre Déliberatif, selon lui, & le Démonstratif ont lieu dans la Chaire, mais la Memoire n'est non plus une Partie de Rhétorique que

L. 2. p. 35. *P. 40.* *P. 44. & 255.*

(1) Seth apud homines gloriam adeptus super omnem animam in origine Adam *Eccli.* 49.

Le P. Gody. la main ou la Langue ; parcequ'on ne peut en donner de préceptes, ni de la Prononciation. Il faut apprendre celle-
P. 248. ci par l'imitation des bons Orateurs. Pour la Memoire artificielle, c'est selon lui une chose ridicule.

P. 52. Le choix du sujet n'est pas aisé. Il doit être à la portée du Prédicateur même, afin qu'il en soit touché le premier, & de l'Auditeur, afin qu'il lui soit utile, en lui présentant ou du lait, ou une nourriture solide, selon ses be-
P. 51. soins ; ce que l'Auteur confirme par S. Bernard (2) & Ciceron (3). Il faut lire les Auteurs qui ont traité le sujet qu'on choisit, il faut le méditer profondément pour en faire une division juste. Il faut moins se fier sur ses forces que sur la grace. Il faut long-temps s'assujettir à tout écrire, & ne point se hazarder à parler sur le champ, que dans une grande necessité, ou aprés un grand usage. Alors on n'écrit plus que l'Exor-

(2) Benignus est spiritus sapientiæ, & placet illi Doctor benignus & diligens, qui ità cupiat satisfacere studiosis, ut morem gerere tardioribus non recuset. *Bern. Serm.* 39. *in Cant.*

(3) Semper Oratorum Eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia. *Tull. in Bruto.*

de, la diviſion, le commencement des preuves, & quelques beaux endroits. LeP. Gody.

Aprés l'explication des Lieux de Rhétorique, ſoûtenuë par des exemples tirez des Peres, il donne une idée de *l'Amplification & des mouvemens*, ſi néceſſaires à l'Orateur. Que dirai-je ſur cet article? On ne peut en mieux parler, ni en moins de mots que fait l'Auteur. Sur-tout, il *veut qu'on inſtruiſe l'Auditeur avant que de l'émouvoir*, mais qu'*on ne croye pas l'inſtruire, lorſqu'on l'entretient de choſes ſubtiles & épineuſes*. Il marque auſſi de juſtes bornes à l'amplification pour éviter l'enflure, qui de ſon temps conduiſoit les Prédicateurs à une fauſſe Eloquence. L. 3. L. 4. P. 117. Ibid. P. 102.

Il ne peut entrer dans ce qui regarde l'arrangement & l'élocution, ſans regreter les avantages de la primitive Egliſe, qui avoit moins d'éloquence, & en vouloit moins, parcequ'elle êtoit plus riche en vertus & en miracles. C'eſt néanmoins de cette Egliſe qu'il emprunte tous ſes exemples. Auſſi avoüe-t-il qu'il faut s'en tenir à l'uſage preſent, & le confirme par ces exemples mêmes. L. 5. p. 124.

Il ne veut point de double exorde. Il retient l'*Ave Maria* contre Eraſme, P. 182. & 243.

LeP. Gody. & en attribue l'origine à Vincent de Ferrieres. Il n'appartient point, selon lui, à tout le monde d'entrer brusquement en matiere. Il ne le permet qu'aux Prédicateurs de poids, aux Chrysostomes, & cela peut souffrir exception. Les Exordes doivent être plus courts dans un Sermon que dans un plaidoyé, mais ils doivent l'être moins que dans l'Homelie.

Vinc. Ferrariensi. P. 132.

P. 144. Aprés la division qui doit avoir peu de parties, l'Auteur parle des preuves, & s'en tient à la doctrine d'Aristote qui reduit tout à l'Enthymême & à l'exemple ; il traite pourtant de toutes les sortes d'argumens, en cas qu'on veüille s'en servir.

P. 166. Il n'omet point les Citations, qui tiennent sans difficulté la premiere place parmi les preuves du Prédicateur. Cela donne occasion de parler aussi des Sentences. Il y demande de la gravité, du bon sens, de la moderation. Il veut qu'on cite peu les Auteurs profanes ; mais il ne les exclut pas, parceque l'Ecriture même & les Saints Peres les ont citez. Enfin il demande qu'on separe les argumens, qu'on y mêle l'Amplification, qu'on s'étende ou qu'on soit concis selon

P. 173.

l'occasion. C'est ainsi que dans la Peroraison il rappelle de même les préceptes des plus grands Maîtres. LeP.Godş.

P. 178.

Il observe que l'élocution est l'écueil des jeunes gens, parcequ'ils veulent trop briller : mais pourvu qu'on s'y tienne dans de justes bornes, les Prophetes par leurs exemples, les Peres par leurs conseils (4), nous portent à employer les ornemens. Que dis-je ? nous les trouvons dans les prieres mêmes de l'Eglise, aussi-bien que dans les discours de Jesus-Christ. P. 182.

Ce qui fait la beauté de l'élocution, c'est le choix des mots & leur élegance ; c'est la noblesse des tours ; c'est enfin l'arrangement & l'harmonie. L'Auteur s'étend fort sur les figures, & en fournit des exemples, qu'il tire des Peres, pour montrer que l'Orateur

(4) Sint sermones tui profluî, sint puri, sint dilucidi, ut morali disputatione suavitatem infundas populorum auribus, & gratiâ verborum tuorum plebem demulceas, ut volens quò ducis sequatur. *Ambr. ad Constantium.*

Quid mirum si ego sapientiam secularem propter eloquii venustatem & membrorum pulchritudinem de ancillâ atque captivâ Israëlitidem facere cupio. *Hieron. ad Magn. Orat.*

Le P. Gody. peut s'en servir dans le ministere de la Chaire. Mais il faut dire à sa gloire qu'il n'y fait pas consister toute la force de l'Eloquence. Il avertit au contraire, d'user sobrement de celles qui marquent trop d'art ou d'étude, & il ajoûte des conseils qui portent à garder toûjours les bien-séances, citant sur cela à propos, les plus grands Maîtres qui nous ont laissé des préceptes.

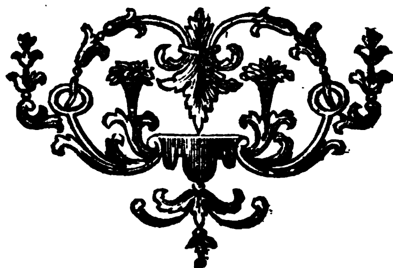
P. 258. Il croit pourtant qu'un Prédicateur peut montrer plus d'art dans ses discours que l'Avocat, parceque ses Auditeurs ne se défient pas de lui. Mais en cela il prétend moins favoriser les excés, que blâmer la negligence, premierement de quelques ignorans, qui croyent pourtant savoir mieux ce qui convient, que les premiers Maîtres; en second lieu, de quelques Chrêtiens, qui sur cet article veulent en savoir moins que les Payens.

Il finit par quelques principes & quelques exemples qu'il donne, pour faciliter les divisions sur les mysteres, sur les actions de Jesus-Christ, sur les fins de l'homme, sur les vertus, & sur les vices, enfin sur les Panegyriques & sur les Oraisons Funebres. J'avoüe

que je n'ai point vû d'Auteur parmi les Modernes, qui parût mieux savoir les bons principes, ou qui les expliquât mieux, & avec plus de dignité, ni en moins de paroles. Toute sa doctrine sert à montrer que la Prédication ne demande point d'autre Rhétorique que celle des Anciens, comme S. Augustin la reconnu.

Le P. Gody.

FIN.



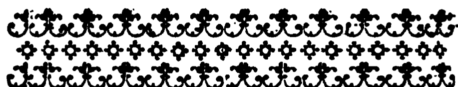


TABLE DES MATIERES

contenuës dans ce second Volume.

A

V

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de JACQUES QUILLAU.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Jugemens des Savans ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs, &c.* j'ay cru que le Public verroit avec plaiſir cette ſuite d'un Ouvrage dont il a déja reçû le commencement avec approbation. Fait à Paris ce quinziéme jour de Decembre mil ſept cens quinze

SAURIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé BALTAZARD GIBERT, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, l'un des Profeſſeurs de Rhétorique au College de Mazarin, Nous ayant fait expoſer qu'il a compoſé un Livre qu'il deſireroit faire imprimer, ſous le titre de *Jugemens des Savans ſur les Orateurs, & ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires ; Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Expoſant de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſé-



